Gaston Leroux

# LE SEPT DE TRÈFLE

Ciné-roman en douze épisodes

1921

*édité par les Bourlapapey,*
*bibliothèque numérique romande*
*www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

Premier épisode LA CARTE FATALE.....6

I Le bar des Artistes.....7
II Fernando de Zapara.....14
III Claude Michel.....23
IV M. et Mme Modéran.....31
V Gibier traqué.....41
VI Nuit de cauchemar.....49

Deuxième épisode L'IDYLLE DE LOTTIE.....59

I « Lottie !... Lottie !... ».....60
II Une heureuse famille.....71
III Hoc erat in votis !.....76
IV La princesse Irène.....82
V La mère Ultrogoth.....88
VI Entre l'amour et la gloire.....96

Troisième épisode LA PRINCESSE IRÈNE.....103

I « L'amour dont l'autre nom sur terre est la douleur... ».....104
II Amalia ?.....110
III Fantaisies de grande dame.....118
IV Le célèbre Bardison et l'illustre Casimir.....131
V Un long sanglot montant comme un Miserere.....138

Quatrième épisode LE FOND DE L'ABÎME.....145

I « Mille poignards tournés contre mon sein Me feraient moins de peur qu'une aiguille en sa main ! ».....146
II Sombre intrigue.....151

III ..... 163
IV Pourquoi M. Blé s'était mis en habit..... 168
V Où M. Blé se laisse séduire comme les autres et où M. et Mme Modéran en apprennent de belles sur le compte du bon poète Théodore. – Triste mésaventure qui s'ensuivit... .....175
VI Rendez-vous d'amour ..... 182

Cinquième épisode LES DEUX FRÈRES .....188

I Suite des malheurs de M. et Mme Modéran ..... 189
II Pour l'honneur... ..... 197
III Ce qu'était devenue Lottie ..... 200
IV Jacques Michel.....207
V Le procès ..... 221

Sixième épisode EN CAGE..... 228

I Claude et Jacques .....229
II La piste de M. Casimir .....233
III Que faire au fond d'une cage ? ..... 251
IV Une pauvre petite figure pâle.....259
V Où il est prouvé qu'il ne faut jamais désespérer de rien .....262

Septième épisode LE MARIAGE DE LOTTIE .....269

I Où M. Modéran songe de plus en plus à quelque chose... « à quelque chose qui mettra tout le monde d'accord » ! .....270
II Singulière surprise réservée à M. Modéran à son retour en France .....276
III Ou M. Modéran étonne tout le monde.....287
IV Le bonheur de Lottie.....292
V Le mariage de Lottie.....304

Huitième épisode CE QUE FEMME VEUT.....310

I Où la mère Ultrogoth se fâche.....311

II « Ici, on cueille des bouquets comme ailleurs on fait de l'herbe pour les vaches, » ..... 322
III Au pays de l'or ..... 328
IV La belle vie... ..... 334
V Ce que femme veut... ..... 341

Neuvième épisode LA DERNIÈRE ROUTE ..... 352

I « Je rassemblais des lettres de ta veille, des cheveux, des débris d'amour » ..... 353
II Où nous retrouvons d'anciennes connaissances ..... 358
III Qu'y a-t-il derrière le rideau ?... ..... 366
IV Où M. Modéran a l'occasion, qu'il ne cherchait point, d'éprouver des émotions nouvelles... ..... 370
V Les bijoux d'Irène ..... 377
VI Lottie et la princesse ..... 383
VII Plus au fond... toujours plus au fond... ..... 391

Dixième épisode L'ENJEU SUPRÊME ..... 395

I Comment viviez-vous donc, étranges créatures ? ..... 396
II Où la mère Ultrogoth reparaît au premier plan et où le comte Sima disparaît au dernier ..... 400
III Où M. Casimir arrête enfin Bardison !... ..... 409
IV Le dernier adieu ..... 425

Onzième épisode LES CACHOTS DE VENISE ..... 435

I « Comprends-tu que l'on parte et qu'on se dise adieu ? » ... 436
II La villa des belles amours ..... 446
III Où M. Modéran fait son entrée à Venise ..... 453
IV Rêve ou réalité ?... ..... 468

Douzième épisode LE VAINQUEUR DU SEPT DE TRÈFLE 475

I Singulière aventure qui arriva à M. Modéran à Venise..... 476

II Jeux de princesse ..... 493
III Le mariage de don Fernando de Zapara ..... 508

Ce livre numérique :..... 517

# Premier épisode

# LA CARTE FATALE

# I

# Le bar des Artistes

– Lottie ! Tu ne vas pas bientôt « sortir de ton duvet », *bedide* feignante ! Veux-tu que je t'étouffe avec ta *baillasse* ? C'est une vraie « loche » c't'enfant-là ! Tiens ! v'là pour t'apprendre à « faire ton rond » à quatre heures du matin *bassées* !...

Et deux gifles bien appliquées, suivies d'un gémissement de terreur, remuèrent l'ombre au fond du taudis.

Un bec de gaz fut parcimonieusement allumé ; à sa lueur falote et sifflante, les objets d'alentour sortirent de la nuit... un réceptacle des plus bizarres, où s'entassaient des assortiments de costumes romantiques, mêlés à des défroques modernes, des cottes de mailles pendues aux murs avec de vieux habits ; dans un coin, des armures toutes droites figuraient trop bien des fantômes de chevaliers pour la terreur des courtes nuits de la petite Lottie.

Et puis des dominos fanés, des robes de moine et des casques, des vieux gibus, des bonnets moyenâgeux, tout un carnaval poussiéreux qui revenait s'emmagasiner là, après les folles nuits de la Butte ou après la location chez les artistes pauvres du voisinage travaillant encore dans l'historique, attardés à faire du J.-P. Laurens ou du Rochegrosse... pour la salle à manger de M. Philistin, amateur... Mais le plus horrible de ce capharnaüm était assurément la vision du cerbère femelle, gardienne de ces affreux trésors.

Jamais profil plus hostile, pour ne pas dire plus hideux, n'a surgi d'un clair-obscur que celui de la mère Ultrogoth au fond de sa boutique, dans le moment que sa méchanceté naturelle, doublée de sa haine contre la petite Lottie qui n'avait de crime que d'être orpheline et d'apporter sa jeunesse dans ce magasin d'antiquités, met en relief un visage de sorcière à l'oreille énorme et plate, à la lèvre mince, à la dent aiguë, à l'œil oblique… Le cou est courbé, le dos voûté, les doigts longs et maigres s'agitant et se crispant comme pour agripper l'ombre au fond de laquelle il y a des soupirs d'enfant !

– Vas-tu te presser à la fin, vermine !…

– Tout de suite… ma… dame…

– Appelle-moi « marraine !… *ma bonne bedide marraine ! »*

Car elle avait trouvé cela, l'infernale créature ! Elle avait eu l'imagination de cela : se faire appeler du plus doux nom par ce petit être qui se mourait devant elle, d'épouvante !… Mais l'ombre s'était tue… l'ombre ne pleurait plus… l'ombre paraissait morte… Sans doute, pour savoir si l'ombre ne mentait pas, si elle était bien aussi morte que cela, la vieille y enfonça ses doigts crochus et en ramena pantelante, par les cheveux, la tête de l'enfant, qui n'était point, en effet, tout à fait morte de peur, mais qui n'en valait guère mieux ! Les prunelles chavirées dans une figure de cire… une bouche aux lèvres exsangues qui remuent sans avoir la force de prononcer un mot.

– Allons !… appelle-moi « ma bonne bedide marraine ! »

– Ma… bonne… petite…

Et un sanglot, et des coups, et une clameur, cette fois, un « maman » déchirant qui, par-dessus cette horrible mégère, s'adresse à celle qui est morte, à celle qui est au ciel !…

Avoir eu une si belle maman, une vraie petite reine aux cheveux d'or et aux yeux de myosotis qui n'a fait que passer sur la terre pour y laisser cette petite image d'elle-même qu'est Lottie, avoir connu la tendresse parfumée de deux bras qui eurent cette réputation, quelques semaines, à Paris, d'être les plus beaux bras du monde, avoir été gâtée par une créature de rêve qui ne refuse rien à son enfant parce qu'on lui accorde tout à elle, avoir eu une petite maman pour rire et qui ne savait que rire et jouer avec sa fille à la poupée, pauvre petite Lottie qui avait perdu, un vilain jour d'automne, tout cela !... pour trouver quoi ? la mère Ultrogoth ! Il y a des enfants qui n'ont pas de chance !... car enfin, il y a des enfants qui trouvent l'Assistance publique !

Mais trouver ça ! cette horrible vieille dame, marchande à la toilette, vendeuse au « décrochez-moi ça », prêteuse à la petite semaine, courtière en tout ce qu'on voudra, diseuse de bonne aventure, manucure ! Il est vrai aussi que ça (ce qui n'était pas le moins horrible) était l'épouse de M. Roméo, terreur et soutien de sa famille, honorablement connu à Montmartre comme patron du bar des Artistes aux environs de l'Élysée des Beaux-Arts, boîte de nuit qui, par une tolérance exceptionnelle de la police, ouvrait sa porte quand tous les établissements fermaient, et recueillait, à trois heures du matin, les derniers fêtards en quête, sur les trottoirs déserts, d'une douzaine d'huîtres et d'une bouteille de vin blanc. C'était Roméo qui, vaguement cousin de celle qui avait été la maman de Lottie, avait hérité des bijoux de cette dernière et de l'enfant par-dessus le marché...

Le bar de Roméo était le complément du magasin de la mère Ultrogoth. On passait d'une pièce dans l'autre en montant deux marches et en poussant une porte vitrée. Bien des affaires avaient commencé autour des frusques ou des bijoux de la vieille qui trouvaient leur conclusion sur l'acajou du bar de Roméo. Car, il ne faudrait pas s'y tromper, le bar de Roméo était un bar de luxe ! Jamais un ouvrier n'en avait franchi le seuil. Les

habits fripés de la haute noce cosmopolite plutôt que parisienne formaient le fond de sa clientèle, cependant que quelques artistes du quartier en étaient l'ornement. Certains avaient là une riche « ardoise » qu'ils liquidaient le plus souvent avec une toile de leur façon que Roméo accrochait au mur, et les toiles ainsi rassemblées, en attendant une honnête occasion, transformaient le bar en un petit musée.

Roméo, dans son genre, n'était pas moins terrible à voir que sa « Juliette », comme disaient les rapins. Et cependant, cet homme avait dû être affreusement beau. Il lui en restait bien quelque chose : deux yeux noirs énormes dans des arcades sourcilières de granit ; tout le visage n'était plus qu'un affreux stigmate de tous les vices. Il était trapu, avec un mélange de chair molle et çà et là de muscles de lutteur qui inspiraient le respect et la nausée… Encore un mot sur ce couple hideux que l'on connaîtra mieux tout à l'heure : Roméo s'appelait vraiment Roméo. Quant à Ultrogoth, les rapins prétendaient qu'elle avait été surnommée ainsi depuis longtemps pour son orgueil fameux et sa prétention à descendre des premiers rois barbares. Eh bien, point !… Elle s'appelait vraiment Ultrogoth comme il s'appelait vraiment Roméo… Il y a des choses qui arrivent. À part cela, nous avons dit qu'on l'appelait aussi « Juliette »…

– Va ôter le volet de la porte !

– Oui, ma…

– Oui « quoi ? »

– Oui, ma bonne petite marraine !

Il y avait sept ans que ce supplice durait. Comment Lottie n'était-elle pas encore morte ? On ne sait pas. Comment, après des scènes comme celle que nous venons de décrire, le léger souffle de vie qui animait cette frêle et jolie créature, tombée au milieu de ces monstres, n'avait-il pas glissé entre les doigts crochus de la vieille pour aller rejoindre l'azur où volent les

anges ?… Mais comment surtout, comment ce petit chef-d'œuvre de douceur, de délicatesse et de pureté qu'était Lottie avait-il pu se développer malgré tout dans ce milieu infâme ? Encore un mystère de la création qui fait naître de bien jolies fleurs dans la boue ! Rien n'avait pu ternir la blancheur de cette âme ingénue. Ce qu'elle ne devait pas comprendre, elle ne l'entendait pas. Ce qu'elle était forcée d'entendre, elle ne le comprenait pas. Elle passait sa vie à trembler et à espérer. Quoi ? Elle ne le savait pas.

Lottie s'en fut donc ôter le volet de la porte. C'était un volet bien lourd, énorme pour ses petits doigts brûlés de froid. Cette aube de printemps était glacée et lugubre comme un crépuscule d'hiver. Et combien la ville, ce matin-là, lui faisait un vilain accueil avec toutes ses façades de maisons aux figures fermées dans leur sommeil blême. Lottie grelottait dans sa petite robe de pilou. Et le volet fut trop lourd, vraiment. Il bascula et allait peut-être causer un désastre irréparable dans les vitres de la mère Ultrogoth quand une main solide vint remettre toutes choses en place. Ne sentant plus peser le volet, Lottie tourna légèrement la tête… et aussitôt sa petite figure de martyre rayonna. Il y eut du bonheur dans ses yeux et un sourire sur sa lèvre en fleur. « Monsieur Claude ! »

M. Claude n'était pas un tout jeune homme… il avait dépassé la trentaine. Pour une enfant de seize ans, c'était peut-être déjà un vieux monsieur. Mais le bon Dieu lui-même, ou, si vous préférez, son fils qui est venu sur la terre pour la consolation des âmes en peine, aurait eu exactement ce visage extraordinairement pâle et rêveur, ces yeux bruns, ces cheveux noirs, cette ligne du nez d'un si pur dessin, il eût été habillé de cette cape qui enveloppait une taille moyenne mais élancée, enfin il eût eu ce timbre de voix si calme, si doux, si profond à la fois et si tendre que Lottie assurément n'aurait pas jeté sur lui un regard de plus parfaite adoration que celui dont elle suivit « Monsieur Claude » quand celui-ci la quitta avec un « Bonsoir, petite Lottie » assez indifférent, avant de disparaître sous la voûte de la

maison. « Bonsoir ! » à quatre heures du matin ! Il rentrait tard se coucher, le bon Dieu, après avoir passé la nuit on ne sait où, et il avait hâte de regagner son Paradis, là-haut, sous les toits, un bel atelier en plein ciel, moins pour y travailler assurément que pour y dormir.

Si nous nous sommes servi à dessein de quelques termes religieux dans cette sombre peinture, c'est qu'à la vérité les anges, le bon Dieu, le Paradis n'avaient cessé d'habiter la jeune imagination de Lottie exaltée par la douleur, et sans doute faut-il trouver là le secret de la force qui lui avait fait supporter tant de misère. Cette enfant n'était point seule sur la terre. Elle entendait, au fond de cette horreur, à laquelle elle était momentanément condamnée, des bruits d'ailes. Le cas n'était point rare d'une maman comme celle de Lottie qui avait tenu à faire donner à sa fille une éducation presque mystique, soit pour l'éloigner à jamais d'une existence que plus d'une de ces « créatures » ne voudraient point recommencer, soit pour racheter cette existence même par celle d'une petite âme gardée pure. Lottie avait eu pour veiller sur elle une bonne vieille demoiselle, un peu folle, de mœurs plus qu'austères, et qu'elle avait bien aimée parce qu'elle lui racontait des histoires miraculeuses où la vertu finissait toujours par être récompensée.

À la caisse du comptoir, la mère Ultrogoth grognait :

– Eh bien, vas-tu bientôt rentrer, *fibère* !

Car l'accent tudesque de la vieille réapparaissait dans certains moments avec un singulier relief.

Chargée de son volet, l'enfant traversa la salle et poussa derrière le comptoir la porte d'une petite pièce sombre à laquelle on descendait par cinq marches, trou obscur que l'on appelait « la cave » et qui, à l'ordinaire, était à cette heure habitée par *les Loups*… Les Loups, c'étaient des camarades de Roméo, si l'on peut dire, des figures à tout faire qui accouraient là, à l'aube, du fond de là forêt parisienne, « cherchant qui dévorer ».

Ils restaient au fond de ce trou, à l'affût ; on ne les voyait pas ; ils voyaient tout, derrière le rideau d'une vitre… et, quelquefois, ils suivaient le client, en faisant un détour, prenant un corridor humide qui les versait sur le boulevard extérieur. Lottie ne pouvait les voir ou plutôt les apercevoir sans frissonner, dans la demi-obscurité de leur tanière, accroupis sur leurs escabeaux, les coudes sur la table, les yeux luisants. Elle déposa son volet et se sauva. À ce moment, on entendit un grand remue-ménage dans le bar. C'était une bande un peu « mûre » qui arrivait : des hommes en habit, des demoiselles en toilettes de dancing. Une voix de gong, celle de Roméo, saluait en espagnol un client de sa connaissance :

– *Buenos dias, querido amigo !* (Bonjour, cher ami !) Vous voilà donc revenu de voyage ?

– *Si, señor,* avec Son Excellence ! répondait une voix nasillarde peu flattée sans doute du « cher ami » prodigué par Roméo.

Les Loups s'étaient rués à la vitre. Luc, le premier des Loups, le second de Roméo, fit entendre une sourde exclamation :

– Le ponte de Biarritz !… L'homme aux trente millions !

# II

# Fernando de Zapara

La figure de Roméo surgit à l'orifice de la « cave ».

– Est-ce que vous connaissez le « ponte » qui est avec Léontio ? Luc lui fit signe de les rejoindre, de fermer la porte et de se taire. Quant à lui, il continuait, par la vitre, d'observer un grand terrible homme, fortement moustachu, aux cheveux drus en brosse, aux yeux noirs qui brillaient comme du jais, aux sourcils épais et touffus qui se rejoignaient au-dessus de la forte arête du nez, au menton carré, véritable mâchoire de carnassier, au teint d'une blancheur et d'une délicatesse de femme. La taille était au-dessus de la moyenne, les épaules larges, les poings énormes aux doigts embagués. Il n'avait au plastron de sa chemise qu'un bouton, mais il était en diamant et ne risquait point de passer inaperçu. Ses boutons de manchettes lançaient également mille feux.

Il était assis entre deux jeunes femmes, qui ne se lassaient point de l'admirer et de lui faire entendre les compliments les plus flatteurs. Mais il n'y paraissait point sensible et ne les écoutait pas. Elles étaient cependant jeunes et jolies et magnifiquement habillées, mais dans le moment il n'avait d'yeux que pour une pauvre petite chose qui passait et repassait en faisant le moins de bruit possible dans l'accomplissement de sa besogne quotidienne. Et quels yeux !

Il se tourna vers l'un des deux hommes qui l'accompagnaient, ce Léontio, un gros petit homme huileux, bedonnant, ne perdant pas un pouce de sa taille sur ses souliers à talonnettes et qui pouvait être, à volonté, son secrétaire ou son majordome, et murmura :

– *Qué maravilla !* (Quelle merveille !)

L'autre compagnon, un jeune homme très élégant, très beau garçon, que ces demoiselles appelaient familièrement Olivier, dit :

– C'est Lottie, elle n'est pas mal !

Olivier se leva.

– J'ai un mot à dire à la mère Ultrogoth !

Et il alla rejoindre la vieille qui, à son arrivée, avait disparu dans son magasin de bric-à-brac, où, derrière la porte, elle l'attendait.

Il n'en avait pas plus tôt franchi le seuil qu'elle se jetait sur lui et l'embrassait à plusieurs reprises. C'était son droit. Elle était sa mère. Et Roméo était le père de ce jeune homme. Et c'étaient de bons parents, en vérité. Oui, ce couple abominable, qui martyrisait la petite Lottie, aimait quelqu'un !

Nous touchons là à l'adoration éperdue d'un père et d'une mère pour un fils qu'ils trouvaient le plus beau des hommes, qu'ils avaient fait élever loin d'eux pour qu'il n'eût pas à rougir de leur honteux métier et pour l'établissement duquel ils étaient prêts à commettre tous les crimes.

Cet Adonis de vingt-cinq ans (la mère Ultrogoth disait : « Mon Atonis ») était un sportsman répandu dans la haute société et revuiste mondain. Il signait Olivier de Blangy de petites comédies de salon commandées à des poétaillons de la Butte.

– Dis donc, maman, il me faudrait de l'argent. Je n'ose plus en demander à papa !

– Ton papa est un vieil avare, « mon Atonis ! »… Tiens, voilà le fond de ma caisse !

Avec quelle joie elle vide son coffre.

– Qu'est-ce que ce bonhomme qui est avec Léontio, demande-t-elle, et que l'on traite d'Excellence ?

– Comment ! tu ne le connais pas ? C'est Fernando de Zapara, le plus fort joueur du monde entier, celui qui a battu tous les records de la chance, qui a gagné la saison dernière vingt millions à Biarritz, cinq à Deauville et six à Vichy ! On dit qu'il a été un peu empereur au Mexique, un peu dictateur à Caracas ! Il doit avoir une fortune énorme s'il a hérité de tous ceux qu'il a fait fusiller ! Bien connu, Fernando de Zapara ! Adoré des petites femmes, bien que le bruit coure que là-bas il a fait dévorer sa légitime par un tigre familier…

Tout à coup, Olivier et la mère Ultrogoth se retournent. Ils ont entendu un soupir d'effroi dans un coin et ils découvrent Lottie qui s'est réfugiée là, épouvantée par le sourire de Zapara qui, dans le bar, ne la quittait plus. Elle préfère encore les coups de la mère Ultrogoth, elle aimerait mieux se réfugier auprès des Loups, qui lui font cependant si peur, que de rester avec ce sourire-là !… « Va-t'en voir dans le bar si j'y suis ! » Ah ! mon Dieu ! il faut que Lottie revienne avec le monsieur qui a fait fusiller tant de monde et manger sa femme par les bêtes féroces, et qui la regarde si tendrement !…

Son retour est salué par une explosion de joie de don Fernando.

– *Dios mio ! qué contento !* Jé dis qué cé pétit jolie enfant est ouné *maravilla* !

C’est en vain que Roméo, renseigné de son côté par son client, lui prodigue les soins que l’on doit à un hôte de marque ; en vain que Nénette, l’étoile de la place Pigalle, et Zizi-la-Place-Blanche lui donnent les plus doux noms, l’ogre n’a d’attention que pour cette petite proie qui glisse contre les murs…

Il veut être servi par Lottie… Il faut qu’elle s’approche, il faut qu’elle lui parle, il faut qu’elle lui réponde.

– Veux-tu être mon petit dactylo ? lui fait-il de sa voix la plus douce.

– Non, m’sieur !… éclate la pauvre enfant.

Et elle se serait enfuie si Roméo ne l’avait retenue là, d’un regard terrible.

L’ogre se penche sur la chair fraîche.

– *Porqué ?* Je cherché ouné pétit dactylo… ouné pétit jolie dactylo !…

– Elle ne sait pas la dactylographie, mais elle pourrait l’apprendre, prononce onctueusement derrière l’Américain l’horrible Ultrogoth, qui est arrivée pour entendre la proposition.

– Une dactylo qui ne sait pas la dactylographie coûte plus cher qu’une dactylo qui la connaît !… glapit le hideux Roméo.

– Combien voulez-vous ?… fait brutalement Fernando de Zapara en sortant un énorme portefeuille qui a certainement le don de mettre en rumeur là-bas les Loups, au fond de leur cave, car on a entendu un léger bruit derrière la vitre.

– Combien ?… *Dios moi !* si je n’ai pas mon pétit jolie dactylo, *me declaro indigno de ver el astro del dia* ! (Je me déclare indigne de voir l’astre du jour !)

– Eh ! señor…

– Pardon ! interrompit Léontio, appelez don Fernando Excellence, je vous prie.

– Eh ! Excellence, ce n'est pas une question d'argent !… Mais cette enfant, nous l'aimons beaucoup…

– Et nous aurions la plus grande peine à nous en séparer ! surenchérit la plaintive Ultrogoth.

– Ah ! me *fia !* (par ma foi) je voudré vous dire ouné pétit mot dans le *particulato* ! s'écria l'ogre en se levant et en bousculant tout ce qui se trouvait devant lui…

La mère Ultrogoth avait déjà poussé la porte de son capharnaüm… Don Fernando, baissant la tête pour ne point se heurter le front, l'a suivie, faisant signe à Léontio, qui veut l'accompagner, de rester en place. Roméo ferme la marche ; la porte est repoussée…

M^lles^ Nénette et Zizi-la-Place-Blanche ne sont pas contentes. Elles s'en prennent à Olivier :

– Qu'est-ce qu'ils sont venus faire avec ce mufle-là ?

Léontio les calme. Lottie regarde tout le monde avec des yeux immenses, une petite bouche entrouverte, une pauvre face tirée par une inquiétude prodigieuse. Est-ce que tous ces gens-là vont la laisser emmener par l'ogre ?… Ça n'est pas possible !… Ils n'ont pas compris ce qui se prépare !… Son petit cœur sonne le tocsin et appelle au secours. Est-ce qu'on ne l'entend pas ?… Ses oreilles à elle sont assourdies. Elle s'appuie sournoisement au mur. Elle se rapproche de la porte du magasin. Elle voudrait voir par la porte vitrée… entendre… Oui ! oui ! elle entend ! C'est la mère Ultrogoth qui parle :

– Une enfant que nous avons élevée comme notre fille… qui m'appelle sa bonne petite marraine et dont nous sommes responsables ! Non ! non ! jamais ! (D'une voix mouillée.) Je ne

la laisserai pas partir comme ça ! Je ne m'en séparerai jamais ! Je n'en aurai pas la force !…

Lottie espère… Elle espère rester avec sa bonne petite marraine Ultrogoth !…

Maintenant, comme elle n'entend plus rien, elle regarde, oui, entre les deux rideaux, elle peut voir… Roméo compte des billets de banque. La mère Ultrogoth pleure. L'ogre la console. Il dit :

– Je vous en donnerai autant tous les mois !

Tout à coup, pan ! la porte est poussée sur le nez de Lottie… C'est Roméo qui sort, il va droit chez les Loups. Lottie se sent glisser le long du mur… ses jambes ne la supportent plus…

Roméo est arrivé chez les Loups. Il les trouve très excités sur la besogne, grinçant déjà les dents sur la riche proie. Et puis ce sera si facile… une courte bataille au coin d'une rue, à une heure pareille !… Un monsieur qui se relève sans son portefeuille… ou qui s'endort sur le trottoir, un « lingue » dans le dos, jusqu'au manche…

– Luc ! commande Roméo, « ligote tes paturons » et qu'il te soit sacré, l'hidalgo ! Je le prends sous ma protection… Il va entrer dans ma famille !

Les Loups en avaient assez vu et entendu pour comprendre. Luc le Désossé, le gros Bob, dit encore la Marmotte, et qui n'était jamais aussi redoutable que lorsqu'il avait l'air de dormir, et le Béquilleux, qui avait toujours faim, reniflèrent férocement, signe de peu de joie et de beaucoup d'aptitude à une prompte révolte.

– La paix ! commanda Roméo… je vous ferai un cadeau de noces !

Rassemblant toutes ses forces, Lottie était allée secouer dans un coin M. Blé, un invraisemblable bohème qui avait eu

son heure de gloire comme « sculptier » dans la porcelaine et qui dormait la tête dans sa main, le menton sur ses soucoupes.

– Monsieur Blé, j'ai peur !

– T'as peur ? Eh bien ! fais comme moi ! Va te coucher !

Et M. Blé se rendormit.

Désespérée, elle se glissa jusqu'à Olivier et lui dit tout bas :

– Oh ! monsieur Olivier !... le monsieur ne va pas m'emmener, n'est-ce pas ?

– Pauvre gosse ! murmura le jeune Olivier.

Et comme il prévoyait ce qui allait se passer, il emmena sa bande, laissant Léontio surveiller Lottie qui, d'un coin de l'œil, « guignait » instinctivement la rue...

Mais tout à coup sa petite patte fut saisie par le formidable étau de Son Excellence, qui, radieux, prenait possession de son cher pétit jolie dactylo ! « *Dios mio ! qué contento !* » Le cœur de Lottie se glaça sous cette affreuse étreinte comme celui d'un petit oiseau étouffé par la main d'un enfant cruel.

– *Misericordia !*

Fernando de Zapara n'eut que le temps de glisser le bras sous la taille de Lottie pour y recevoir le petit corps défaillant de « son pétit jolie dactylo ».

L'enfant paraissait à l'agonie, sinon déjà morte. La tête penchée sur l'épaule, les yeux révulsés, le bec entrouvert qui ne laissait plus passer le moindre souffle. Lottie, cette fois, paraissait bien partie pour ailleurs et pour toujours.

L'ogre déposa son fardeau expirant et peut-être déjà expiré sur une banquette, avec un terrible juron en espagnol où saint Jacques de Compostelle semblait particulièrement pris à partie ; puis ressaisissant la menotte dans son énorme patte, il se mit à

la battre de son autre palette avec une force de lavandière. Il était à la fois horriblement fâché et singulièrement ému, mais son émotion même décuplait sa fureur et il tapait comme un sourd, en disant : « *Qué contratiempo ! qué contratiempo !* » Pendant ce temps, Roméo, accouru avec une burette de vinaigre, en inondait les tempes de la victime, cependant que la mère Ultrogoth la pinçait en manifestant un désespoir maternel qui eût fendu un cœur de pierre.

Elle ne parvint qu'à irriter davantage Zapara, qui lâcha un instant la petite pour se retourner contre la vieille et lui prodiguer, dans un langage incompréhensible même pour un compagnon de Cervantès, des paquets d'injures qui finirent par prendre un sens dans la bouche du majordome Léontio, lequel expliqua sans ambages la pensée de son maître : on se jouait de lui et tout cela n'était qu'une comédie arrangée. Il réclamait son argent.

Du coup, la mère Ultrogoth se tut et Roméo se prit à faire entendre un petit rire étrange et sec. Dans son coin, « Monsieur Blé » continuait à ronfler entre ses soucoupes. Mais le plongeur Trifaille, au fond du comptoir, cessa son bruit de verrerie et arrêta son clapotage. Roméo s'en fut alors vers la cave et, d'un geste de grand seigneur faisant les honneurs sous son toit, engagea ses hôtes à le suivre.

– L'argent est là ! dit-il, vous n'avez qu'à vous pencher pour le prendre, Excellence !…

L'illustre Zapara ne se le fit point répéter. Il s'en fut à la porte et se pencha, prudemment retenu, du reste, par le majordome Léontio.

L'ogre était un peu myope. Cette demi-obscurité dans laquelle luisaient trois paires d'yeux immobiles et menaçants lui donna plus à réfléchir que si son regard avait pu faire le tour des choses et mesurer le danger que représentaient exactement Luc le Désossé, Bob dit la Marmotte et leur ami le Béquilleux.

Il referma lui-même la porte et prononça avec une horrible grimace : « *Dios mio !* je aimé mieux mon pétit jolie dactylo. » Décidément, c'était une idée fixe. Il retourna à la banquette, suivi de Roméo, d'Ultrogoth et de Léontio. Tous les trois poussèrent un cri. Lottie n'y était plus !

Il y a des petits oiseaux, comme cela, que l'on croit morts ou très malades, que l'on prend dans le creux de la main et qui, tout à coup, ouvrent leurs ailes et vous filent sous le nez !

La porte de la rue était entrouverte. Roméo s'y rua en injuriant les dieux.

Zapara sortit de sa poche un immense revolver et déclara froidement qu'il massacrerait tout le monde dans la maison si on ne lui ramenait pas la petite ; puis il ne cessa de répéter avec un mouvement de mâchoire à faire réfléchir un anthropophage : « *Qué contratiempo ! qué contratiempo !...* »

# III

# Claude Michel

« Monsieur Claude » ne dormait pas. Rentré si tard ou plutôt de si bonne heure dans ses pénates, il ne s'était même pas couché. Il avait laissé tomber sa cape et, restant dans son atelier dont les glaises et les sculptures, sur les murs et sur les sellettes, commençaient de s'entourer d'un jour blême, il s'étendit sur un divan et alluma une cigarette. Il rêva. Qu'était Claude Michel ? Au moral, on eût pu dire de lui ce que le poète a dit d'Hassan. Mettons donc que notre Claude « était un être impossible à décrire… ».

Ses intimes amis ne savaient trop qu'en dire.

Il avait été riche et il y avait des moments où il était très pauvre, des moments où il était obligé pour manger d'abandonner toute œuvre personnelle pour aller travailler comme un manœuvre chez ses confrères arrivés ou chez quelque riche amateur, tel ce fameux comte Sima, qui, sous prétexte de faire dégrossir ses blocs de marbre ou de dresser le gros œuvre de ses glaises, faisait exécuter entièrement par d'autres ce qu'il était bien incapable de faire lui-même. Comme artiste, Claude avait donné les plus grandes espérances. La jeune école avait eu foi en lui, mais il allait rarement jusqu'au bout de son effort. Certains – des jaloux ou des malveillants – prononçaient tout bas ce mot abominable : « C'est un raté ! »

Claude Michel laissait dire, tantôt très sombre, tantôt très gai, traversant la vie avec la joie irréfléchie d'un enfant et subitement apparaissant avec les gestes las, les yeux vides, le front ridé d'un vieillard.

Du crépuscule à l'aurore on ne le reconnaissait plus. Ce qui l'enthousiasmait la veille était son dégoût du lendemain. L'œuvre commencée dans la lumière de la foi et dans ce frémissement heureux de tout son être, il la rejetait au chaos, en ricanant, et ses amis en emportaient les morceaux épars, en témoignage de ce qu'il aurait pu faire… Son cœur paraissait tour à tour la proie d'un ange et d'un démon. Quand le démon était là, Claude Michel ne travaillait point. Sur un signe de lui, l'artiste quittait tout, passait la nuit dehors et revenait, comme ce matin, s'étendre sur un divan où, pendant des heures, il regardait vaguement se dessiner dans les méandres bleus de sa cigarette les figures de son cauchemar et les formes de son désespoir.

Essayons donc de lire, nous aussi, dans cette fumée légère, penchons-nous sur cette mystérieuse et fuyante image… D'abord une foule confuse de têtes courbées dans un geste immobile au-dessus d'une table, comme ces spirites qui interrogent le destin… têtes tour à tour ravagées par la passion ou éclairées par l'espoir… N'est-ce point en effet le destin qui est enfermé dans ce paquet de cartes au centre de la table ? Quels tarots aux mains des modernes sibylles ont promis ou donné plus d'immédiat et palpable « avenir » ? Ces figures, elles, ne mentent jamais !… Dès que vous avez eu la curiosité terrible de les voir et qu'elles se sont montrées, elles vous ont apporté de l'or ou ont vidé vos poches… Dans ce petit paquet, il y a la ruine ou la fortune, c'est-à-dire la vie des hommes.

Maintenant nous voyons deux mains qui s'approchent du paquet fatal et qui en détachent des cartons. Devant ces deux mains pâles, effilées (j'ai déjà vu ces mains quelque part…, singulièrement elles ressemblent à la main qui tient la cigarette, sur le divan, dans l'atelier de Claude Michel), devant les deux

mains, deux cartes retournées forment le chiffre 3 ! Les deux mains, après avoir donné une carte à droite, une carte à gauche, tirent une carte *pour elles*… et cette carte, retournée, montre *le sept de trèfle* !… 7 + 3 = 10… Eh mais ! c'est le baccara et le banquier a perdu !…

Alors l'image s'agrandit et l'on voit peu à peu la figure du banquier décomposée, les joueurs heureux qui gagnent et le croupier qui épuise la banque en payant…, tripot clandestin, gens de mauvaise mine, monde équivoque. Le banquier se lève, sort de la salle… Suivons-le ; il paraît complètement abattu. Il quitte cette maison louche…, le voici dans la rue par un matin blême. Il s'arrête devant une crémerie, fouille dans ses poches, y trouve encore quelques sous, entre. On le voit, à travers la vitre, dévorer un croissant et avaler une tasse de lait. Puis il se dirige vers son domicile. Il s'arrête un instant devant sa maison et aide une pauvre petite fille à enlever le volet de sa boutique…

– *Le sept de trèfle !* murmure Claude sur son divan, cette carte m'a toujours été fatale !…

Et il se rappelle que c'est sur le sept de trèfle qu'il a perdu la maison de ses parents, cette demeure qui eût dû lui être sacrée, qui appartenait à la famille depuis plus de deux siècles, dont il revoyait toujours, dans ses cauchemars, les murs de pierre grise, sur une place de Saint-Malo, avec sa petite porte de vieux chêne que *retenait une armature de fer en sept de trèfle* !… Oui, cette petite porte se détachait comme une carte géante dans le porche qui fermait la cour de l'armateur Michel… Que de fois Claude, tout petit, l'avait poussée ! que de fois sa main avait caressé son bois luisant, en attendant qu'on vînt lui ouvrir… Ah ! la vieille maison se vengeait bien !… Et les yeux de Claude se fermaient cependant que la petite porte grandissait, grandissait… et que le sept de trèfle prenait des proportions formidables…

Tout à coup, la porte de l'atelier fut poussée avec éclat et une sorte de petite nymphe échevelée, essoufflée, effarée, les vê-

tements en désordre, tendant vers Claude des bras suppliants, fit irruption dans l'atelier.

– Oh ! admirable ! s'écria Claude en se redressant, tout à fait réveillé de son abominable songe, débarrassé de son démon par l'entrée inopinée de la muse, admirable ! « Nymphe poursuivie par un faune ! »…

– Sauvez-moi ! pria la nymphe haletante, sauvez-moi, monsieur Claude, ou je suis perdue !… Cachez-moi…, le voilà…, je l'entends !

La petite tremblait… ses dents claquaient, tout son pauvre petit corps n'était plus qu'un frisson de terreur… Claude en eut pitié et la jeta au fond d'un grand coffre. Il n'était que temps… Le faune parut, mais jamais faune plus hideux n'avait réclamé sa proie.

– Lottie est ici ! déclara Roméo en fixant Claude de son regard de brute.

– Ma foi non ! Qu'est-ce qui vous arrive ? interrogea Claude sans se démonter le moins du monde.

Roméo inspectait l'atelier d'un œil rapide, soupçonneux, méchant.

– Vous êtes sûr qu'elle n'est pas entrée ici ? répéta-t-il. Je ne voudrais pas vous donner un démenti, monsieur Claude, reprit-il d'une voix rude, mais j'étais sur ses talons, vous savez… et je l'ai entendue ouvrir et refermer une porte à la volée… ça ne peut être que la vôtre…

Claude faisait l'impossible pour dompter la colère qui commençait de lui galoper dans les veines en face de cette brute qui osait l'interroger… lui parler sur ce ton… chez lui… Il parvint à se maîtriser et répondit, toujours calme :

– Je n'ai pas quitté l'atelier… vous vous trompez… cherchez ailleurs… Mais encore une fois, que vous arrive-t-il donc ?…

Tout à coup, Roméo se retourna. Ah ! l'escalier du grenier !... Et il repartait en coup de vent... On entendit sa course précipitée sur le palier, son bondissement vers les marches... Claude referma tranquillement sa porte, poussa le verrou, alla soulever le couvercle du coffre et eut toutes les peines du monde à en faire sortir Lottie qui craignait le retour de Roméo.

– Non, non !... Il ne viendra plus ici !... Tu peux être tranquille !...

– Alors, balbutiait la petite, alors, monsieur Claude, vous me gardez ? Vous me défendrez ?

– Mais oui, je te défendrai !

– Oh ! merci, monsieur Claude !

– Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Ils t'ont battue ?...

– Oh ! monsieur Claude, c'est bien pire que ça ! *Ils m'ont vendue !...*

Et elle raconta ce qui venait de se passer en bas. Elle fit de l'ogre qui voulait manger une petite dactylo une peinture effrayante.

– Oui ! oui ! Fernando de Zapara !... Connu... prononçait vaguement Claude, dont l'esprit était à tout autre chose qu'à l'histoire de Lottie...

Son art l'avait repris. Il faisait le tour de la petite, la détaillait de face, de profil, de trois quarts, la promenait de l'ombre à la lumière, du jour au faux jour sans que l'enfant s'en doutât... et, les yeux brillants, les narines frémissantes :

– Extraordinaire ! murmurait-il, inouï ! On dirait que c'est elle !... *Simonetta !*

Les quatre syllabes harmonieuses jaillirent de ses lèvres et tintèrent dans l'atelier comme des notes de cristal... Lottie

s'arrêta dans son bavardage apeuré. Elle tourna vers lui ses yeux bleus et immenses comme le ciel.

– Pourquoi avez-vous appelé *Simonetta* ?

– Je ne l'ai pas appelée, répondit Claude avec un doux sourire… Elle est venue sans que je l'appelle… Si tu savais comme tu lui ressembles…

– Mais qu'est-ce que cette Simonetta ?

– C'est une petite fille comme toi que j'ai beaucoup aimée !

– Elle est morte ?

– Oh ! non ! Elle est toujours vivante.

– Et où habite-t-elle ?

– À Florence, dans un musée… Nous irons la voir ensemble si tu veux… En attendant, voilà ce que tu vas faire… Monte sur cette table à modèle… Bien !

Il lui fit reprendre la position qu'elle avait en entrant, les bras tendus, en pleine course d'épouvante… Mais ça n'était pas facile !

– Pense qu'il va revenir !… qu'il est derrière la porte, qu'il te poursuit ! C'est ça !

Et Claude, un carton sur les genoux, commence, en hâte, une première esquisse… Mais tout de suite ça n'est plus ça, car la petite lui sourit.

– … Veux-tu avoir l'air effrayé, dis !

– Mais, monsieur Claude, je ne puis pas avoir l'air effrayé quand je vous regarde !…

– Eh bien ! ne me regarde pas !…

Soudain, on frappe de gros coups à la porte.

Nouveau désespoir… Lottie est déjà prête à rejoindre son coffre, un léger cri expire sur sa lèvre, tandis que, derrière l'huis, se fait entendre la voix grasse à la fois et rageuse de l'horrible Roméo.

– Monsieur Claude ! c'est encore moi ! Je voudrais vous dire un mot…

Cette fois Claude est au bout de sa patience. Il se débarrasse d'un geste farouche de son veston, de son gilet, ouvre la porte, repousse brutalement sur le palier Roméo qui chancelle et lui dit :

– J'en ai assez de ta figure. Tu ne veux pas me laisser dormir, dis ! Tu ne veux pas me ficher la paix chez moi !… Je te défends de venir frapper à ma porte quand je dors. Je te défends de venir frapper à ma porte quand je travaille. Je te défends de venir frapper à ma porte quand je suis chez moi et même quand je n'y suis pas ! Je te défends de venir sur mon palier. Je te défends…

Ah ! le palier est à tout le monde… déclare péremptoire Roméo en croisant les bras d'un air de défi…

Il n'eut pas le temps de les décroiser…

– Le palier est à tout le monde, excepté à toi !…

Et aussitôt, prouvant une force sportive peu commune et une adresse de lutteur qui a pratiqué, Claude Michel ceinturait le redoutable Roméo, se baissait et le faisait basculer dans l'escalier qui retentit longuement du bruit de sa chute… On entendit encore quelques galochades, des cris, des glapissements, une dernière injure… et puis plus rien… Claude rentra dans son atelier, referma sa porte :

– Ah ! nous allons pouvoir travailler tranquillement, maintenant !…

La petite nymphe était restée sur sa sellette, le pied en l'air, comme clouée par l'épouvante. Claude Michel n'avait plus rien à lui dire. Il n'avait qu'à travailler… et il travailla… travailla…

# IV

# M. et Mme Modéran

Dans sa jeunesse, M. Modéran était un jeune homme aux cheveux noirs, au teint chaud, et dont la peau basanée n'avait jamais brillé d'aucune rougeur, même fugitive. Les émotions qui auraient empourpré la joue d'un autre homme n'amenaient à la sienne qu'un léger battement à peine visible, comme si la machine qui fait couler et monter le sang ne mettait en mouvement dans les veines de ce jeune homme qu'un flot à demi desséché. Maintenant que M. Modéran approchait de la cinquantaine, son teint, tantôt pâle, tantôt cramoisi, témoignait à chaque instant d'émotions inconnues de sa jeunesse qui avait été sage, laborieuse et rangée. M. Modéran avait fait sa fortune dans le courtage de la soie et il n'avait conservé de cette lutte commerciale et de ce combat pour la vie que les souvenirs les plus apaisants. C'est depuis que M. Modéran avait pris sa retraite, c'est-à-dire qu'il avait décidé de se reposer, que toute son économie physique, morale et domestique avait été bouleversée au point de lui donner un tempérament nouveau qui lui faisait redouter, plusieurs fois par jour, l'apoplexie.

Il faut dire aussi que, pour mieux se reposer, M. Modéran, en prenant sa retraite, s'était marié !...

Il était tout à fait naturel que ce brave homme désirât goûter, comme couronnement d'une existence admirablement ré-

glée, les joies de l'intérieur. Il était naturel aussi que M. Modéran ne choisît point une trop vieille Mme Modéran, ni trop rébarbative, ni trop radoteuse, ni trop fermée aux joies de l'extérieur, qui consistaient uniquement pour M. Modéran à faire quelques « randonnées », comme il disait, dans une petite torpédo qu'il s'était offerte sur le tard et qu'il conduisait lui-même dans la grande banlieue, où il avait une maison de campagne. M. Modéran avait donc épousé une Mme Modéran jeune, charmante, honnête, amusante, au petit nez retroussé comme il les avait toujours aimés, brave petite femme d'intérieur, ayant quelques bonnes recettes de cuisine et toujours prête à monter en automobile, car elle adorait les voyages.

D'où venait donc que M. Modéran n'était pas heureux… qu'il avait des heures sombres, comme il disait… « des heures sombres où il voyait rouge » ? Oui, il semblait à M. Modéran, dans ces heures-là, qu'il eût été capable de tuer quelqu'un. Qui ? N'importe qui !… Sa femme, peut-être ?… Non ! tout le monde, excepté sa femme… parce qu'il l'aimait et qu'il en était aimé… ce qui n'empêchait pas du reste qu'elle lui rendît la vie tout à fait insupportable… Pénétrons dans ce charmant intérieur et nous serons sans doute assez promptement au courant.

M. et Mme Modéran avaient leur appartement rue Bochard-de-Saron, à deux pas de l'avenue Trudaine, sur cette butte Montmartre que M. Modéran avait toujours méprisée mais que Mme Modéran avait toujours chérie comme le pays du rêve, de la fantaisie et le dernier refuge de l'Art. L'Art avec un grand A. Nous brûlons… Il est onze heures. M. Modéran referme soigneusement son bureau cylindrique et quitte son cabinet de travail où depuis longtemps il n'a plus rien à faire et se dirige vers le boudoir de Noémie. Pour arriver au boudoir de Noémie, il faut traverser la salle à manger. M. Modéran s'étonne d'y rencontrer à cette heure la femme de chambre et la cuisinière qui se battent avec la table ronde à laquelle elles imposent une rallonge, ce qui la fera ovale, forme contre laquelle la table ronde

proteste de toutes ses forces, bien qu'on lui administre une raclée solide, à coups de maillet, ni plus ni moins.

– Il y a donc « quelqu'un à déjeuner » ? clame M. Modéran…

Mais il ne peut se faire entendre… et il pénètre dans le boudoir où Noémie est en train de se faire faire les mains par cette horrible mégère qu'il ne peut voir en peinture : la mère Ultrogoth…

– Nous avons « du monde » ce matin ? interroge M. Modéran d'une voix sans aménité et sans daigner s'apercevoir des petits signes d'amitié que lui fait de la tête la vieille sorcière penchée sur ses instruments d'acier.

– Mais oui, mon bon ami, répond la voix mélodieuse de Noémie, j'ai invité notre bon poète Théodore et le célèbre céramiste M. Blé.

– Notre bon poète Théodore, et le célèbre céramiste M. Blé ! Voilà vraiment une excellente idée, ma chère Nono ! prononça M. Modéran avec une amertume profonde que déguisait à peine le ton de faux enthousiasme avec lequel il accueillait cette heureuse nouvelle. Je me disais aussi qu'il y avait bien longtemps qu'ils avaient déjeuné à la maison, ajouta-t-il avant de prendre congé, ce qu'il fit sans plus de cérémonie.

Dans l'escalier, sa physionomie qui, jusqu'alors, par un effort supérieur de tout son être civilisé, avait conservé, grâce à des joues aimablement rebondies et à un menton douillet, un certain air de bonhomie, éclata de férocité.

– Oui… oui… grommelait-il en roulant des yeux qui firent prendre la fuite à un petit enfant qu'il croisa sur le premier palier… il faut à madame des troubadours !… mais cette charmante personne ne se doute point *qu'il y a une chose… une certaine chose… une chose qui mettra tout le monde d'accord !*

Au coin de l'avenue Trudaine, il vit venir M. Blé, qui prenait le chemin de chez lui dans son vaste pantalon de velours et sous son feutre bosselé. Il s'arrangea pour ne le point rencontrer et se jeta dans la rue des Martyrs comme dans un gouffre au fond duquel il avait résolu de trouver la fin de tous ses maux… Ne cachons pas plus longtemps que M. Modéran a horreur de la bohème et déteste les artistes, mais que sa jeune femme, la sémillante Noémie, les adore. Elle ne peut se passer d'eux et a des prétentions à concevoir les plus grandes jouissances de l'art. Elle se pique également de littérature et c'est elle qui a déniché, dans une mansarde, tout en haut de sa propre maison, de l'autre côté de la cour (c'est sa dernière découverte), le bon poète Théodore que nul ne connaît, dont l'origine est assez mystérieuse (Noémie aime le mystère ; elle a cru comprendre que Théodore a été condamné à mort par contumace par quelque gouvernement étranger, comme qui dirait turc), et dont le génie est certain. Quant à l'illustre céramiste M. Blé, elle l'a trouvé auprès de son four éteint, derrière le Sacré-Cœur, dans un terrain vague mais fleuri où il habite une cabane à lapins… Des lapins, certes, il y en a, et des poules aussi. Chaque fois que M. Blé vient déjeuner chez les Modéran, il apporte un œuf frais. Quand M. Blé a fini de donner ses soins à ses lapins et à ses poules, il se repose en fumant sa pipe dans la fumée de laquelle il voit facilement s'édifier son œuvre future ; car, par le passé, le célèbre céramiste n'a fourni qu'une aiguière, d'ailleurs fameuse, qui a été reproduite par l'art industriel à des milliers d'exemplaires et a fait la fortune de tout le monde, s'il faut en croire M. Blé, excepté la sienne.

– Ce n'est vraiment pas la peine de s'appeler M. Blé ! ajoute-t-il.

Chacun sait en effet que ces deux mots, « Monsieur Blé », désignent à Montmartre l'opulence dorée des jours de paye. M. Blé est doué d'un appétit formidable ; le bon poète Théodore, lui, fait une cour ardente à Noémie qu'il appelle « petite marquise » ! Ces deux commensaux rivalisent et se détestent.

M. Modéran pourrait s'en amuser ; il en meurt… Cependant, il vient de prendre à temps une résolution qui le sauvera peut-être… M. Modéran se trouva devant une table de son cher petit café du Sentier où sa jeunesse avait connu son premier apéritif et où il ne risquait point de rencontrer des poètes ; il s'y trouva sans trop savoir comment, mais n'ayant point lâché sa phrase :

– Oui !… oui !… Il faut à madame des troubadours !… Oui… mais cette charmante personne ne se doute pas *d'une chose… d'une certaine chose… une chose qui va mettre tout le monde d'accord !*

Il but son « mêlé-cass » sans en apprécier la saveur, n'attendit point ses ordinaires partenaires aux dominos, paya et repartit avec, toujours entre ses dents : « mais cette charmante personne ne se doute pas »… Au coin de la rue du Faubourg-Montmartre (il remontait chez lui… on déjeunait à midi et demi tapant quand on n'était pas en retard) il se heurta à un vieil ami, qui lui demanda :

– Où cours-tu si vite ?

– Je cours, lui répondit-il, annoncer une bonne nouvelle à ma femme !

– Peut-on savoir laquelle ? demanda cet ami.

– Mais je n'ai rien à te cacher, prononça M. Modéran de l'air avec lequel on fait part de la chose la plus naturelle du monde. Je vais annoncer à cette charmante personne que je divorce !

Et il continua son chemin. Arrivé chez lui, fort de sa détermination, il sonna à sa porte avec calme. La femme de chambre lui remit un mot de Noémie, qui lui disait que sa conduite au coin de l'avenue Trudaine et de la rue des Martyrs avec M. Blé avait été infâme, que celui-ci s'en était justement froissé, qu'il avait refusé de déjeuner chez eux et que pour ne point perdre

une amitié si précieuse elle était allée déjeuner chez lui avec le bon poète Théodore.

– Tu n'as qu'une façon de t'en tirer, terminait-elle, c'est de venir te joindre à nous au plus tôt et de lui présenter tes excuses.

La fureur de M. Modéran, qui menaçait de tout briser, tomba à cette idée qu'il annoncerait aussi bien son divorce à sa femme chez M. Blé qu'à domicile, et il se dirigea, non sans une certaine solennité, vers le Sacré-Cœur. Dans la cabane à lapins, il fut accueilli par l'indifférence affectée de Noémie et par les transports de M. Théodore :

– Ah ! *voici notre cher vieux gentleman !* (Encore des manières qui rendaient malade M. Modéran. Qu'est-ce que c'est que cette façon d'interpeller les gens ?)

– Je ne suis ni anglais ni vieux ! protesta-t-il en ayant bien soin toutefois de ne pas se fâcher, mais en montrant, au contraire, une certaine attitude noble.

– Oui ! oui ! continuait Théodore, qui lui secouait la main d'autorité, un cher vieux gentleman de l'abord le plus prévenant, une charmante tournure, monsieur !... quelque chose de calme, une bienveillance parfaite dans toute la physionomie, monsieur !

– C'est entendu, monsieur... n'en parlons plus, monsieur !

– Ce sera comme vous voudrez, cher vieux gentleman !...

Quant à M. Blé, il attendit patiemment que l'autre s'expliquât.

Mais M. Modéran ne paraissait nullement pressé de fournir des explications. Tout en gardant un profond silence, il toucha à peine à une nourriture refroidie que l'on avait apportée de la rue Bochard-de-Saron dans de vagues récipients, lesquels avaient laissé se perdre le fumet des sauces, puis il repoussa son as-

siette, se rejeta en arrière sur le dossier de sa chaise, se croisa les bras et se mit à contempler Noémie en mâchonnant son éternelle petite phrase : « Il faut à madame des troubadours… »

– Je me suis fait une habitation rustique comme Robinson Crusoé, expliquait M. Blé. J'ai choisi un lieu solitaire, retiré, espèce d'île déserte où je puis penser à « mon œuvre » sans crainte d'être dérangé. Personne près de moi, si ce n'est des rats, et les rats sont de bons compagnons, bien discrets. Avec mes rats, mes poules et mes lapins, je suis, au milieu de ce petit monde, aussi heureux qu'un poisson dans l'eau !…

– Mon ami, lui répliqua Noémie, vous êtes sublime ! En vérité, c'est ici un bon endroit pour vivre et pour apprendre à vivre, pour acquérir de la philosophie avec la santé de l'esprit et du corps !

Et quoique la pluie qui s'était mise à tomber filtrât à travers les fentes du toit et menaçât son élégante toilette, tandis que M. Théodore répétait en lui-même, pour le dessert, les rimes de son dernier poème, cependant que M. Blé, dans sa brillante hospitalité, installé sur un fût vide, vantait ce lieu de plaisance comme le plus beau de France et de Navarre et levait son verre pour boire à leur prochaine réunion de plaisir dans cet agréable endroit, « petite marquise » présidait à ces agapes avec une grâce souveraine imperturbable ; seulement, elle avait ouvert son parapluie.

Non moins imperturbable, M. Modéran ressassait en lui-même sa petite chanson : « Il y a une chose, une chose qui, tout à l'heure, va mettre tout le monde d'accord !… » Soudain Noémie, daignant s'apercevoir de sa présence, lui dit :

– Monsieur Modéran, tu sais que j'ai vu ce matin la mère Ultrogoth. Il lui arrive une chose terrible !… Sa pupille, cette enfant pour laquelle elle a fait tant de sacrifices, s'est sauvée de chez elle et depuis plus de trois semaines toutes les démarches

qu'elle a pu faire n'ont abouti à rien. Elle fait peine à voir et à entendre.

– Bah ! exprima M. Blé, c'est une vieille taupe et la petite a bien fait de quitter son trou. Voilà le printemps..., il va faire chaud sur la terre, et si je rencontre Lottie je lui propose une promenade dans la forêt de Montmorency...

– Mon cher ami ! interrompit le bon poète Théodore, permettez-moi de vous dire que vous datez... vous datez de Paul de Kock !

– Oh ! corrigea M. Blé... en tout bien tout honneur : cette petite Lottie, je pourrais être son père !...

– Son grand-père ! appuya le bon poète Théodore.

– Ils ont cru un instant que c'était Claude Michel qui la leur avait enlevée, fit entendre Noémie, mais ils sont à peu près persuadés maintenant qu'elle n'est plus dans le quartier ; je leur ai conseillé de déposer une plainte à la police. Toi qui connais le commissaire Mifroid, tu pourrais peut-être lui dire un petit mot...

– Évidemment, je pourrais lui dire un petit mot... répondit M. Modéran, rouge jusqu'aux oreilles, tout ému que sa femme lui demandât quelque chose dans l'état de fâcherie où ils se trouvaient.

– Ah ! mon ami ! fit entendre Noémie d'un petit air détaché, tu sais que nous allons au bal de l'atelier Pæan !

– Tu y vas peut-être, toi !... mais moi je n'ai pas de costume.

– La mère Ultrogoth te louera tout ce qu'il te faut.

Il n'avait pas fini de prononcer cette phrase que la mère Ultrogoth, toujours à la recherche de Lottie, poussait la porte de M. Blé. Des hurlements accueillirent son arrivée !

– Buvez et essuyez vos larmes ! commanda M. Blé. N'est-ce pas, *mon enfant,* que vous avez tout ce qu'il faut pour déguiser M. Modéran ?… Ah ! ce ne sont pas les casques de pompiers qui lui manquent !

– Monsieur ! s'écria M. Modéran sur un ton extraordinairement noble, je ne suis pas venu ici pour être l'objet de vos facéties !…

– Tu es venu ici pour lui présenter tes excuses, mon chéri, prononça langoureusement Noémie en appuyant ses deux jolies petites mains aux épaules de son époux courroucé.

– Mes excuses de quoi ?

– De ne pas l'avoir aperçu au coin de l'avenue Trudaine, mon bon ami… Dis-lui donc que si tu avais eu le plaisir de le voir, tu lui aurais serré la main avec plaisir…

– Évidemment, il n'y a aucune raison…

– Eh bien ! serrez-vous la main…

Ils se serrèrent la main. Le bon poète Théodore poussait des cris délirants :

– Holà ! du grog et des pipes ! et vive cette charmante journée !… Je regrette seulement de ne pas avoir apporté, moi aussi, mon riflard ! car il pleut vraiment un peu trop dans la salle à manger de votre château, mon cher Blé !… N'importe, il faut que je vous embrasse !

Mais il se trompa, et il embrassa Noémie.

– Oh ! ces artistes, tout de même ! faisait celle-ci, aux anges.

M. Modéran sortit alors sous un prétexte quelconque, mais c'était pour crier à son aise :

– Il y a quelque chose… quelque chose qui mettra tout le monde d'accord…

# V

# Gibier traqué

Depuis près d'un mois, Lottie n'avait pas quitté l'atelier de Claude Michel. Nous retrouvons Claude devant la sellette qui supporte la glaise d'une statuette grandeur nature presque achevée. Sur la table à modèle, Lottie, à la fois chaste et demi-nue, ramène sur son corps un kimono et saute à terre.

– Êtes-vous content, monsieur Claude ? lui demande-t-elle, en regardant l'œuvre de l'artiste.

– Oui, mon enfant ! Je crois que nous avons bien travaillé !

– Oh ! moi, je n'ai rien fait, monsieur Claude.

– Si ! tu as eu le courage de rester enfermée ici pendant de longues semaines…

– Oh ! elles ont été bien courtes, monsieur Claude ! et il me faudra bien plus de courage pour vous quitter…

Elle le regarde avec adoration, mais il ne s'en aperçoit pas, uniquement occupé de son œuvre qu'il retouche.

– Tu sais que je ne t'abandonnerai pas, Simonetta ! fait l'autre, toujours sans tourner la tête…

Et il ne se doute pas qu'elle pleure.

– Pourquoi m'appelez-vous Simonetta ? Il me semble que vous travaillez à la statue d'une autre, et cela me fait de la peine.

– Cela devrait te réjouir, Lottie… Je vais te dire qui est cette Simonetta à laquelle tu ressembles si étrangement. C'est une enfant de seize ans comme toi, qui a tes yeux, tes cheveux, tes joues, ton printemps… *la primavera !*… ta bouche qui goûte l'air, ton long cou dressé comme une tige qui cherche à s'orienter dans le ciel… La voir, c'est aimer la vie, c'est se réconcilier avec elle… c'est découvrir les couleurs, les sons, les rythmes, les souffles, les parfums, les gestes et les âmes comme si on voyait ou sentait tout cela pour la première fois… La voir, c'est *renouveler nos yeux*… à nous autres artistes… Ne sois pas jalouse, Lottie !… Simonetta est venue au monde il y a plus de quatre cents ans. C'était une petite Florentine qui a apporté tout ce que je t'ai dit aux artistes de son temps dans les plis de sa robe, dans le déroulement doré de sa chevelure. Et, pour l'en récompenser, Botticelli l'a faite immortelle !… Eh bien, tu es ma Simonetta, à moi, comprends-tu, Lottie ? Je voudrais te faire immortelle à mon tour !…

– Oh ! monsieur Claude ! comme c'est beau ! comme c'est beau !

– Quoi ?

– Tout ce que vous dites là !…

– Et ma statue, est-elle belle ?

– Je ne sais pas, moi, monsieur Claude ! Moi, vous savez, je voudrais bien que vous la recommenciez toujours !…

– Ah ! oui !…

Il se retourna et, cette fois, vit qu'elle pleurait…

– Qu'est-ce que tu as ?

– Je n'ai rien… Vous êtes si bon et les autres sont si méchants ! S'ils savaient jamais que je suis si près d'eux !…

Au fait, il avait fallu à Claude Michel beaucoup d'ingéniosité pour détourner les recherches de Roméo et de ses acolytes. D'abord, après l'éclat avec lequel il avait fait descendre son escalier au redoutable époux d'Ultrogoth, lequel avait juré de se venger, Claude n'avait pas hésité, le soir même, à venir faire amende honorable au bar des Artistes. Il s'était excusé de son geste brutal et de son impatience sur la mauvaise nuit qu'il avait passée et sur l'état de ses nerfs qui le rendait comme fou… Il répéta qu'il n'avait pas vu Lottie et il pria Roméo de venir perquisitionner chez lui pour qu'il se rendît bien compte que la petite n'avait pu y trouver un refuge que, du reste, il n'avait aucune intention de lui offrir.

Enfin, il s'était montré généreux avec l'argent qu'un amateur venait de lui verser sur une vieille tapisserie de Beauvais, gloire de son atelier et dernier souvenir de la maison de son père… Roméo accepta avec la placidité de l'homme qui sait « encaisser » et les excuses et l'argent de Claude, lequel profitait de sa richesse passagère pour liquider sans y regarder de trop près quelques vieilles dettes qu'il avait chez la mère Ultrogoth. Mais Claude eût peut-être été moins tranquille s'il avait pu saisir le regard dont Roméo accompagna sa sortie.

Les jours suivants, Claude resta enfermé dans son atelier. On ne le voyait plus nulle part. Pour égarer les soupçons, il faisait venir un petit modèle qui lui était dévoué et avec qui il était censé travailler, la môme Musaraigne. Sondée, interrogée par Ultrogoth, Musaraigne avait répondu avec une niaiserie parfaite. Les recherches de Roméo, de Luc le Désossé, de Bob la Marmotte et du Béquilleux englobèrent alors toute la capitale et même les environs. Ils étaient comme enragés. Le Mexicain millionnaire, après avoir menacé de massacrer tout le monde, leur avait promis la fortune à tous s'ils retrouvaient son « pétit jolie dactylo ». On le revoyait de temps à autre au bar des Artistes où

il menait un tapage d'enfer, et toujours avec son énorme revolver qui paraissait encore fumant d'une dernière hécatombe.

Pendant ce temps, Claude Michel, là-haut, achevait son chef-d'œuvre. C'est bien ce qui désespérait Lottie. Il allait falloir quitter ce bon nid où l'artiste lui avait trouvé un si joli petit coin, au fond d'un coffre et derrière un paravent, cet atelier où ils avaient fait tous deux de si jolies dînettes.

– Lottie ! je te déguise ce soir en demoiselle de Babylone et nous sortons d'ici avec une bande d'amis au milieu desquels on ne te reconnaîtra pas !... et je t'emmène au bal !...

Elle allait sauter au cou de Claude, mais elle s'arrêta, toute confuse.

– Eh bien ! pourquoi ne m'embrasses-tu pas ?

Elle l'embrassa, rougissante. L'autre lui donna une tape amicale sur la joue.

– Allons, va t'habiller ! Tu es une bonne petite fille !... Je t'aime bien, tu sais, Lottie !... Et toi, est-ce que tu m'aimes un peu ?

– Oh ! fit Lottie, les yeux au ciel...

Et, soudain, elle poussa un grand cri. Elle était devenue d'une pâleur mortelle... sa main tremblante montrait la vitre du toit... le cadre d'une tabatière ouverte.

– Là ! là !...

– Quoi, là ? Qu'est-ce qu'il y a ?... Est-ce que tu deviens folle ?

– La... la figure... de... Ro... méo !

– Mais il n'y a aucune figure ! Mais il n'y a personne ! Mais on ne peut pas venir par là !...

Elle avait glissé dans ses bras ; il alla la déposer dans son coffre et, montant sur une échelle double, alla se rendre compte qu'il n'y avait pas de Roméo sur le toit, en tout cas qu'il n'y en avait plus !...

– Tu as rêvé, Lottie !... Tu vois Roméo partout !

Elle claquait des dents.

– Allons, sois raisonnable !...

– Oui, je vous le promets, fit-elle, frissonnant de tout son corps.

Comme on frappait à la porte, Claude courut à sa statue, la recouvrit rapidement de linges mouillés et alla ouvrir. C'était lé comte Sima, un homme dans les trente-cinq ans, mis avec une élégance excessive. Il fit à Claude de grandes manifestations d'amitié, se plaignit de ce qu'il ne le voyait plus dans son atelier :

– Vous savez que mon Andromède vous attend !

« Je te crois ! » pensait Claude, qui avait dégrossi entièrement l'Andromède de ce monsieur et à qui celui-ci demandait de la finir...

Sima, tout en parlant, s'était approché de la nouvelle œuvre de Claude et, avant que l'artiste pût s'y opposer, l'avait délivrée de ses linges.

– Oh ! magnifique !

Et il resta devant la nymphe d'argile, en extase...

– Vous n'avez jamais rien fait d'approchant ! murmura-t-il. C'est l'œuvre du génie... C'est très beau !...

Et puis, soudain, il parut regretter d'en avoir trop dit. Il rejeta les voiles sur la statue et ne parut plus s'en occuper...

– On vous verra ce soir au bal de l'atelier Pæan ?

– Oui, sans doute.

– J'irai. Après on soupe chez moi ! Je compte sur vous !

– Oh ! je ne sais si je pourrai venir !

– Je le regretterais !… Vous n'avez pas besoin d'argent ? demanda brusquement le comte. Je crois vous devoir quelque chose.

– Rien !…

– Vous savez, fit-il en se retournant sur le seuil de la porte et en montrant la statue sur la sellette… si vous voulez me vendre cela en toute propriété… j'achète très cher… le prix que vous fixerez ! Je ne peux pas mieux vous dire… Seulement j'achète, bien entendu, et la statue et le droit d'y mettre ma signature !

– Comme de juste ! répondit Claude avec un léger sourire, mais je vous remercie, comte… cette statue n'est pas à vendre.

– Vous réfléchirez !

– Pas pour un million !

Sima haussa les épaules et s'en alla. La porte n'était pas plus tôt fermée que Lottie bondissait comme une biche !

– Pas pour un million !… Pas pour un million !… Alors vous ne vendriez pas *ma statue* pour un million ?

– Tu vois !…

– Sans doute, fit Lottie en glissant du côté du sculpteur un regard à la fois timide et malicieux… sans doute parce qu'elle ressemble à Simonetta.

– Voilà ! tu as trouvé !

– Oh ! le méchant ! le méchant ! le méchant !… Pour le punir, il va faire la dînette tout seul !…

Et elle alluma le réchaud sous la théière. C'était l'heure du goûter… une heure délicieuse pendant laquelle Claude, oubliant un instant son travail, daignait écouter les enfantillages de Lottie qui avait toujours des histoires extraordinaires de saintes, de martyres, de miracles plus abracadabrants les uns que les autres à lui raconter, tout un répertoire de vieille demoiselle qui a vécu au couvent et qui ne connaît de la vie que les apparitions de la Sainte Vierge ou les malices du diable vaincues par un signe de croix. Dans la bouche de cette enfant, tout cela devenait comme un bouquet de légendes fleuries, aux couleurs naïves et fraîches comme les images de missel. Quand M. Claude souriait, elle le battait. Oh ! une petite tape sur la main… Tout de même, malgré les projets de vengeance de Lottie, tous deux s'assirent devant deux tasses et la théière fumante.

Encore des coups à la porte de l'atelier… Lottie se sauve avec une exclamation de désespoir. Cette fois, c'est M. Blé avec les Modéran, suivis naturellement du bon poète Théodore.

– Nous venons te chercher des cartes pour le bal Pæan !

– Mais nous l'avons dérangé ! s'écrie Noémie, le regard sur les deux tasses… *il était deux !…*

Claude Michel connaissait les Modéran depuis longtemps et il avait eu maintes fois l'occasion d'éprouver qu'ils étaient les meilleures gens du monde sous leurs dehors un peu ridicules. M. Blé était un vieil ami ; il savait que ce bohème, qui ne manquait point de talent, avait un cœur d'or. Claude ne répondit à leurs plaisanteries sur les deux tasses qui ornaient le guéridon qu'en allant chercher Lottie et en la leur amenant.

– Eh bien ! oui, c'est Lottie ! La mère Ultrogoth et Roméo l'ont vendue à un millionnaire américain et la pauvre enfant est venue se réfugier ici !

Quand il eut donné quelques détails sur la sinistre aventure de l'enfant, Mme Modéran se prit à pleurer d'attendrissement et comme Claude faisait entendre qu'il ne pouvait continuer à garder Lottie chez lui, elle déclara qu'elle l'adoptait, qu'elle la considérait désormais comme sa fille et qu'un pareil événement comblait ses vœux, car il y avait des années qu'elle désirait un enfant.

– Va embrasser ton père, fit-elle le plus simplement du monde en désignant à Lottie éperdue M. Modéran complètement abruti.

Et comme M. Modéran restait devant Lottie, les bras ballants :

– Eh bien ! qu'attends-tu pour embrasser ta fille ? commanda-t-elle à son époux en commençant de battre le parquet du bout de sa bottine, impatiente.

M. Blé et le bon poète Théodore déjà applaudissaient. Claude Michel remerciait. Noémie se pâmait, Lottie tremblait… M. Modéran comprit que, s'il n'ouvrait point ses bras, il apparaîtrait à tous comme un être répugnant, tout à fait au-dessous de l'humanité. Il les ouvrit donc et embrassa Lottie sans dire un mot, mais pensant à part lui : « Eh bien ! il ne manquait plus que ça !… si elle se met à adopter maintenant tous les modèles de Montmartre !… Heureusement qu'il y a une chose… une certaine chose… oui, une chose qui mettra tout le monde d'accord ! »

# VI

# Nuit de cauchemar

Très réussie, cette petite fête de l'atelier Pæan… un peu moins décolletée que celle du bal des Quat'z'arts, plus encombrée d'amateurs, mais très appréciée des salons littéraires et des académies de quartier. Claude à qui échoit le rôle de Sardanapale (un rôle très facile en somme, une fois que l'on a passé le costume) y est traîné en triomphe sur un char attelé de femmes esclaves (les chevaux ont été consignés à la porte). Il a retrouvé tout son entrain et toute sa jeunesse dans la conscience d'avoir fait un chef-d'œuvre ; et il a l'air de s'amuser beaucoup avec son sceptre dont il frappe, autour de lui, une vague humanité…

> Nous sommes les puissants soldats, rhapsode ou mage,
> Nous naissons pour l'orgueil de voir, dompteurs altiers,
> Les siècles asservis se coucher à nos pieds ;
> Et c'est nous qui forgeons, surhumains ouvriers,
> Tour à tour la vieille l'âme humaine à notre image…

Dans cette fulguration où s'exalte une joie qu'il croyait depuis longtemps perdue, dans cette sonnaille d'oripeaux où chantent dans sa mémoire embrasée les poèmes héroïques, il ne s'occupe guère de la petite Lottie, humble sujette d'Assur, qui ceint, sur son front apeuré, le bandeau des vierges. Il l'a confiée à M. Blé.

M. Blé défend l'enfant contre les entreprises trop gaillardes.

– Oh ! monsieur Blé, pourquoi M. Claude m'a-t-il amenée ici ? Il ne m'aime donc plus ?

Lottie a la sensation insupportable que sa présence dans un lieu aussi retentissant, au milieu de dames aussi peu habillées, constitue un péché mortel. L'enfer ne doit point se présenter sous un autre aspect ; et, comme pour lui donner raison, voilà que lui apparaît la hideuse figure de Roméo. Lottie fuit, éperdue, tombe sur l'image non moins infernale d'Ultrogoth ! C'est le sabbat ! Elle se sauve encore… Horreur ! voici l'ogre lui-même qui cherche s'il ne trouvera point à manger, ce soir, quelque « pétit jolie dactylo ».

D'aspect très féroce, don Fernando de Zapara est venu faire un tour au bal avec le jeune Olivier de Blangy. Ils sont rejoints par Roméo, qui conseille à Son Excellence de ne point s'attarder en ces lieux… Que Son Excellence rentre donc dans une heure ou deux chez elle au plus tard !… Une bonne surprise l'y attendra !…

Cependant M. Blé est allé trouver le maître de Ninive et de Babylone, et lui confie :

– La petite ne s'amuse guère… Tu as eu tort de l'amener ici… J'ai envie de la rentrer.

– C'est cela, ramène-la à l'atelier… Demain, M^me^ Modéran doit venir la chercher et la conduire à la campagne.

Mais M. Blé ne retrouve plus Lottie à l'endroit où il l'a laissée ; il la cherche un instant, puis se laisse aller au gré des événements qui l'amènent avec, quelques compagnons en face d'un bar qu'il quittera difficilement. Quand on lui dira que Claude est parti, il sera persuadé, ne voyant plus Lottie, que celle-ci est partie avec lui…

Claude se laisse emmener en effet en même temps que toute la bande des Modéran par le comte Sima. Il a été entrepris par Noémie (une prêtresse de Baal, ni plus ni moins) d'une part, et de l'autre par le bon poète Théodore que coiffe une tiare qu'il jure authentique parce qu'elle ne vient pas du Louvre. Derrière vient M. Modéran en énorme pompier de Nanterre (en dépit ou à cause de son casque copié sur celui d'Alexandre, au dire de la mère Ultrogoth). Mais tout ce cortège était bien inutile pour décider un homme à lâcher son triomphe, ses esclaves et le fardeau de l'empire… un homme qui sent sur lui un portefeuille bien garni et à qui l'on propose un délicat souper « suivi d'un petit bac » !

Pendant ce temps, où est Lottie ? Elle s'est réfugiée au fond d'une galerie d'où elle ne peut plus sortir… C'est-à-dire que chaque fois qu'elle veut la quitter, tantôt c'est la figure de Luc le Désossé, tantôt celle de Bob la Marmotte, tantôt celle du Béquilleux qui lui apparaissent sous quelque bonnet à bandelettes et qui la fixent, muettes et terribles… Elle se rejette dans son coin obscur avec un gémissement… Est-ce que personne ne va venir la délivrer ?

Zapara était rentré chez lui.

Olivier de Blangy qui, tout à fait par hasard, avait été mis au courant de ce qui se tramait contre Lottie, avait eu un mouvement de pitié pour la malheureuse. Tout arrive. Le fils d'Ultrogoth et de Roméo était un être amoral, mais point méchant. Sachant que Claude était chez le prince Sima, il lui avait fait porter un avertissement anonyme. À ce moment, Lottie pouvait encore être sauvée…

Chez Sima, Claude avait reçu la lettre d'Olivier. Mais il ne l'avait point lue. Il ne l'avait point lue parce qu'il jouait ! Cette lettre « urgente », il l'avait mise dans sa poche, sans la décacheter, et il avait abattu neuf !… Allégresse qui surpasse tout, mais éphémère… À deux heures du matin, Claude était décavé et jouait sur parole.

Au surplus, il n'y avait qu'un vainqueur : le bon poète Théodore qui gagnait tout ce qu'il voulait, avec une facilité surprenante et une continuité fatigante… si fatigante qu'il finit par déclarer qu'il avait un fort de mal de tête… et qu'il prit congé pour s'aller soigner, faisant carrément « Charlemagne ».

Les Modéran partirent avec lui. M. Modéran, pour regagner ses pénates, dut remettre le casque d'Alexandre. Il n'en était pas plus fier pour cela ! Mais une chose le consolait, une chose, une certaine chose, une chose qui allait mettre enfin tout le monde d'accord !…

Au bal, Lottie avait pu enfin sortir de sa galerie. Elle avait vu passer la petite Musaraigne, le modèle de Claude, et l'avait appelée. Celle-ci l'avait réconfortée, avait ri de sa terreur et l'avait emmenée. Tout, d'abord, s'était très bien passé ; les Loups avaient disparu. Malheureusement, dans la cohue, Lottie se trouva vite séparée de Musaraigne et poussée, elle ne sut jamais comment, vers le grand vestibule où, de bousculade en bousculade, elle se trouva bientôt comme enfermée au milieu de danses de sauvages et dans un tumulte à vous rendre sourd. Et tout à coup, elle vit presque sur elle quatre hommes qui se tenaient par la main et qui dansaient autour d'elle le pas de l'épouvante. On n'eût vraiment pu donner un autre nom à ce déhanchement lugubre, qui se fermait sur elle et qui la tenait prisonnière, entre ces quatre figures muettes, aux yeux immobiles, au rictus atroce. C'étaient encore les Loups et leur chef Roméo ! *Et tout en dansant, ils la poussaient vers la porte…* Tout à coup ils la saisirent. Elle poussa un grand cri, mais il y eut quatre éclats de rire effroyables. Quelqu'un dit :

– Au moins en voilà qui s'amusent bien !

Oui, ils s'amusaient à enlever Lottie et à la jeter dans une belle automobile de luxe. Ce sont là jeux de mi-carême.

Dans l'atelier du comte il ne reste plus que peu de joueurs. Claude doit à son hôte dix mille francs sur parole. Sur un der-

nier coup il se lève, jetant ses cartes. C'est alors que le comte le retient et lui dit, à part :

– Écoutez, je vous joue en cinq secs, à l'écarté, ce que vous me devez, plus cinq mille francs, contre la statue que j'ai vue l'autre jour dans votre atelier… aux conditions que vous savez !

Une hésitation… une horrible angoisse… *puis l'espoir du gain… qui emporte tout !…*

Et Claude se rassoit…

D'abord, la chance sembla le favoriser. Il eut quatre points quand le comte n'en avait encore que deux. C'était à Claude à donner. S'il retournait le roi, il avait gagné.

*Mais il retourna le sept de trèfle.*

Il pâlit. Il ne dit point : « J'ai perdu ! » mais : « Je suis perdu ! » Le comte avait le roi et faisait la vole…

Claude s'en alla comme un homme ivre. Dehors, il faisait grand jour. Lamentable, avec son pardessus fermé sur ses oripeaux, il erra misérablement sur les quais. Il regarda couler le fleuve comme si celui-ci l'attirait. Cependant, il finit par regagner son domicile.

Dans l'escalier, la concierge l'arrêta :

– M. le comte Sima est venu avec des hommes qui ont emporté…

– Oui ! oui ! je sais !

– Il m'a montré votre carte avec un mot de vous.

– Mais oui !… c'était entendu…

Rentré dans son atelier, il regarda la place, vide maintenant, qu'occupait son chef-d'œuvre. Avec un désespoir sombre,

il appela doucement, tristement : « Lottie ! Lottie ! » Mais personne ne lui répondit… Il la chercha… elle n'était plus là !…

Maintenant il s'inquiète. Sa main touche une lettre dans sa poche. Il se rappelle. Il l'ouvre. Il lit :

Un ami vous engage à revenir tout de suite au bal où il se trame quelque chose de lugubre contre votre petite amie Lottie.

Alors il se fait horreur ! Lottie !… Lottie !… Qu'ont-ils fait de Lottie ? Et qu'en a-t-il fait lui-même ? *Pendant qu'il jouait ?…* « Lottie ! » Ah ! ce n'est plus *Simonetta* qu'il appelle maintenant, ce n'est plus une image de son cerveau vers laquelle il tend les bras !… Ce n'est pas l'artiste qui gémit, c'est l'homme. Cette petite, il l'aime ! Et c'est une révélation pour lui.

Il s'effondre…

L'hôtel qu'avait loué Fernando de Zapara avait sa principale entrée sur le boulevard Pereire, mais donnait, par-derrière, sur une ruelle aboutissant aux fortifs. Cette entrée-là était mystérieuse et ouvrait sur un pavillon fort discret, tout à fait isolé au fond d'une grande cour. Les domestiques de l'hôtel n'avaient point le droit de pénétrer dans ce pavillon, qui avait son service tout à fait particulier…

Les uns prétendaient que Zapara, dans ce pavillon, faisait de la politique et préparait avec ses amis une nouvelle révolution du Centre-Amérique. Les autres affirmaient qu'il ne se passait là que des orgies. On avait entendu des cris de femme. On avait aussi entendu des coups de revolver. C'est dans ce pavillon que Lottie, bâillonnée, à demi évanouie, fut déposée par Roméo et sa bande.

Quand elle ouvrit les yeux, elle se trouva seule sur un divan, dans un boudoir capitonné, tout rose, d'un goût atroce. Elle se souleva, regarda le luxe affreux qui l'entourait et recula

d'horreur devant la porte qui s'ouvrait et devant Zapara, qui s'avançait, énorme, souriant et terrible…

Voici donc la pauvre Lottie en face de ce terrible homme qui a fait trembler le Mexique et le Venezuela. Heureux d'avoir enfin « son pétit jolie dactylo », Zapara le Cruel s'avance vers Lottie, armé de son redoutable sourire… Et l'enfant recule encore…

– *Dios mio !* je te fais peur ?

– Oh ! oui, monsieur.

Ils font ainsi le tour du meuble, la petite à reculons sans perdre de vue l'ogre qui va la dévorer, et celui-ci la mangeant déjà du regard… Elle est bien jolie, Lottie, dans ses larmes et dans son costume de petite princesse de Babylone. Non plus, le monstre n'a pris le temps de se débarrasser de ses oripeaux. Avec ses grosses perles, ses épaules énormes, sa mitre couronnée de plumes et sa grande barbe noire frisée par étages au petit fer, il semble un des colosses de Khorsabad échappé à la vigilance des gardiens du Louvre pour venir retrouver à travers les siècles l'image confuse des nuits assyriennes. Avec un peu d'imagination (et si l'on était sourd !) on pourrait croire assister à quelque scène voluptueuse et brutale au fond des palais de Sargon, de Sennachérib ou de Naboucoudounoussour (le dieu Nabou protège ma famille !) Disons : si l'on était sourd… car enfin ce prince, ressuscité de l'Euphrate, parle espagnol comme s'il sortait des torils madrilènes… *Qué maldad !* (quelle méchanceté !) *ya se me acaba la paciencia !*

Cette dernière phrase a des chances de signifier que la patience du monstre de Khorsabad est à bout. Et, au surplus, il n'est que de le voir pour en être persuadé. Cette façon de tourner autour d'un canapé lui paraît insupportable et tout à fait ridicule. Aussi bondit-il par dessus, mais Lottie a sauté de l'autre côté.

– *Estoy furioso !*

Il est furieux, Zapara. Les choses vont tout à fait se gâter, devenir tragiques… Cependant, il se dompte encore et, adressant à Lottie haletante et toujours sur ses gardes une sinistre grimace, il lui fait, en la menaçant du doigt : *Oh ! qué feo es !* (Oh ! que c'est vilain !) Et il souffle… Il fait encore un pas, elle recule de nouveau. Et le voilà reparti : *Estoy indignado !* Porqué je vous fais peur ? Zapara toujours gentil avec les petites femmes ! *Tengo mucha peña !* Il a bien du chagrin ! Et, tout à coup, il se précipite… Cette fois, il l'a agrippée ! Elle a poussé un cri, un affreux cri de désespoir, mais lui, il rit abominablement. Il la tient !

Il la fait asseoir de force à côté de lui, sur le canapé, et il lui embrasse les mains.

– *Dios mio !* que cette peau est tendre… que cette chair est fraîche…

« Il va commencer par me manger les mains ! » pense avec horreur Lottie à l'agonie.

Mais il tente de la rassurer. Il lui énumère toutes les splendeurs que la dactylo de Fernando de Zapara est en droit d'attendre d'un aussi riche seigneur.

Elle aura tout ce qu'elle désirera ; le programme est simple et grandiose.

Bien sûr, elle aura un professeur de dactylographie, si elle y tient absolument, et un professeur d'espagnol… Combien il sera doux à Zapara de s'entretenir dans sa langue maternelle avec la petite Lottie qui, avec trois mots, fera de lui tout ce qu'elle voudra : *Io te amo !*

Mon Dieu ! *Dios mio !* Zapara, tout-puissant, tout riche qu'il est, a besoin d'un peu de tendresse. C'est la seule chose qui manque à sa vie magnifique… De ce côté-là, il a été bien mal-

heureux ! Tout le monde l'a trahi, berné !... Il n'a pas connu d'amis... Il n'a eu à ses pieds que de vils flatteurs... que de misérables courtisanes...

– On dit que vous les avez fait tous fusiller ! prononça doucement Lottie que le ton larmoyant, le geste modeste, la mine suppliante de son bourreau avaient un peu rassurée...

– *Es horroroso !* soupire Zapara les yeux au plafond... *Es horroroso !* (C'est horrible !)

– Tout de même vous les avait fait fusiller ! insiste Lottie.

– Il pleut sur le champ du juste comme sur celui du pécheur ! répond vaguement le Mexicain... On a tant dit de choses sur le señor Zapara !... *Ciertamente ! Dios les a castigado !*

– Ah ! ah ! Dieu les a punis !... Et votre femme ?...

– Ma femme ? Quelle femme ?

– M^me^ Zapara... Vous l'avez fait dévorer par le tigre de votre ménagerie !...

– *Misericordia !* Cé n'était pas ouné tigré, mais ouné jaguar... oun'pétite jaguar domestique ! Elle jouait toujours avecqué lé jaguar ! Jé lui disais : « Madame Zapara, né joué pas avec lé jaguar !... » Lé jaguar l'a mangée *ciertamente ! Estoy desesperado !*

Et, pour prouver son désespoir, don Fernando se mit avec beaucoup d'ostentation le doigt sur le bord de la paupière, comme pour y essuyer une larme...

– Elle vous aimait bien, M^me^ Zapara ? Laissez mes mains tranquilles ! Je vous demande : elle vous aimait bien, M^me^ Zapara ?...

– A ma fia ! Elle mé trompé bien, si ! Encore ouna qué Dios l'a pounie !... Jé souis bien malheureux ! resoupira don Fernan-

do en se rapprochant de la petite Lottie… Dis à moi : « Io t'aime ! », dis à moi : « Io t'aime… » et tou seras M^me^ Zapara ! Veux-tu qué j'aille chercher le courate (le curé) ? Esta ! esta deliciosa ! s'exalte de plus en plus le Mexicain de Khorsabad.

Et prenant tout à coup l'enfant entre ses bras terribles, il l'embrasse comme si, ciertamente, il voulait la dévorer ! Mais alors il se passa une chose énorme, formidable, fantastique.

La petite Lottie lui envoya une de ces gifles qui font voir trente-six chandelles, même aux ogres amoureux !…

Puis, terrifiée par l'acte inouï qu'elle venait de commettre, elle se jeta aussitôt dans un coin. Zapara poussa le rugissement du fauve qui, dans la jungle, se précipite sur sa proie… et il en eut le bondissement !…

# Deuxième épisode

# L’IDYLLE DE LOTTIE

# I

# « Lottie !… Lottie !… »

Oui, Claude Michel se releva au fond de l'abîme pour tendre les bras vers cette lueur nouvelle : l'amour de Lottie ! Car, dans son effroyable détresse, non seulement il eut la révélation qu'il aimait cette adorable enfant, mais qu'il en était aimé ! Mille images au milieu desquelles il s'était jusqu'alors promené avec le seul regard de l'artiste se précipitèrent sur lui, frémissantes d'une vie insoupçonnée : celle de l'amour… et c'étaient les images, les poses, les sourires, les langueurs, les silences, les soupirs d'une petite vierge amoureuse, là où il n'avait vu qu'un admirable modèle !…

Lui-même découvrit son cœur qui gémit : « Lottie ! Lottie ! » et qui se maudit lui-même dans son aveuglement et sa cruauté.

Son amour né de son accablement fit tout de suite cesser celui-ci. Aussitôt Claude fut debout pour la besogne de salut, urgente. L'idée qu'il pourrait arriver trop tard le rendait fou.

Il jeta avec horreur son déguisement, dernier témoignage d'une nuit maudite ; une minute après, il était devant le visage de bois du bar des Artistes…

En vain sa rage s'appesantit sur les volets sonores. La boîte ne s'ouvrit point. Elle paraissait du reste inhabitée. La bande de Roméo et de Juliette devait s'être offert un joli congé après un

coup pareil !… Hélas ! hélas ! que n'était-elle encore là, la petite Lottie, pliant sous le fardeau de son volet ! Que ne pouvait-il encore lui venir en aide, la soulager, la consoler d'un mot comme il avait accoutumé au retour de ses abominables nuits ! Que n'avait-il deviné plus tôt ce qu'il y avait de détresse… et d'amour… dans ces yeux qui imploraient de lui un regard au passage !…

Il ne doutait point que l'abominable coup préparé par la mère Ultrogoth et Roméo n'eût été accompli pour le compte de Zapara… Il se rappelait tout ce que lui avait raconté Lottie… et il se reprochait l'imprudence folle qu'il avait eue de garder cette enfant chez lui, si près des misérables qui la recherchaient. Mais alors l'artiste ne pensait qu'à une chose… à son œuvre… Et maintenant il n'avait plus ni l'œuvre ni la femme !… Sans doute, à cette heure, l'appelait-elle, criait-elle vers lui dans les bras de Zapara !…

Sans plus réfléchir, il courut chez le Mexicain. Il savait (car il avait rencontré plus d'une fois Zapara dans les tripots) que le millionnaire habitait un hôtel boulevard Pereire. Il n'eut point de peine à trouver la somptueuse demeure. Il sonna à une porte monumentale. Une petite porte, à côté, dans le mur, s'ouvrit. C'était le concierge encore ensommeillé qui lui demanda ce qu'il voulait à une heure pareille :

– Je désirerais voir don Fernando de Zapara !…

– Don Fernando de Zapara ne reçoit pas à huit heures du matin !… Ensuite, il n'est pas ici !…

Claude bouscula l'homme, traversa la cour comme une flèche, gravit un perron, se précipita dans une galerie, passa entre les domestiques qui faisaient le ménage, bondit sur les degrés d'un escalier…

Toute la valetaille courait derrière lui.

Il criait, il renversait les meubles, il passait d'une pièce dans une autre, faisant le plus de bruit possible… Il criait : « C'est moi, Claude ! C'est moi !… c'est moi ! » Ou encore il appelait : « Lottie ! Lottie ! »

Il fut rejoint par les domestiques au moment où il pénétrait dans une chambre de grand luxe qu'occupait un immense lit de milieu Louis XV en acajou massif aux énormes sculptures dorées (du Louis XV pour nouveaux riches)… la chambre de Zapara… Le lit n'était même pas défait.

Il se laissa emmener au milieu des injures et se retrouva sur le boulevard désert à cette heure, froid et embrumé.

Il tomba sur un banc, non loin de l'hôtel dont il continuait à surveiller ainsi l'entrée, prêt à se jeter sur Zapara dès qu'il rentrerait chez lui. Il avait touché le fond du désespoir. Un morne silence l'entourait, que troublait seul le sifflement des trains de Ceinture qui passaient derrière lui, dans le fossé…

Il pensa tout à coup à téléphoner au commissaire de police Mifroid, connu de tous les artistes, le plus aimable et le plus dévoué des amis ; d'autre part, il ne voulait pas s'éloigner du boulevard Pereire.

Au coin du boulevard et de la rue qui monte vers le pont des Batignolles, il vit un petit café, un « zinc ». Peut-être, là, pourrait-il téléphoner… Il se releva. Il se traînait avec peine. Lui, si fort tout à l'heure, se montrait plus faible qu'un vieillard… Jamais il ne s'était vu si malheureux, si abandonné, si à bout de tout… Il se rendait compte qu'il avait touché, par un coup merveilleux du sort, à une minute divine, celle qui donne l'amour et la gloire… Le ciel lui avait envoyé Lottie pour la joie de son cœur et pour son triomphe d'artiste, et, en une folle nuit, il avait tout perdu, à cause de son atroce passion !

Que de maux ne lui avait-elle point déjà causés !… À quelle situation indigne de lui-même ne l'avait-elle pas fait des-

cendre !... À quel remords n'avait-elle pas déjà abouti ! Ah ! c'était bien le vice suprême ! celui qui ne pardonne pas, qui ravage tout, qui ne laisse rien derrière lui, ni fortune, ni bonheur, ni santé !... Le jeu ! c'était le maître du désespoir et de la mort !

Que sont les autres vices à côté de celui-là !... Par cela même qu'on peut les satisfaire, ils ont leur satiété ! Il arrive un moment où l'orgueil est à son comble et se repose dans ses triomphes ; un moment où le gourmand ne peut plus manger, où le voluptueux aspire à la chasteté. Mais le joueur, lui, n'est jamais content ; jamais il ne dit « assez ! » Jamais il ne s'arrête... S'il perd, il joue pour regagner ce qu'il a perdu, et quand il a gagné il joue pour gagner encore jusqu'à ce qu'il perde !... Que de fois avait-il juré, et cela jusque sur la tombe de ses parents, de ne plus jouer !

Hélas ! au premier instant de solitude, et dès qu'il se sentait quelques louis dans la poche, il était repris par l'étrange fièvre. Il courait aux cartes ! Il les sentait déjà dans sa main... Il en retournait les images fatales... avec au fond de l'âme la terreur de voir glisser entre ses doigts tremblants le sept de trèfle !...

– Allô ! allô ! Monsieur le commissaire ?

Mais le commissaire est absent... Il a déjà quitté son domicile et il n'est pas à son bureau. Ah ! il est peut-être à son atelier, car M. Mifroid fait de la peinture, comme il fait des vers, comme il fait de la musique... c'est-à-dire d'une façon charmante. C'est un ami des Modéran, qu'il ne fréquente plus depuis que leur domicile a été envahi par le bon poète Théodore, un type « qui ne lui revient pas » et qu'il croit bien avoir déjà vu quelque part... sur les bancs de la correctionnelle, par exemple... M. le commissaire est peut-être à son atelier. Claude n'en saura rien, car cet atelier est démuni de téléphone... Il raccroche.

Une espèce de mulâtre lui prend l'appareil des mains.

Et avant qu'il ait quitté le seuil de l'établissement, Claude entend :

– Allô !... de la part de Son Excellence ! C'est vous, madame Ultrogoth ?... Eh bien, le patron voudrait vous voir aujourd'hui !

Claude est cloué sur le seuil. Il lui semble que son cœur s'arrête de battre...

Il y a un silence au téléphone.

Le mulâtre écoute... puis des mots... des mots terribles...

– Oh ! il y a eu du grabuge... Oui, maintenant, tout va bien !...

Et, à son tour, le domestique raccroche. D'un pas glissant, il s'en va au comptoir, prend un verre et en reprend un autre. Il boit avec le bistro, qui a l'air de bien le connaître et avec lequel il échange, à voix basse, des plaisanteries qui font frissonner Claude...

N'est-ce pas une chance que Claude se soit rencontré avec ce mulâtre habillé comme un valet de chambre en petite tenue du matin ? C'est sûrement un domestique de Zapara ! Claude voulait des renseignements ! Eh bien, il les a !...

À son tour, il se traîne au comptoir. Mais les deux autres ne lui portent guère d'attention. Il demande de l'eau-de-vie. Il boit... son sang brûle... les forces lui reviennent... une flamme, maintenant, l'habite...

Et quand le mulâtre sort de chez le bistro, il le suit : D'abord le domestique tourne le coin du boulevard, puis redescend du côté des fortifs, fait un détour et pénètre dans une espèce de cul-de-sac qui doit donner sur le derrière de l'hôtel du boulevard Pereire... à l'estimation approximative de Claude.

Claude n'est pas armé et il le regrette.

Il ne sait ce qu'il va faire… mais il fera quelque chose… Pour le moment, il suit le mulâtre.

Il le suit jusque dans le cul-de-sac.

Avant de pousser la porte qui donne sur le pavillon, le domestique se retourne et s'étonne de trouver là l'homme qui était tout à l'heure chez le bistro.

Il s'arrête, l'attend et lui demande ce qu'il veut.

– J'ai à vous parler, répond Claude, je ne pouvais rien vous dire là-bas, au café… laissez-moi entrer avec vous !

– Qu'avez-vous à me dire ?

– Il faut que je voie le señor Zapara…

– Impossible !

– C'est très urgent, c'est pour l'affaire de cette nuit.

– Quelle affaire ?

– L'affaire de la petite.

– Quelle petite ?

– Allons ! ne faites pas l'innocent. Je vous ai entendu tout à l'heure téléphoner à la mère Ultrogoth… Je viens, moi, de la part de Roméo…

– La preuve ? demande l'autre, de plus en plus soupçonneux.

– Comment, la preuve ?… La preuve, c'est ce que j'ai à dire au señor Zapara… et vous savez, c'est urgent ce que j'ai à lui dire !…

– Mais il n'est pas là !

– Laissez-moi entrer, je l'attendrai.

– Non ! fait le mulâtre.

– C'est bien, vous êtes responsable de tout ce qui peut arriver… moi, maintenant, je m'en lave les mains… adieu !

Et il esquisse un mouvement comme pour s'éloigner…

L'autre le rappelle.

– Qu'est-ce que c'est que l'histoire de cette petite ?

– La petite que l'on a amenée ici cette nuit… la police est au courant… je ne peux pas vous en dire davantage… Il faut que je voie le señor Zapara…

Le mulâtre parut réfléchir quelques secondes, puis brusquement le fit entrer.

Il referma la porte, lui fit traverser une petite cour, le poussa dans le pavillon et lui fit descendre deux marches qui donnaient dans une sorte de loge.

– Attendez-moi ici !

Il le laissa seul.

Quand il n'entendit plus le pas du mulâtre, Claude sortit de la loge avec précaution, gravit un escalier couvert d'un épais tapis, ouvrit la première porte qui se trouvait devant lui, traversa une pièce déserte et sombre, ouvrit au hasard une autre porte et se trouva dans une sorte de boudoir tout tendu de rose et présentant l'aspect du plus grand désordre.

Les meubles étaient renversés, une tenture, près d'une porte, arrachée.

Claude poussa un affreux gémissement. Oui, c'était là que le crime avait eu lieu… Il ne pouvait en douter… Et maintenant tout était consommé… et l'affreux silence même qui régnait dans cette horrible petite maison était plus terrible que ne l'eussent été les cris de Lottie…

Lottie ne criait plus !… Elle était peut-être morte… ou, ce qui était pis, gisante dans quelque coin, victime inanimée de l'abominable orgie…

Où avaient-ils transporté sa dépouille charmante, les monstres ?

Il se pencha sur un objet qui gisait près du canapé. Il ramassa le bandeau dont, la veille, il avait ceint lui-même le front de l'enfant vierge.

Il l'embrassa avec délire, poussa un cri de fou et se fit du bandeau une cravate comme s'il voulait s'en étrangler.

C'est alors que la porte, en face de lui, fut poussée, la porte où pendait encore la loque de la tenture arrachée… et Zapara parut.

Il paraissait fort mécontent, du reste, mais il n'en était pas moins enveloppé dans une robe de chambre magnifique.

Quand il aperçut Claude, il eut l'air tout à fait étonné. L'éclat noir de ses vastes yeux s'apaisa et il prononça cette phrase étrange :

– *Ah ! c'est vous… Qué contratiempo ! Quoi de nouveau ?…*

– Misérable ! lui cracha Claude dans la figure. Qu'avez-vous fait de Lottie ?

– Elle est chez vous, répondit le misérable tranquillement.

– Chez moi ?…

Claude croyait avoir mal entendu… ne comprenait pas…

– Chez vous, *mi querido amigo* !

Et il lui tendit la main.

Claude recula, frappé de stupeur…

– Je ne suis point votre cher ami !… Vous jouez en ce moment une partie abominable, Fernando de Zapara ! Mais je ne serai point votre dupe… Il s'est passé ici un crime atroce… et j'en vois encore toutes les preuves…

Ce disant, Claude montrait, d'un geste égaré, le désordre de l'appartement.

– *Ciertamente !* ouné crime atroce ! Ah ! mon *pobre amigo* ! Elle m'a fichou ouné gifle que j'en ai vou la tour Eiffel !…

Claude continuait de désigner d'un geste tremblant de rage les meubles renversés, la tenture arrachée.

– La pauvre petite ! soupira-t-il.

– Ah ! *Diablo !* La pobre pétite ! c'est elle que vous plaignez !… Écoutez donc un peu ! daigna expliquer Son Excellence, je n'étais pas *contento* !… en vérité !… Jamais, jamais, jamais Zapara n'avait reçou ouné gifle !… C'était la première ! *es horroroso !…* Jé né voulé pas touer la pétite… alors j'ai *toué les meubles* !… et pouis… *ma fia !* c'était ouné chosé si énorme cesté giflé sour la figure de Zapara… de Zapara lé Crouel, donnée par cette pétite fillé, qué jé éclaté dé rire en mé tenant la joue !… Et la pétite Lottie aussi s'est mise à rire !… Et la paix a été faite entre nous, *mi querido amigo*… car Zapara pas méchant… On raconté des chosés !… *Es horroroso !…* Je n'ai jamais fait fousiller personné !… Jamais mangé personne… même les pétites filles !… Et je né jamais forcé les señoritas à faire de la dactylographie malgré elles !… Zapara voudrait être l'ami dé tout le monde !… et il n'est l'ami de personne !… J'ai dit à la pétite Lottie : « Veux-tu être mon amie ?… » Elle m'a répondu : « Si vous voulez être mon ami, il faut mé récondouire chez M. Claude ! » Et jé lé récondouite chez M. Claude ; mais vous n'étiez pas encore rentré ou vous étiez déjà parti… Et voilà !… Et maintenant, je voudrais bien aller mé coucher, car jé beaucoup sommeil… *qué contratiempo !…*

Claude croyait rêver en entendant Zapara. Il n'y avait pas à douter, cependant, de sa parole. La franchise, la naïveté même avec lesquelles il racontait sa déconvenue, ses mines tour à tour furieuses, souriantes ou apitoyées, tout faisait assister à cette scène cocasse qui avait abouti au triomphe de l'innocence, avec une gifle pour le terrible séducteur.

Enfin Zapara donna encore quelques détails… Avant que l'Américain n'eût reconduit lui-même Lottie dans son auto, ils avaient beaucoup parlé de lui, Claude… Lottie avait raconté tout ce que l'artiste avait fait pour elle, combien il avait été bon, combien elle lui en était reconnaissante…

– Ah ! c'est vous qu'elle aime, *mi querido amigo* ! soupira finalement Zapara. Jé veux que vous soyez heureux, vous mé permettez d'aller vous voir quelquefois… jé veux enfin avoir des amis, des vrais *amigos* ! qui soient heureux de ma visite… qui lèvent les bras au ciel quand j'arrive et qui crient : *Ah ! Dios ! voilà notre amigo Fernando !*… Allons ! *monsieur Claude*… allez rejoindre lé pétite Lottie… jé vé faire avancer mon automobile…

Sur quoi il ouvrit la fenêtre et cria des ordres dans la cour. La voix du mulâtre se fit entendre. Zapara referma la fenêtre et tendit à nouveau sa main à Claude qui, cette fois, la lui saisit et la lui serra chaleureusement.

– Ah ! diable ! je voulé vous demander quelqué chose… né vous fâchez pas !… Jé voulé qué vous mé rendiez lé service de mé diré si vous aviez besoin de l'argent !…

– Non ! non ! merci ! s'écria Claude riant de tout son cœur… Cette fois, c'est trop !…

Dix minutes plus tard il pénétrait dans son atelier avec une émotion que nous n'essaierons point de dépeindre…

Lottie était là.

Ils se regardèrent une seconde, sans un mot, pâles de bonheur, et puis la petite vint se jeter dans ses bras. Il la serra sur son cœur comme un amant, mais il l'embrassa dans les cheveux, comme un frère…

# II

# Une heureuse famille

Après quelques heures de repos, la première chose que demanda Lottie quand Claude pénétra dans l'atelier fut :

– Mais qu'est devenue *ma* statue ?

– Elle est absente ! répondit l'artiste d'un air faussement enjoué… oui, elle est allée faire un petit tour… c'est une histoire que je te raconterai… mais en ce moment, nous n'avons pas le temps ! Et puis qu'est-ce que me fait ta statue à moi, puisque tu me restes ?… Car maintenant on ne se sépare plus, on ne se quitte plus, hein, c'est entendu ?…

– Mon Dieu !… c'est vrai, monsieur Claude ?… on ne se sépare plus… jamais ?

Elle le regardait, haletante.

– Jamais ! répondit Claude gravement. Allons, mon enfant, ne pleure pas !

– Oh ! monsieur Claude, je suis si heureuse !…

– Pour commencer, nous allons descendre ensemble, aller faire quelques achats ensemble… car tu as besoin de pas mal de choses… Oui, nous allons courir les magasins… hein, ça te va ?

Elle sauta de joie.

– Bien sûr !

– Et puis nous irons passer quelques semaines à la campagne. Le printemps n'y attend plus que toi !...

– Oh ! mon Dieu ! quelle joie !

– Viens !

Ils quittèrent l'atelier comme deux écoliers en vacances... Ils ne laissaient rien derrière eux... Il n'y avait plus rien à vendre là-dedans... Ils emportaient avec eux toute leur fortune qui était leur bonheur... En passant devant le bar des Artistes, ils constatèrent que le bar et le magasin étaient encore fermés. Lottie cria :

– Sauvons-nous !

Et elle se mit à courir en le tirant par la main... Mais Claude croyait n'avoir plus rien à craindre de l'affreux couple. Après ce qui s'était passé cette nuit » il avait des armes contre Roméo et la mère Ultrogoth dans le cas où ils auraient encore des prétentions sur « l'éducation » de Lottie.

Ils trottèrent une demi-heure dans la grande ville, puis Claude installa Lottie dans une pâtisserie où ils se bourrèrent de gâteaux. Ils n'avaient pas mangé depuis la veille.

– Et maintenant, attends-moi ici ! dit Claude.

– Où allez-vous donc ?...

– Chercher de quoi payer les gâteaux !... Je n'ai plus un sou, expliqua Claude à voix basse.

Lottie ne dit rien, mais elle rougit jusqu'aux oreilles.

– Rassure-toi... je reviens tout de suite. Je vais en face, chez mon frère. Tu vois cette fenêtre-là !... eh bien ! c'est là qu'il ha-

bite ! Pendant que je serai chez lui, je me mettrai à la fenêtre… Tu me regarderas à travers la glace… cela fait que nous ne nous quitterons pas !…

– Et vous êtes sûr que votre frère va payer les gâteaux ? interrogea encore Lottie, inquiète…

– Lui ! mais pour me faire plaisir, il achèterait la boutique !

Et il la laissa à une petite table, devant une carafe d'eau et un verre, et nullement rassurée… Elle se voyait déjà en prison… Elle se disait : « On ne met pas dans la même prison les hommes et les femmes », et c'est ce qui causait son désespoir.

Cependant, au bout de quelques minutes, la figure souriante de Claude se montra à la fenêtre qu'il lui avait désignée ; elle se leva et vint coller son adorable visage contre la glace. Là-haut, ce n'était pas seulement Claude qui lui souriait, mais deux autres personnes qu'elle ne connaissait pas, un monsieur qui ressemblait vaguement à Claude et une jeune femme qui riaient en la regardant. Elle se rassit, toute honteuse…

Claude, en effet, était allé chez son frère aîné, Jacques Michel, un artiste, lui aussi, un musicien déjà apprécié, un travailleur acharné… Jacques était marié et avait un petit garçon. Quand Claude pénétra dans cet intérieur calme, élégant, quoique modeste, et à qui la bohème était inconnue, il en subit une fois de plus le charme et en conçut de nouveaux remords pour son existence passée, sans but, sans règle, sans frein… Ce qu'il appelait son indépendance d'artiste, dont il n'avait abusé que pour gaspiller des heures qui eussent dû être consacrées au travail, lui faisait horreur…

Ah ! comme Jacques était heureux entre la douce Marie-Anne et son petit Mario !…

– Moi aussi, leur cria-t-il tout de suite, après avoir embrassé toute la famille, moi aussi j'ai résolu de connaître votre bonheur !… Moi aussi, je veux me marier !… Moi aussi, je veux avoir

un petit Mario, pour me tirer la barbe !... Finie, la bohème !... Fini, Montmartre ! Mon cher frère, ma chère belle-sœur, permettez-moi de vous présenter ma fiancée !

– Où est-elle ? lui demandèrent-ils en éclatant de rire.

C'est alors qu'il les conduisit à la fenêtre et leur montra, derrière la vitre du magasin d'en face, la petite Lottie dans sa modeste robe de pilou... Mais elle était si jolie avec son regard bleu qui regardait Claude si éperdument, et ses joues toutes rouges et ses cheveux fous dorés, que Marie-Anne fit à son beau-frère tous ses compliments.

– Elle t'apporte un million de dot ? demanda Jacques sans méchanceté.

– Non ! elle m'apporte son cœur... répondit Claude, et je ne le mérite pas... En attendant, pouvez-vous me prêter vingt-cinq louis ?...

Mais certainement qu'on peut lui prêter cinq cents francs. Est-ce que Jacques a refusé jamais quelque chose à son frère.

– Quand je pense à ton talent ! dit Jacques. Travailles-tu, au moins ?

– Oui ! oui ! tu verras !... J'ai besoin de me recueillir quelques semaines à la campagne... Après, tu verras !...

– Et tu joues toujours ?

– Oh ! je suis bien guéri !

Et il leur raconta ses dernières aventures et toute l'histoire de Lottie.

Marie-Anne s'attendrit. Jacques, un peu sceptique, écouta avec intérêt son frère, mais sans grande illusion... Et Claude les quitta avec leurs vingt-cinq louis et de bons baisers...

Les autres vont à la fenêtre et assistent à l'arrivée joyeuse de Claude dans la pâtisserie… Ils voient partir Claude et Lottie heureux comme des enfants…

– Pauvre Claude ! il ne changera pas ! fait Marie-Anne.

– J'aime mieux le voir avec des jeunesses qu'au tripot ! répond Jacques plein de mansuétude.

– Comme tu es bon pour ton frère !

– Je l'excuse, répond Jacques, parce qu'il n'a pas rencontré sur son chemin un cœur comme le tien !… Qu'est-ce que tu penses de l'histoire de cette petite ?

– Bah ! nous en reparlerons dans quinze jours, si Claude ne l'a pas oubliée !

– Quelle existence !

Et tous trois, le père, la mère et l'enfant s'étreignent avec la joie égoïste et profonde de ceux qui possèdent un bonheur que les autres ne connaîtront peut-être jamais…

# III

# Hoc erat in votis !

Nous avons laissé M. Modéran dans un état d'esprit bien redoutable pour Mme Modéran…

Rentré chez lui, Mr Modéran commença de se défaire de ce costume ridicule que la dernière fantaisie de sa femme lui avait imposé ; et, tout en faisant sa toilette de nuit (sa toilette de nuit à sept heures du matin ! décidément la vie avec Noémie devenait impossible !), il pensait que le moment était venu, tout à fait venu « de mettre tout le monde d'accord » ! Noémie irait désormais de son côté et il irait du sien… c'est-à-dire qu'il retournerait au célibat qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Il entendait, dans la pièce à côté, sa femme bavarder avec la femme de chambre qu'elle avait réveillée, et il se disait : « Elle ne se doute point de ce qui l'attend ! Elle va tomber des nues… Je me pencherai pour la ramasser… car je veux rester calme, quoi qu'il arrive, et annoncer le divorce pour lequel j'ai des armes suffisantes (quelques lettres en vers du bon poète Théodore)… annoncer le divorce avec dignité… Certes ! j'aurai malgré tout la patience désirable… Cette femme prétend m'aimer et il n'est rien qu'elle ne fasse pour me rendre le plus malheureux des hommes… Elle ne changera pas, ni moi plus. Monsieur Modéran, il faut rompre ou je vous méprise !… »

Sur ces entrefaites, M^me^ Modéran parut. Elle aussi avait fait sa toilette de nuit… et c'était une toilette charmante… Elle avait un petit bonnet délicieux sur une frimousse que tous les plaisirs de la nuit et peut-être les déclarations passionnées de M. Théodore avaient allumée d'un singulier feu… Ses yeux luisants, pleins d'une honnête malice, considéraient M. Modéran avec une satisfaction parfaite. Cet homme n'était ni beau ni laid, ni très intelligent ni très sot, ni jeune ni vieux, et tel quel il lui plaisait parce qu'elle faisait de lui tout ce qu'elle voulait et qu'elle n'imaginait point qu'il pût concevoir un plus grand plaisir au monde que d'accomplir ses quatre volontés.

– Eh bien, cher vieux gentleman, lui fit-elle en lui montrant dans un sourire ses dents éclatantes, crois-tu qu'on s'est bien amusés ?

– Heu ! grogna le « cher vieux gentleman ».

– Dis-le donc que tu ne t'es pas amusé, pour voir ?…

– Heu ! heu !…

– Sais-tu bien que tu étais magnifique dans ton costume d'Alexandre le Grand !…

– J'étais ridicule !… regrogna le cher vieux gentleman. Et à ce propos, j'ai une chose à te dire… une toute petite chose, madame Modéran… une petite chose qui mettra tout le monde d'accord. J'ai résolu.

– Hein ?

– J'ai résolu de ne plus être ridicule !

– Eh bien, embrasse-moi ! dit Noémie en lui tendant les bras.

M. Modéran releva la tête, redressa la taille, bref prit une attitude d'une noblesse incomparable. Il sentait que le moment suprême était venu… et que s'il ne prononçait point les paroles

fatales il ne les dirait jamais… Il considéra une seconde Mme Modéran avec tout ce qu'il pouvait mettre de sévérité sous une arcade sourcilière que n'habitait point, à l'ordinaire, la foudre… Son regard, une dernière fois, fit le tour de tant de charmes (Dieu ! que Nono était jolie avec son petit bonnet !)… une dernière fois, il vit ces blanches épaules émergeant d'une chemise dont les troutrous s'ornaient d'un ruban de la nuance la plus tendre… une dernière fois, il respira ce parfum qui était bien à elle et qui l'avait stupidement troublé dès leur première rencontre… et puis, ma foi ! ma foi, le cher vieux gentleman se dit que tout cela était aussi bien à lui, que personne ne le lui avait encore pris et qu'il serait tout à fait inexcusable de s'en priver… Et il referma ses bras sur tout cela en soupirant :

– Ma Nono, je me suis amusé comme un fou !… Ce costume d'Alexandre m'allait à ravir… et je t'adore !

– Pour la peine, dit Nono, je te réserve une petite surprise pour demain !…

Les Modéran avaient une maison de campagne en Seine-et-Oise, à Rochefontaine, dans un petit pays charmant où ne passait pas le chemin de fer, mais où passait une rivière adorable au creux d'une vallée toute parsemée de petites futaies et de grands bois où l'on pouvait compter tout de suite vingt arbres ; mais c'étaient des arbres très vieux et très respectables, de vrais arbres de la vraie campagne d'autrefois… La rivière glissait son ruban d'argent de moulin en moulin qui paraissaient des bibelots et le pont rustique qui joignait les deux rives semblait un jouet d'enfant. Enfin, ce paysage enchanté avait cette veine inouïe aux yeux de M. Modéran de n'avoir pas encore été envahi par les artistes. Non ! non ! pas un chevalet dans la campagne ! Pas un rapin dans les auberges !… Pas un modèle aux bandeaux bruns dans de vagues et indécentes tuniques, traînant leurs pieds nus dans des savates le long des berges, qui étaient exclusivement réservées à d'authentiques pêcheurs à la ligne…

M. Modéran ne comprenait point cette passion de la pêche qui tient, des journées entières, des êtres soi-disant raisonnables penchés sur un bâton flexible et sur un bouchon flottant que relie un fil de soie et de crin. M. Modéran restait des heures à regarder ces gens-là ne rien prendre et il les trouvait stupides. Il en faisait des « gorges chaudes » à part lui et ne se lassait point de ce spectacle inexplicable.

Sa petite maison sans prétention s'appelait : « *Hoc erat in votis !* » ce qui signifiait, lui avait-on dit, en latin : « Cela était dans mes vœux ! » Il avait trouvé que cela était si bien dans les siens qu'il s'était bien gardé d'en changer l'inscription quand il avait acheté la bicoque. Il l'avait fait redorer, au contraire…

Quand, le lendemain soir du jour où Noémie lui avait dit qu'elle lui réservait une surprise, M. Modéran (qui avait été précédé de quelques heures par sa femme) arriva à *Hoc erat in votis*, il y fut accueilli par le sourire timide de Lottie, qui l'attendait sur le seuil et qui lui dit, avant même qu'il ne fût descendu de sa torpédo : « Bonjour, papa Modéran ! » M. Modéran se retourna, mais il n'y avait personne derrière lui… C'était bien à lui que ces deux mots s'adressaient :

– C'est maman Modéran qui m'a dit de vous appeler comme ça, monsieur Modéran… mais si ça vous déplaît…

– Mais non, mon enfant, cela ne me déplaît pas ! Comment donc !

– Embrasse ta fille adoptive ! cria Noémie apparue à une fenêtre.

– Mais oui ! pourquoi ne m'embrasse-t-elle pas ? Est-elle timide, cette enfant-là !

– Hein ! je t'avais bien dit que je te réservais une surprise… Tu es content ?

– Tu penses !…

– Je lui fais une chambre dans notre cabinet de toilette.

– Ah ! oui ! mais pourquoi ne la loges-tu pas au-dessus ?

– Parce que la chambre au-dessus, je suis en train de l'aménager pour Claude Michel !

– Ah ! bien !

– Il voulait aller coucher à l'auberge, mais il a fini par céder…

– Heureusement !

– Tiens ! le voilà, Claude Michel…

Claude Michel survenait en effet, déjà en salopette bleue et sous un immense chapeau de paille.

– Ce n'est pas raisonnable, fit-il. Je ne veux pas vous encombrer !

– Alors, si vous allez à l'auberge, je télégraphie au bon poète Théodore de venir…

– Restez ! supplia M. Modéran.

– Il y a tout de même des braves gens sur la terre ! pensa Claude, tout attendri.

Quant à Lottie, elle ne savait où se fourrer. Ce n'était pas ce qu'elle avait rêvé… Elle avait pensé à une campagne où ils seraient tous seuls, Claude et elle… mais c'était Claude qui avait voulu qu'elle descendît chez les Modéran. Elle ne comprenait pas, dans son adorable simplicité…

Dans l'instant, le facteur rural s'arrêta devant *Hoc erat in votis !*…

– Une lettre pour M. Claude Michel ! fit-il.

– C'est pour moi ! dit Claude.

Et il prit le pli des mains du facteur. Cela le stupéfiait, cette lettre… si tôt… et puis il n'avait donné son adresse à personne… Il examinait l'enveloppe avec anxiété. Il lui parut que l'écriture ne lui était pas inconnue.

– Eh bien ! ouvrez !… lui fit Noémie en riant de son embarras.

Il ouvrit et devint aussitôt affreusement pâle… Dans l'enveloppe… il y avait une carte… pas une carte de visite… une carte à jouer… et *c'était le sept de trèfle !*

# IV

# La princesse Irène

La mère Ultrogoth faisait les mains de la princesse Irène dans son boudoir intime de cet hôtel de la rue Balzac, où le vieux prince Karl, dans la prévoyance d'une révolution qui chasserait toute la dynastie des Fedorovitch de l'antique Agram, avait accumulé tant de trésors artistiques de la Iougo-Slavonie et sauvé les dernières merveilles de l'iconographie et de la mosaïque byzantines. Irène, étendue sur un sofa, dans un déshabillé de soie vieil or à reflets métalliques, paraissait elle-même une icône, sœur des images hiératiques aux yeux d'hypnose qui peuplaient les murs de cette demeure célèbre… C'était, du moins, dans ces termes pompeux et un peu amphigouriques que s'exprimait, dans la minute même, le jeune Olivier de Blangy, qui s'était fait, depuis le commencement de la saison, le cavalier servant de cette très belle personne.

Au surplus, il n'y avait point que de la mauvaise littérature dans la comparaison d'Olivier. La princesse Irène présentait, en effet, au repos, un des masques les plus réguliers et les plus imperméables que Dieu ait jamais posés sur une âme mouvante ; et tandis qu'elle abandonnait le joyau de ses mains à la vieille sorcière, elle regardait Olivier de Blangy avec cet air neutre et absent que savent prendre les femmes quand, sûres de leur beauté, elles font l'économie de leur âme…

Voilà donc bien une impassible image… Mais que la moindre passion, que le plus léger désir se lève sous ce front d'albâtre, et aussitôt tout s'anime, cette lèvre morte se crispe ou se gonfle, ces narines délicates palpitent et battent comme des ailes, la glace jumelle de ces yeux nous jette tout à coup des feux insoutenables, et c'est une autre beauté qui se révèle.

Car jamais Irène n'est semblable à elle-même. Il y a dix Irène. Il y en a cent. Les hommes qui l'ont approchée n'ont point connu la même personne ni le même vertige. Elle a su distribuer sa grâce suivant l'heure et suivant les tempéraments, et quelques-uns sont morts pour avoir attaché trop d'importance à ces fantômes passagers.

Quoi qu'il en soit, pour Olivier de Blangy, Irène est une « impératrice divine », ce qui ne veut pas dire grand-chose, mais ce qui est une façon de s'exprimer pour un homme de sport qui tient à conserver sa réputation de poète de salon. Un autre trouvera à cette personne toute la grâce souple de la femme slave et au besoin sa férocité pour le contentement de ses passions. Pour ceux-ci, c'est une Dalmate ; pour ceux-là, une Italienne ; et, au fond, c'est peut-être tout simplement une Parisienne qu'elle est délicieusement quand il lui plaît de n'être que cela.

En tout cas, en ce moment, c'est la princesse Irène depuis que le prince Karl, exilé, l'a rencontrée sur son chemin, dans un des salons les plus aristocratiques de Vienne. Il a eu du courage de l'épouser. On l'a prévenu. Cette femme avait déjà apporté le désastre dans quelques familles et elle ne paraissait pas au bout de sa carrière. Mais que peuvent quelques racontars tragiques, quelques calomnies peut-être, devant des explications nettes et le regard apparemment si pur, si profond et si calme de l'innocence ?… Tout de même, le prince Karl est un affreux jaloux. Je doute que ça lui porte chance. Ses soupçons longtemps ont tâtonné. Ils sont si nombreux, ceux qui font leur cour à la princesse ! Et voilà que depuis son retour à Paris – car il a été

deux mois absent – il s'est pris à considérer son neveu, le comte Sima, avec un sombre pressentiment…

Son neveu, presque son fils… son héritier en tout cas, et pour qui il a toujours eu une particulière affection… malgré certaines façons qui ne lui plaisaient point… sa prétention à vivre en artiste, par exemple à tailler la pierre, à faire des statues au lieu d'en acheter (s'il savait !), ses fréquentations dans un monde qui devrait rester inconnu aux descendants du grand Fedor…

Oui ! le prince Karl est jaloux du comte Sima et il se souvient de ce qu'on lui a dit, il y a cinq ans… Elle a semé le désastre et la ruine partout où elle a passé, elle a fait se déchirer et se tuer des amis qui s'aimaient comme des frères, elle a provoqué d'horribles suicides, et elle a goûté une joie sombre à ces mortelles voluptés…

Pendant qu'Olivier de Blangy lui débite des histoires sans intérêt aucun, à quoi pense Irène sous son masque impénétrable ?… À cette jalousie sans doute… En est-elle émue ? Émue, non ! mais elle en est peut-être ennuyée, et c'est une chose connue sur quelques points de la terre que la princesse Irène n'aime point d'être ennuyée… Se demande-t-elle ce que ferait son vieil époux s'il était sûr de son infortune ? Peut-être encore ! C'est un homme qui passe pour attacher beaucoup d'importance aux choses de l'honneur en général et au sien en particulier !… (Une plaie, ces hommes-là.) Un homme tout à fait de l'ancien temps ; beaucoup plus vieux que ne le dit sa barbe… « un ancêtre à tout crin »… capable de tout crever un beau matin après avoir dit « bonne nuit, madame » le soir, en fumant sa cigarette, comme à l'ordinaire… (Décidément une espèce d'homme très dangereux.)

Sur ces entrefaites, dans le boudoir, entrée du comte Sima.

– Bonjour, comte !

– Princesse !

« Impossible de vous baiser les mains… cette Ultrogoth, je l'envie (charmant !).

Très parisien, le comte Sima, un Fedorovitch à monocle, à boutonnière fleurie. (Une faute ! on ne porte point de boutonnière à cinq heures du soir… Ça, princesse, c'est un peu rasta… Vous devriez le lui dire… Olivier, qui sait, lui, sourit.)

– Mamouchka ! je viens du Salon… un triomphe, Mamouchka (c'est une habitude qu'il a prise de lui parler comme un petit enfant à sa petite maman… un genre qui plaisait beaucoup au vieux prince Karl dans les débuts), un triomphe !…

– Cela ne m'étonne pas, Sima… Votre statue ; est très belle !… Vous avez, en vérité, beaucoup de talent, beaucoup !) Vous faites honneur à la famille, Sima !… C'est ce que je disais encore hier au prince : « Sima sera la gloire de la famille. » Mais il m'a répondu, en vérité, qu'elle n'en a point besoin.

– Comment va le prince ?… Savez-vous ce que l'on dit ? On dit que le jury est tout à fait pour moi et que j'aurai une haute récompense… voilà ce que l'on dit !

– En vérité, vous la méritez, la plus haute récompense… Sima, vous la méritez !

– Oh ! Mamouchka !… Et dire que je ne puis embrasser vos mains !…

– Eh bien, embrassez mes cheveux, Sima !… mon front ! Je vous le donne ! Il est à vous, c'est permis !…

– Et moi, qu'est-ce que j'aurai ? soupira Olivier.

– Mon estime, cher, ma grande ! ma très grande estime !… Je vous aime bien aussi, Olivier !… Vous êtes un gentil garçon, très serviable, très… n'est-ce pas, Sima ?… Et toujours si bien habillé !… Oui, oui, très !… Mes compliments…

– Je les porterai à mon tailleur, murmure Olivier.

– Et encore cela, de l'esprit… oui, oui… ne dites pas non, Olivier, vous avez de l'esprit… Si vous n'aviez pas de l'esprit, je ne pourrais pas vous souffrir, en vérité !

Un domestique vint prévenir que le prince désirait voir le comte avant qu'il ne quittât l'hôtel.

– Allez vite ! Sima !… Il ne faut pas faire attendre le prince. Il est un peu jaloux. Je peux lui pardonner à son âge… C'est si naturel !… Figurez-vous qu'il m'a fait une scène… oh ! une petite scène, toute petite, à cause de vous… Il m'a dit : « Je crois Sima amoureux de vous ! » et je lui ai répondu : « C'est possible, en vérité… Ils sont tous amoureux de moi ! » Allez, Sima !… Soyez gentil avec le prince !

Quand le comte se fut éloigné, Ultrogoth prit la parole :

– Savez-vous, princesse, qui a fait la statue du comte ?

– Je ne sais pas qui l'a faite, répondit la princesse, non, en vérité… Mais je sais que ce n'est pas lui, car il en est tout à fait incapable, le cher !

– Eh bien ! c'est Claude Michel !

Irène se releva d'un mouvement brusque.

– Claude Michel ! Non ?

– Oui !… je vous en parle, princesse, parce que vous m'avez semblé prendre intérêt à cet artiste…

– Je prends intérêt à tous les artistes… Je vous en prie, Olivier…, vous êtes très gentil, très… je n'ai plus besoin de vous ! Je vais m'habiller… À demain, cher, n'est-ce pas, pour la promenade au Bois ? Je compte sur vous… N'oubliez pas le collier de Tick… je compte… merci… adieu, cher… vous êtes très gentil…

Olivier, bien dressé, s'en alla.

– Mais alors, cette petite demoiselle nymphe si drôlement mal peignée, cette vraiment adorable image de l'effroi ?... interrogea Irène penchée sur la vieille, avec une flamme sombre au fond des yeux.

– Eh bien, princesse, c'est ma pupille... c'est Lottie !

– Oh ! cela, c'est une histoire !

– Une bien triste histoire... commença de larmoyer Ultrogoth.

Mais tout de suite Irène l'arrêta :

– Oui, oui, vous m'avez déjà raconté cela !... Je dis : Claude Michel a beaucoup de talent et votre pupille est bien jolie. Claude Michel a de la chance... et Sima, aussi, a de la chance !... Allez, Ultrogoth, je n'ai plus besoin de vous !

# V

# La mère Ultrogoth

Sur le palier de l'escalier, le même domestique qui était venu chercher le comte, tout à l'heure, dit à Ultrogoth de passer chez le prince… Dans l'antichambre du prince, la manucure croisa le comte qui en sortait.

– J'ai besoin de vous voir ! lui jeta-t-il. Je vous attends chez moi ! Introduite dans l'appartement du prince, Ultrogoth n'attendit pas longtemps… Elle vit venir à elle un vieillard, d'apparence encore solide, mais qui paraissait, dans le moment, en proie à une émotion profonde qui le brisait. Il se laissa tomber sur un siège et dit :

– Je viens d'avoir avec mon neveu une explication très franche, comme on se la doit entre hommes… Je vous défends de remettre les pieds ici, vieille ! Qui est-ce qui vous a payé pour tant d'infamies ?

– Bersonne engore ! répondit Ultrogoth en accentuant comme toujours dans les moments solennels son affreux accent tudesque… mais vous me la baierez beut-être zelle-ci !…

Et, puisant dans son cabas, elle lui remit une enveloppe sur laquelle Karl reconnut l'écriture de sa femme.

– C'est un mot, expliqua la vieille, que la princesse m'a chargé de remettre à M. le comte Sima, il y a trois semaines environ de cela, le jour même de votre retour de voyage.

– Et vous ne le lui avez pas porté ? interrogea le prince en se saisissant du pli.

– Pardon, monseigneur… la vieille Ultrogoth est une fidèle commissionnaire. La lettre a été remise…

– Comment est-elle encore en votre possession ?

– Cela, monseigneur, c'est le secret de la vieille Ultrogoth… M. le comte a le tort de collectionner ces lettres-là ! Si monseigneur, après avoir lu cette lettre, me la rend, je pourrai lui en faire voir d'autres.

Mais le prince ne l'écoutait plus. Il lisait et, au fur et à mesure de sa lecture, il pâlissait.

Il se tourna enfin vers la vieille.

– C'est bien, fit-il, je la garde !…

– Mais alors, je ne pourrai plus vous en apporter d'autres.

Il réfléchit, puis la lui rendit. Puis il prit un billet dans un tiroir et le jeta à Ultrogoth.

– Tiens… et continue à bien me servir… Mais il faut tout me dire… *Où se voyaient-ils ?*

– Je le dirais bien à monseigneur… *mais j'ai beur de vaire de la beine à monseigneur !…* Que monseigneur ne se vâche pas !… Eh bien, ils se voyaient ici, dans l'appartement de M^me^ la brincesse… M^me^ la brincesse troufait que c'était blus prudent que les rendez-vous en ville.

Le vieillard souffrait si atrocement et si visiblement qu'Ultrogoth, qui avait toutes les délicatesses, se détourna pour ne point le gêner de ses regards indiscrets.

L’autre demanda encore, d’une voix tremblante :

– Et depuis mon arrivée ?

– Depuis l’arrivée de monseigneur, matame la brincesse n’a blus voulu recevoir M. le comte dans sa chambre… alors M. le comte a loué un rez-de-chaussée au fond d’une cour, tout près d’ici, rue du Faubourg-Saint-Honoré… mais la brincesse ne veut pas s’y rendre… M. le comte est comme enragé… cela amuse beaucoup matame la brincesse…

– Tu es au courant de tout, Ultrogoth ?

– De tout !… Matame la brincesse a la plus grande con-viance en moi…

– Pourquoi la trahis-tu ?

– Il faut vivre ! répondit tranquillement la vieille en saluant humblement son altesse.

– Signale-moi le premier rendez-vous et ta fortune est faite, sorcière !…

– J’y compte, monseigneur…

Sur un signe du prince, elle disparut.

Un quart d’heure plus tard elle était en face du comte Sima.

– J’ai vu le prince, commença-t-elle.

– Moi aussi, dit Sima… nous nous sommes quittés les meil-leurs amis du monde.

– Il m’a chargée de vous surveiller.

– Ta besogne sera courte ! prononça Sima avec un rire amer. *Mamouchka* m’oublie… elle ne veut plus me voir.

– Monsieur le comte devrait comprendre que madame la princesse a raison… Il faut tout craindre du prince. Monseigneur est plus renseigné que vous ne semblez le croire.

– Enfin, que t'a-t-il dit ?

– Il m'a dit que ma fortune est faite si je lui signale le premier rendez-vous… Je ne sais pas qui a pu lui dire que vous vous êtes servi quelquefois de moi… J'ai protesté… il m'a mis un billet de mille francs dans la main !

– En voici deux ! dit le Comte en les sortant de son portefeuille. Maintenant, ce n'est pas pour *Mamouchka* que je t'ai fait venir.

– Pourquoi donc ?

– Il s'agit de Claude Michel… Tu sais ce qui se passe.

– Oui, ça grouille à Montmartre… Il y a une *lefée t'épauchoirs !…* C'est M. Blé qui a parlé !… Au bar, un matin, ils disaient que si on vous donnait la médaille, ils organiseraient une protestation monstre !… Tenez… un article a déjà paru ce matin où l'on dit que votre *Nymphe poursuivie par un vaune,* c'était du Claude Michel tute simplement.

– Non ! s'exclama le comte.

Elle ouvrit encore son cabas, où elle semblait avoir enfermé tous les potins, tous les scandales, de quoi faire se battre deux mondes, et elle en tira une feuille découpée dans la *Revue de l'art*. C'était effrayant : on parlait du *talent d'amateur* du comte Sima qui s'était subitement haussé à la manière des vrais artistes, dans la fréquentation assidue des maîtres de la jeune école comme Claude Michel par exemple, dont on attendait un chef-d'œuvre qu'il n'avait jamais le temps de terminer, son impécuniosité ne *lui permettant, le plus souvent, que de travailler pour les autres !…*

Suivaient des appréciations sur la *Nymphe poursuivie par un faune*… « Celui qui a fait cela est un sculpteur de la lumière !… C'est autre chose qu'un vil imagier dont l'outil habile caresse une forme, hélas ! toujours limitée… Ici le jaillissement de la beauté est sans bornes… La terre est vaincue, la matière oubliée ; rien ne pèse… c'est un bondissement d'épouvante fait avec des rayons et des ombres !… *Bravo encore, monsieur le comte !*… et pardon, pardon à genoux, de n'avoir point su prévoir dans le hâtif modeleur des cartonnages d'autrefois le grand artiste d'aujourd'hui ! »

Le comte froissa la feuille avec fureur, et il l'eût arrachée si Ultrogoth ne la lui avait reprise. Il gronda :

– Les misérables !… je n'avais point lu ça ! Que leur ai-je fait pour qu'ils s'acharnent ainsi après moi ?

– Calmez-vous, monsieur le comte ! fit Ultrogoth, consolatrice, c'est la *chalousie* ! Tute même, il faudra dix bons articles pour faire oublier celui-ci ! Mais ça n'est pas impossible… ça se trouve, dix bons articles !…

– Eh bien ! trouvez-les le plus tôt possible… et le prix qu'on voudra !… Tu entends, Ultrogoth ?

– Je ne suis point sourde, monsieur le comte… Tu moment que monsieur le comte ne regarde point à l'argent… on s'entendra *tuchurs* !

– Ce n'est point tout, cela !… Claude Michel ?… Où est-il ?… Qu'est-ce qu'il fait ?

– Ah ! monsieur le comte peut être bien dranquille… C'est moi la fictime !…

Et, sous forme de mouchoir, elle tira le désespoir maternel de son cabas.

– Le pandit ! Il a enlefé ma nièce, ma bedide Lottie !… *l'envant de mes endrailles !* Ils sont à la campagne… *ils vilent le*

*barvait amour*… Ch'en mourrai… monsieur le comte, ch'en mourrai !…

– Mais c'est un enlèvement de mineure ! fit le comte, ému malgré lui des lamentations de la vieille. Ça pourrait le mener loin, cette affaire-là… Pourquoi n'avez-vous pas déposé une plainte à la police ?…

– *Barce que don Vernanto di Zabara ne l'a bas foulu !…*

– Qu'est-ce que ce don Fernando vient faire là-dedans ?

– Che fais vous dire, monsieur le comte… Che m'étais entendue avec ton Fernando pour qu'il fasse apprendre la tactylographie à la bedide Lottie… Il m'avait même donné te l'archent pour cela !… Quand il a su que Claude Michel avait enlefé la bedide Lottie à la gampagne, j'ai cru qu'il allait tout casser, mais il a tit : « C'est bien… puisqu'ils s'aiment, je défends qu'on les térange !… » Alors je n'ai point voulu le contrarier, à cause te l'archent !… Pourquoi contrarier les gens quand ils tonnent te l'archent ?… Ça n'est pas votre afis, monsieur le comte ?… Tute même *ch'ai çhuré que ce Claude Michel ne l'emborderait bas en baradis !…*

– En attendant, laissez-le où il est, puisqu'il s'y trouve bien !

– Vous bensez bien, monsieur le comte, que ce n'est pas moi qui vais lui dire de revenir à Paris dans un moment pareil !…

Presque honteux d'avoir été si bien compris, le comte fit savoir à la vieille que la séance était terminée pour ce soir-là, et il lui donna rendez-vous pour le lendemain afin qu'ils s'entendissent au sujet des articles à faire paraître dans les échos et même dans les rubriques d'art de certains journaux du boulevard.

Sitôt rentrée chez elle, la même Ultrogoth mit sous enveloppe l'article et la revue d'art et, déguisant son écriture autant qu'il lui était possible, elle l'adressa à M. Claude Michel, chez M. Modéran, à Rochefontaine *(Hoc erat in votis)*. Elle venait de faire porter le bon message dans une boîte d'un quartier voisin par le plongeur Triffaille, quand l'élégante silhouette de M. Olivier de Blangy se profila sur la nuit du magasin…

– Entre, mon Atonis ! lui fit-elle.

Et elle lui ouvrit ses bras, où celui-ci ne se jeta point. Il paraissait, du reste, fort mélancolique.

– Qu'as-tu, mon mignon, tu as l'air « tout chose » ?

Après avoir soigneusement fermé les portes derrière lui, il revint à sa brave femme de mère, l'embrassa sans enthousiasme et se laissa tomber sur un siège.

– J'ai tout pour ne pas être à *la riole,* fit-il. Tu as voulu que je fasse ma cour à la princesse, je t'ai obéi, maman… mais je sens bien que ça n'est pas du gibier pour moi… Le malheur est que je l'ai à la bonne maintenant… Un béguin pareil, ça fait du bobo. J'en suis malade, tout simplement… Voilà ce que j'avais à te dire, tu es renseignée… Je n'ai pas besoin de t'apprendre qu'elle se moque de moi, n'est-ce pas ?

La mère Ultrogoth agrippa d'un geste brutal son rejeton et le serra sauvagement contre elle.

– T'es malade ! eh bien, je te guérirai, mon petit ! Tu dis que ça n'est pas du gibier pour toi ; eh bien, c'est toi qui l'auras !… Mais écoute ta mère… Il faut que chaque chose arrive en son temps. *Gombrends-moi bien !… che ne feux pas d'un gabrice, moi, pour mon Atonis !…* Tu l'auras pour toi tout seul… devant le maire et devant le curé… Oui, mon p'tit, t'épouseras ta princesse… *et titte la vortune te la famille… quand les autres poufferont les bissenlits bar la racine !… As-tu gombris, mon ami ?…*

Olivier regarda sa mère avec épouvante, et vraiment elle était épouvantable à voir dans son affreuse allégresse.

– L'héritier des Fedorovitch !… le voilà ! ajouta-t-elle encore, la voix sifflante, les yeux allumés d'une flamme démoniaque…

Et elle le couvrait de baisers.

– Oh ! mon petit, laisse faire ta mère !

– Je ne veux rien savoir, soupira Olivier quand elle lui permit de se détacher d'elle… mais le comte Sima, je le hais bien !… je le hais autant que je l'aime, elle !… et je le tuerais bien de ma main !…

– N'y touche pas ! ricana la vieille… et maintenant, va-t-en ! Va-t'en t'occuper du gollier du bedit chien Tick pour la bromenade au pois de matame la brincesse !

# VI

# Entre l'amour et la gloire

– Alors tu voudrais bien d'un vieux mari comme moi ?

– Mais, monsieur Claude, vous n'êtes pas vieux, vous êtes tout jeune !…

– Eh bien, si je suis si jeune que cela, appelle-moi Claude tout court.

– Je n'oserai jamais, monsieur Claude !

– Tu vois bien que je ne suis pour toi qu'un vieux monsieur.

Jeux de l'innocence, taquineries de l'amour, bouderies charmantes… Claude respectait Lottie infiniment. Il voulait faire de cette enfant sa femme, sa chose éternelle, le foyer de son inspiration, sa raison d'être comme homme, sa règle et l'unité de sa vie… Ils étaient seuls dans ces bois qu'enchantait leur amour. Ils se donnèrent leurs lèvres pour la première fois.

Lottie sortit de ce baiser éperdue, les yeux au ciel, attestant le Seigneur… Les rayons qui l'inondaient semblaient la traverser ; d'un geste inconscient, les bras levés dans la gloire du jour, elle ouvrait et refermait les mains comme pour retenir la lumière céleste… Claude put se croire sauvé !

Il n'était pas resté longtemps sous l'impression sinistre que lui avait causée le singulier envoi du sept de trèfle. Ceci ne pouvait venir que de quelqu'un qui était au courant du pouvoir fatal qu'il attachait à cette carte… et ceci signifiait une menace de toute évidence… Mais qui pouvait le menacer et pourquoi ? L'affaire tournait autour de Lottie et l'infâme avertissement avait été expédié par les soins de la mère Ultrogoth ou de l'affreux Roméo, il n'en douta point ! Au bar des Artistes, on savait que le sept de trèfle ne lui réussissait jamais.

Mais il ne douta pas non plus que l'action qui lui valait une si dangereuse inimitié lui apportait en même temps un invincible talisman… et que Lottie, cause de ses tourments, devait être aussi le principe de sa sécurité. Il ne devait pas plus douter qu'elle portât bonheur qu'il ne devait douter de son amour. Avec cette menotte dans la sienne, il défiait le monde.

Dans les bois de Rochefontaine, le monde fut oublié. Cependant Lottie était curieuse de son passé, de son enfance, et, dans leurs promenades, elle lui faisait raconter ces choses lointaines… D'abord, quand il était petit, quand, avec des instruments grossiers, les outils des valets et les couteaux des cuisinières, il sculptait des buffets de campagne qui faisaient l'admiration des Parisiens… et qui incitaient un maître de passage à parler à son père et à emmener l'enfant avec lui dans la capitale. Ah ! les années de travail alors, et, un peu plus tard, les heures d'enthousiasme et de foi !… Et puis son père était mort… et, usant de son petit héritage, il avait voyagé.

– Parle-moi, lui disait-elle (car il avait enfin obtenu qu'elle le tutoyât)… parle-moi des beaux pays que tu as vus… À travers tes paroles, je vois des choses si belles que je ne songe plus à rien !

Alors il lui disait les villes éclatantes, l'animation des quais et les nobles architectures… Il lui disait le midi de la France et l'Italie… Florence, où il avait connu Simonetta, et Rome, et

Naples et Palerme… Elle voulait qu'il lui parlât de Venise, mais il « sautait » volontiers Venise.

Quelquefois aussi ils péchaient à la ligne. Claude prétendait s'y connaître. Il lui faisait un cours sur les appâts et sur la façon d'amorcer. Il avait loué un bachot et là-dedans, pour ne pas effrayer le poisson, il fallait se tenir, des heures, tranquilles… Lottie eût préféré courir, mais elle faisait tout ce qu'il voulait et cédait à tous ses caprices. Ce vieux monsieur, qui avait plus de trente ans, était beaucoup plus enfant qu'elle !… Elle le lui disait parfois avec une grande dignité et une malicieuse satisfaction… Un jour, pour leur distraction, elle apporta dans le bachot un jeu de cartes. Claude pâlit.

– Oh ! Lottie ! pas cela, jamais ! murmura-t-il avec une émotion si intense que, sans savoir pourquoi, elle se mit à pleurer. Pas cela, si tu savais !

Il la calma d'abord, car elle sanglotait, se reprochant de lui avoir fait du chagrin.

– Eh bien ! tu vas savoir… Lottie… Ne pleure plus, ma chérie… Il faut que tu saches…

Et il lui raconta la chose terrible, comment les cartes avaient été le malheur de sa vie… le désespoir de ses nuits… la ruine de ses jours…

– C'est à cause d'elles, vois-tu, que tu m'as vu revenir si souvent le matin le front pâle et le cœur glacé. Petite Lottie, si tu m'aimes, fais en sorte que je ne rencontre jamais un paquet de cartes sur mon chemin.

Elle voulut jeter le jeu dans la rivière ; il lui retint la main.

– Pas encore ! fit-il. Écoute-moi. Nous ne sommes plus qu'une même âme, Lottie, n'ignore donc plus rien de moi… Voici comment ce malheur m'est arrivé. C'est à Venise… Comprends-tu maintenant pourquoi j'évitais de te parler de Venise ?

– Je suis une sotte ! gémit Lottie… pardonne-moi !

Il lui baisa dévotement les mains et les garda dans les siennes pendant qu'il parlait.

– J'avais fait le tour de l'Italie, j'avais gardé Venise pour la fin… je me réjouissais tant de voir cette ville… J'y arrivais à une époque merveilleuse, au printemps de mai et dans un temps que les gondoles étaient encore les maîtresses de la cité des eaux. Je vais te raconter ma première grande aventure, Lottie… tu ne seras pas jalouse ? C'est si loin…

– Si ! si ! je vais être très jalouse…, mais je veux la connaître tout de même… Allez ! contez, monsieur !

– Un soir donc où je me trouvais sur le quai des Esclavons sortant de l'hôtel Danieli, je fus frappé par l'éclatante beauté d'une jeune personne du peuple qui venait de monter dans une gondole après avoir échangé quelques propos hardis avec le gondolier. Je n'hésitai point. Je sautai derrière elle dans la gondole… Elle ne parût point autrement surprise… et, en riant, s'étendit dans la barque légère… Le gondolier dut croire que nous nous connaissions – du moins je l'imagine – et, tout à sa besogne, sans plus s'occuper de nous, nous fit glisser sur la lagune. La nuit était d'une beauté sublime…, ma compagne m'avait mis une main sur la bouche pour m'empêcher de parler… Nous restâmes ainsi de longues minutes, silencieux…, puis tout à coup, elle se mit à chanter !… Elle chantait comme un ange !… Cette fille s'appelait Amalia et c'était un démon ! Je passai trois nuits avec elle…, le jour elle disparaissait et c'est en vain que je la cherchais dans ces petites ruelles populaires qui sont derrière les Procuraties et où elle avait une petite chambre que lui louait une vieille qui ne parlait jamais (elle était peut-être muette)… Le quatrième jour, ou plutôt la quatrième nuit, j'attendis en vain Amalia… Il faut te dire que j'en étais devenu fou. C'était un être extraordinaire… Elle prétendait n'être jamais sortie de la lagune, ne rien connaître hors Venise… elle n'avait jamais mis un chapeau…, une vraie fille du peuple… Eh bien !

elle parlait le français comme une Parisienne… Elle disait l'avoir appris d'un peintre dont elle avait été le modèle, et sa conversation était, quand elle le voulait, aussi ornée que celle d'une patricienne… Je ne devais plus jamais revoir Amalia…

– J'aime autant cela ! fit Lottie.

– C'est en vain que je la cherchai… J'eus beau mettre des pièces d'or dans la main de la vieille, celle-ci resta muette… Mais trois jours plus tard, je me trouvai invité, comme par hasard, dans une fête que donnait une princesse, célèbre par sa beauté et pour ses malheurs, car elle avait déjà enterré deux maris : la marquise Stampalia ! Eh bien ! Lottie, dans la marquise Stampalia, je reconnus Amalia tout simplement ! Attends !… C'est là que l'histoire commence. Je la reconnus, mais elle ne me reconnut point !… La grande dame ignorait les nuits d'Amalia et je te prie de croire que tout ce que je pus lui dire (et Dieu sait cependant si j'y mis des précautions) ne lui rafraîchit point la mémoire… Elle m'ignorait ! Je n'étais que fou d'Amalia ! je devins fou furieux de la Stampalia !… Elle le voyait bien, et cela, paraît-il, l'amusait. La Stampalia donnait à jouer ; je jouai… je jouai pour la première fois et je gagnai cent cinquante mille francs !… J'étais perdu, Lottie !…

« J'ai cru que la terre m'appartenait et que je n'avais qu'à l'acheter… je possédais toutes les fortunes du monde… j'étais heureux au jeu !… Hélas ! trois jours après, j'étais plus pauvre qu'avant et la Stampalia avait quitté Venise. Je ne courus point derrière elle, car il m'était arrivé une horrible aventure. En sortant de chez elle, j'avais été, une nuit, frappé de coups de couteau par des inconnus, et je fus plusieurs mois au lit. Et puis, elle avait désormais des rivales qui devaient me la faire oublier, les cartes !… Tu comprends maintenant, petite Lottie, comment ma vie fut empoisonnée : les cartes m'ont donné une fois cent cinquante mille francs, mais elles me les ont repris avec beaucoup d'autres… Quand j'en vois un paquet, je me dis : « C'est peut-être aujourd'hui qu'elles vont me les rendre ! »

– Moi, je ne les ai pas ! fit Lottie en s'apprêtant à jeter les cartes…

Mais Claude l'arrêta :

– Jouons notre première et notre dernière partie ! dit-il. Jouons dix baisers.

Il les gagna et Lottie paya de tout son cœur.

C'est le lendemain de ce jour heureux que Claude reçut le petit découpage de la mère Ultrogoth. Il le lut sans trop s'émouvoir encore… Ne devait-il point payer les fautes passées ? Cette expiation n'était-elle point juste ? Tout de même il souffrit profondément, mais sut se dompter. Lottie le consolait de tout. Cependant, les jours suivants, il reçut les articles payés par les soins d'Ultrogoth où l'immense talent du comte Sima (certains même disaient son génie) était encensé dans des termes fort déplaisants pour Claude Michel. Pour répondre à la *Revue d'art,* l'un de ces articles affirmait que Claude Michel n'avait jamais été qu'un manœuvre employé dans l'atelier du comte, et que s'il avait été capable de créer une œuvre semblable, ça se saurait depuis longtemps !

– Rentrons à Paris ! cria Claude que dominait maintenant une sombre fureur.

En vain Lottie essaya-t-elle de le retenir… Elle ne suffisait plus à le consoler… Il savait bien cependant qu'il ne retrouverait jamais des heures pareilles… et cependant, il partit ! Et Lottie le suivit.

Au Salon, c'est le jour des récompenses. Le monde officiel, les artistes, le public… Mouvement autour de l'envoi du comte Sima. Le comte est là, triomphant, avec la princesse Irène qui semble partager son succès. Au moment où les officiels s'arrêtent devant la nymphe, surgit tout à coup Claude Michel.

Au milieu d'un tumulte indescriptible, il brise la statue à coups de canne.

– Que celui qui a fait cette statue la refasse ! s'écrie-t-il.

Et Lottie, derrière lui :

– C'est lui qui l'a faite !

Et tout le monde reconnaît dans Lottie la petite nymphe… Les artistes leur font un succès inimaginable, pendant que le comte disparaît… et que la princesse considère Claude avec un intérêt tragique, car il est vraiment beau dans son indignation.

Alors, pour la première fois, Claude aperçoit la princesse Irène… et il ne peut retenir une sourde exclamation :

– Amalia !

# Troisième épisode

# LA PRINCESSE IRÈNE

# I

# « L'amour dont l'autre nom sur terre est la douleur… »

Après ce beau scandale, Claude se mit au travail avec acharnement. Il devait à ses amis et surtout à ses ennemis de produire une œuvre qui les mît tous d'accord. De nouveau il s'enferma des journées entières avec Lottie, mais, chose singulière, si en face de son adorable modèle il retrouva l'inspiration première, il semblait avoir perdu cette belle joie, cet enthousiasme presque enfantin qui lui avait donné comme une vie nouvelle, qui lui avait redonné l'amour de la vie avant de lui donner l'amour de Lottie.

Il restait des heures sans prononcer une parole… Il n'entendait point toujours ce que lui disait Lottie… Alors, la pauvre petite se taisait, elle aussi… Elle le voyait préoccupé, souvent sombre, quelquefois nerveux, agacé par un rien… et elle retenait ses larmes. Ah ! les beaux jours de Rochefontaine !… Elle s'était reprise à lui dire « vous » et il ne semblait point s'en être aperçu. Alors, elle cessa aussi de l'appeler « Claude ». Le « monsieur » reparut sans qu'il protestât…

Elle ne lui en voulait point… elle pensait : « C'est cela, l'art ! C'est cette chose terrible qui vous prend un homme sans en rien laisser pour les autres… Il a les yeux sur moi, mais il ne me voit pas ! c'est sa statue qu'il voit ! Et je peux lui dire tout ce que je veux… il ne m'écoute pas. Il sera bien étonné quand il se réveil-

lera de m'entendre l'appeler "monsieur Claude" et lui dire "vous" ! »

Tout de même elle regrettait Rochefontaine ! Ah ! comme elle regrettait Rochefontaine !…

Les Modéran venaient quelquefois les voir. M. Modéran aimait beaucoup sa pupille maintenant… et Mme Modéran qui avait reçu, à la campagne, toutes les confidences de Claude, disait quelques mots du mariage projeté. Lottie, très embarrassée, lui faisait signe de se taire. Quelle importance cela avait-il, son mariage, à côté de l'histoire de la statue ?…

Quant à Roméo et à Ultrogoth, ils semblaient avoir complètement oublié l'enfant. Elle pouvait descendre, monter, passer devant le magasin de la vieille, devant le bar des Artistes, quand elle faisait une course… ils ne lui prêtaient pas plus d'attention que s'ils ne l'avaient jamais connue… De ce côté-là, elle était rassurée. De quel côté donc n'était-elle plus rassurée ? Est-ce qu'elle craignait que Claude ne l'aimât plus ?… Ça, non, jamais !… c'était impossible !… Alors pourquoi devait-elle faire tant d'efforts pour retenir ses larmes devant Claude et pourquoi pleurait-elle quand il n'était pas là ? Elle était bête, tout simplement ! C'était une petite fille bête…

M. Blé vint avec quelques amis et déclara que l'œuvre nouvelle était encore plus belle que l'autre. Lottie le trouva donc plus bête qu'elle. Il n'y aurait jamais de plus belle statue que sa première à elle…

À quelques heures de là, Olivier de Blangy se présenta à l'atelier avec une grande dame… la grande dame envoya Olivier promener son petit chien dans la rue et Claude la renvoya, elle, Lottie, dans le cabinet attenant à l'atelier qui servait de chambre à l'artiste…

Lottie trouva qu'on la laissait longtemps dans la chambre… elle trouva aussi que la dame était bien belle, qu'elle avait une

robe magnifique et un bien troublant parfum… Elle avait déjà vu cette grande dame-là quelque part… Elle se rappela la scène de la statue au Salon. « Oh ! mais, fit-elle, c'était elle qui était avec le comte Sima !… C'est la princesse Irène ! »

C'était elle, en effet. Quand Claude se trouva seul avec elle, il ne put prononcer un mot… Elle s'était assise sur un coin du divan, les mains dans son manchon sous un énorme bouquet de violettes et elle regardait toutes choses autour d'elle avec un calme de la plus haute noblesse… toutes choses excepté Claude et cette statue de glaise sur la sellette, qui ne paraissait l'intéresser en aucune façon.

Le trouble évident de l'artiste était dans l'ordre… Elle aurait été extrêmement étonnée s'il n'avait pas été troublé. Elle dit, sans regarder Claude… et avec sa voix harmonieuse où traînaient en chantant les syllabes… elle dit qu'elle cherchait depuis longtemps un artiste au talent original capable de la comprendre et de transmettre aux générations l'image de sa beauté.

Elle lui demanda s'il voulait être son Canova, tout simplement.

Elle prononça ces choses surprenantes sur le ton de la prière la plus négligente… elle lui demanda d'être son Canova comme elle lui eût demandé de ramasser son manchon.

– Pardon, madame !… répondit Claude, qui faisait un effort surhumain pour conserver tout son sang-froid, mais la princesse Irène a, auprès d'elle, un Canova tout indiqué…

– Et c'est ? interrogea-t-elle en levant la tête et en le fixant pour la première fois de ses grands yeux noirs qui avaient déjà causé tant de vertiges.

– Mais, princesse, c'est votre illustre parent, le comte Sima !

Elle se mit à rire avec un éclat délicieux, en montrant ses dents de jeune louve (car elle n'a jamais été aussi jeune, ni jamais plus belle ! se disait Claude que le souvenir d'Amalia embrasait) :

– Oh ! oh ! le cher comte !... en vérité, vous croyez !... Et moi, je vous dis qu'en ce qui concerne le cher comte, je n'ai jamais été la dupe de ses grands talents !... Jamais ! Et je lui pardonnerai difficilement l'affront fait à notre nom par le scandale de l'autre jour !...

– Et à moi, princesse, me le pardonnerez-vous ?

– Je ne sais pas, en vérité, car vous êtes bien coupable... vous aussi, monsieur Claude Michel ! Comment, vous, un vieil ami... car je me rappelle très bien avoir eu le plaisir de vous recevoir il y a quelques années dans mon palais à Venise... comment, vous...

– Excusez-moi, princesse... je vis un peu comme un sauvage... je ne savais point que vous vous fussiez mariée depuis au prince Karl. Je ne savais point que vous fussiez la parente du comte Sima !

– Les artistes ignorent tout, en vérité ! Dans quel monde vivez-vous ?... dans un monde de rêve, n'est-ce pas ? Comme vous avez raison !... ajouta-t-elle en se levant. Eh bien ! c'est entendu, je compte sur vous... vous viendrez travailler chez moi... je vous prie...

– Mais c'est impossible, princesse.

– Oh ! le vilain mot !... et pourquoi donc, impossible ? Je veux que vous fassiez un chef-d'œuvre avec tout votre loisir..., vous comprenez ? Je ferai transformer un coin de ma galerie en atelier pour vous ! Exclusivement pour vous... Il y a beaucoup de lumière, en vérité. Vous serez le maître de tout changer à votre gré ! Parfaitement... je ne peux bien poser que chez moi !... Ainsi faisait Pauline avec Canova, assurément... Personne ne vous dé-

rangera… et moi je me reposerai vraiment pendant que vous travaillerez ! Je veux ! Adieu, monsieur Claude Michel.

Il la rattrapa près de la porte, la retint une seconde, murmura : « Amalia ! » Mais elle eut l'air de ne point comprendre, secoua la tête, cria : « Je vous attends !… » et disparut.

Elle était loin qu'il restait encore là… encore enivré de son parfum… étourdi de sa parole… affolé *par son souvenir* ! Car, enfin, s'il n'avait point connu la grande dame, il avait connu l'autre, celle qui se déguisait en fille du peuple pour courir la lagune, la nuit, au fond de sa gondole, en lançant vers le ciel vénitien son chant passionné… celle qui avait un petit appartement derrière les Procuraties… et qui disparaissait à l'aurore… Penser que c'était la même ! Penser à cela ! Chose inouïe… lui qui avait tenu dans ses bras l'ardente Amalia, il estimait qu'il n'aurait rien possédé du tout tant qu'il n'aurait pas eu la princesse !…

Il posa ses mains sur ses tempes en feu. Combien de temps resta-t-il ainsi, le front brûlant dans ses mains glacées ?

Quand il rouvrit les yeux, il était tard, la pénombre avait envahi l'atelier. Il considéra autour de lui toutes ces formes auxquelles il avait donné la vie… et il lui parut qu'il était entouré de gestes funèbres et d'images de cimetière.

Il frissonna. Il était encore une fois tout seul… et il ne songea point, cette fois, à appeler Lottie.

Il la découvrit, par hasard, dans un coin, pauvre petite chose désespérée qui pleurait en silence.

– Qu'as-tu ? lui demanda-t-il. Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Rien, fit-elle… je n'ai rien… je pleure parce que vous ne m'aimez plus !

Elle voulut se relever, faire la brave, mais elle s'écroula et il dut la prendre dans ses bras, la bercer, l'embrasser, lui donner les plus doux noms pour qu'elle revînt à elle.

« Je suis un misérable, se disait-il… que le Dieu de Lottie me le pardonne !… Il n'y a que cette enfant que j'aime… le reste est un horrible souvenir ! Je n'irai point chez cette femme ! »

Cependant, le lendemain il y allait. Il se donnait de bonnes raisons. Une œuvre intéressante à créer… Une revanche éclatante à prendre au sein même de la famille du comte Sima… Une publicité sans bornes… et de l'argent… beaucoup d'argent dont il avait besoin… Il oublierait Amalia, et ce n'est point pour ses beaux yeux qu'il ferait la statue de la princesse Irène. Hier il avait été surpris, troublé comme un enfant ! Aujourd'hui l'artiste était doublé d'un homme d'affaires !

Il n'était que temps de montrer un peu de sens pratique. Il allait se marier. Cela, il fallait qu'il y songeât sérieusement… Pauvre petite Lottie, avait-il eu du mal à la consoler !

# II

# Amalia ?

La princesse Irène reçut Claude dans son fumoir particulier, un singulier cabinet dalmate « plein de divans profonds » ; les pieds foulaient en silence un épais tapis d'Orient à fond d'or. De larges plateaux d'argent ciselés par l'art arabe reposaient sur de légers supports de bois travaillés comme des moucharabiés et destinés à recevoir le service des fumeurs ou la merveilleuse cristallerie renfermant des confitures odoriférantes. Des vases précieux, d'une antique céramique, des brûle-parfum de bronze arrondissaient leurs formes archaïques dans les coins d'ombre ; çà et là, aux murs, étaient pendues des panoplies d'armes orientales avec leurs cottes de mailles aux anneaux dorés, leurs rondaches damasquinées, les épées et les poignards aux manches étincelants d'or et de pierreries.

La princesse, au fond de tout cela, fumait négligemment son narghilé, habillée d'un pantalon presque collant en soie cerise, rejoignant les anneaux des chevilles par des lignes de broderie et quelques bouffants ; d'une chemise montante en soie molle, à ramages et à fleurs multicolores, aux manches étroites et demi-courtes, brodées, rebrodées, garnies de dentelles, de petits glands, de verroterie, enfin de cent petits ornements qui tremblotaient, dansaient, chatoyaient, chantaient à chaque mouvement.

Plusieurs rangs de colliers s'étageaient sur sa poitrine. Les bras étaient chargés de bracelets jusqu'au coude ; les mains portaient des bagues énormes, la tête était entourée d'un mouchoir de soie bariolé, qui cachait le front jusqu'au sourcil, et les cheveux s'enchevêtraient d'énormes pompons, de lourdes franges encadrant le visage de longs rubans flottants dans le dos et auxquels étaient cousues des pièces de monnaie ou des plaques d'or ornées de pierres précieuses.

Elle tendit une main très lasse, peut-être fatiguée de porter tant de bagues, à Claude, et le pria de s'asseoir près d'elle.

Elle lui demanda d'une voix mélodieuse mais expirante s'il voulait fumer. Claude, négligeant tout l'attirail oriental, alluma vite une cigarette, réprimant difficilement un sourire devant tout ce bric-à-brac.

– Cher, pourquoi souriez-vous ? lui dit-elle. Parce que vous me trouvez dans ce costume étrange, en vérité, au fond de ce fumoir d'un autre âge. Peut-être pensez-vous que j'aurais pu vous recevoir avec plus de simplicité… mais pardonnez-moi, cher… ce n'est pas pour vous que je me suis habillée ainsi… c'est pour moi, assurément. Ce qui est naturel, ce qui est simple pour moi, c'est d'être habillée ainsi… je vous le dis… ce décor, ces habits… c'est toute ma jeunesse… c'est mon pays. Il me semble que je suis revenue dans la maison de mon père. Alors, dites-moi, cher, pourquoi souriez-vous ?

– Ce n'est pas moi qui souris, princesse, c'est Canova (excusez-moi de prononcer ce nom illustre, mais puisqu'il est tombé de vos lèvres, je m'en sers aujourd'hui pour mieux me faire comprendre). Ce costume est adorable et ferait la joie d'un peintre.

– Je comprends ! je comprends !… Il ferait la joie d'un peintre, mais il gêne le sculpteur ! Je sais !… Cette princesse Borghèse n'avait aucune pudeur ! aucune !… Vous n'imaginez pas que je vais me mettre *toute noue* comme cette petite Buo-

naparte ! J'ai de la pudeur, moi ! beaucoup de pudeur… J'ai imaginé une tunique à laquelle il n'y aura rien à dire… rien !… et qui laisse voir toutes les formes pour le sculpteur en vérité… et je serai étendue, fatiguée… n'est-ce pas ? par mes courses dans les magasins… Et puis, enfin, je prendrai la pose, comme vous voudrez ! cher… Vous êtes un grand artiste… vous devez savoir !…

Il voulut placer un mot ; elle ne lui en laissa pas le temps.

– Tenez, venez avec moi dans la galerie, je vais vous montrer les travaux que je fais faire pour vous !

Elle se leva, preste, rapide, oubliant qu'elle était lasse, accablée de fatigue, perdant ses babouches.

Claude dut les lui remettre.

Elle s'était appuyée à son épaule, en riant…

Il se releva un peu rouge, comme s'il avait accompli un gros effort…

Elle lui fit traverser en coup de vent l'hôtel qui était un vrai musée, mais elle ne le laissait s'arrêter nulle part, pas même regarder les merveilles de la galerie.

C'est tout juste s'il avait eu le temps d'apercevoir, dans une pièce, la figure mélancolique d'Olivier de Blangy qui jouait avec Tick, un affreux petit chien d'un prix inestimable, dont on ne voyait plus les pattes…, et, dans une salle d'attente, la silhouette sournoisement menaçante de la mère Ultrogoth que Claude fut bien étonné de trouver là.

Des coups de marteau, des ouvriers, une cloison de bois que l'on dresse hâtivement.

– Vous voyez, ici nous serons très bien ! Vous ferez apporter tout ce qu'il vous faudra ! À propos, cher, voulez-vous de l'argent ?… Pourquoi non ?… Je sais que les artistes ne sont pas

riches !… Ne faites pas le fier ni le millionnaire, en vérité ! Je vais vous envoyer une somme… un acompte, n'est-ce pas, sur le chef-d'œuvre… je veux !… Vous aurez la somme !…

« À propos de l'argent, fit-elle en le reconduisant dans son fumoir avec la même rapidité et en y retrouvant immédiatement son grand air fatigué, dès qu'elle eut repris son narghilé… à propos de l'argent, êtes-vous toujours joueur ? Avez-vous toujours de la chance ? Non, n'est-ce pas ? La chance, c'est comme l'amour en vérité… elle se lasse de tout… et si vite ! Elle donne tous les espoirs…, et puis, patatras ! elle vous laisse les yeux pour pleurer, comme vous dites en France !… Mais je me rappelle que chez moi, à Venise… vous aviez une chance ! une chance !

– Non, princesse, chez vous, à Venise, je n'ai pas eu de chance.

– Comment ! vous ne vous souvenez pas !…

– Oh ! faites-moi la grâce de croire, princesse, que je n'ai oublié aucune des minutes que j'ai pu vivre *près de vous* en ces heures enchantées de ma jeunesse…, mais ce n'était pas la chance au jeu que je venais chercher chez vous !

– Et alors, quoi ? Je comprends !… la chance en amour !… Oui, oui ! je me rappelle…, vous étiez un bien joli gentil garçon… et frais comme une rose ! Je me disais en vous regardant : il doit faire plaisir à embrasser !… Vous deviez avoir beaucoup de succès, j'imagine, n'est-ce pas ?

– Princesse, voulez-vous que je vous dise la vérité ? J'étais à ce moment-là amoureux fou d'une enfant du peuple, une admirable jeune femme de la plus grande beauté qui s'appelait Amalia et qui habitait derrière les Procuraties, et cette jeune femme vous ressemblait étrangement, si bien, princesse, si bien que j'étais également amoureux fou de vous !…

– Ah ! cela est drôle ! Alors vous étiez amoureux fou de deux personnes en même temps ? On m'avait déjà dit que la chose était possible !

– Je croyais être amoureux de la même, princesse !

– Comment cela ?

– Excusez mon audace insensée… ma folle imagination, princesse, mais vous ressembliez si parfaitement à Amalia que je vous confondais avec elle et qu'Amalia ayant un beau jour disparu, je fus persuadé quelque temps que la marquise Stampalia en avait assez de la petite gondole du quai des Esclavons, et des promenades dans la lagune, et des folles nuits dans l'appartement de cette vieille qui ne prononçait jamais un mot, jamais !…

– Dieu du ciel, je vous prie !… Alors, en vérité, vous avez cru que je courais Venise, la nuit, sous le châle d'une fille du peuple ? Comme c'est drôle ! Mais maintenant, n'est-ce pas, vous ne croyez plus… vous, ne croyez plus cette… (et elle se penchait vers lui avec ses grands yeux noirs, les yeux de derrière les Procuraties, les yeux des nuits de Venise, chez la vieille)… cette… cette horreur ?

– Non, princesse… je n'y crois plus !

– Ah ! je respire ! lui dit-elle assez drôlement.

Et elle lui donna congé tout de suite.

– À demain, cher ! Assurément, vous me troublez avec toutes vos histoires ! Ces artistes, quelles pensées ! quelles imaginations !… C'est charmant !

Le lendemain, elle le reçut dans le coin de la galerie transformé en atelier.

Elle était étendue sur une chaise longue, et cette fois à demi nue sous une longue tunique de safran pâle, d'un tissu si léger

qu'il en était comme transparent ; cette tunique, soulevée par le renflement de deux seins de marbre, tombait à plis droits sur les pieds chaussés de sandales bleues. Les cheveux, ornés sur le front d'une bandelette d'argent, coulaient en ondes égales au long des joues minces et se relevaient par-derrière en un chignon haut dressé couronné d'un croissant.

Tout en elle était svelte et harmonieux. La tête se balançait sur un long col flexible. Le renflement allongé des hanches et le mouvement des jambes offraient une ligne d'une incomparable volupté.

Il la regardait en silence avec des yeux où montait un brouillard…

Elle vit à ces yeux-là qu'elle était à son goût. Il lui fit prendre la pose, s'occupa de la mettre en lumière, toucha une épaule, prit sa petite tête entre ses mains fiévreuses, arrangea ses nobles jambes.

Elle le laissait faire sans un mot.

Et lui non plus ne parlait pas… Il prit son carton et commença une esquisse. C'est alors que la porte s'ouvrit et que le comte Sima fit son entrée.

Mémorable entrevue !

– Oh ! pardon, je vous croyais seule !

Et mouvement de retraite du comte.

– Mais restez donc, cher ! Vous n'êtes pas en trop, vous le savez bien ! Oui, oui, vous avez eu un petit différend avec Claude Michel !… Des histoires d'artiste, je sais ! Vous avez eu tort tous les deux… Voilà ce que je veux vous dire… Asseyez-vous, comte… asseyez-vous !… Vous ne nous gênez pas, non ! (Claude Michel continuait à dessiner, imperturbable en apparence derrière son carton, mais les veines bouillonnantes.) N'est-ce pas, monsieur Claude Michel, que le comte ne vous

gêne pas ?… Il ne répond pas !… Il est tout à son travail… Vous savez, comte, ce que c'est que les artistes !… Vous êtes un artiste vous-même… et vous vous êtes conduit noblement dans cette affaire. Vous avez retiré votre plainte, c'est très bien ! Vous entendez, monsieur Claude Michel ? le comte a retiré sa plainte… sur ma demande… Il m'a accordé cela tout de suite. Le comte ne sait rien me refuser, en vérité… et vous, me refuserez-vous ce que je vais vous demander ? C'est de serrer la main du comte… Qu'il ne soit plus question de cette vieille histoire entre vous. Serrez la main du comte, cher monsieur Claude Michel. Ce sera la plus grande joie de ma vie !

Le comte tendit sa main et Claude la lui serra, en souriant vaguement, et tous deux souriaient vaguement, et Claude se remit au travail, et le comte, après quelques paroles aimables à la princesse, s'en alla.

Aussitôt, abandonnant la pose, Irène se mit à frapper de joie dans ses petites mains qu'elle claquait l'une contre l'autre comme si elle avait eu des crotales.

– Je suis heureuse… tout à fait heureuse ! La paix est faite, maintenant ! Écoutez, Claude Michel, fit-elle en se rapprochant brusquement de l'artiste et en lui prenant les mains… écoutez, c'eût été dommage ! C'est vous qui avez fait la statue… mais elle appartenait au comte… et vous l'avez brisée ! Vous n'aviez pas le droit de faire cela !… car alors il ne fallait pas la lui vendre…

– Je l'ai perdue au jeu ! gronda Claude.

– Pauvre ami !… raison de plus !… Le jeu est une chose sacrée… seulement les dettes de jeu sont sacrées ! Et maintenant que le comte a retiré sa plainte… vous ne me ferez pas l'affront à moi, sa parente, de produire publiquement votre nouvelle statue, n'est-ce pas, cher ? que cette vieille histoire soit oubliée.

Claude voulut se lever… Il eut la sensation d'une machination dont il allait être la victime s'il ne réagissait point… si, d'un

effort suprême de sa volonté retrouvée, il ne secouait point l'emprise de cette femme funeste…

Cependant, elle le retint de ses beaux bras et elle dit, à voix basse, avec le regard de derrière les Procuraties :

– C'est Amalia qui vous le demande !

Alors il promit tout ce qu'on lui demanda.

# III

# Fantaisies de grande dame

Quant à elle, elle ne lui accorda rien de plus… Mais, les jours suivants, elle devint d'autant plus exigeante. Il fallait qu'il fût près d'elle tout le temps. Ce n'était pas l'artiste qu'elle voulait seulement, c'était l'homme…

Elle l'avait présenté au vieux prince qui avait vu ce nouveau convive s'installer à sa table d'un œil vide.

Karl semblait étranger à tout, vivre un rêve intérieur et antérieur, traversant comme une ombre du passé ces pièces encombrées du bric-à-brac d'une civilisation disparue. Irène se mouvait là-dedans comme la seule chose vivante et si à son aise, nullement accablée par toute cette antiquité, tantôt avec la mutinerie d'une enfant gâtée de Paris, tantôt avec l'inquiétante fantaisie d'une petite impératrice byzantine.

Claude était devenu son commensal, sa chose… Elle lui avait dit : « Je veux faire votre fortune ! Mais pour cela, mon cher, il ne suffit pas d'avoir du génie, il faut être à la mode… Je veux faire de vous un homme à la mode !… » Claude souriait vaguement. Tout ce qu'elle disait n'avait aucune importance… Ce qui était important, c'était le mouvement de son corps, c'était l'atmosphère de volupté qu'il dégageait et dont il était le prisonnier volontaire.

Le plaisir du moment de la princesse était de « parisianiser », comme elle disait, ce rustre, ce sauvage… Elle présidait à sa transformation. Elle allait avec lui chez les tailleurs. Jusqu'alors il ignorait ce que c'était qu'un vrai tailleur… Il ne savait point s'habiller… se botter… faire un nœud de cravate…

Il devenait élégant !

Ses amis en riaient. M. Blé en faisait des gorges chaudes… Mme Modéran se déclarait médusée !… Quant à Lottie…

D'abord, pour ne point faire de peine à la petite, Claude s'était caché d'aller si souvent chez la princesse. Il lui avait menti…

Elle l'avait cru d'abord, et puis elle ne l'avait plus cru du tout, mais elle avait fait comme si elle le croyait encore.

Elle avait assisté à la métamorphose de Claude avec un effroi mêlé d'admiration. Elle n'osait rien dire… Elle souffrait et elle l'aimait davantage… Elle comprenait qu'elle était bien peu de chose à côté d'un homme pareil que distinguaient des princesses et qui avait maintenant de si beaux habits !

Elle se faisait humble. Elle était encore très heureuse de vivre dans son ombre et qu'il voulût bien la supporter près de lui !…

Elle se souvenait comme d'un rêve impossible d'une histoire de mariage qu'elle avait eu, un instant, l'extravagance de prendre au sérieux. Est-ce qu'une petite fille comme elle, la pupille de la mère Ultrogoth, pouvait devenir la femme d'un homme comme Claude Michel ?… C'était fou, cette histoire-là !…

Plus elle réfléchissait et plus elle comprenait que Claude n'avait fait que jouer avec elle au petit mari et à la petite femme, dans un temps où elle venait d'être très malheureuse, où elle

était un peu souffrante et où il fallait bien lui dire quelque chose pour la consoler et la guérir…

Alors elle essayait de se faire une raison, comme on dit… et surtout elle se faisait honte à elle-même quand elle se surprenait à pleurer, ce qui lui arrivait plusieurs fois par jour.

Vite, elle essuyait ses yeux, ses yeux de myosotis… qu'elle n'aimait plus du tout, du reste… Elle eût voulu avoir à la place des yeux de pierre noire, qui jetaient des feux noirs, comme ceux de la grande dame dont Claude était en train de faire la statue… et qui venait quelquefois chercher Claude à l'atelier.

L'atelier de Claude, lui aussi, avait été transformé. Lottie avait eu la douleur de voir la princesse venir elle-même apporter chez Claude ses goûts, les tentures de son choix, tout déranger, tout arranger, donner ses ordres en maîtresse, tandis que Lottie était traitée comme une servante à laquelle on ne saurait prêter la moindre attention.

Un jour aussi que Lottie était toute seule avec sa petite fontaine de larmes, Zapara était revenu… le bon Zapara le Cruel.

Il était venu à l'atelier avec sa nouvelle « jolie petit dactylo ». Celle-ci n'était ni plus ni moins que M^lle^ Musaraigne, « la môme Musaraigne », l'ancien modèle de Claude… Mais qui l'aurait reconnue sous ses nouveaux atours ?

Elle avait des bijoux, des perles, une toilette… tout ce qu'il y avait de plus fastueux et qui, certes, ne pouvait passer inaperçu… et un chapeau ! Enfin tout ce qu'il y avait de plus cher, de plus « nouveau cri » !

– On a beau blaguer, disait M^lle^ Musaraigne, il n'y a plus que ça qui plaît aux hommes ! N'est-ce pas, mon gros loup ?

« Mon gros loup », en la circonstance Zapara le Cruel, promenait avec ostentation sa dernière creación… Mais, *Dios*

*mio !* comme il eût voulu que toutes ces belles choses fussent sur Lottie au lieu de s'étaler sans grâce sur M^lle^ Musaraigne !...

Tout de même il était fier de montrer à Lottie comment il habillait ses dactylos !

– Tou pleures, pétite Lottie... *que contratiempo !*... quand tou auras finité dé plourer avecqué Claude Michel tou viendras rire avec don Fernando !... *Adios !*

Et il était parti, entraîné rapidement par M^lle^ Musaraigne, déjà inquiète...

La princesse avait des fantaisies redoutables... et coûteuses. Pour les contenter, Claude s'était remis à jouer. Naturellement il avait repoussé les présents de la princesse. Pendant quelque temps le jeu le favorisa. Et puis il dut faire des dettes. Événement qui le surprit, il trouva de l'argent un peu partout. Les journaux avaient beaucoup parlé de lui. On le voyait souvent avec la princesse Irène.

Bref, depuis qu'il avait un tailleur, qu'il ne payait point du reste, il avait du crédit.

Les dîners dans les restaurants, les théâtres, les soupers, le mettaient dans un perpétuel besoin d'argent. Il ne quittait la princesse que pour monter au tripot. Et puis, il n'y avait que les cartes pour lui faire oublier la passion farouche qu'il nourrissait pour Irène. Il était de plus en plus sa chose... Est-ce qu'elle n'exigeait pas, cette nuit, qu'il la conduisît dans les pires bouges ?

Claude ne fut pas peu surpris de trouver la princesse, au moment où il venait la chercher pour cette expédition, dans une toilette de soirée, couverte de bijoux, enveloppée d'un manteau magnifique. Il crut d'abord que la petite partie était remise, mais il fut vite détrompé et comme il prononçait des paroles de prudence, faisant entendre que c'était folie que d'aller rendre vi-

site aux escarpes avec un pareil étalage, elle lui répondit tout simplement :

– Avez-vous peur ?

Alors il comprit que cette femme voulait avoir tous les frissons et que, pour elle, le danger qu'elle allait courir et faire courir à son compagnon en excitant par sa parure d'ignobles convoitises n'était pas le moindre attrait de son étonnante promenade nocturne.

Il la méprisa profondément ; il conçut même de la haine pour elle, une haine étrange qui ne l'éloignait pas d'elle, au contraire, mais qui le liait à elle, peut-être plus fortement que l'amour. Cette nuit-là il la désira plus fortement que jamais, bien que jamais il n'eût mieux compris qu'il ne comptait pas pour elle et que rien n'avait jamais compté pour elle, à ses yeux, qu'elle-même…

Il avait pensé lui faire faire ce qu'on appelle, à Paris, « la tournée des grands-ducs… », lui faire visiter le « Caveau », l'« Ange gardien », le « Père Lunette » et autres boîtes où le danger est tout en surface, où la police ne perd point tout à fait ses droits et où la clientèle spéciale se contente de rançonner gentiment le passant en lui donnant la comédie de ses mœurs spéciales. Elle éclata de rire.

Et quand ils furent seuls, qu'elle eut renvoyé son auto, elle le traîna dans des rues infâmes qu'il ne connaissait pas ; elle le fit descendre sur les berges de la Seine, à deux heures du matin ; ils passèrent sous les ponts…

C'était elle qui conduisait l'expédition.

Il était armé, tenait un revolver dans la poche de son pardessus. Il était fort, il lui était resté de la pratique de tous les sports une grande initiative et un admirable sang-froid dans le combat. Eh bien ! il avait peur ! Exactement, il avait peur !… Et c'était cette femme qui lui faisait peur !

Il sentait qu'elle ne le faisait pas au « chiqué », comme on dit à Montmartre, mais qu'elle ne serait vraiment contente que lorsqu'il leur serait arrivé un sale coup… à tous les deux !… Et il pensait qu'ils ne l'auraient pas volé !

Mais elle jouait de malheur, cette nuit-là… Ils rencontraient de vagues ombres qui s'évanouissaient aussitôt qu'apparues. Sous les ponts, ils découvrirent en tout deux dormeurs, un homme et une femme, serrés l'un contre l'autre et dormant à poings fermés. Elle fit tout pour les réveiller, parla haut, et ne réussit qu'à en obtenir quelques grognements…

Ils n'étaient plus loin d'Auteuil. Il avait entendu dire que des bandes avaient par là leur repaire. Elle devait le savoir, elle aussi, car elle marchait, elle marchait vite maintenant… comme si elle savait où elle allait…

Et il ne douta plus qu'elle eût déjà couru cette affreuse aventure quand il la vit remonter sur la berge et se diriger sûrement vers la porte d'une maison borgne. Là elle frappa d'une façon particulière des coups espacés et qui résonnaient sinistrement sur le quai désert…

Au bout d'un instant, on vint leur ouvrir. Ils furent enfermés tout de suite dans un couloir obscur et humide. Une lueur rougeâtre était au fond. Ils allèrent vers cette lueur. Quelqu'un marchait derrière eux. Tout à coup, ils se trouvèrent dans une salle de cabaret enfumée où ils furent accueillis par des exclamations enthousiastes :

– C'est la *Chocknozoff* ! glapirent vingt voix, c'est notre *frangine* !… Elle est rien *rupin* ce soir !

Et ce fut un bondissement vers eux… Ils furent entourés de masques hideux où les crimes, la débauche, tous les vices avaient mis leur plus infâme stigmate ; des mains se tendaient qu'elle serrait.

– Ah ! bien, tu sais !... depuis le temps que tu te fais attendre ! On ne parle que de toi à la tôle de la mère La Retourne !...

La mère La Retourne s'avançait. C'était une vieille toute bossue, toute ratatinée, avec une bonne figure souriante et de la barbe au menton.

– La mère Ultrogoth n'est donc pas avec vous, ce soir, ma belle fille ?...

« Ainsi, pensait Claude, elle est venue déjà ici avec la tante de Lottie... » Et il pensa à Lottie... et il eut des larmes aux yeux, car il pleurait sur lui-même... Dans cette infamie, il ne pensa plus qu'à Lottie. Il ne voulut plus voir que sa petite figure d'ange. Le doux rayonnement de son sourire quand elle lui disait si timidement, sur sa prière : « Monsieur Claude, je t'aime ! » Sans savoir ce qu'il faisait, il se leva, car on les avait fait asseoir derrière une table poisseuse, au milieu de cette vermine... Il s'en allait...

– Mais qu'est-ce que vous faites, mon ami, vous partez ? fit entendre la voix claire et parfaitement tranquille d'Irène.

– Oui ! oui ! qu'il s'en aille ! On n'a pas besoin de lui !

« Si Monsieur veut qu'on l'accompagne !

Claude s'était rassis...

– Je vous demande pardon, fit-il. Je ne sais pas à quoi je pensais !

Et il ajouta avec un amer sourire :

– Non, non ! restons tant que vous voudrez... Je ne veux pas vous enlever à vos amis !

De fait, ils la traitaient comme une reine. Elle ne paraissait courir aucun danger parmi eux. Ils voulurent voir combien elle

était belle… Et elle écarta son manteau… Ce fut comme un éblouissement dans ce taudis.

Il y eut un silence effrayant.

Dans un coin, il y avait trois femmes en cheveux, vêtues de blouses aux couleurs criardes, qui jetaient à la princesse des regards d'assassin…

Claude plongea sa main dans sa poche… Son revolver n'y était plus !

Il regarda Irène, qui était affreusement pâle. Elle attendait quelque chose… quelque chose de terrible… une ruée de tous ces appétits… Ils allaient se jeter sur elle ! Lui arracher ses joyaux ! La mettre en loques !… Elle attendait.

Ce fut la mère La Retourne qui rompit l'affreux silence.

– Que la bombe commence, mes enfants ! C'est la frangine qui paye ! On vide la cave !… J'descends *à la fraîche* !

Il y eut des cris : « Vive la Chocknozoff ! » des chants… le choc retentissant des verres… une bouteille cassée sur le comptoir…

Irène se tourna vers Claude. Les couleurs lui étaient revenues. Ses narines battaient.

– Je suis plus en sécurité ici que chez moi ! fit-elle, un pli d'amertume aux lèvres. Ils ne peuvent pas croire que nous sommes seuls… que nous n'avons pas pris de précautions… que la police n'est pas prévenue… Et puis la mère La Retourne fait d'eux tout ce qu'elle veut… C'est une amie de la mère Ultrogoth. Rien à espérer, cher ami ! C'est dommage, en vérité !

Et elle se leva à son tour, toute désappointée, vidant son sac sur la table.

La mère La Retourne la fit se rasseoir un instant, le temps qu'on aille leur chercher un taxi-auto. « Ce sera plus sûr ! » murmura-t-elle.

Les apaches se partagèrent les fonds avec un sérieux, une science de la comptabilité qui eût fait envie à des employés de banque… cependant que, dans une bassine, flambait un punch monstre…

On ne s'occupait plus de Claude et de la princesse, ou du moins apparemment. Ces messieurs étaient retournés auprès de leurs dames. Claude et Irène s'essayaient à déchiffrer sur les murs certaines inscriptions… des devises, des imprécations, des menaces…

Il y avait là une tabagie horrible ; elle ne s'en plaignait pas. Il suffoquait, lui… et cette horrible odeur…

Irène semblait en proie à une désillusion de plus. « Cependant, il vient de véritables assassins, ici ! fit-elle, je le sais ». Et elle lui montra sur la lugubre muraille la signature tracée au couteau d'un « buteur » sérieux que l'on avait guillotiné quelques semaines auparavant.

– La voiture de Madame est avancée… annonça un abominable voyou.

Et ils s'en allèrent après des adieux amicaux, des protestations, des remerciements, des « tu sais, *ma frangine,* quand tu voudras ! tu n'auras qu'à faire signe au crapouillard si t'as jamais besoin de quelque chose, ce sera pour rien !… »

La mère La Retourne les bouscula dans le corridor, pendant qu'on entendait vibrer un vieux piano désaccordé et qu'une dame se mettait à goualer une romance.

– Filez, grogna la mégère, et rentrez vite ! Je ne réponds pas de tout le monde ici !…

– On m'a fait mon revolver ! dit Claude.

– Eh bien ! ne perds pas de temps à le chercher, mon petit !

Ils montèrent dans ce taxi qu'on était allé chercher où ?... En tout cas, c'était un service bien organisé... Le chauffeur était poli, plein d'attentions.

Ils roulèrent quelques minutes à toute allure sur l'immense quai désert, et puis, tout à coup, le taxi s'arrêta... Ils entendirent le chauffeur jurer, descendre, relever son capot. À ce moment, trois ombres bondirent, l'une sur le chauffeur, et les deux autres aux portières !

Claude, dont tous les sens étaient en éveil et qui s'attendait à tout, avait deviné l'agression avant qu'elle ne se produisît... Il pensait que s'ils n'avaient couru aucun danger chez la mère La Retourne, leur sécurité avait cessé dès qu'ils avaient franchi la porte du cabaret. Ce n'est pas en vain que la princesse avait fait luire aux yeux de ces messieurs et de ces dames un plastron de joyaux à faire honte à l'étalage d'un bijoutier... et, pour tout dire, ce taxi qu'on leur avait offert si inopinément ne lui faisait présager rien de bon...

Il ne fut donc pas surpris... Dès l'arrêt de la voiture, il avait une main sur la poignée de la portière. Dès qu'il aperçut les ombres, il ouvrit et se jeta dehors avec une rapidité foudroyante.

On peut dire que la première ombre et Claude tombèrent dans les bras l'un de l'autre... Le choc fut si violent qu'ils roulèrent par terre tous les deux.

Irène avait poussé un cri et s'était également jetée en bas de la voiture, derrière Claude... Elle assistait au combat, maintenant, sans un mot, les dents serrées, tout son être tendu sur ces deux hommes qui s'étouffaient.

La lame d'un couteau luisait... Tout se passait en silence. Ces messieurs devaient avoir leurs raisons pour cela et, à trois contre un, ils estimaient n'avoir pas besoin de faire chanter les « rigolos ».

Trois contre un, car les deux autres avaient eu bien facilement raison du chauffeur et ils s'étaient précipités à leur tour sur Claude qui, d'un bond, venait de se relever et d'assommer d'un coup de sa canne plombée son premier agresseur. Le second ne dura guère plus longtemps. Mais le troisième l'avait saisi par-derrière, avait réussi à le renverser.

Claude le fit tomber à son tour et ce fut une lutte nouvelle, terrible, sur le pavé… Irène, toujours penchée sur l'horrible spectacle, haletait. De temps en temps elle faisait entendre maintenant un cri rauque : « Attention ! », un : « Prends garde au couteau ! » Tout d'un coup, d'un rétablissement brusque, Claude avait mis son genou sur la poitrine de l'homme pendant que d'une main il tordait le poignet qui tenait le lingue et que de l'autre il l'étreignait à la gorge. L'homme râlait, demandait grâce.

– Faut-il l'achever ? demanda Claude à Irène comme le gladiateur antique tourné vers la reine du cirque.

À ce moment, on entendit le bruit d'une auto qui arrivait à toute vitesse et qui stoppait sans hésitation dès qu'elle fut sur les lieux du combat…

De cette voiture fermée jaillit un individu comme un diable mécanique de sa boîte.

– Courage, monsieur Claude !

Et il se rua pour prêter main forte.

C'était le jeune Olivier de Blangy qui survenait avec une ardeur bouillonnante, un besoin de se dévouer, de se distinguer devant la princesse Irène… Enfin il pensait bien se présenter en sauveur.

– Ne vous dérangez pas, monsieur ! fit Claude en se relevant, l'opération est terminée !

– J'arrive donc trop tard ! s'écria-t-il désespéré… Ah ! princesse ! moi qui ne vous ai pas quittée de la soirée !

– Comment ! vous ne m'avez pas quittée de la soirée ? interrogea Irène, d'une voix dont l'hostilité aurait dû avertir son sigisbée qu'il faisait fausse route.

– Mais non, princesse !… Je savais que vous deviez aller ce soir faire « votre petite tournée », je n'ignorais pas combien elle était dangereuse… et j'avais pris toutes mes précautions pour écarter de vous tout péril… enfin, je vous suivais à distance pour le cas où il se produirait des incidents que je n'avais pas prévus… Vous êtes sortie de chez la mère La Retourne beaucoup plus tôt que je ne pensais…

– Vous êtes un imbécile, mon ami ! lui répliqua Irène en lui tournant le dos.

Elle était furieuse… Elle lui dit encore d'un ton sec :

– Nous vous cédons notre voiture, et nous prenons la vôtre, si cela ne vous dérange pas, *mon ami* !…

– Mais il y a de la place pour trois, protesta Olivier.

– Non ! dit la princesse.

Elle donna son adresse au chauffeur, fit monter Claude à côté d'elle dans la voiture, referma elle-même la portière et laissa planté là Olivier qui s'arrachait éperdument les cheveux en convenant qu'il était, en effet, le dernier des niais.

– C'est bizarre, exprima Claude, il me semble avoir déjà vu ces trois bandits dans « la cave » de Roméo, un soir que je soupais au bar des Artistes… et Olivier devait les connaître lui aussi !…

Il n'eut point le temps de dire toute sa pensée ou plutôt tout son soupçon qui était que cette affaire avait été montée, d'abord pour l'abîmer solidement, lui, Claude, et puis pour don-

ner un beau rôle à Olivier, lequel était arrivé, malheureusement pour lui et peut-être pour les autres… trop tard !

Il n'eut plus le temps de penser à rien du tout… Il avait les lèvres de la princesse sur les siennes… « Oh ! Irène ! soupira-t-il… » Et, à travers les années, il reconnut le baiser d'Amalia !…

Il ne s'était pas trompé…, mais combien plus terrible était ce baiser maintenant qu'il savait que c'était un baiser de princesse !… Ô imagination !… L'arrêt brusque de la voiture le fit sortir de sa torpeur amoureuse… Eh quoi ! c'était déjà fini, ce baiser-là…

– Vous nommez Irène et vous pensez à Amalia ! fit-elle. C'est une image que vous aimez en moi… et la preuve, c'est que, pour obtenir quelque chose de vous, il a fallu que la princesse, l'autre jour, vous le demandât au nom d'Amalia !… Mais qu'ai-je à faire avec Amalia, moi ? rien !… *La princesse Irène, comme la marquise Stampalia, sont deux honnêtes femmes !…*

Et elle descendit… C'est en vain qu'il l'accompagna jusque dans le vestibule de l'hôtel, en vain qu'il mendia de rester avec elle quelques instants encore… Elle disparut. Il se retrouva sur le trottoir. La porte de l'hôtel fut refermée avec un bruit sourd qui le fit sursauter.

Décidément, cette femme était un monstre. Et il n'était qu'un misérable pantin entre ses mains cruelles… Ah ! comme il la détestait !… comme il la haïssait !… Il ne la reverrait plus jamais !… Elle n'aurait plus l'occasion de se moquer de lui ! Et il donna au chauffeur l'adresse du tripot.

# IV

# Le célèbre Bardison et l'illustre Casimir

Les tripots clandestins foisonnaient à une époque encore récente où les jeux étaient interdits, où tout au moins on ne pouvait jouer le baccara dans les cercles régulièrement reconnus. Celui où se rendait Claude était un des plus importants du genre. De temps en temps il déménageait, après quelques incidents avec la police, mais les habitués savaient bien où le retrouver.

Dans le moment, il tenait ses assises au fond d'une cour de la rue de Clichy. Cette nuit-là, la réunion était des plus brillantes. On savait que Zapara allait « tailler » et on comprendra que toutes les convoitises fussent allumées… Un banquier comme Zapara ne se rencontre pas tous les jours… d'autant que le bruit courait qu'il était au bout de sa chance et qu'il commençait à rendre quelques-uns de ses millions…

Et, de fait, Zapara perdait tout ce qu'il voulait. L'événement, du reste, paraissait lui être profondément indifférent, ne lui enlevait point le sourire… Mais l'Américain semblait avoir plus soif encore que d'habitude, et, derrière lui, sa magnifique amie, la môme Musaraigne, ne cessait de lui verser du champagne et de lui présenter son verre entre deux abatages… entre deux abatages des pontes…

Ceux-ci avaient encore plus le sourire que le banquier… et parmi eux le bon poète Théodore se distinguait par une chance incomparable. Littéralement il ne jouait que les coups gagnants.

Le bon poète Théodore était un des piliers de ce singulier tripot. Il avait réussi à y amener M. et Mme Modéran… mais il n'avait pas réussi à faire jouer M. Modéran. Celui-ci n'avait touché à une carte de sa vie et il avait raison de s'en vanter. Quant à Mme Modéran, c'était une femme qui voulait tout connaître ; elle prenait des notes dans un coin, car elle préparait, disait-elle, un livre sur les joueurs.

Derrière le bon poète Théodore se tenait, debout, un étrange bonhomme à lunettes noires, qui sentait le déguisement à plein nez !… Théodore s'était déjà retourné plusieurs fois… à la troisième fois, il avait reconnu à qui il avait affaire… tout simplement à l'illustre Casimir, le fameux détective privé, le rival des plus renommés inspecteurs de la Sûreté, celui dont la publicité couvre les murs de la capitale… dont les affiches nous montrent un policier masqué tenant, comme un bâton de maréchal, un tube de Crookes au fulgurant rayon X, affichés en bas desquelles nous lisons :

*J'arrête tout, et rien ne m'arrête !*

Signé « CASIMIR ».

Théodore finit par se lever et dit à l'oreille de l'homme aux lunettes noires :

– On triche, ici !

– Oui, on triche ! répondit l'illustre Casimir à l'oreille du bon poète Théodore… et vous allez voir quelque chose de drôle tout à l'heure.

– Quelque chose de drôle ? Et quoi donc, *monsieur Casimir* ?

– Ah ! vous m'avez reconnu, monsieur ! s'exclama le policier stupéfait. Je croyais bien cependant être ici « incognito ».

– Monsieur, je me suis dit qu'il ne pouvait y avoir que le fameux détective Casimir pour se grimer d'aussi habile façon et porter aussi naturellement, sur un nez qui n'en a point l'habitude, d'aussi encombrantes lunettes noires ! Sans compter que votre perruque est un petit chef-d'œuvre !

– Monsieur, vous me flattez, et puisque vous m'avez si bien deviné, je vais vous en récompenser en vous annonçant une grande nouvelle. Vous avez bien entendu parler de Bardison ?

– Comment donc ! repartit le bon poète Théodore. Qui n'a entendu parler de Bardison ? le grec célèbre, le désespoir de toutes les salles de jeu, le cauchemar de tous les tenanciers… enfin Bardison, qui a mis sur les dents toutes les polices de l'Europe et sur lequel on n'a jamais pu mettre la main !

– Parfaitement !… Eh bien, le célèbre Bardison, je vais le faire arrêter tout à l'heure.

– Vous allez faire arrêter Bardison ?

– Oui, monsieur !…

– Mes compliments, monsieur Casimir ! Ce sera là un joli coup de réclame pour votre maison !

– C'est ce que j'ai pensé !… Un très joli coup, vous pouvez le dire !

– Mais alors, Bardison est ici !…

– Si je vous le montrais, qu'est-ce que vous diriez ?

– Je ne dirais rien, soyez tranquille… Je me contenterais de vous admirer…

À ce moment Claude Michel faisait son entrée. Il serra la main de Musaraigne et de Zapara.

– Eh bien ! fit Casimir, vous voyez le monsieur qui vient d'entrer ?

– Oui, c'est le sculpteur Claude Michel.

– Encore un qui ferait bien de ne pas venir ici ! exprima le détective. Comment ne vous apercevez-vous pas que vous êtes tous la proie d'aigrefins qui videront vos poches jusqu'au dernier sou ?... Mais ceci n'est point mon affaire... c'est la vôtre... je ne suis point un moraliste, je suis un détective... un détective qui va arrêter Bardison ! Je disais donc : Vous voyez le monsieur qui vient d'entrer ? Il a serré la main de qui ?

– De don Fernando de Zapara !...

– Non, monsieur ! Il a serré la main de Bardison !

– Eh quoi ! don Fernando serait ?...

– Bardison lui-même !

– Mais il perd tout ce qu'il veut...

– Il perd tout ce qu'il veut perdre, ce qui lui permet de gagner tout ce qu'il veut gagner !...

– Admirable, monsieur Casimir ! admirable !... On n'a rien à ajouter à cela !... Comme je regrette d'être obligé de m'en aller, monsieur Casimir !... J'aurais voulu assister à ce spectacle sensationnel, mais je me promets de me jeter demain sur les journaux !... J'y lirai votre triomphe !

– Je l'espère, monsieur !...

Le bon poète Théodore gagna du côté de la porte. Et rencontrant sur son chemin M. Modéran, il lui dit avec un grand air de mystère, en lui montrant l'homme aux lunettes noires :

– Vous voyez bien cet homme ?... Eh bien, c'est le plus fameux Grec que le Péloponnèse ait lancé sur le monde ! C'est le célèbre Bardison lui-même !...

Sur quoi il sortit de la salle en allumant une cigarette.

– Qu'est-ce que te disait le bon poète Théodore ? vint demander Mme Modéran à M. Modéran.

M. Modéran répondit à Noémie, en lui montrant l'homme aux lunettes noires :

– Il m'a dit que cet homme, qui est originaire, paraît-il, du Péloponnèse, est le célèbre Bardison !

– Bardison ! le plus fort tricheur du monde entier ! fit joyeusement Noémie. Eh bien, nous en avons de la chance !

Et elle non plus ne le quitta plus des yeux.

Au bout de vingt minutes, grâce aux indiscrétions de M. et Mme Modéran, l'homme aux lunettes noires était devenu le point de mire de toute la salle. Ce qui étonnait le plus, c'est que ce fameux tricheur ne jouait pas !...

Zapara continuait à perdre ! Il déclara « banque ouverte ».

Claude gagnait. Décidé à réaliser un gros coup, il poussa tout ce qu'il avait devant lui sur le tapis. Le coup s'annonçait bon ; le banquier avait été deux fois en cartes sur un tableau qui était de beaucoup le plus chargé... avec neuf !... Du moment que le banquier ne pouvait pas gagner avec neuf, il devait perdre le coup !... D'où l'audace raisonnée de Claude... Pas une seconde il ne se dit que, du moment que son tableau à lui n'avait pas gagné avec neuf, ce pouvait être le commencement de la contrepasse...

Le banquier donna les cartes d'assez mauvaise humeur, pour la première fois. Ces « encartes » l'énervaient. Il faisait entendre son éternel *qué contratiempo* :

« Oui, oui ! pensait M. Casimir qui ne perdait pas un de ses gestes, je vais t'en donner, moi, un contretemps, tout à l'heure... et auquel tu ne t'attends pas, mon bonhomme !... »

Le ponte qui tenait les cartes à côté de Claude avait cinq. Il tira… Claude sursauta. Comment ! il tirait à cinq en pleine passe !… C'était idiot !…

Le banquier, qui avait quatre, donna *le sept de trèfle* !…

Malheur !… Cela ne faisait plus que deux au tableau de Claude !…

Zapara devait tirer des deux mains. C'est ce qu'il fit, pendant que Claude se levait déjà, persuadé qu'avec son sept de trèfle tout était perdu !… Mais le banquier tira un six, ce qui lui faisait baccara !… Claude avait gagné… Il se rassit.

Le croupier paya. Mais, au moment où Claude allait retirer sa masse, une main s'abattait sur son argent !

– Que personne ne bouge !

C'était la police qui venait d'arriver et qui confisquait les masses.

– Décidément, pensa Claude, livide, quand je gagne avec le sept de trèfle, c'est toujours comme si je perdais !

La police était venue, *avertie par un coup de téléphone* de la réunion clandestine qui se tenait cette nuit-là rue de Clichy et de l'exceptionnel client qui s'y trouvait. On lui avait donné le signalement très précis de Bardison ! Quel coup de filet ! Cette arrivée de la police ne surprit pas autrement l'assemblée. D'abord la plupart de ceux qui étaient là y étaient habitués, et puis personne ne douta qu'elle venait surtout pour arrêter Bardison !

En cela ils ne se trompaient point et le premier geste des agents fut de mettre la main sur l'homme aux lunettes noires malgré ses enragées protestations. « Allons ! allons, soyez raisonnable, Bardison ! » lui disait-on. Mais il ne voulait rien savoir et il avait l'audace de désigner le banquier en prétendant que Bardison c'était don Fernando de Zapara lui-même !

Ça ! c'était trop ! et l'on ne fit qu'en rire !

Quant à M. Modéran, il était transporté d'indignation par un pareil cynisme !...

– Ah ! vous pouvez l'arrêter ! s'écria-t-il en montrant M. Casimir... c'est Bardison ! c'est Bardison lui-même !...

– C'est bien lui, n'est-ce pas, monsieur ? lui demanda le commissaire ? Vous le connaissez ?

– Comment ! si je le connais ? s'exclama M. Modéran... et mon ami le bon poète Théodore le connaît bien aussi ! Ah ! vous pouvez y aller !...

Et il était tout frémissant d'héroïsme !

– Hippolyte (M. Modéran s'appelait Hippolyte)... s'écria Mme Modéran, que tu es beau !... Je ferai quelque chose de toi !...

– En attendant, messieurs, donnez-moi vos noms, prénoms et qualités ! fit le commissaire.

– À votre service, répondit glorieusement M. Modéran.

# V

# Un long sanglot montant comme un Miserere

Claude ne l'aime plus ! Claude ne l'aime plus, la petite Lottie ! Si elle ne le savait pas, d'autres seraient là pour le lui apprendre…

Hélas ! on la plaint !… on s'attendrit sur son sort !…

Un soir qu'elle rentrait après avoir fait ses petites commissions, elle eut la douleur d'entendre une voix de pitié dans l'ombre… *la voix de pitié de la mère Ultrogoth* :

– Ma bauvre bedide !… *che de l'avais pien dit !*

Elle s'était sauvée sans tourner la tête. Une autre fois, ç'avait été Roméo sur le pas de sa porte :

– Eh bien ! ton M. Claude !

Elle s'était encore sauvée !… Elle s'était encore sauvée !…

Or, voilà que maintenant des hommes, d'affreux hommes avec des écritoires, sont entrés dans l'atelier de Claude, ont envahi l'appartement, se sont promenés là-dedans comme chez eux !… en regardant toutes choses avec effronterie.

Ils viennent, paraît-il, pour saisir !… Quoi, pour saisir ? Pour saisir quoi ? Elle ne comprend pas… Alors, on lui explique… Claude Michel a des dettes… On va tout saisir et puis tout vendre, même la statue !… Ainsi on emportera celle-ci comme on a déjà emporté l'autre !… Et encore une fois, il ne restera plus rien de la petite Lottie dans l'atelier de Claude Michel ! Et le génie de Claude Sera encore une fois méconnu ! Ce doit être un coup du comte Sima, cette abomination !…

Elle n'était pas loin de la vérité, la pétite Lottie ! Le comte Sima, très jaloux de Claude depuis qu'il ne quittait plus la princesse Irène et ayant tout à redouter de la production d'une œuvre qui le condamnait définitivement, avait encouragé la mère Ultrogoth dans son projet de vengeance contre le sculpteur. Roméo, de son côté, avait racheté tout le papier Claude Michel qui traînait sur le pavé de Paris. Devenu le seul créancier de l'artiste, il avait envoyé chez Claude Michel du papier timbré que l'on n'avait même pas lu… Et maintenant il faisait saisir, décidé à poursuivre l'artiste à boulets rouges.

Affolée, Lottie trouva Roméo sur le palier.

– Si tu veux rentrer chez nous, ma chérie, lui dit celui-ci, la saisie sera suspendue !

– Et l'on n'enlèvera pas la statue ? s'écria-t-elle.

– Et l'on n'enlèvera pas la statue, ma mignonne !

Lottie regarda Roméo avec un air de détresse qui eût apitoyé un tigre…

– Pourquoi voulez-vous que je retourne chez vous ? Puisque vous pouvez renvoyer ces vilains hommes, renvoyez-les… et laissez-moi ici !

– Non ! non ! tu ne peux plus rester ici ! Vois-tu, Lottie, tu y es trop malheureuse. Tu passes ton temps à pleurer. À la maison, tu feras tout ce que tu voudras ! Tu te lèveras à l'heure que

tu voudras ! Tu n'es plus une petite fille… Ta bonne marraine t'aime bien ! Si elle a été un peu dure pour toi autrefois, c'est qu'il faut toujours être dur avec les enfants ! Tu la remercieras plus tard ! Viens-tu ?

– Dites aux vilains hommes de s'en aller d'abord !

– Et tu viendras avec moi ?… Ah ! il faut te décider… il n'est que temps !

– Mon Dieu, oui, sanglota Lottie, je ferai tout ce que vous voudrez, mais qu'ils s'en aillent !

Roméo pénétra dans l'atelier et en ressortit quelques instants plus tard avec les vilains hommes.

– Tu peux être tranquille, Lottie, j'ai parlé à ces messieurs, on n'emportera rien, on ne vendra rien.

Et il la prit par la main et la fit descendre avec lui. On donna, suivant l'habitude, la clef de l'atelier à la concierge.

Lottie n'entendait plus rien de ce qui se disait autour d'elle et elle ne voyait rien. Elle vivait en elle-même tout son sacrifice et c'est ce qui la soutenait : « Claude restera le maître de son œuvre et il ne saura même pas à qui il le doit ! »

Cependant comme ils franchissaient le seuil du magasin de la mère Ultrogoth, la voix de la vieille la fit soudain sortir de sa stupeur et de son rêve :

– Eh bien ! te voilà, *ma bedide anche* ? *Ché zavais pien qu'tu ne bourrais bas te basser de ta bedite marraine gérie !…*

Toutefois, elle ne l'embrassa pas. Il n'y avait là personne pour la voir… Lottie, tout à fait réveillée maintenant, regardait Ultrogoth, Roméo, le magasin, toute cette fripe qui lui faisait horreur, la place où, la nuit, on dressait son grabat… Ainsi elle était retombée chez ces gens-là… dans cette abomination !

Son cœur était désespéré, mais ses yeux étaient secs… Elle ne pouvait plus pleurer. Elle se disait : « Il ne m'aime pas ! il n'aura pas de chagrin, lui !… Au fond, cela vaut mieux. J'aime encore mieux vivre avec la mère Ultrogoth qu'avec Claude s'il ne m'aime pas !… Et puis je ne reverrai plus cette belle dame qui bouleverse tout dans l'atelier ! »

– On va bien la soigner, la bedide Lottie, reprenait Ultrogoth. Roméo, dis à Trifaille de lui apporter une bonne tasse de café !

Lottie ne se fit pas prier pour prendre son café… elle faisait tout ce qu'on voulait… Ainsi Ultrogoth voulut qu'elle écrivît à Claude Michel une lettre dans laquelle elle lui disait qu'elle était rentrée chez sa marraine de son propre mouvement. Elle écrivit cette lettre-là en remerciant Claude « de toutes les bontés qu'il avait eues pour elle et en lui disant adieu ! » Il y avait un post-scriptum dans lequel elle lui avouait avoir fait quelques économies dans le ménage et qu'il les trouverait dans le tiroir de la table à ouvrage. La soirée se passa très gentiment… en famille… On la soignait… on était plein d'attentions pour elle… Comme ils ne se gênaient pas pour dire devant elle tout le mal qu'ils pensaient de Claude, elle les pria de ne plus en parler.

– C'est cela, n'en barlons blus ! obtempéra Ultrogoth, cela faudra mieux bour tout le monde… et puis il n'en vaut vraiment pas la peine !

Ce ne fut que lorsqu'elle fut seule, la nuit, sur son grabat, et qu'elle se retrouva en face des chevaliers fantômes qui pendaient au mur et qui avaient été la cause de tant de cauchemars, qu'elle redevint la toute petite Lottie, c'est-à-dire la toute petite chose désespérée d'autrefois, qui ne savait qu'étouffer ses sanglots en appelant : « Maman ! maman ! »… sa maman qui était au ciel et qu'elle voyait voler avec les anges. Seulement voilà… ce n'était plus sa maman qu'elle voyait, c'était la figure de Claude… une figure si triste… si triste… qui lui disait : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Et elle retrouva aussi tout de suite ses habitudes. Elle se leva avec l'aurore. Elle alla ôter comme autrefois le gros volet de la porte du bar. Elle était si malheureuse qu'elle en était presque contente : « C'est pour Claude que je suis redevenue la petite Lottie de la méchante Ultrogoth ! Tant pis pour lui… il l'a bien voulu… Ah ! je voudrais bien qu'il passe, comme autrefois, quand il rentrait le matin et qu'il m'aidait à soulever le volet ! » Elle l'attendait presque… Elle aurait voulu qu'il la vît souffrir pour lui ! Et elle était fière de souffrir pour lui !… Et elle en eût embrassé le volet sous le poids duquel elle trébuchait.

Elle regarda une dernière fois vers le bout de la rue… mais Claude ne venait pas… Elle aperçut tout à coup une bande, et elle reconnut don Fernando de Zapara, que ramenait Roméo, avec des filles de dancing et la magnifique Musaraigne.

Du plus loin qu'il la vit, Son Excellence lui lança un *buenos dias !* qui la fit rentrer en chavirant dans le bar.

Dans le même moment, la mère Ultrogoth se montrait sur la porte de l'office avec le Béquilleux qui avait la figure enveloppée de linges, un œil caché sous un bandeau. La vieille le rejetait d'un geste au fond de l'antre en lui disant : « Il nous baiera tout ça ! » et repoussait la porte sur lui comme Zapara faisait son entrée, suivi de son cortège… Roméo fermant la marche.

Tout de suite, don Fernando réclama son « cher pétit jolie dactylo ».

– Alors, c'est vrai, maintenant tou veux bien venir avec moi ?…

– Oh ! non, monsieur Zapara ! *Je me plais si bien chez ma bonne marraine.*

– *No ! es imposible !…*

Et il essayait de lui faire comprendre la folie qu'elle faisait en refusant de devenir « son pétit dactylo » :

– Demande à Musaraigne.

Musaraigne ne disait rien, faisant sa grande dame, horriblement vexée de ce qui se passait, mais souriant vaguement, car le bon Zapara ne tolérait à ses côtés, quoi qu'il fît, que l'expression du plus parfait contentement. Roméo et Trifaille s'empressaient de le servir. On apportait les huîtres… On débouchait du champagne… Zapara ne buvait que du champagne…

Ultrogoth avait disparu à nouveau. Il y avait à ce moment dans « la cave » un véritable conseil de guerre entre la vieille et ce qui restait de l'armée de Roméo, c'est-à-dire Bob la Marmotte, fort mal en point lui aussi, et le Béquilleur… Quant à Luc le Désossé, il manquait complètement à l'appel… Inutile de dire que, dans le compte rendu des événements de la nuit, Claude avait ce qu'on appelle « une mauvaise presse »… bien que Bob la Marmotte en parlât avec une admiration irritée. Ils voulaient « le crever » tout de suite, venger Luc, et qu'il n'en fût plus question !… La mère Ultrogoth, qui avait cru ne monter qu'une comédie pour faire valoir son Olivier, partageait la rage de ces messieurs, mais essayait de les calmer, car il n'entrait point dans ses vues d'en finir avec le sculpteur d'une façon aussi brutale et aussi simple… D'abord c'était trop se compromettre, on ne sait jamais comment se terminent ces affaires-là, et puis c'était si commode de faire faire la mauvaise besogne par d'autres… sans en conserver pour soi la moindre responsabilité…

Olivier, sur ces entrefaites, parut. Il avait une mauvaise petite figure de papier mâché. Ultrogoth le fit passer dans le magasin. Il lui raconta, avec une émotion d'enfant, comment il avait été maltraité, abandonné, ridiculisé par la princesse :

– Elle se moque de moi, maman ! Et elle est rentrée dans la voiture avec Claude Michel, acheva-t-il avec fureur.

Mais, à travers la vitre, Ultrogoth lui montra Claude qui rentrait chez lui !

– Tiens ! regarde ! le voilà !... regarde-moi sa mine et dis-moi si c'est un *driomvateur* ! Une chose doit te consoler, mon garçon !... C'est qu'elle se moque autant de lui que de toi, mais bientôt che te chure que nous aurons notre refanche... De la batience ! de la batience ! mon pedide !...

Oui, Claude rentrait... Il trouva la lettre de Lottie et la lut, d'abord sans comprendre... Et puis il comprit... il comprit qu'il lui arrivait quelque chose de terrible qu'il avait bien mérité... Il bondit chez la concierge et lui demanda des détails. Il apprit que Lottie était descendue avec Roméo.

– Elle avait l'air triste, mais tranquille !

Le cœur horriblement serré, il courut au bar des Artistes, poussa la porte, entra... et tout de suite devint pâle comme un mort. Zapara, entre Musaraigne et Lottie, à laquelle il faisait boire un verre de champagne, était vautré sur une banquette... et il embrassait Lottie... et Lottie ne semblait même pas s'en apercevoir !...

Claude sentit monter à sa gorge une abominable injure, mais il ne la proféra point. De tout son être en révolte, il ne sortit qu'un affreux sanglot...

Tous se retournèrent...

Lottie poussa un cri et se jeta sur lui. Mais il l'écarta avec des mains démentes. Il la rejeta farouchement loin de lui, pendant qu'elle tendait vainement ses bras suppliants... et il l'injuria !... pendant qu'elle se traînait à ses pieds...

Et il sortit, terrible, comme un fou... avec ce sanglot contre ses dents serrées... ce sanglot qui l'étouffait... ce sanglot qui n'en finissait pas !...

# Quatrième épisode

# LE FOND DE L'ABÎME

# I

## « Mille poignards tournés contre mon sein Me feraient moins de peur qu'une aiguille en sa main ! »

Claude maudit les femmes, les hommes, la vertu à laquelle il ne croit plus et l'art, le grand art qui n'est qu'un leurre ! Le monde entier lui donne des nausées !... La création est le triomphe des mauvais instincts et il est bien décidé à laisser désormais aux siens une libre carrière !...

Il fera comme les camarades... qui sont arrivés en marchant sur tout et en se moquant de tout !

Le malheureux ne veut pas s'apercevoir que cet immense dégoût lui vient d'abord de lui-même et qu'il en portait le germe dans sa funeste passion... la plus désorganisatrice qui soit, destructrice de tout équilibre, source plus fatale que le Léthé qui ne donnait que l'oubli, tandis que celle-ci verse l'épuisement, poison qui rend à l'avance tout effort insupportable et fait odieuse cette grande chose sans laquelle il n'y a que ruine et chaos : la discipline.

Le jeu ne connaît plus rien que lui-même, c'est-à-dire sa fortune ou sa misère et son *espérance,* qui est le plus terrible de ces trois états, grâce auquel, comme le phœnix antique, il renaît toujours de ses cendres... Dans le moment qu'on le croit disparu, il se redresse soudain avec ses yeux d'or au fond desquels

passent des reflets fabuleux… et tout est oublié, le devoir du jour, le programme d'une vie morale et intellectuelle, l'économie domestique, la sainteté des serments… C'est ce monstre-là qui marche sur tout, Claude Michel ! Le monstre aux yeux d'or que rien ne peut faire dévier de son chemin dès qu'il en a retrouvé l'ornière, son chemin au bout duquel il y a… le sept de trèfle.

« Tu avais un noble cœur, Claude Michel ! et tu es devenu le bourreau de la petite Lottie ! et le désordre de ta pensée est si réel que tu t'imagines que c'est elle qui t'a trahi !…

« Tu en profites pour maudire le genre humain et déclarer que tu vas vendre maintenant ton talent au plus offrant ! Prétexte admirable (et dont tu es la dupe toi-même) à satisfaire encore ton vice ! Ce que tu vas chercher en poussant la porte de ce magasin célèbre dans l'art de populariser la beauté, c'est de l'argent pour jouer, tout simplement ! Appelle donc les choses par leur nom… et cesse de t'offrir en holocauste à la muflerie humaine… Tu seras plus bas qu'elle, tout à l'heure, si les larmes d'un enfant ne viennent te sauver !… »

Ce que l'on vient de lire est à peu près le sens du discours que M. Blé était en train de tenir à Claude Michel, qu'il venait de rencontrer sur le boulevard. M. Blé n'était pas joueur. Il n'était que paresseux et il avait, lui, un programme de vie dont il ne s'écartait point et qui était d'en faire et de s'en faire le moins possible ! Fier d'une aussi belle ligne droite dans sa façon d'être avec les hommes et avec lui-même, il s'estimait tout désigné pour faire de la morale à un ami qu'il ne trouvait jamais de même, toujours en expédition pour quelque catastrophe nouvelle, naviguant de la bohème au snobisme, quittant la salopette pour le smoking, la petite Lottie pour une princesse et finalement « gaspillant les dons admirables qui lui avaient été départis par le Créateur ! »

… Car enfin Claude Michel avait cette chance inqualifiable d'avoir beaucoup de talent et de n'être point né paresseux !…

Qu'allait-il en courir une autre (chance !), et que demandait-il aux cartes ?... S'il n'avait pas été joueur, il aurait été le plus heureux des hommes, plus heureux que M. Blé lui-même, qui avait, lui aussi, beaucoup de talent mais qui souffrait, dans le fond, de ne point le prouver plus souvent !...

– Une fois pour toutes, lâche donc tes sacrées cartes et lâche-moi aussi ta grande dame, et fiche le camp t'enfermer quelque part avec Lottie !... J'irai te regarder travailler !

– Ne me parle plus jamais de Lottie !

Et Claude pénétra dans le magasin dont il a été parlé tout à l'heure.

M. Blé essayait vainement de retenir son ami par le vêtement... N'y parvenant point, il le suivit en l'accablant, à mi-voix, des pires injures...

Hélas ! il n'y avait rien à faire ce matin-là de Claude Michel... jamais il ne l'avait vu aussi fou !...

Ils se trouvaient dans la fameuse maison de bronze Barbet-Vicome ! Que de fois les représentants de cette grande marque étaient venus chez Claude Michel pour « l'acheter ». Claude les avait toujours mis à la porte avec l'indignation d'un véritable artiste qui ne veut pas tomber dans la camelote ! Il n'en fut que mieux reçu ce jour-là dans le bureau de M. le directeur ! Cet empressement était significatif. Du reste, l'un et l'autre n'eurent point de mal à s'entendre... Nous ne donnerons point le détail de l'opération. Que l'on sache seulement que Claude engageait follement ses œuvres ; désormais il allait travailler pour la clientèle de ces messieurs ! Ah ! on lui versait de l'argent !... beaucoup d'argent !... Il sortit de là avec des billets plein ses poches !

– Voilà où t'a conduit le jeu ! s'écria M. Blé en sortant de ces luxueux locaux sur la plupart desquels il n'avait cessé de cracher en attendant Claude, enfermé dans le bureau de M. le directeur. (Il avait même un peu crachoté sur les « objets d'art »

qui l'entouraient.) Voilà où t'a conduit le jeu !... à te vendre à la maison Barbet-Vicome !... Sois maudit !...

– En attendant, si tu as besoin d'argent – et tu en as besoin – en voilà ! fit Claude en sortant de sa poche une liasse.

– Jamais de la vie ! Je ne veux pas toucher à cet argent-là ! Et j'aime mieux passer ma vie à ne rien faire que de travailler à ce prix-là !... Eh bien, tu n'es pas dégoûté !... Tu vas faire des dessus de pendule... et des presse-papiers et des garnitures de cheminée !... toi qu'on a appelé le *sculpteur de la lumière* !

Claude Michel éclata de rire.

– Ne ris pas comme ça, tu me fais mal ! protesta M. Blé.

– Tu ne sais pas par qui je vais faire faire le travail ? demanda Claude. Par le prince Sima !... et je signerai !... Si tu trouves que ça n'est pas risible, ça !...

– Non ! je ne te trouve pas drôle ce matin ! Mais qu'est-ce que tu avais besoin de tout cet argent, bon Dieu ?...

– Écoute, fit Claude qui, décidément, semblait avoir perdu la tête... avant de jouer je vais tenter une chose...

– Tu m'étonnes !

– Si ! si ! (Et il se pencha à l'oreille de M. Blé comme s'il lui confiait un mystère, un mystère...) Surtout n'en dis rien à personne !... Il s'agit de l'honneur d'une femme.

– Aïe !...

– Je vais essayer (il mit ses mains en cornet contre sa bouche et tout contre, tout contre l'oreille de M. Blé), je vais essayer d'enlever la princesse Irène !...

– Va jouer ! hurla M. Blé. Va jouer tout de suite ! Où y a-t-il un tripot que je t'y conduise !... (Il criait si fort que les passants se retournaient et même que certains s'arrêtaient espérant une

querelle solide.) Tout, tu entends, tout vaut mieux que ce que tu viens de trouver là !…

– Monsieur Blé, je vous prie de vous calmer !… On nous regarde, on nous écoute ! reprit Claude sur le mode glacé… et je vous ai recommandé la discrétion…

– Ta princesse ! continuait à hurler M. Blé ! ta princesse !… C'est une… c'est une…

– Je devine ce que tu vas dire… Tais-toi ! commanda Claude.

Alors M. Blé prit Claude par le revers de son pardessus et, le lui secouant avec une énergie farouche, il déclama :

> Mille poignards tournés contre mon sein
> Me feraient moins de peur qu'une aiguille en sa main.

Après quoi il lâcha Claude, retournant dans sa cabane à lapins par l'entonnoir du faubourg Montmartre.

Claude sauta dans un taxi et se fit conduire à l'hôtel Fedorovitch en murmurant :

– Ce M. Blé prend ma princesse pour une couturière…

# II

# Sombre intrigue

Claude arriva chez la princesse Irène dans un état d'esprit des plus violents. Reçu dans les appartements intimes, il demanda la femme de chambre de la princesse et lui dit qu'il fallait qu'il vît sa maîtresse sur-le-champ.

– Mais j'ai ordre de ne la point réveiller avant midi ! M^me^ la princesse est rentrée si tard, ce matin, ou du moins si tôt !... ajouta-t-elle avec un malicieux sourire à l'adresse de l'artiste.

– Écoutez, Emma, j'ai une chose très, très importante à dire à votre maîtresse... une chose qui ne supporte aucun retard... Bravez la consigne ! La princesse vous en remerciera et moi aussi !

Là-dessus il lui mit un billet dans la main.

Cédant à tant d'éloquence, la soubrette s'éloigna et revint quelques minutes plus tard en faisant un signe à Claude.

Elle l'introduisit dans ce curieux cabinet dalmate qui servait de fumoir à Irène et qui communiquait directement avec sa chambre.

La princesse arriva bientôt, mais tout ensommeillée sous sa lourde chevelure, bâillant comme une bête, montrant ses dents

aiguës et le fond d'une gorge rose, et des prunelles luisantes sous ses paupières battues par la mauvaise nuit.

Elle était enveloppée dans une étoffe de soie qui cachait moins qu'elle ne soulignait des formes lentes à se déplacer… Elle se jeta tout à coup sur le divan, se pelotonna sur elle-même, le menton sur ses genoux qu'entouraient ses bras magnifiques, cerclés d'ambre et d'or, la tête penchée, sa chevelure pendant tout d'un côté, et il put croire qu'elle allait s'endormir ainsi après avoir bredouillé quelques syllabes incompréhensibles et qui pouvaient signifier : « Qu'est-ce qui vous prend ? »

Il avait envie de se jeter sur elle… Son parfum de bête de luxe et de plaisir sortant du refuge cubiculaire l'avait saisi si brutalement qu'il recula pour résister à toute la sauvagerie qui se déchaînait en lui. Il ouvrit la fenêtre. C'était le printemps… Il y avait un peu d'orage ; d'en bas montait une odeur pénétrante de poussière mouillée, une brise passa, douce à fermer les yeux. Il se retourna et dit :

– Il me prend que je vous aime !

– Et c'est pour ça que vous me réveillez !

Cette fois, il ne résista plus… Oui, il se jeta sur elle et il la réveilla tout à fait « en vérité ! » Il avait pris ses tempes entre ses mains démentes, en l'injuriant. Et elle put croire devant sa bouche en fieu qu'il allait moins lui imposer un baiser que la mordre… Elle glissa entre les mains de ce fou comme une couleuvre et elle étendit le bras derrière elle.

Deux domestiques parurent. Il les connaissait bien, deux gars admirables, deux ex-professeurs de gymnastique, Bara et Marco, qu'elle avait pris à son compte, à titre d'esclaves, et qu'elle exhibait sur le seuil de ses antichambres, les jours de réception en prenant un soin touchant d'expliquer que ces deux cariatides immobiles étaient, quoi qu'on pût en penser, tout à fait vivantes et capables, sur un signe de son petit doigt,

d'assassiner, sans cérémonie, la première personne dont le bout du nez lui déplairait, en vérité !

C'était grotesque ! Claude, bouillant de rage, haussa les épaules…

– Je vous jure que c'est une faute de goût ! lui jeta-t-il. Ça ne se fait plus !… On n'a pas ça chez soi !… Je les ai assez vus !… Enlevez-les !… Si encore vous aviez amené ça de Slavonie… Tenez ! je vous pardonnerais deux nègres ! Mais d'anciens professeurs de gymnastique !…

Elle se mit à rire et, sur un nouveau signe d'elle, ils disparurent.

– Vous êtes drôle, en vérité, ce matin ! Vous avez bien fait de venir ! Mais savez-vous que vous m'avez fait mal !…

– Je l'espère bien ! Vous l'avez mérité !…

Et il lui dit tout ce qui débordait de son cœur… son adoration jalouse, et que pour elle il avait tout quitté, tout brisé !…

– Je ne suis plus qu'un misérable pantin entre vos petites mains cruelles… Depuis que je vous ai revue, il m'est impossible de travailler… Vous le savez bien ! Quand je suis en face de vous, l'ébauchoir me tombe des mains ! Non ! non ! je n'ai plus d'amour pour le travail !… Je n'ai même plus d'amour-propre… C'est affreux ! Je n'ai plus d'amour que pour vous !… Et cela seul importe !…

Et il déclarait ne rien regretter (il parlait, il parlait toujours, débitant les banalités du vocabulaire amoureux pendant qu'elle l'écoutait, sans l'interrompre, avec curiosité. Elle avait reprit sa pose, le menton aux genoux, mais elle lui avait abandonné une main qu'il pétrissait comme de l'argile)… ne rien regretter… si elle l'aimait !… Elle avait tout fait pour le lui faire croire, et c'est ce qui lui donnait l'audace de lui parler ainsi. Seulement il fallait… il fallait qu'elle comprît bien qu'il était au bout de sa pa-

tience !… Il consentait à être son esclave, assurément, *mais son esclave aimé* !… Est-ce qu'elle comprenait bien cela ?…

Elle lui répondit en remuant gentiment sa petite tête, sa petite tête aux yeux luisants sous la lourde chevelure, simplement elle lui répondit :

– Cher !… cher !… *Bara et Marco attendent depuis plus longtemps que vous !*

Il leva le poing sur elle. Elle ne broncha pas.

– Adieu ! fit-il. Je ne vous reverrai plus jamais.

– C'est que vous ne m'aimez donc pas ! fit-elle d'une voix soudain très dure. Bara et Marco m'aiment, eux !… C'étaient des artistes, eux aussi, des artistes dans leur genre, en vérité… et qui se sont faits mes domestiques pour être avec moi, toujours ! pour avoir le droit de rôder autour de moi comme un chien rôde autour de son maître. Ça, c'est de l'amour !… De temps en temps je laisse un mouchoir à la place que je quitte et ils se le disputent férocement, en silence, ils se déchirent sans un mot… Ils m'aiment, mais vous, vous ne m'aimez pas ! Qu'avez-vous fait pour moi ? Rien !… Eux ils m'ont donné la seule chose qu'ils avaient au monde : la liberté !… et vous, vous, que m'avez-vous donné, Claude ?

– Dieu me garde, répliqua Claude avec un sourire sinistre, de me mettre en ligne avec ces messieurs ! Je leur abandonne le terrain… J'aime à faire du sport, mais pas avec les professionnels !… Je vous laisse à vos lutteurs, madame… Mais, puisque vous me questionnez, je vais vous répondre. Voici ce que j'ai fait ce matin. J'ai vendu presque ma liberté et j'ai donné plus que ma vie !… Claude Michel appartient maintenant à la maison Barbet-Vicome ! Mais il a de l'argent et il venait vous dire : Vous qui êtes la reine de toutes les fantaisies, ayez donc celle de vous rendre libre pendant quelques semaines et partons tous deux pour le rêve… celui que vous voudrez, mais celui que vous rem-

plirez ! Et après la réalité pourra venir, je ne la crains pas !... Tenez, partons pour Venise !...

– Je t'aime ! dit la princesse Irène. Assieds-toi... là, près de moi, plus près... En vérité, tu as fait cela !... Plus près encore... Sais-tu que c'est très beau, ce que tu as fait là !

– Oui, c'est très lâche !...

Elle se tut un instant.

Il se demandait ce qu'elle méditait. Il était sur une défensive farouche. En dehors de son désir de brute, « il ne voulait rien savoir... » Et toujours il se rappelait Amalia... Il l'avait présente devant ses yeux comme au temps des nuits vénitiennes, et cette vision lui brûlait les veines. C'était un fait cependant qu'Amalia, fille du peuple, n'eût point occupé sa pensée quinze jours après sa disparition et que son image eût pu très bien céder la place à celle de Bianca, par exemple, qui l'avait consolé à Turin. Ceci était dans l'ordre des choses possibles... Mais Amalia princesse, il ne la connaissait pas, il la devinait seulement ! Elle avait beau être la même femme, c'en était tout de même une autre !... une autre qu'il entrevoyait et dont la seule pensée l'embrasait... Amalia, d'abord, ne se défendait pas... et tout était là : cette femme qui se donnait en tant qu'Amalia et qui se refusait en tant que princesse !... Il y avait de quoi en devenir fou !...

Qu'est-ce qu'elle allait encore lui raconter ? Ah ! il se méfiait ! il se méfiait !... Il n'avait jamais été autant sur ses gardes que depuis qu'elle lui avait dit « Je t'aime ! » Tout cela c'était encore des mots... « *Words ! words !* » soupire Hamlet qui s'y connaissait en discours « à la mie de pain », comme disait M. Blé.

C'était elle maintenant qui lui tendait la main. Elle avait un petit air maternel et consolateur qui lui donnait envie de la gifler, elle susurra :

– Cher, cher… j'ai pitié de vous !… (Déjà elle avait cessé le tutoiement… attention !…) Oui, j'ai pitié… vous avez raison… il vaut mieux vous éloigner… me dire adieu pour toujours !… Vous parlez de souffrir !… Quel enfant vous êtes, en vérité !… Je dis que c'est quand nous nous aimerons que vous souffrirez !… Mon pauvre ami… je suis une femme terrible… On ne vous l'a pas dit ?… Une femme fatale ! c'est le mot que me disent tous mes amis… tous mes amis qui me connaissent… et qui savent ! Il faut réfléchir à cela, cher ! Moi, je n'y puis rien en vérité… rien que vous avertir ! Vous me plaisez infiniment… infiniment !… Tout à l'heure, vous avez été odieux… odieux !… J'ai peur pour vous !… pour toi, Claude !… Je t'aime !… Va-t'en… adieu !… adieu !… je vous prie !

Sa main l'écartait et le retenait à la fois… C'est lui qui lui arracha la sienne.

– Quand ?… finit-il par lui demander cyniquement, en serrant les dents avec ce geste coutumier de la mâchoire qui le faisait ressembler à un enfant rageur…

Elle se leva, lui mit la main aux épaules, le regarda longuement… avec des yeux d'une pitié universelle, et elle soupira en hochant la tête :

– Oui !

– Où et quand ?…

Elle le lâcha, releva de ses mains habiles sa chevelure d'ébène, la tordit doucement, et pendant qu'elle édifiait sur sa tête légère, que balançait son col de cygne, un chignon étrange, elle lui donna les détails les plus précis :

– Impossible de nous voir dehors… Je suis espionnée par la police du prince… Vous avez vu Olivier cette nuit ? Je suis sûre qu'il en est… Vous ne savez pas ce que je risque ! Mais il faut bien risquer quelque chose dans la vie !… Écoutez !… il y a le gala de samedi pour l'anniversaire du prince. Vous êtes invité.

Nous attendrons que tout le monde soit parti… Maintenant vous savez où et quand !… Adieu, cher !

Elle lui tendit la main.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa follement.

– Le crois-tu maintenant que je t'aime ? soupira-t-elle en s'écartant de lui.

Emma entrait et annonçait :

– M. le comte Sima demande si Madame peut le recevoir.

Elle regarda Claude qui s'en allait et répondit en lui souriant :

– Vous direz au comte que j'ai la migraine… et que je n'y suis pour personne !

En quittant les appartements de la princesse, Claude aperçut en effet la silhouette du comte, qui sembla s'enfoncer dans le mur à son approche…

En revanche, dans le moment qu'il traversait, pour sortir de l'hôtel, le grand vestibule du rez-de-chaussée, il vit se glisser l'ombre de la mère Ultrogoth qui, elle, semblait sortir du mur.

Cette demeure paraissait toujours à Claude truquée comme un château du Moyen Âge… avec des portes secrètes, des escaliers dans la muraille, des trous béants qui, peut-être, allaient s'ouvrir sous ses pas, comme des oubliettes… Il n'en était rien ; c'était un hôtel de construction assez récente avec ses portes de service tout simplement et ses escaliers réservés à la domesticité ; mais les tentures qui dissimulaient ces portes, les lourds rideaux qu'il fallait soulever pour passer d'une pièce dans une autre et toute cette mosaïque sur les murs, tout ce décor byzantin parlait à l'imagination et faisait revivre les ombres du passé. Sans compter que la figure d'Ultrogoth, apparue sur un coin de vieille tapisserie, ne manquait point d'un certain cachet diabo-

lique auquel on ne résistait pas… On faisait comme Claude Michel, on fuyait…

La vieille, elle, continua de se faufiler dans les corridors et finit par se heurter, comme par hasard, au comte Sima, qui paraissait de la plus méchante humeur du monde et qui l'agrippa au passage et l'entraîna dans ce coin de la galerie que la princesse avait fait transformer en atelier. Le bloc de glaise sur la sellette était encore à peu près informe sous ses langes. Rien n'ennuyait la princesse comme une séance de pose, même avec Claude Michel. Au bout de quelques minutes, elle se levait, le quittait sous n'importe quel prétexte, revenait un quart d'heure plus tard tout habillée, prête à sortir, disait qu'elle avait oublié quelque course urgente et l'entraînait avec elle dans Paris.

Claude ne voyait, du reste, à cela aucun inconvénient. Chose curieuse : cette jolie femme, qu'il désirait éperdument, n'inspirait pas l'artiste ; Irène était « barrée » sérieusement par Lottie…

– Viens ici, vieille !… j'ai deux mots à te dire !… Tu as peut-être croisé Claude Michel sur ton chemin ? Nous serons tranquilles ici pour causer. Certes, nous ne risquons point de rencontrer cet abominable garçon dans cet atelier improvisé pour lui ; mais si cela continue, il y a des chances pour que l'on ne voie plus que lui dans l'appartement de la princesse.

La vieille fit une révérence et avec une grimace horrible laissa tomber ces mots :

– Monsieur le gomte, fous n'avez que ce que vous méridez !… La princesse n'est pas gontente te fous… di tout ! di tout !…

– Je m'en doute, car elle vient de refuser de me recevoir.

– Elle est fatiguée ! Elle est rentrée tard !…

– Pourrait-on savoir où elle est allée ?

– Dieu seul le sait ! c'est une bedide gurieuse !

– Il fut un temps où elle me priait de l'accompagner dans ces expéditions, puis ce fut le tour d'Olivier de Blangy.

– Un enfant !

– … Puis de ce Claude Michel qui ne la quitte plus !

– Cela n'a aucune importance, je vous assure, monsieur le gomte !…

– Comment ! aucune importance… Elle a refusé de me recevoir et je viens de voir Claude Michel sortir de chez elle.

– Oui ! oui ! et je suis descendue vite pour voir sa figure… Il avait une bonne figure ! Il paraissait bien gontent !

– Écoute, vieille !… je donnerais bien quelque chose, fit le comte un peu pâle, pour savoir exactement où ils en sont tous les deux. Je me suis fait beaucoup de tourment, mais je me raisonnais, je connais la princesse, avec elle il ne faut jamais se fier aux apparences, c'est quand on la croit tout à fait folle qu'elle pratique la plus austère vertu ! Et je tremble quand je lui vois ses airs de petite fille qui ne pense qu'à ses chiffons et à ses poupées.

– Exactement où ils en sont… che fais fous le tire, monsieur le gomte !… Monsieur le gomte sait gombien che lui suis dévouée !

– Va donc, vieille ! Tu seras bien payée, va !

– Si monsieur le gomte ne croit pas à mon désintéressement, ch'aime mieux me daire !… Il faut que monsieur le gomte le sache pien !… Tout gompte fait, ch'en suis te ma boche ! oui… oui… monsieur le comte, te ma boche ! car je connais tes gens qui me baieraient beaucoup plus cher bour que che me daise !… Ceci bien entendu, che reste à la disposition de monsieur le gomte, et che fais lui tire « exactement » ce qu'il demande.

Exactement, matame la brincesse a tonné son bremier rendez-fous t'amur à Claude Michel pour la soirée de gala de samedi, dans son appartement, après le départ des invités.

Cette fois, le comte était devenu aussi blanc que le plastron de sa chemise…

– Et tu me dis que ça n'a aucune importance ! râla-t-il. Affreuse vieille !… tu t'entends bien avec la princesse pour me faire souffrir !…

Ultrogoth se leva.

– Atieu ! che m'en fais !…

Il fallut qu'il la suppliât de se rasseoir et elle se fit bien prier, elle lui dit avec un grand air de dignité outragée :

– Il me semble, monsieur le gomte, que je m'entends surtout avec vous pour vous livrer les secrets de Mme la princesse… un secret comme celui-là que l'on ne pourrait jamais payer assez cher !… Fus me l'avez payé téjà par fotre ingratitude !…

– Elle ne m'aime donc plus ?… demanda le comte en joignant les mains comme un enfant.

– Si ! si ! elle fus aime tuchurs… c'est fous qui ne l'aimez plus !… elle est plus malheureuse que fous !… Che la gonnais bien, depuis le temps !… Che l'ai connue, matame la princesse, toute bedide !… bas blus haute que ça !… Che lui disais déjà la bonne aventure à Zara… dans la maison de son père ! Déjà elle avait gonfiance !… Et depuis, chaque fois que je l'ai revue, elle m'a raconté toute sa vie !… pour que je lui donne de bons conseils et que je lui dise l'avenir… Elle a un avenir magnifique… magnifique !… Monsieur le comte veut-il que je lui dise l'avenir ?…

– En ce moment, le présent seul m'occupe ! répliqua le comte impatienté, mais qui n'osait pas trop bousculer l'horrible femme… Alors, ce rendez-vous ?

– Matame la princesse essaie de se distraire, reprit Ultrogoth, mais soyez tranquille… elle me l'a dit… elle ne pense qu'à vous !… Et moi, je vous le répète : tout est de votre faute, monsieur le comte, voilà la vérité !

Et comme l'autre ne comprenait pas ou faisait celui qui ne voulait pas comprendre, elle se pencha et dit à voix basse :

– Si cela avait dépendu de M^me^ la princesse, il y a longtemps que matame la brincesse et monsieur le comte seraient unis tefant Tieu et tefant les hommes bour tuchurs !…

Sima regarda la vieille comme s'il avait vu le diable lui-même, c'est-à-dire le démon qui est au fond de votre conscience, et que l'on sent là, présent dans un coin sombre, dont on s'est détourné longtemps, le tentateur que l'on ne veut pas interroger mais qui, de temps à autre, parle quand même et dont la face redoutable, un beau jour, surgit des ténèbres avec des lettres de soufre sur le front, entre les deux cornes… des lettres qui vous dévoilent, dans un affreux éblouissement, votre intime, votre plus secrète pensée.

Il se signa et il soupira :

– Mon oncle Karl a été pour moi comme un père… Que Dieu lui donne longue vie !

– Vous l'aimez bien ? ricana la vieille.

– Oui ! oui ! je l'aime bien, j'aime bien mon oncle Karl !… répéta Sima comme pour s'enfoncer cette pensée au fond, tout au fond de lui-même, à la place de l'autre !…

– C'est pien ce que je bensais !… glapit Ultrogoth. Mais gomme on tit… « on ne beut bas aimer tut le monte et son oncle ! »

Il la laissa partir. Ce n'était pas la première fois que leurs entretiens secrets se terminaient sur ces phrases vagues dont le sens avait une précision qui l'épouvantait… et qui, pendant les

jours, lui faisait craindre de rencontrer les yeux de la princesse, la voix aussi de la princesse ; il la redoutait quand elle prononçait en chantant et en roulant les *r* : « Mon cherr… cette Ultrogoth, vous ne vous en séparez plus !… Que pouvez-vous rrraconter, comme cela, des aprrès-midi entièrres !… Vous l'aimez donc d'amour, en vérité ! »

En quittant le comte Sima, Ultrogoth se fit annoncer chez le prince Karl ! Il était souffrant, cassé, morose, grelottant dans une épaisse robe de chambre, devant un énorme feu de bois, dans son cabinet de travail.

– J'apporte à Son Altesse ce qu'elle m'a demandé, dit tout de suite Ultrogoth. C'est une nouvelle qui fera cesser toutes ses inquiétudes et qui prouvera à monseigneur que je ne suis pas indigne de sa gonfiance… Matame le brincesse a donné rendez-vous au comte Sima dans son appartement, samedi prochain après le gala… quand tout le monde sera parti !…

Du coup, comme l'avait si bien annoncé Ultrogoth, les inquiétudes de monseigneur prenaient fin. Il était définitivement fixé. Il en conçut une telle satisfaction qu'il se redressa sur son fauteuil comme s'il venait d'être galvanisé… Et puis il retomba, la bouche ouverte, mais ne laissant échapper aucun son. Il faillit en trépasser.

# III

*Elle ne m'aime pas !... C'est un petit malheur !*
*Vous ne me verrez pas me pendre de douleur !*

Était-ce une idée fixe ? Depuis quelques jours il semblait bien à M. Modéran qu'il était suivi !...

Il ne pouvait plus faire un pas dans la rue sans voir se déplacer « une silhouette insolite » qui avait commencé à le surprendre, puis à l'inquiéter, enfin qui avait fini par le rendre malade, tout simplement...

D'abord cette silhouette était à transformations : tantôt elle avait l'apparence d'un ancien officier de cavalerie, et M. Modéran n'en menait pas large, tantôt elle avait la mine beaucoup plus humble d'un petit bourgeois retraité, et M. Modéran était prêt à lui demander des explications, tantôt enfin on eût dit un vil mercenaire ou quelque cireur-commissionnaire en rupture de sa boîte et M. Modéran courait derrière elle « pour en avoir le cœur net ». Mais au premier carrefour la mystérieuse silhouette s'évanouissait comme une fumée au crépuscule et « ni vu, ni connu », il n'y avait plus personne...

Un jour même, M. Modéran, qui prenait toujours son apéritif à son petit café du Sentier, avait été frappé par l'obstination avec laquelle un jeune homme qu'il n'avait jamais vu dans ces

lieux l'observait à une table voisine, le fixait en murmurant des paroles incompréhensibles et en suçant avec acharnement l'extrémité de son crayon, puis, après l'avoir ainsi dévisagé, prenait des notes hâtives… Cette fois, il n'y tint plus et se précipita sur ce cynique espion.

Le jeune homme exprima un étonnement sans borne et montra un carnet sur lequel il était en train de relever les commandes de la journée. C'était un employé de commerce qui débutait dans la soierie et à qui M. Modéran finit par offrir l'apéritif.

Tous ces incidents dénotaient un état d'âme maladif et qui avait pour origine cette affreuse aventure dans laquelle M. Modéran avait été si singulièrement compromis par la légèreté, l'étourderie, peut-être même par la malice du bon poète Théodore ! Car enfin M. Modéran avait fait arrêter un innocent, dans cette terrible histoire de Bardison… Et quel innocent !… le célèbre Casimir lui-même ! le détective privé le plus puissant, le plus redoutable de l'Europe, celui qui, son tube de Crookes en main comme un bâton de maréchal et lançant ses rayons X à travers les mystères les plus impénétrables, pouvait s'écrier (voyez affichage) :

*« J'arrête tout et rien ne m'arrête ! »*

Eh bien, M. Modéran avait fait arrêter cet homme-là !…

Ah ! il avait fait un beau coup !…

Assurément, l'affaire avait été étouffée et M. Casimir lui-même s'était arrangé pour qu'elle fît le moins de bruit possible. Mais il ne devait pas l'avoir oubliée ! Depuis qu'on l'avait remis en liberté (et avec quelle précipitation, mon Dieu !), il devait passer son temps à rechercher qui pouvait bien être ce monsieur d'aspect placide et tout à fait bonasse qui avait tout à coup fait explosion, en sommant le commissaire d'arrêter sans plus tar-

der l'illustre Bardison, le roi des escrocs, l'empereur des grecs, en affirmant qu'il le connaissait, que c'était bien lui, qu'il ne connaissait que lui !...

Depuis, quelle existence !... M. Théodore ne s'était plus montré à la maison ! Il avait bien fait, celui-là !... M. Modéran aurait bien voulu faire comme lui ! Il s'attendait à tout et à pis encore ! M^me^ Modéran essayait en vain de le calmer... ses nuits n'étaient qu'un cauchemar... Noémie qui, sous ses dehors un peu extravagants, était la meilleure des filles, voulut l'emmener à la campagne... mais non ! non... pas la campagne, pas ça !... Cette petite maison isolée au bord de la rivière, avec la haine de M. Casimir autour !... Il valait encore mieux la ville ! Il s'y sentait plus perdu... plus perdu pour M. Casimir... et plus en « sécurité » pour lui... si tant est qu'il y eût désormais quelque sécurité pour lui ! Enfin, M. Modéran se déguisait, lui aussi, un peu ! Depuis cette nuit funeste, il s'était fait raser entièrement...

Maintenant, il ressemblait tout à fait à un « cher vieux gentleman »... et Noémie, qui le trouvait mieux ainsi, s'était reprise d'une grande affection pour lui !

Pour ne point lui faire de la peine, elle ne recevait plus le bon poète Théodore que lorsque M. Modéran n'était pas là !...

Or, ce jour-là, M. Modéran, rentrant à l'improviste vers les sept heures du soir, surprit sa femme en grande conversation avec M. Théodore. M. Modéran ne se montra point tout d'abord, et écouta aux portes... cependant qu'une ancienne phrase mémorable chantait à nouveau dans sa cervelle en feu : « Il y a quelque chose... quelque chose qui va mettre tout le monde d'accord ! »

La voix de M. Théodore disait :

– *Le cher vieux gentleman* m'en veut-il toujours ?

– Oui, mon ami, il vous en veut toujours, répondit la voix calme de Noémie, et si j'étais à sa place, je vous en voudrais

peut-être davantage ! Ou vous vous êtes joué de M. Modéran ou votre erreur est inexcusable. Voici maintenant le célèbre Casimir notre ennemi ; nous nous en serions bien passés !

– À Dieu ne plaise, soupira M. Théodore, que je me sois payé la tête du cher vieux gentleman ! Elle vous est trop chère, petite marquise, pour que je ne lui garde point tout le respect qui lui est dû. J'ai beaucoup voyagé ; et, sur mon chemin, j'ai quelquefois rencontré l'illustre Bardison. Il était toujours déguisé et se présentait avec une figure toujours nouvelle… Ce monsieur, avec sa fausse barbe, sa perruque et ses lunettes et ses singulières façons dans une salle de tripot, m'avait mis en éveil. J'ai cru que c'était Bardison et comme je n'ai jamais rien eu de caché pour votre mari, je lui ai fait part de mon imagination… Il a eu le tort de la prendre au sérieux !… Enfin, petite marquise, je viens vous faire mes adieux ! Je n'oublierai jamais toutes vos bontés pour moi. Tout de même, ajouta la voix de M. Théodore, non exempte d'amertume, si l'on s'est moqué de quelqu'un ici, ce n'est pas de M. Modéran !… Vous m'avez joliment mené en bateau, petite marquise !…

– Ce que j'aimais en vous, mon cher Théodore, c'était votre âme ! je vous l'ai toujours dit !…

– Pleurez donc, madame, car je ne vous cacherai pas plus longtemps que je l'emmène avec moi dans sa patrie !

– Et vous ? releva Mme Modéran… où sont vos larmes ?

Alors, M. Théodore, qui ne pardonnait pas à Mme Modéran de n'avoir apprécié en lui que le poète, prononça :

– Je vous laisse, madame, en souvenir de moi, ces deux vers :

*Elle ne m'aime pas !… C'est un petit malheur !*
*Vous ne me verrez pas me pendre de douleur !*

Sur quoi la porte s'ouvrit et M. Modéran apparut grand comme le monde.

– Monsieur Théodore, lui dit-il en lui ouvrant les bras, Hippolyte vous pardonne !…

On s'embrassa et, une fois de plus, M. Théodore fut invité à dîner, mais cette fois par M. Modéran lui-même…

– Il ne manque à la petite fête que M. Blé, exprima Noémie d'un air un peu pincé.

Or, dans le même moment, la porte s'ouvrit et M. Blé parut.

Une clameur sauvage accueillit son entrée…

M. Blé était en habit !… Ça ne s'était jamais vu !…

# IV

# Pourquoi M. Blé s'était mis en habit

Et il n'y avait pas de quoi rire. M. Blé n'avait jamais eu d'habit. Il avait donc loué celui-ci dans un décrochez-moi-ça quelconque et nous pouvons certifier que cela se voyait tout de suite. N'insistons pas. Le nœud de sa cravate était inénarrable. Enfin, M. Blé était tout à fait ridicule, mais il n'était pas risible. Il n'était pas risible parce qu'il avait une figure de croque-mort. Et encore, non !... Un croque-mort a souvent le nez rouge... Or le nez de M. Blé n'avait jamais été aussi blanc.

– Je vais dans le monde, exprima-t-il d'une voix lugubre. Cela vous étonne, eh bien ! et moi donc ! Mais ça ne m'amuse pas !...

– Ça se voit ! fit remarquer Noémie. Mais avant d'aller dans le monde, vous dînez avec nous ?

– Oui !... répondit la voix de plus en plus lugubre de M. Blé.

– Alors, permettez-moi d'aller mettre mes pantoufles, soupira M. Modéran. Comme toujours, sans cérémonie, n'est-ce pas ?

– Va te mettre à ton aise, mon chéri ! fit M^me^ Modéran.

– Non ! dit M. Blé, qu'il ne se mette pas à son aise, qu'il aille se mettre en habit !

– En habit ?

– Oui ! je l'emmène !

– Et où donc ?

– À la soirée de gala de la princesse Irène…

– Eh bien ! et moi ? s'exclama Noémie.

– Vous aussi, madame, allez vous habiller, repartit la voix sinistre de M. Blé, vous aussi, vous êtes invitée.

– Par qui ?

– Par moi.

– Et moi ? demanda le bon poète Théodore.

– Vous aussi !… Nous ne serons pas de trop !

– Plus on est de fous, plus on rit ! exprima M. Modéran qui, décidément, ce soir, était « à la bonne ».

– Non ! on ne rira pas ! affirma M. Blé. *Il se trame, ce soir, quelque chose d'horrible contre notre ami Claude Michel !*

M. et M^me^ Modéran et le bon poète Théodore lui-même parurent très affectés de cette détestable nouvelle. Cependant, M. Modéran tint à faire constater qu'il n'en était pas, lui, autrement surpris.

– Quand on fréquente les grands, dit-il, il faut s'attendre à tout ! Que chacun reste dans sa petite sphère, et le monde ira tout seul !

Il se tut sur la prière que lui adressa M. Blé de garder ses apophtegmes pour une autre occasion, Noémie risqua :

– La princesse est très dangereuse…

M. Théodore fit entendre que le comte Sima avait contre Claude Michel une revanche à prendre. Enfin quand chacun eut dit son petit mot, M. Blé, dont l'émotion était de plus en plus visible, raconta :

– Voici comment j'ai appris l'affaire. J'étais allé prendre l'apéritif chez Roméo et Juliette quand Lottie qui, comme vous le savez, est retournée chez eux…

– Ce n'est pas ce qu'elle a fait de mieux ! interrompit Noémie.

– La pauvre enfant a fait ce qu'elle a pu ! déclara M. Blé.

– J'aime mieux la voir là que chez nous ! manifesta tout de go M. Modéran.

– Égoïste !… répliqua M^me^ Modéran. Tout de même elle s'est bien mal conduite avec Claude Michel, et nous avons peut-être eu tort de nous intéresser à cette enfant !

– Claude Michel n'est pas digne de Lottie ! proclama la voix lugubre de M. Blé ! Cette petite est un ange et ce que son pauvre cœur à souffert « pour en arriver là » nul ne le saura jamais ! comme dit la chanson.

– Pour en arriver où ? fit M. Modéran. Pour en arriver à se laisser embrasser par des Américains ?…

– Zapara le Cruel s'est moins mal conduit avec Lottie que Claude Michel, et je ne vois pas pourquoi l'enfant aurait refusé de se laisser embrasser sur le front par ce millionnaire à qui cela faisait tant plaisir…

– Le malheur est que Claude Michel soit passé dans ce moment-là !… ricana M. Modéran.

– Si nous continuons à interrompre tout le temps M. Blé, nous ignorerons la fin de l'histoire, exprima fort sagement M. Théodore, qui ne cessait, derrière M. Blé, de faire des mines

à Noémie pour se moquer de l'accoutrement de l'artiste. M. Modéran, qui avait surpris le jeu, en prenait sa part. Les choses auraient pu fort mal tourner, car M. Blé n'était point de ceux dont on se gausse impunément ; mais son émoi était si sincère qu'il ne s'apercevait de rien.

Bientôt, du reste, tous partagèrent cette angoisse profonde. Voici de quoi il s'agissait. La petite Lottie avait pu avertir M. Blé qu'elle avait surpris une abominable conversation entre Roméo et Ultrogoth, d'où il résultait qu'un vilain coup avait été préparé, pour ce soir-là, contre Claude Michel. L'affaire devait se passer à la soirée de gala de la princesse… Des détails, Lottie ne pouvait en fournir, attendu que beaucoup de choses, dans cette conversation, lui avaient échappé, soit qu'elle n'eût pu les entendre, soit qu'elle n'eût pu les comprendre. Seulement une phrase l'avait particulièrement frappée où il était question de *l'abbaye de Monte-à-Regret*…

« Connaissez-vous cette abbaye-là, monsieur Blé ? » avait demandé la petite Lottie. Mais M. Blé qui voyait l'enfant dans la plus grande inquiétude s'était bien gardé de lui donner la moindre indication « parce que, avait expliqué Lottie, il paraît que si le coup réussit, Claude Michel irait certainement à cette abbaye-là !… »

– Et qu'est-ce que l'abbaye de Monte-à-Regret ? interrogea M^me^ Modéran.

– C'est l'échafaud ! répondit le sinistre M. Blé.

Un frisson passa dans la petite salle à manger de M. Modéran.

– Sitôt qu'elle eut entendu cette conversation, continua M. Blé, Lottie voulut, à tout prix, joindre Claude Michel. Elle épia sa rentrée et courut derrière lui dans l'escalier. Il lui lança la porte de l'atelier sur le nez en lui intimant l'ordre de ne jamais plus lui adresser la parole. Elle descendit comme une

pauvre petite fille chez la concierge et là écrivit quelques mots qu'elle mit sous enveloppe, et qu'elle pria cette brave femme de remettre, sans perdre une minute, à Claude. La concierge redescendit avec la lettre toujours sous son enveloppe. Claude n'avait pas voulu la lire. La malheureuse enfant ne savait plus que faire, quand elle m'aperçut poussant la porte du bar. Elle m'y rejoignit et n'eut point de mal à me convaincre d'aller moi-même avertir Claude de ce qui se passait.

– Et alors ? interrogea l'assistance d'une voix unanime.

– Et alors Claude s'est mis à rire !... de ce rire qu'il a depuis quelque temps, de ce rire qui vous fait mal au cœur... Il ne peut pas entendre prononcer le nom de Lottie. Entre nous, il l'aime toujours et il n'a jamais aimé qu'elle. Et en ce moment ce n'est pas de la princesse qu'il souffre, c'est de Lottie !... Il ne peut pas encore comprendre qu'elle l'ait quitté avec tant de simplicité et de décision. Il y a des hommes qui s'imaginent que tout leur est dû et qui se croient tout permis. Il s'était permis, en passant, de devenir fou d'une princesse, mais il restait bien convaincu que, cette folie-là passée, il retrouverait Lottie... Lottie avec son doux sourire, ses yeux de myosotis et ses larmes rentrées. Pauvre enfant ! elle ne s'est jamais plainte. Son amour pour Claude, dont elle ne m'a jamais parlé, est comme un secret qu'on lui aurait dérobé, et qu'elle demande qu'on lui rende... un secret qui ne regarde plus personne et qui doit mourir dans nos cœurs sinon dans le sien. Sa douleur ne provoque aucune réflexion, mais seulement notre pitié. Outragée comme elle l'a été, oubliée comme elle croit l'être, enveloppée d'un cercle d'horreur que trace autour d'elle la double infamie de Roméo et d'Ultrogoth, elle eût pu se répandre en de plaintives récriminations auprès de ceux qui, pendant un instant si court, avaient pu croire comme elle à son bonheur... Non ! jamais !... pas un mot de tout cela !... Il a fallu qu'elle surprît cette affreuse machination contre celui qu'elle aime pour que nous apercevions un coin de son intime délire. Claude Michel est un misérable !

– Et vous, vous êtes en train de devenir amoureux de Lottie ! prononça Mme Modéran.

– Madame ! répliqua M. Blé, je n'ai jamais été amoureux que de vous !... et vous n'en avez rien su !... Vous voyez que je pourrais l'être de Lottie sans danger pour personne... Le sentiment de l'amour est pour moi une chose qui n'a rien à faire avec celui que le commun des hommes désigne de ce nom... Il est fait d'une parfaite sympathie pour l'objet que j'admire et de la grande satisfaction que sa seule présence me procure... Je crois qu'il doit y avoir quelque chose de cela dans l'extase des bienheureux dont nous parlent les saints livres... Enfin, ce sentiment, compris ainsi, concorde assez avec ma paresse naturelle qui m'interdit de fonder une famille, et aussi avec une certaine droiture qui est en moi et qui me défend de convoiter la femme d'un ami !...

– Merci, monsieur Blé !... fit entendre M. Modéran qui semblait un peu oublié dans tout cela.

Quant à Mme Modéran elle avait rougi jusqu'aux oreilles... et c'est d'une voix bien petite et embarrassée qu'elle ramena la conversation sur l'affaire Claude Michel.

– Que vous dirai-je de plus ? grogna M. Blé. Il a ri !... Il a exprimé le désir que l'on s'occupât désormais beaucoup moins de lui, au bar des Artistes ! Enfin il prétend que si Lottie a entendu réellement de pareils propos, c'est qu'on avait justement espéré qu'elle les lui répéterait. Il paraîtrait que le comte Sima a partie liée avec la vieille Ultrogoth et que ce joli monsieur ne serait pas autrement fâché de voir un peu moins souvent Claude chez la princesse Irène !... Ne pouvant l'en chasser lui-même, il a peut-être cru qu'il lui donnerait à réfléchir en lui inspirant de la peur.

« – C'est bien, répondis-je à Claude Michel, puisque tu t'obstines à aller dans cette soirée, je t'y accompagnerai !

« – Toi ! s'écria-t-il. Mais, mon cher, tu n'as pas d'habit !

« – J'en aurai un, répliquai-je. Donne-moi seulement quelques invitations…

« Cette fois, il rit de bon cœur. Il me dit qu'il n'avait pas d'invitations… que ça ne se passait pas tout à fait chez la princesse comme au bal Pæan, que je pourrais cependant emmener quelques amis, que la princesse en serait enchantée… qu'elle tenait à avoir le plus d'artistes possible… qu'il y avait ce soir-là comme une sorte de réception monstre pour l'anniversaire du prince…

– Je ne suis pas artiste, fit remarquer assez sèchement M. Modéran.

– Je ne suis que poète, exprima M. Théodore.

– Vous êtes des amis de Claude Michel, et cela me suffit ! trancha M. Blé. Il en aura besoin ce soir, je le crains !… Je suis donc allé louer un habit (que voilà !) chez la mère Ultrogoth. Là, j'ai revu Lottie. Elle était comme folle. Quelqu'un lui avait appris ce que c'était que l'abbaye de Monte-à-Regret… Elle m'a fait jurer de ne pas quitter Claude de la soirée !…

Pendant que M. Blé tenait ces propos inquiétants dans l'hospitalière demeure de M. Modéran, la petite Lottie s'échappait de chez la mère Ultrogoth et allait se poster devant l'hôtel des Fedorovitch.

Elle avait dû apprendre quelque chose de nouveau, car son agitation était extrême et elle finit par se faire remarquer des agents chargés du Service d'ordre, qui l'écartèrent à plusieurs reprises… Enfin, vers dix heures, elle vit descendre de voiture Claude Michel. Elle se précipita, mais si malheureusement qu'elle glissa et vînt s'abîmer le crâne sur l'angle du trottoir. Elle poussa un cri qui fit tressaillir Claude, mais il avait déjà un pied sur les marches de l'hôtel et il continua son chemin.

# V

## Où M. Blé se laisse séduire comme les autres et où M. et Mme Modéran en apprennent de belles sur le compte du bon poète Théodore. – Triste mésaventure qui s'ensuivit…

La soirée, chez les Fedorovitch, était des plus brillantes. Toute la gent diplomatique se présenta chez le prince Karl qui, surmontant un accablement qui le tenait enfermé depuis plusieurs jours dans ses appartements, tint à recevoir lui-même ses invités aux côtés de la princesse. Irène resplendissait, ce soir-là, d'un éclat magique.

Elle était curieusement et magnifiquement habillée de lourds brocarts. C'était bien là une lointaine et somptueuse princesse de Slavonie, avec son voile brodé d'or, sa couronne et son collier de perles énormes, et ses boucles d'oreilles en forme de crotales. Sima ne la quittait pas des yeux… Sur le minuit, le prince pria le comte de le remplacer… Il n'avait plus que la force de se traîner chez lui, exténué…

À ce moment, l'assistance n'avait jamais été aussi hétéroclite. La princesse se faisait gloire de recevoir tout ce qui avait un nom dans les arts à Paris et même ceux de ces messieurs qui

n'avaient qu'un nom connu d'eux seuls et qui trouvaient un titre ronflant pour se répandre dans les salons de la rue de Balzac.

M. Blé avait auprès de ses confrères un succès étourdissant grâce à son habit de l'autre siècle. Il ne s'en apercevait pas. Il avait bien autre chose à faire. Il était venu là pour garder Claude Michel et il ne trouvait point de meilleur moyen de le garder que de surveiller la princesse Irène. Ah ! pour la surveiller, il la surveillerait !...

Une ou deux fois il avait eu l'occasion de se trouver avec elle dans l'atelier de Claude. Elle lui avait produit l'effet d'une gitane redoutable, mal civilisée, hypocrite et fausse avec ses manières de princesse ridicule exotique... Jamais il n'eût soupçonné qu'elle pouvait « rendre » cette magnificence !...

Tout à coup, la princesse s'aperçut que ce pauvre M. Blé était un objet de risée sournoise pour tous. Elle vint à lui et lui offrit son bras. M. Blé y posa la main avec un sentiment de juste orgueil, en jetant un regard circulaire pour constater que son triomphe ne passait point inaperçu ! C'est alors seulement qu'il s'aperçut de certains sourires... Il y avait là, entre autres, une demi-douzaine de secrétaires d'ambassade, tout chamarrés de décorations, dont les airs lui semblèrent particulièrement déplaisants.

– C'est un peu mêlé chez vous, *madame la princesse* !... fit-il assez haut en passant devant ces messieurs.

Puis il ne s'occupa plus que de cette admirable femme qui avait eu le tact et l'intelligence de choisir comme cavalier servant, au milieu de tous ces mufles, un des rares hommes susceptibles de la comprendre : lui, monsieur Blé !...

– Savez-vous à qui vous ressemblez, madame ? À Isabelle d'Este, marquise de Mantoue ! Notre époque est incapable de vous apprécier !... Vous êtes une grande dame de la Renaissance et je regrette de n'être point Léonard de Vinci !...

– Benvenuto Cellini avait aussi bien du talent ! répondit en souriant la princesse.

– Merci, madame !… Compris !… C'est tout à fait joli ce que vous me dites là… mais hélas ! M. Blé n'est que M. Blé et restera toujours M. Blé !… Voyez-vous, *madame la princesse,* je suis un artiste, c'est vrai… et peut-être un grand artiste… mais mon malheur ou mon bonheur – je crois à mon bonheur en ce moment, ajouta-t-il avec une nuance tout à fait charmante de galanterie – est d'être avant tout et surtout un contemplatif… Après vous avoir admirée, *madame la princesse,* ne serait-ce pas trop vous demander que de me conduire dans certain petit cabinet dalmate dont j'ai ouï parler et dont je voudrais, à mon tour, contempler les merveilles ?… Mon ami Claude Michel m'a parlé plus particulièrement d'une certaine coupe, rehaussée d'or et de pierreries, qui est, paraît-il, d'un travail incomparable…

– Mais comment donc, monsieur Blé !… Mais je suis ravie, tout à fait ravie… Dites-moi, monsieur Blé, est-ce que vous croyez que votre ami Claude m'aime un peu ? Je ne suis pas sûre de cela ! Vous, qui êtes son ami, dites-moi donc la vérité…

– Et vous, *madame la princesse,* l'aimez-vous ? demanda brutalement l'artiste.

– Beaucoup… je l'aime beaucoup, je vous assure !

– Eh bien… je voudrais bien être à sa place… mais il ne me céderait pas la sienne ! Et c'est tout ce que je puis vous dire pour le moment, pardon, excuse, *madame la princesse* !

– Vous êtes drôle, monsieur Blé… vous êtes vraiment drôle !… Vous m'amusez énormément… é-nor-mé-ment !… Tenez, c'est par ici ! Voici le cabinet dalmate… et voici votre coupe… C'est du travail indien, monsieur Blé ! Je crois que l'on n'a jamais fait mieux !

– Jamais ! attesta M. Blé en extase… Regardez cela, madame la princesse… Quelle merveille de taille ! et ces rehauts de

pierreries !… ces végétations, ces tiges de jacinthes aux fleurs de topaze !… ces iris de rubis aux feuilles d'émeraude !… et ces acanthes !… et l'enroulement des anses !… et, dans les reliefs de la paroi, comme les saillies se subordonnent aux nécessités de l'ensemble !… C'est à se mettre à genoux !

– Restez debout, monsieur Blé ! et puisque ce vase vous plaît… il est à vous… je vous le donne !…

M. Blé ne voulait pas en croire ses oreilles !

– C'est une amie de Claude qui vous l'offre !

Ainsi, il suffisait d'être un ami de Claude pour recevoir un cadeau pareil ! Qui donc avait dit que cette femme-là était sans cœur ? On l'avait calomniée !… Encore une victime des clabauderies et de la méchanceté publique !… C'était une grande dame, certes !… et dont la fantaisie brisait le cadre ordinaire dans lequel se meut la gent bourgeoise ! Mais est-ce qu'il allait lui en faire un crime, lui, un artiste !… Au fond, il comprenait que Claude ait été ébloui ! On l'eût été à moins !…

À propos, où donc était-il, Claude ? Il avait hâte de le revoir, maintenant, pour lui dire tout le bien qu'il pensait de sa magnifique hôtesse…

Claude était au jeu ! C'est là qu'il le retrouva, dans le salon où se trouvaient également M. et M^me^ Modéran et le bon poète Théodore.

– Eh bien ! lui demanda Noémie avec un sourire, que devient ce fameux complot contre la sûreté de notre ami ?

– Tout cela est absurde ! déclara M. Blé. *Nous sommes ici dans le monde !… chez des gens du monde !* et non au coin d'un bois !… *Il suffit, du reste, d'avoir parlé deux minutes avec la princesse…*

– Deux minutes ! releva M. Modéran, mais, mon cher » vous l'avez accaparée !... À vous tout le succès de la soirée !... Bravo, monsieur Blé !

Quant à M. Théodore, il ne disait rien... Il jouait et il était fort occupé de gagner, comme toujours !

M. Blé prit congé à l'anglaise... Il avait assez vu tous ces gens-là... L'histoire de Lottie ne tenait pas debout... et il avait hâte d'emporter chez lui le fameux vase... son vase ! Il s'en fut donc trouver la princesse et lui demanda la permission d'emporter son bien tout de suite. Irène rit beaucoup de cette précipitation *et ne le retint pas* !... Et quand il se fut emparé de l'objet magnifique mais encombrant qu'il avait enveloppé dans son pardessus, il s'enfuit par un escalier de service, sur le derrière de l'hôtel, comme un voleur !

« Comme cela, se disait-il, je suis plus sûr qu'elle ne reviendra pas sur son idée ! »

À quelques moments de là, M. Modéran, cherchant M. Blé, vint faire, lui aussi, un petit tour dans le cabinet dalmate. Il s'aperçut encore qu'il était suivi... en tout cas, qu'on ne le perdait pas de vue... Craignait-on qu'il dérobât quelques-uns de ces trésors !... *De fait, il y avait là un précieux coffret qui montrait, sous une vitrine, d'illustres bijoux de famille.*

Mais que voulait à M. Modéran ce singulier invité derrière lui, genre anglais, qui ne le quittait pas plus que son ombre ?... Il s'en retourna, agacé, dans le salon de jeu. La petite fête semblait tirer vers sa fin... les salons où l'on dansait se vidaient, traversés par la silhouette falote et désolée de M. Olivier de Blangy... mais on continuait à jouer ferme. Le bon poète Théodore se préparait à partir, emportant le sac.

Tout à coup M. Modéran devint pâle comme un mort et se mit à trembler. Il venait de reconnaître M. Casimir, dans l'invité « genre anglais » !... Quelques autres singuliers hommes, éga-

lement déguisés, *pensaient-ils,* en hommes du monde, étaient sur ses talons. Et voilà que M. Casimir ferme la porte du salon des jeux et dit :

– Messieurs, pas de scandale !... J'ai promis à la princesse qu'il n'y aurait pas de scandale... mais elle ne peut laisser plumer ses hôtes plus longtemps par le plus redoutable grec qui se soit jamais rencontré !... Messieurs ! Vous avez ici le fameux Bardison !... (Quel tumulte soudain ! quel arrêt du jeu ! quelle stupeur ! quels regards échangés entre partenaires !)... le fameux Bardison ! répéta M. Casimir, Bardison qui se déguise sous la personnalité du poète Théodore !...

Quelle bousculade !

Et que faisait M. Modéran ? M. Modéran, qui était près de s'évanouir, revenait à la vie sous le flot de son indignation.

– Le poète Théodore ! s'écria-t-il. Le poète Théodore serait Bardison !... C'est une infamie ! Je ne laisserai pas dire une pareille chose devant moi !... Il n'y a pas de plus honnête homme au monde que le bon poète Théodore, et c'est moi qui l'ai présenté à Mme la princesse !...

– *C'est nous !* appuya Mme Modéran, pour le moins aussi suffoquée et aussi indignée que son mari.

– *Nous savons !* fit M. Casimir avec un petit rire diabolique... nous savons à quoi nous en tenir là-dessus, monsieur et madame Modéran !... Allons ! ces gens-là font tous partie de la même bande ! (Il désignait M. et Mme Modéran.) Et puisqu'ils sont si amis avec le bon poète Théodore, qu'on ne les sépare plus désormais !...

C'était plus facile à dire qu'à faire, car on s'aperçut dans l'instant de la disparition du bon poète Théodore !... Les joueurs malheureux accusèrent immédiatement les Modéran d'avoir, par leur attitude extravagante, protégé sa fuite. Ils furent amplement traités de « voleurs ! »

Et il s’ensuivit une chaude algarade qui ne se termina qu’au poste, où les déclarations de M. Casimir firent conduire les deux époux, objets de la réprobation universelle.

# VI

# Rendez-vous d'amour

Il faudrait tout ignorer du jeu et des joueurs pour imaginer qu'un incident comme celui qui venait de se passer pût suspendre bien longtemps les parties. Elles reprirent bientôt comme si rien ne s'était passé… Claude, qui se sentait très surveillé par le comte Sima, après avoir dansé deux ou trois fois avec la princesse, s'était dirigé d'assez bonne heure vers le salon de jeu. Il trouvait dans cette attitude d'indifférence vis-à-vis de celle qui allait enfin combler son plus ardent désir un prétexte diplomatique des plus simples pour satisfaire en somme à une passion qui, chez lui, le disputait à l'amour.

Dans l'état d'esprit où il se trouvait, c'est-à-dire dans l'attente d'un événement qui occupait si pleinement sa pensée, il était arrivé au jeu sans défense… Il attaqua sans méthode… Enfin il débuta par un jeu d'enfer. Il s'assit à une table de poker où le moindre « pot » se chiffrait par trente louis, avec deux mille de cave au minimum… Favorisé tout de suite par une chance aveugle, il gagna une douzaine de mille francs, puis les reperdit, céda sa place et tâcha de reconquérir un peu de sang-froid en retournant faire un tour dans les salons.

C'est dans ce moment que se produisit l'incident Bardison… L'heure avançait… Quand Claude revint au jeu, il voulut se refaire au plus vite et perdit les trois quarts de ce qui lui restait.

Enfin, après des « hauts et des bas », il regarda l'heure à sa montre. Deux heures et demie ; c'était l'heure à laquelle la princesse lui avait donné rendez-vous !... Mais la « chouette » était aux enchères. Qu'est-ce qui allait l'emporter de l'amour ou du jeu ? Il prit la chouette et se rassit. Il resta là un quart d'heure, et voici ce qui se passait pendant ce quart d'heure-là...

Deux fois déjà, la princesse, qui s'était retirée dans ses appartements, avait poussé la porte de sa chambre et jeté un rapide coup d'œil dans le cabinet dalmate. Elle était enveloppée d'un déshabillé de dentelles pailletées d'or, un peu étrange, un peu « zingara », mais qui allait admirablement à sa funeste beauté, à sa figure sombre et fatale, qu'encadraient les serpents noirs de sa chevelure, à tout cet air de volupté redoutable où il y avait du désir et de la colère et peut-être pire que tout cela... de *la tragédie préparée* !

Soudain le comte Sima se présenta devant elle et la saisit brutalement au poignet.

– Il ne viendra pas, celui que tu attends ! Il joue !...

– Sima ! tu me fais mal !... Es-tu fou, en vérité ?...

Et elle le secoua, mais il ne la lâcha point... Il était horriblement jaune (sa façon de pâlir, à lui) et il lui dit une chose, une chose qu'un étudiant peut dire à une grisette, une chose d'un argot suranné et qui aurait été simplement ridicule si elle n'avait pas exprimé le dernier, le suprême outrage pour une Fedorovitch... Bref, il dit à cette princesse, avec un ricanement sournois, atroce, pendant qu'il lui broyait le poignet :

– Il t'a posé un lapin !

Ce coup d'étrivière eût fait rugir Irène si elle n'avait gardé dans cette scène stupide et fabuleuse le sentiment de la nécessité du silence... Tout de même elle se tordit si bien qu'elle roula avec Sima jusque sur le divan et qu'elle se releva la première, secouant son poignet endolori où sonnaient les anneaux d'or.

– Vous êtes un voyou, mon cher !… Un voyou, comte Sima !… et cela, vous entendez bien ! je ne l'oublierai jamais.

L'autre se relevait, se mordant les lèvres au sang, essuyant ses tempes d'un geste tremblant de fureur.

– Ne nous faisons pas de compliments, Irène, nous les méritons tous !

– Et maintenant, allez-vous-en ! ordonna-t-elle la voix sifflante, lui montrant la porte par laquelle il était entré. Allez-vous-en ! *puisqu'il va venir !…*

– Non, non, il ne viendra pas ! répéta l'autre avec une obstination affolante. Je vous le dis… Il ne viendra pas… il joue !… *Il préfère jouer, cet homme !…*

Elle se colla à lui, l'affronta : elle lui balaya la figure d'une haleine féroce, elle avait envie de lui cracher à la figure ; enfin elle lui dit quand elle put parler :

– Vous entendez, Sima… jamais !… jamais je n'oublierai cela !… *même quand nous serons mariés !…*

– Me croyez-vous donc déjà mort ? prononça une voix derrière eux.

Ils poussèrent un cri : un fantôme était là… mais un fantôme encore vivant et qui redressait toute son ancienne haute taille et qui voulait paraître terrible encore et qui parut tel à Sima qui recula, lui, avec un affreux gémissement. C'était le prince Karl. Il avait un revolver à la main… Il marcha sur Sima.

Et il était prêt à tirer mais tout à coup il chavira ; Irène dans un geste rapide avait décroché un poignard d'une panoplie contre laquelle sa main était appuyée et elle avait frappé par-derrière, avec rage… frappé plusieurs fois… comme s'il avait été nécessaire de le tuer plusieurs fois, avec cette arme terrible qu'elle avait bien en main… si bien en main… et qui avait été toute prête… toute prête sous sa main !…

Sima était tombé à genoux, anéanti d'horreur !

Elle le releva avec des mots atroces :

– *Faut-il que ce soit moi qui fasse tout ?*

Elle fouillait déjà le mort… Elle vida ses poches de ses papiers et de son portefeuille.

– Tiens, prends ça ! On ne sait pas ce qu'il peut y avoir là-dedans !… Il y a là peut-être de quoi nous perdre tous les deux !…

L'autre ne comprenait pas… ne comprenait pas.

– Et maintenant ? râla-t-il.

– Maintenant, écoute !…

Et elle lui parla bas à l'oreille… et tandis qu'elle lui parlait… la vie revenait à Sima… et la compréhension aussi… une flamme singulière apparaissait sous ses paupières meurtries…

– Écoute ! écoute ! fit-elle encore… *tu vois bien qu'il vient !…*

Et elle a une idée, encore une idée ! *encore une !…* Elle introduit la lame du poignard dégouttante du sang de Karl sous le couvercle du coffret à bijoux… des joyaux de la famille… les joyaux de la couronne de Slavonie… et elle l'y laisse…

Un signe à Sima pour qu'il disparaisse de son côté… et elle rentre dans sa chambre…

… Oui, Claude venait… venait au rendez-vous d'amour !… Il a perdu son argent, mais il lui reste l'amour !… admirable compensation !…

Il a traversé les salons abandonnés avec toutes les précautions désirables… On lui a dit le chemin qu'il fallait prendre… les portières qu'il fallait soulever… les couloirs et la domesticité

qu'il fallait éviter ! Parole ! Il se fait l'effet d'un voleur… Il suspend ses pas au moindre bruit… Il arrête sa respiration… Il écoute, il épie, il reprend sa marche tâtonnante… Il a peur d'un rayon de lune, et des images que l'astre de la nuit fait soudain surgir des angoissantes ténèbres comme pour lui demander : Que fais-tu là ?… Où vas-tu ?…

Où il va ? Eh bien, mais… il va à son rendez-vous d'amour ! Il n'est que temps !…

Ah ! voici la galerie… et la portière derrière laquelle se trouve le cabinet dalmate. Heureux Claude ! tu touches à l'une des heures les plus fortunées de ta vie… Soulève la portière, entre !… Laisse retomber la portière… Avance… Tes yeux cherchent celle qui devrait être là… La porte de la chambre, là-bas, va-t-elle s'entrouvrir ?… Quelle lueur sanglante et funèbre tombe de cette vieille lampe guillochée suspendue au plafond… Un signal ? Un signal ?… Un mot ?… Il avance… Ah ! son pied a heurté quelque chose !… Il se baisse ! Quelle est cette forme étendue… et qui paraît immense ?… Un corps !… du sang !… un cadavre !… le prince Karl assassiné ! Il crie !

Il crie, le malheureux !

Et voilà que le comte Sima apparaît, se jette sur lui et appelle, lui aussi !… Ah ! il crie beaucoup plus fort que Claude, le comte Sima !… beaucoup plus fort, il appelle !… Et les domestiques accourent… Voilà les redoutables Marco et Bara… et voilà de la lumière !… de la lumière enfin !…

Comment Claude est-il là ?… Que fait-il dans le cabinet dalmate ?… Il ne sait pas ! Il ne se défend pas !… Que dirait-il ? Que dirait-il ?…

Devant la princesse enfin accourue, elle aussi… il se laisse accuser sans répondre !

Certes ! il ne sait pas ce que c'est que ce cadavre !… Il l'a trouvé là ! Ce n'est pas lui qui l'a fait !… Étrange défense ! Pour-

quoi est-il là, lui, Claude ? Pourquoi ? *Va-t-il dire qu'il avait rendez-vous avec la princesse ?* Va-t-il la déshonorer ?... Quel regard elle lui a jeté et comme ils se sont compris, hélas !... Tout de même, il est prêt à mourir pour un regard comme celui-là !...

Et voilà comment Claude Michel fut arrêté sous l'inculpation de meurtre sur le prince Karl et de tentative de vol avec effraction. Dame ! tout s'enchaîne !... Il avait tout perdu, ce garçon, et il avait tenté de se refaire d'un coup sur les bijoux du prince. Malheureusement pour lui et pour le prince aussi, il faut bien le dire... le prince était survenu ! L'affaire parut le lendemain dans les journaux sous ce titre :

OÙ MÈNE LE JEU !

# Cinquième épisode

# LES DEUX FRÈRES

# I

# Suite des malheurs de M. et Mme Modéran

Quand M. et Mme Modéran se virent enfermés dans un petit réduit, « en attendant l'arrivée de M. le commissaire », l'accablement de M. Modéran n'eut de comparable dans son immensité que la folle imagination de son épouse. Dans ces circonstances exceptionnelles et tragiques qui vous projettent tout à coup hors du cadre de la vie ordinaire et du trantran de l'existence quotidienne, il faut bien le dire, les femmes sont supérieures aux hommes.

Ainsi M. Modéran en était à regretter d'avoir si magnifiquement couvert du manteau de sa propre honnêteté l'innocence compromise du bon poète Théodore, tandis que Noémie faisait retentir le petit panégyrique que n'auraient point renié les premiers martyrs chrétiens. Elle était prête à tout souffrir pour sa foi qui était absolue en M. Théodore.

– Veux-tu que je te dise ? s'exclama finalement Noémie. Eh bien, plus j'y réfléchis, plus je trouve qu'il pourrait bien y avoir dans toute cette histoire une vengeance de Mme Chambertain !

– Qu'est-ce que Mme Chambertain vient faire là-dedans ? soupira M. Modéran.

– Mme Chambertain, *qui a un salon littéraire,* ne me pardonne point de lui avoir pris le bon poète Théodore… Et comme elle est bien avec le gouvernement…

– Tout de même, elle n'irait pas jusqu'à nous faire guillotiner, j'imagine ?...

– On ne sait jamais avec ces femmes-là !... J'en connais quelques-unes... Elles sont capables de tout pour s'attacher le dernier homme de lettres à la mode !...

– Je ne sache point que M. Théodore soit si à la mode que cela ?

– Non ! mais elle aurait bien voulu le lancer !... Mme Chambertain a eu vent que moi aussi j'allais avoir un salon littéraire.

– Ah ! ça, non ! prononça M. Modéran, de toute son énergie un instant retrouvée. Non ! non ! et non !... J'en ai assez des beaux-arts et de la littérature !... C'est la littérature qui nous a conduits dans cet infâme tripot où j'ai follement accusé M. Casimir sur les indications de ton cher poète ! C'est la littérature qui nous vaut d'être ici, sur un banc d'infamie, dans ce sordide réduit qui n'embaume pas le benjoin, et traités comme des malfaiteurs !... Si notre concierge nous voyait, je n'oserais plus rentrer chez moi !...

– *Vous feriez bien mieux d'avouer !...* fit une voix dans l'ombre, et quelque chose remua, sur un banc, quelque chose à quoi M. et Mme Modéran, dans leur exaspération stupéfiée, n'avaient point prêté la moindre attention.

Cette chose se releva et s'assit sur le banc, à côté d'eux. Cette chose avait une casquette et un complet à carreaux, autant qu'on en pouvait juger à la lueur fumeuse et incertaine d'un quinquet.

– J'étais en train de faire un petit somme ! Surtout, n'allez pas me prendre pour un « mouton », je ne mange pas de ce pain-là... Je tiens, tout simplement, à vous donner un bon conseil. On ne vous aurait pas conduits ici, dans la situation que vous semblez occuper dans le monde, si j'en crois la toilette de

madame, on ne vous aurait pas conduits ici si vous n'aviez pas fait un sale coup !... Eh bien, avouez !... Je parle par expérience !... Moi, j'ai toujours avoué !... et tout de suite, et je m'en suis toujours bien trouvé !...

– Alors, Avinain était un imbécile... prononça M. Modéran en se reculant un peu. Qui donc êtes-vous, monsieur ?

– Monsieur, je suis voleur à la tire, de père en fils... C'est mon père qui s'est chargé de mon éducation. Elle a été soignée, je vous prie de le croire... jusqu'au jour où j'ai fait mon premier porte-monnaie j'ai reçu plus d'une calotte ! Mais avec de l'application, l'envie de bien faire et du goût pour le métier, on y arrive !... C'est une grande satisfaction pour un père quand il a réussi à se former un complice dans son fils !... Monsieur, il y a des enfants d'une précocité merveilleuse... ainsi, moi, par exemple...

– Je vivrais cent ans, interrompit M. Modéran sur le ton d'une mélancolie tragique, que je n'oublierais jamais cette conversation !

– Vous qui paraissez au courant des choses, interrogea Noémie, pourriez-vous nous dire si nous allons rester longtemps ici avant d'être interrogés ?

– Vous seriez dans un autre commissariat, je vous dirais : « Madame, prenez patience et piquez un petit somme », mais ici vous pouvez être tranquilles, M. le commissaire vient toujours faire son petit tour vers les trois heures du matin. C'est un noctambule, un homme du monde. Vous l'avez peut-être rencontré en soirée, enfin c'est M. le commissaire Mifroid !...

– Mifroid ! s'écrièrent dans une commune allégresse M. et M^me^ Modéran, nous sommes sauvés !... Mais je le croyais aux Batignolles !...

– Il vient d'être nommé ici il n'y a pas plus d'un mois... mais méfiez-vous, il est gentil comme ça dans le monde, mais il

est terrible dans le métier… et croyez-moi… avouez carrément ! avouez tout de suite !…

Sur ces entrefaites M. le commissaire de police arriva et M. et Mme Modéran furent amenés devant lui.

Sa stupéfaction fut immense mais son abord glacé… Il eut une façon d'interroger « les coupables » qui donnait une petite sueur froide à M. Modéran.

Cependant il ne se départit point d'une certaine galanterie avec Noémie à laquelle, quand il fut bien au courant des choses, il donna une leçon sévère. M. et Mme Modéran apprirent alors, sans plus en pouvoir douter, qu'ils avaient donné leur confiance et leur amitié au plus dangereux « grec » qui fût au monde. Si encore, ajouta M. Mifroid, si encore il n'avait que triché au jeu… nous nous serions contentés de l'expulser une fois de plus, mais le grec s'est doublé depuis quelque temps d'un escroc ! Pour ses débuts, il lui a fallu un coup de maître !… Il était, il y a quelques mois, dans le Midi, et était parvenu, très facilement, car c'est un enchanteur…

– Ça, oui ! soupira Noémie.

– Tu trouves ?… Moi, il ne m'a jamais « épaté », fit M. Modéran.

– Il était donc parvenu à s'introduire dans l'intimité d'une honorable famille et faisait la cour à la dame qui avait de fort beaux bijoux !… Il lui en a volé pour plus de cinq cent mille francs et lui a tiré sa révérence !

– Quelle leçon !… gémit M. Modéran. Noémie, il en voulait sûrement à ton pendentif !…

– C'est après ce beau coup qu'il est venu se cacher à Paris assez humblement, pour détourner tous les soupçons, et qu'il a surpris votre confiance. Madame Modéran, votre ami, le bon poète Théodore, c'est Bardison !

Elle en pleurait, Noémie, dans une grande détente nerveuse. M. le commissaire prononça quelques paroles de consolation et le bon M. Modéran essaya, lui aussi, de calmer la douleur de Noémie, mais elle secouait la tête.

– Qui aurait cru cela ? Il faisait de si beaux vers !

– Par exemple ! je vais te dire, Noémie, je les ai lus, moi, ses vers… les vers qu'il t'écrivait… Eh bien ! c'est-du propre !… Je ne t'en ai jamais parlé parce que j'en avais honte pour toi !… Ce monsieur, en tant que poète, était un pornographe ! ni plus ni moins ! Tenez, monsieur Mifroid, vous qui vous connaissez en vers, puisque vous en faites, est-ce qu'on écrit des choses pareilles à une femme ?

Et M. Modéran sortit d'une poche secrète de son portefeuille un papier sur lequel M. le commissaire Mifroid lut :

> C'en est fait… et ces jours que sont-ils devenus,
> Où, réchauffant Léda, pâle de volupté,
> Froide et tremblante encore au sortir de ces ondes,
> Dans le sein qu'il couvait de ses ailes fécondes,
> Un dieu versait la vie et l'immortalité ?…

– On dira ce qu'on voudra ! fit M. Modéran. Moi, je trouve ça dégoûtant !

– C'est admirable ! soupira M^me^ Modéran en essuyant ses beaux yeux.

– C'est du Casimir Delavigne !… exprima M. le commissaire Mifroid. Ce n'est pas, en effet, ce que ce poète, qui du reste ne m'a jamais beaucoup enthousiasmé, a fait de plus mal… C'est sa troisième *Messénienne*…

– Comment ! du Casimir Delavigne ! explosa Noémie, qui, de sa vie, n'avait jamais autant souffert (elle l'a dit depuis).

– Ce grec aurait pu choisir de l'André Chénier, fit M. Mifroid avec un fin sourire.

Quelle confusion ! Le bon poète Théodore envoyait en secret à Mme Modéran des vers de Casimir Delavigne ! À Mme Modéran, dont l'ambition était d'avoir un salon littéraire !...

M. Modéran, quand M. Mifroid lui eut rendu la liberté en le prévenant de se tenir à *la disposition de la justice* (!), emporta dans ses bras Mme Modéran quasi évanouie.

Elle ne revint à elle que pour descendre de fiacre en face de sa demeure. Ils avaient hâte d'être chez eux pour pleurer, dans les bras l'un de l'autre, sur leur infortune... Mais, sur leur palier, assis sur la première marche de l'escalier, ils trouvèrent M. Blé qui les attendait... avec, enveloppé dans son pardessus, sa coupe rehaussée d'or et de pierreries.

M. Modéran aurait bien envoyé au diable M. Blé. Mais M. Blé était encore en habit et cette tenue en a toujours imposé à M. Modéran. C'est, du reste, ce qui le rend si humble et même si gêné avec les maîtres d'hôtel des grands restaurants. Il n'ose rien leur commander du tout. Ils font manger à M. Modéran tout ce qu'ils veulent !...

Enfin, il fallait subir une fois de plus M. Blé, et dans un pareil moment ! Qu'est-ce qu'il pouvait bien vouloir à une heure pareille (l'aurore aux doigts de rose embrasait la fenêtre du palier et l'on commençait à entendre remuer les poubelles dans la cour) ?

Quand ils furent dans leur appartement, M. Blé leur expliqua (en démaillotant sa coupe) :

– La princesse m'a fait un cadeau... un cadeau magnifique... C'est cette coupe... Je me suis promené avec elle toute la nuit (pas avec la princesse, avec la coupe... plaisanta agréablement pour lui-même M. Blé, car, pour le moment, il n'amuse

pas les autres)… toute la nuit… Je l'avais d'abord portée chez moi… et puis je me suis dit que je ne pouvais conserver une pareille merveille dans ma cabane à lapins… et je vous l'apporte !

– Vous m'en faites cadeau ? s'écria Noémie, en extase devant l'objet d'art et déjà transportée à l'idée que celui-ci lui appartenait. Elle fera très bien dans mon salon ! (Elle n'osa pas dire dans mon « salon littéraire ».)

– Mon Dieu, oui, je vous en fais cadeau, répliqua sans élan M. Blé, mais pas pour votre salon !… Vous la mettrez sur la cheminée de la salle à manger ! *Je veux la voir quelquefois, moi, ma coupe !*

– Monsieur Blé ! vous êtes invité tous les jours !… C'est un présent magnifique !… Qu'en dis-tu, monsieur Modéran ?

– Je dis, répliqua M. Modéran, que la perspective de déjeuner ou de dîner tous les jours avec M. Blé rejetait dans un état voisin de la consternation ; je dis que si une princesse m'avait fait un présent pareil, je m'en séparerais plus difficilement !…

– Offrez-moi un palais pour l'y mettre… et je le garde !

– C'est charmant, ce qu'il vient de dire là… minauda Noémie ; au moins, voilà un artiste qui apprécie notre intérieur…

– Je t'écoute ! siffla entre ses dents M. Modéran.

Et quand M. Blé eut pris congé et qu'il entendit son pas redescendre l'escalier, il se tourna vers sa femme et s'écria :

– Je te jure, Noémie, que je me serais très bien passé de ce vase ! Tu verras qu'il nous fera avoir encore des histoires !… J'en ai assez, moi, des artistes qui apprécient mon intérieur… *et des poètes !*

– Oh ! soupira M^me^ Modéran, en chancelant à nouveau et en posant une main sur son cœur…

Il la vit pâle… prête à s'évanouir encore… Il l'enferma dans ses bras.

– *Je ne t'en parlerai plus jamais !* lui dit-il.

Ils scellèrent la paix dans un baiser et, après une nuit aussi mouvementée, M. Modéran, qui croyait avoir bien gagné quelque droit au repos, commençait de fermer les paupières quand un terrible coup de sonnette le fit se jeter hors du lit, hagard, frémissant.

– Eh bien, quoi ! dit Noémie, va voir ce que c'est !…

Les domestiques n'étaient pas encore descendus. M. Modéran passa une robe de chambre et alla ouvrir lui-même.

C'était M. Blé !

– Quoi ! c'est encore vous ! s'écria M. Modéran.

– Oui ! c'est encore moi ! jeta M. Blé.

Et il ferma d'un geste de fou la porte derrière lui.

Alors M. Modéran s'aperçut de l'extraordinaire agitation de M. Blé. Les yeux lui sortaient de la tête… Il paraissait ne pas pouvoir parler… et il agitait un journal tout frais qui sentait encore l'encre d'imprimerie. M. Modéran lui prit cette feuille des mains, et tout de suite la grosse « manchette » lui sauta aux yeux :

ASSASSINAT DU PRINCE KARL FEDOROVITCH !
ARRESTATION DU SCULPTEUR CLAUDE MICHEL

– Noémie ! hurla M. Modéran.

# II

# Pour l'honneur…

L'assassinat du prince Karl eut un retentissement énorme, non seulement à cause de la personnalité de la victime mais en raison des circonstances où s'était produit le drame et surtout parce que les nombreux amis de Claude restèrent persuadés qu'il était innocent. Dans sa prison et à l'instruction, son attitude fut admirable. Comme il l'avait fait dès la première heure, il proclama son innocence. Mais il n'accusa personne. Il se borna à dire que, lorsqu'il était entré dans le cabinet dalmate, le cadavre était déjà là !… À quoi ses amis ajoutaient que le comte Sima qui était arrivé si à propos pour faire prendre Claude n'était pas loin !…

De là à accuser le comte d'avoir tué dans une querelle le prince Karl et de s'être, du même coup, débarrassé d'un homme qui lui avait infligé le plus sanglant affront, il n'y avait qu'un pas… Il fut bien vite franchi, d'autant que personne n'ignorait à Paris les relations du comte et de la princesse. Claude Michel s'était trouvé coincé dans cette tragédie de famille et avait peut-être même été attiré dans un piège ! Tous les artistes étaient pour Claude Michel. La Butte était soulevée.

D'autre part, les amis du comte et de la princesse étaient puissants. Et puis, en réalité, tout accablait ou semblait accabler le malheureux Claude. La raison qu'il donnait de sa présence à

une heure aussi indue dans le cabinet dalmate ne tenait pas debout. Il prétendait n'être revenu que poussé par un désir d'artiste, celui de revoir la collection du prince Karl ! C'était enfantin et puis il était avéré qu'il avait quitté la salle de jeu dans un état d'esprit qui ne lui permettait guère de penser à l'art. Il avait perdu une somme importante. On fit une enquête sur sa situation financière qui était déplorable !... On le montra fréquentant les tripots, acculé à signer avec la maison Barbet-Vicome un traité dans lequel son amour de l'art n'avait, hélas ! rien à faire ! Et cet argent, il l'avait perdu le soir de l'assassinat !... Et il y avait eu commencement d'effraction du coffre à bijoux !...

Certes ! Claude n'avait qu'un mot à dire, pour expliquer sa présence dans le cabinet, mais nous savons pourquoi il ne le disait pas. Quant à la princesse, elle se bornait à déclarer qu'elle ne croyait pas Claude coupable et qu'il était victime de quelque fatalité. Rien ne prouvait que le prince Karl ne s'était point trouvé en face d'un autre que Claude, d'un autre « voleur » qui tentait l'effraction du coffre...

Tout de même, le mot qui pouvait sauver Claude, mais qui la déshonorait, elle ne le dit pas non plus !

Or, ce mot-là, il était sur les lèvres de tous les amis de Claude et aussi du Tout-Paris qui avait pu voir, pendant des semaines, la singulière et scandaleuse liaison de la princesse et du sculpteur. Partout, ils s'étaient montrés ensemble et l'on n'avait pas attendu le drame pour jaser. Le silence de Claude n'en apparaissait que plus magnanime et ce n'était pas une des moindres raisons qui rendaient sa cause si sympathique.

La princesse, au contraire, par son attitude, déchaîna une animosité qui alla grandissant jusqu'au procès. On ne lui pardonnait pas de sacrifier son amant à son orgueil et à son honneur qui, aux yeux de tous, était compromis depuis longtemps...

Mais Irène bravait l'opinion. Cette haine ne lui déplaisait pas… Pendant que Claude, dans son cachot, attendait la fin de l'instruction, elle se montrait à nouveau au bras du comte.

… Que devenait Lottie dans tout cela ?…

# III

# Ce qu'était devenue Lottie

La sinistre nouvelle apportée par M. Blé à M. et Mme Modéran plongea ces braves gens dans une douleur profonde ; non point qu'ils ressentissent le moindre chagrin de la fin prématurée de Karl Fedorovitch, mais parce qu'ils avaient une réelle amitié pour Claude Michel et qu'ils ne doutaient point que le sculpteur n'eût été victime d'une horrible machination.

Ils comprenaient le désespoir de M. Blé et la rage qu'il tournait contre lui-même, s'accusant d'avoir agi avec une légèreté criminelle en abandonnant Claude dans cette nuit fatale, et pourquoi ?... pour une coupe qu'il ne pouvait même pas conserver chez lui !

Dans son égarement il ne parlait de rien moins que d'en faire des morceaux et il fallut tout le bon sens de M. Modéran et les prières de Noémie pour sauver le petit chef-d'œuvre...

C'était Lottie qui avait raison ! Et il n'avait fallu qu'un regard de la princesse Irène pour faire oublier à M. Blé la mission qu'il avait acceptée de l'enfant. Que lui dirait-il quand il la verrait ? Oserait-il se représenter devant elle ?...

Comment ! s'il oserait ?... Mais n'était-ce point là son devoir le plus pressé : revoir au plus tôt Lottie et la faire témoigner

de ce qu'elle avait entendu chez sa tante ? Par là seulement, peut-être, on arriverait à sauver Claude !...

Si bien que M. Blé, après s'être entendu avec les Modéran qui consentaient à prendre Lottie chez eux, dans le cas où elle serait obligée de quitter le magasin de la mère Ultrogoth, se dirigea vers le bar des Artistes. Il y arriva pour trouver M. Olivier de Blangy qui faisait un déjeuner joyeux servi par Roméo et Ultrogoth, lesquels n'avaient point l'air non plus d'engendrer la mélancolie.

– On enterre le prince Karl ? fit-il simplement.

Et ce fut une parole de trop, il dut bientôt s'en apercevoir, mais M. Blé n'était pas né diplomate...

Les autres simulèrent qu'ils ne comprenaient rien à cette plaisanterie et il dut leur raconter l'événement tel qu'il l'avait lu dans le journal, cependant qu'ils en marquaient un immense étonnement apitoyé. L'arrestation de Claude Michel, cependant, ne les prit point au dépourvu... Ils déclarèrent qu'il eût fallu s'y attendre ; le sculpteur ne conservait plus, depuis quelque temps, aucune mesure dans sa passion pour la princesse. Ultrogoth lui avait vu commettre les plus grandes imprudences... aussi avait-elle pronostiqué que tout cela finirait très mal sans avoir eu besoin de lire dans les lignes de la main.

– Une affaire passionnelle ! exprima Roméo, Claude Michel sera acquitté !

Ils avaient envoyé chercher un journal par Tréfaille. Ah ! ils jouèrent bien leur jeu, et M. Blé estima qu'il n'était qu'un imbécile !

Il se glissa dans son coin habituel, demanda une croûte, du fromage et une bouteille de vin blanc... et attendit que Lottie apparût, car, pendant toute cette conversation, il ne pensait qu'à elle !... Mais elle ne se montrait toujours point et, à la fin, il dut se résoudre à demander :

– On ne voit pas Lottie !… Elle n'est pas malade ?

– Lottie ? s'exclama la farouche Ultrogoth, que ce nom seul parut mettre en fureur… ne me barlez blus t'une fermine pareille !… Elle nous a encore quittés ! pour courir où ? Tieu seul le sait !… Depuis hier soir, nous ne l'avons plus revue !… Ce sera le plus grand malheur de ma vie de m'être intéressée à une enfant aussi ingrate !… Elle n'a eu ici que de bons exemples !… et je l'ai tuchurs traitée gomme ma ville !… Voilà la régombence que ch'en ai… che la mautis !

– Ne te fais pas de bile, la mère ! grogna Roméo. Je saurai te la retrouver et te la ramener plus vite qu'elle ne le croit… et cette fois je lui ferai passer le goût de prendre l'air sans nous en demander la permission !…

– Elle est beut-être bien allée rechoindre Glaude Michel dans sa brison !…

– Il lui est peut-être arrivé malheur ? un accident ? émit Olivier de Blangy.

– Un accident ! Un accident à cette fermine ! Allons tonc !… elle ne rendre bas barce qu'elle a le bice dans la beau…

– Tais-toi, la vieille ! commanda Roméo d'une voix rude, ne détériore pas ta marchandise !…

Après ce mot horrible, on n'entendit plus Ultrogoth. M. Blé s'était levé, prêt à partir. Ces gens-là étaient sur leurs gardes ; il ne pourrait rien en tirer… Et puis, maintenant qu'il savait que Lottie n'était plus là… il n'avait plus rien à faire au bar des Artistes.

Il était déjà sur le seuil quand la mère Ultrogoth lui dit :

– Eh bien, quoi ! monsieur Blé ! fous ne bensez pas à me rendre mon hapit ?

C'est vrai qu'il avait encore l'habit de la vieille sur le dos… Ça, il l'avait complètement oublié… et, comme il avait laissé chez elle son vêtement ordinaire, il n'eut qu'à passer dans le magasin pour se retrouver bientôt, comme il disait, « dans sa peau naturelle » !

L'habit était payé d'avance. La conversation avec Ultrogoth ne fut donc pas longue. Cependant, comme la vieille lui disait : « Qu'est-ce qu'il vous a donc pris, monsieur Blé, fous qui n'allez chamais dans le monte, d'aller à la soirée de la princesse Irène ? », il répondit tout net en lui plantant son regard d'honnête homme dans les deux yeux :

– On m'avait dit qu'il se passerait là-bas quelque chose de pas ordinaire !… Malheureusement, je suis parti avant qu'on ait commencé la pièce !… parce que je vous jure que si j'avais été là, *ça ne se serait pas passé comme ça* !

Mais ça encore ce n'était pas de la diplomatie, et si M. Blé avait espéré troubler ou même surprendre la vieille par un propos aussi direct, il en fut pour son imagination, car elle lui répondit avec le plus grand calme :

– Et gomment tonc ça se serait-il bassé si vous aviez été là, monsieur Blé ? C'est-il que ça aurait été le prince qui aurait assassiné ce pauvre Claude Michel ?

Il se sauva, comprenant bien qu'il ne disait que des bêtises et qu'il n'aurait jamais le dernier mot avec ces gens-là… Cependant il aurait bien voulu les écraser, et dehors, avec le pied, il faisait rageusement le geste de marcher sur un nid de vilains insectes.

L'Ultrogoth avait vu ce geste-là… Elle rentra en disant :

– Vaut se méfier de l'olipriuz !… Il a entendu barler de quelque chose !

Olivier de Blangy demanda de quoi il s'agissait, mais sa mère ne daigna point le renseigner… Pourquoi donner du tintouin à son petit ? Celui-ci n'avait qu'à se laisser faire…

– Tu fois gomme tout marche pien, fit-elle à Olivier. Quand je te disais d'avoir de la patience… Il n'y a qu'à se croiser les bras ! *La Brovidence travaille bour nous !* Elle t'a déjà débarrassé de deux hommes qui te gênaient… Il n'en reste plus qu'un !…

– Oui, mais il reste bien ! fit remarquer Olivier. Vous qui lisez l'avenir (il ne tutoyait la vieille et ne l'appelait maman que lorsqu'ils étaient enfermés dans le magasin), vous ne pourriez pas me dire ce qu'il lui arrivera à celui-là ?

– Eh, mon Atonis !… Il lui arrivera qu'il se mariera pientôt avec la princesse Irène…

– Non ! s'exclama Olivier d'une voix sourde.

Et il était devenu très pâle.

– Ça, fit la vieille, c'est nécessaire (et elle se pencha à son oreille) *bur que tu sois drès riche un chur !…*

M. Blé, M. et M^me^ Modéran pensèrent que, du moment qu'ils n'avaient pas de nouvelles de Lottie, la petite pouvait en effet avoir été victime d'un accident…

– À moins, exprima M. Modéran, à moins que ces monstres, convaincus que l'enfant a entendu leur conversation, ne l'aient fait disparaître !…

– Ne dis pas ça ! supplia Noémie, tu me rendrais malade !… Il y a déjà assez de crimes comme ça !

– Assurément ! fit M. Modéran, nous sommes dans le crime jusqu'au cou !… Veux-tu que je te dise, Noémie… eh bien, *si j'étais à notre place… nous ferions un petit voyage !…*

– Où ça ? questionna Noémie.

– Mais où tu voudras, en Amérique ou en Chine !… Enfin dans un pays d'où on ne voit pas la rue Bochard-de-Saron !…

– C'est peut-être une idée ! acquiesça Noémie… une idée dont nous reparlerons quand nous aurons retrouvé Lottie et que nous aurons sorti Claude Michel de prison !

– Ça ! c'est un programme ! soupira M. Modéran en s'asseyant, accablé… et j'ai le temps de piocher notre itinéraire !…

Cependant, ils découvrirent Lottie le lendemain. M. Blé et Noémie s'étaient mis à relire les faits divers depuis le soir du crime et ils apprirent ainsi qu'une jeune fille s'était trouvée mal devant l'hôtel des Fedorovitch et était tombée si malheureusement qu'on avait dû la transporter à l'hôpital. Ils coururent les hôpitaux… et bientôt ils se trouvèrent au chevet de Lottie, dont on ignorait tout, le nom, l'adresse, la situation sociale…

Lottie était entre la vie et la mort… Elle y resta quelques semaines. Puis, la vie reprit définitivement le dessus… mais elle resta quelque temps encore comme innocente…

Bien entendu, on lui défendait de lire quoi que ce fût… et on lui cachait surtout les journaux.

Elle avait reconnu M. Blé et M^me^ Modéran et elle avait salué M. Modéran d'un « bonjour, mon papa Modéran » si doux, si doux, que le brave homme en avait eu les larmes aux yeux…

Mais elle n'avait qu'un nom à la bouche, celui de Claude, et elle mettait autour une indéfinissable musique de mots, douce et triste, où pleurait sa petite âme endormie… puis, après de puériles douleurs, elle avait des joies sans motif où revenait toujours le nom de Claude…

Un jour qu'elle avait la main de M. Modéran dans la sienne, elle lui dit avec sa petite voix d'ange :

– Si vous voyez Claude, vous lui direz que je sais bien que c'est moi qu'il aime !...

Ces choses-là, ça faisait sangloter M. Modéran qui s'échappait et sacrait comme un païen derrière les portes en se traitant d'idiot !

# IV

# Jacques Michel

M. Modéran, pas plus que M. Blé, ne parvint à voir Claude Michel, que le juge d'instruction tenait quasi au secret, pendant qu'il menait une enquête qui ne lui donna rien et n'ajouta rien à ce que nous avons dit.

Claude ne recevait la visite que de son avocat et de son frère, car celui-ci ne l'abandonna point dans cette horrible conjoncture.

Il trouva un homme accablé, mais ferme en ses desseins. Dès la première entrevue, les deux frères s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre.

Jacques n'avait pas cru, un instant, à la culpabilité de Claude. Il lui demanda à genoux de lui dire toute la vérité. Et comme Claude gardait le silence, il lui dit que cette vérité, tout le monde la connaissait et que c'est en vain qu'il se sacrifiait à une femme qui ne méritait que son mépris : « La princesse Irène ! Mais c'est un monstre ! »

– Tais-toi ! je l'aime !

Jacques alors sans rien dire à son frère alla chez la princesse. Il y fut reçu par une femme qui écouta ses supplications d'un air attendri… mais qui devint de marbre dès qu'il la supplia

de sauver Claude en révélant qu'elle lui avait donné, ce soir-là, un rendez-vous !...

– Il vous l'a dit ?

– Non !

– Eh bien ! alors, qu'en savez-vous ?

– Il croit que vous l'aimez ! Le malheureux ! vous ne l'avez jamais aimé !

– Je l'aime parce qu'il se tait !

– C'est un aveu !

– Répétez-le devant la justice ! On ne vous croira pas ! Vous êtes le frère !... Mais voulez-vous que je vous dise ? Eh bien, vous n'êtes pas digne d'être son frère. Sans quoi, vous le comprendriez !... Vous ne savez donc pas ce que c'est que l'amour ! Mais l'amour a soif de souffrance !... de sacrifice !... Il n'est parfait que lorsqu'il touche le fond de la douleur !... Allez donc dire à votre frère que je lui permets de parler !... de me déshonorer !... et vous verrez ce qu'il vous répondra !

Jacques courut à la prison. Il rapporta à son frère la conversation qu'il venait d'avoir avec la princesse en l'arrangeant à sa mode.

– Je sors de chez elle. Elle te permet de tout dire !...

– Oui, mais si je parle elle ne m'aimera plus !

Jacques sortit de là, brisé, étourdi, accablé par la force d'un si prodigieux amour !...

Il voulut revoir le monstre de près...

Il trouva Irène assise devant son orgue. Elle ne paraissait pas s'apercevoir de sa présence... L'harmonie où elle retrempait son âme étrange n'était point banale... L'artiste qui était en lui

se réveilla. Alors il s'aperçut que cette femme était extraordinairement belle !

Autour d'eux, peu à peu, le soir tombait. Les grands rideaux s'emplissaient d'ombre. Les choses glissaient insensiblement aux ténèbres. C'était bien l'heure de la musique et de la douleur…

Ah ! que cette musique exprimait bien le mode passionné de son âme, à elle ! et le trouble subit de la sienne, à lui !…

De son âme, à elle ? pourquoi ? qu'en connaissait-il ?…

C'étaient d'abord de grandes ondes berceuses, puis des sanglots, des déchirements, et comme des étreintes !… Et puis tout cela se résolvait soudain en une douceur inouïe qui venait mourir en caresse…

Enfin elle cessa de jouer et se retourna.

Elle avait les yeux pleins de larmes… Elle le pria de s'asseoir à sa place, et lui aussi fit entendre des sons qui les émouvaient singulièrement tous les deux.

Tout à coup, il eut une lueur de raison et il se sauva…

Mais il devait revenir… Il se donnait à lui-même une raison pour retourner auprès d'elle : le salut de son frère… mais ce n'était déjà plus cela qui le guidait… C'était la femme qui l'attirait… Et puis il eut bientôt d'autres raisons de revenir auprès de la sirène. Son frère lui confiait des lettres brûlantes d'amour… Il accepta d'être son messager. (Pouvait-il refuser cette consolation suprême à son frère ?)

Et voilà Jacques si bien pris, lui aussi, par le charme ensorceleur… qu'il commet ce crime de ne plus remettre les lettres de Claude et de garder pour lui celles de la princesse !

Quand il vient chez Irène maintenant, c'est *pour lui-même*... Et quand il revient dans le cachot de son frère, il lui ment !... Il lui dit qu'il ne la revoit plus !...

Mais quel remords en face de ce martyr d'un abominable amour qu'il lui vole !...

Qu'il lui vole !... Non, pas encore !... car la princesse ne lui a donné aucunement le droit de penser que cet affreux amour, elle le partage !... Toute l'émotion qui la saisit devant lui appartient à un autre !... Du moins elle ne parle que de l'autre !

– Dites-lui que je l'admire ! dites-lui bien que je l'aime ! que je n'ai jamais aimé que lui ! que je n'aimerai jamais que lui !... Ah ! cher, cher ami ! cher *frère* ! dites-lui qu'avant lui je ne soupçonnais donc pas ce que ce pouvait être que le véritable grand, le véritable saint amour !...

Ici un immense soupir :

– Tout le monde est avec lui !... Tout le monde espère qu'il sera acquitté !... et moi j'en suis sûre !... quelque chose me le dit !... mon cœur me le dit !... Et moi, on me maudit !... Aux yeux de tous il se sacrifie pour moi !... Et c'est la vérité !... Et c'est lui qui a le beau rôle !... le rôle magnifique !... Je l'envie en vérité !... je voudrais être à sa place... Mais que puis-je faire ? Je vous le demande !...

Second immense soupir...

– Avouer que nous étions d'accord pour nous rencontrer cette nuit-là... Cela est affreux et terrible pour une honnête femme ! Mais je le ferais... Je le ferais de grand cœur, de tout mon cœur, je vous assure, si cela pouvait servir à quelque chose ! Oh ! j'ai bien réfléchi !... tant réfléchi ! (Ici elle porte les mains de Jacques à son front brûlant.) Les nuits entières je ne dors pas !... Voyez-vous, Jacques, laissez-moi vous appeler Jacques, comme je l'appelais Claude ! *Vous êtes mon frère ! N'êtes-vous pas mon frère ? Oui ! vous êtes mon frère en véri-*

*té !* Voyez-vous, Jacques… eh bien ! on dirait tout simplement, tout simplement que nous nous étions entendus pour assassiner le prince Karl ! Voilà ce que l'on dirait ! Et cela serait plus épouvantable que tout ! Et il serait sûrement condamné (sanglots qui gonflent la gorge, qui la font haleter) et moi aussi !… Mais moi, cela m'est tout à fait égal !… Tout à fait, cela je vous le jure sur le salut de mon âme ! C'est lui qu'il faut sauver ! Que l'on me maudisse donc ! Que l'on dise que je suis une femme abominable, une femme sans cœur, comme l'ont dit si souvent ceux qui ne me connaissent pas ! Peu m'importe, en vérité. Lui, il sera acquitté ! Il sera acquitté ! et c'est le principal, n'est-ce pas ?

Elle lui pétrissait les mains, s'enroulait autour de lui avec des gestes apparemment inconscients, tout à la pensée de l'autre (en vérité), et il avait une envie féroce de l'étreindre sur son cœur et de l'y étouffer, ce monstre haïssable, ce monstre qui mentait avec une astuce de procureur retors *mais qui aimait peut-être l'autre tout de même !…* mais qui souffrait peut-être de son mensonge… mais qui, dans son égoïsme farouche, était peut-être amoureusement reconnaissante à l'autre de son silence !

Et de quel droit en doutait-il après les lettres qu'il avait lues et *qu'il n'avait pas remises* !

Mais le monstre, ce n'était pas elle ! C'était lui !…

Jacques était un honnête homme. Il se ressaisit. Il résista. Se rendant parfaitement compte de l'infamie où il glissait, il fit appel à toutes les forces de sa volonté un instant retrouvée pour redevenir lui-même, pour cesser d'être le jouet d'une passion insensée. Dans son repli moral, il se jugea, et durement. Mais il fut encore plus étonné qu'horrifié de la rapidité avec laquelle il avait perdu le sens.

Toute sa droiture passée et le sincère amour qu'il avait pour Marie-Anne ne l'avaient point préservé. Il fallait croire au chant de la sirène, mais il n'est dangereux que pour les malheu-

reux qui en approchent, et Jacques résolut de ne plus franchir le seuil de l'hôtel Fedorovitch, ni de rien tenter pour revoir Irène.

« Irène, sirène !… Fuyons ! dit-il… mais fuyons sincèrement, comme un honnête homme, sans tourner la tête. » S'il tournait la tête, il ne serait point changé en statue de sel comme la femme de Loth, qui avait voulu jeter un dernier regard sur la cité de tous les vices, mais il cesserait d'être le Jacques Michel qu'aimait Marie-Anne pour devenir n'importe quoi d'ignoble entre les mains de cette femme qui ne l'aimait pas. Cela avait déjà commencé…

Il revint au domicile conjugal, ce soir-là, comme à un port de refuge… et il serra sa femme dans ses bras avec tant de force qu'elle en fut surprise. Depuis quelque temps, Marie-Anne s'était parfaitement aperçue du grand changement qui s'était brusquement fait dans l'attitude, dans les manières de Jacques, avec elle et même avec son enfant. Mais, incapable de soupçonner la vérité, elle avait mis cette transformation sur le compte du désespoir que son mari avait éprouvé des malheurs de Claude et sur les horribles préoccupations de toute nature que devait incessamment faire naître une affaire aussi redoutable…

Elle non plus ne croyait pas Claude coupable, mais qu'il se fût mis dans la situation où sa culpabilité pouvait apparaître évidente à d'autres… voilà ce qu'elle ne lui pardonnait pas ! Et puis si elle ne le croyait pas capable de voler, pouvait-elle affirmer qu'il n'avait pas frappé le prince Karl, sans préméditation, certes !… mais enfin, tout arrive. Quand les hommes sont autour d'une femme comme cette princesse Irène, il n'y a plus rien d'impossible !…

En attendant, ils portaient le même nom que celui qui allait passer en cour d'assises et l'idée que Claude pouvait être condamné et envoyé au bagne la faisait frémir.

Ah ! combien elle excusait Jacques de ses absences prolongées, de ses silences distraits. Il oubliait parfois de l'embrasser.

Il n'entendait plus le babil de son enfant. Il continuait d'être là-bas, dans la prison, avec l'autre ! Cher Jacques ! Elle ne l'en aimait que davantage de tout ce qu'il souffrait dans le silence de son cœur et de tout ce cher bonheur intime dont il était momentanément frustré.

– Jacques ! Jacques ! serre-moi encore dans tes bras ! Depuis des semaines, je ne me suis sentie dans ton cœur comme ce soir… Nous apportes-tu une heureuse nouvelle ?

– *Je te rapporte mon amour !* prononça-t-il d'une voix grave.

– Oh ! Jacques, je savais bien qu'il n'était pas parti très loin, ton amour… Pourquoi me parles-tu ainsi ? Pourquoi me regardes-tu ainsi ?… tu me fais peur ! As-tu donc cru que je pensais que tu ne m'aimais plus !… Ah ! mon Jacques !… tu étais si préoccupé et c'était si naturel !… Le petit et moi nous en pleurions bien un peu, dans les coins… mais ce n'était pas sur nous que nous pleurions… c'était sur toi… sur toi qui ne nous disais rien de ce qui pouvait nous faire souffrir… Mon Jacques, dans ces moments de douleur, nous ne t'avons jamais autant aimé !…

Voilà ce que Jacques entendit. Ce n'était pas le chant de la sirène cela, mais celui d'une honnête et brave et héroïque petite maman qui trouva tout de suite le chemin de son cœur. Il se crut sauvé… Il ne retournera point à l'hôtel Fedorovitch…

*Ce fut la princesse Irène qui vint chez lui !*

Ah ! il y a des femmes qui ne reculent devant rien ! Elles allient, avec une tranquillité souveraine, l'inconscience à la plus froide férocité.

Voilà un homme dont elle avait besoin, car il pouvait lui être funeste auprès de Claude, cela elle l'avait compris tout de suite dès leur première entrevue, et elle avait fait immédiatement le nécessaire pour détourner Jacques du prisonnier. Dans le moment qu'elle pouvait le croire bien à elle, il s'échappait, il

se reprenait… elle ne le voyait plus… Eh bien ! férocement elle allait le relancer !… jusque chez lui ! *jusqu'auprès de sa femme et de son enfant !*… Là était l'inconscience !…

Ces femmes-là se meuvent dans le bonheur des autres sans même leur faire la grâce de le soupçonner, et l'idée qu'un de leurs gestes imprudents ou leur folle fantaisie puisse détruire un foyer, séparer deux cœurs, apporter la catastrophe là où régnait la sérénité, ne leur vient même pas à l'esprit… Pour elles, rien n'existe qu'elles… Peu leur importe, quand elles ont passé, ce qu'elles laissent derrière elles !… Elles ne se retournent pas, elles !… Irène, qui avait trouvé Jacques seul chez lui, avait laissé en s'en allant son parfum… Et ce fut fini de la paix du ménage…

Quand Marie-Anne rentra, elle s'arrêta dans le vestibule, les narines battantes, le cœur oppressé… Quelle femme était venue là ? On ne pénètre point dans un honnête intérieur avec des parfums pareils !… L'atmosphère de la famille était empoisonnée… Elle ouvrit les fenêtres.

Elle trouva Jacques dans son cabinet, encore sous l'impression de la visite qu'il venait de recevoir… Il était très pâle et avait l'air fort gêné…

– Qui donc est venu ? demanda-t-elle la voix tremblante et dans une inquiétude grandissante.

– Tu ne le devinerais jamais ! fit-il en détournant les yeux et en faisant de menus rangements, dans son bureau, c'est la princesse Irène !

– Elle, ici !

– Oui, c'est assez audacieux !

– J'espère que tu l'as mise à la porte ?

– Non ! elle venait m'entretenir de Claude !

– Je pense bien !… Pourquoi serait-elle venue ici ?… Et que t'a-t-elle dit ?

– Elle m'a dit qu'elle aimait Claude et elle ne m'a pas caché qu'il se sacrifierait pour elle !…

– Et elle accepte cela ? Et tu ne lui as pas dit que son premier devoir était de crier la vérité, quoi qu'il pût arriver !

– *Il y a longtemps que je lui ai dit tout cela !* fit Jacques ne s'apercevant pas qu'il mettait ainsi sa femme au courant de ses entrevues antérieures…

Quand il s'en aperçut, il était trop tard ! Elle était maintenant aussi pâle que lui.

– Alors, tu la voyais, cette femme ? Et tu ne me l'as jamais dit ?

Ce fut un cri qu'elle poussa. Le cri de son instinct de femme outragée, d'épouse qui voit s'écrouler en une seconde dix années de bonheur !

– Ah ! Jacques ! Jacques !

Elle se laissa tomber sur un siège, les mains jointes dans une crispation démente, les yeux grands ouverts, immenses, hagards. C'est qu'elle avait une réputation, cette femme ! Aucun homme ne lui résistait. Elle avait pris Claude, et maintenant elle lui prenait Jacques ! Et elle était venue ici ! Chez elle ! Chez eux ! Ne se disant pas : je peux la rencontrer, elle, l'épouse, la mère, la femme qui devinerait tout, au premier coup d'œil ! Car on ne cache pas ces choses-là !

– Ah ! voilà pourquoi. Voilà pourquoi tu étais si loin de nous, ces temps derniers. Pourquoi tu n'entendais pas notre voix ! Pourquoi tu ne nous entendais plus t'aimer.

– Ma chérie ! ma chérie !

– Pourquoi *tu me rapportais ton amour*. Tu me le rapportais de chez elle. Jacques, Jacques, j'ai envie de me tuer…

C'est en vain qu'il l'entourait de ses bras… elle le repoussait avec frénésie. En vain qu'il voulait la faire taire sous les plus douces protestations… elle ne les entendait pas ! elle ne les écoutait plus à son tour… Elle suffoqua… Il dut lui faire respirer des sels. Enfin une crise salutaire de sanglots la laissa sans force sur sa poitrine et quand elle fut un peu calmée, il lui dit :

– Sur la tête de notre enfant, tu vas tout savoir !… Je vais jurer de tout te dire, comme tu vas jurer de me croire… sur la tête de notre enfant, Marie-Anne !

Elle jura. Alors il lui dit toute la vérité ! Et comment il avait pénétré chez cette femme et comment il avait subi son emprise démoniaque… et comment il s'était ressaisi à temps… Maintenant il était sauvé !… Il n'avait jamais aimé que Marie-Anne !… il n'aimerait jamais qu'elle !…

Elle l'écoutait en hochant la tête avec des soupirs d'enfant. Maintenant elle était un peu rassurée… Elle lui serrait nerveusement les mains.

– Dis-moi bien tout… tout !

– Mais je t'ai tout dit, ma petite Marie-Anne !…

– Comment se fait-il qu'elle ait osé venir ici ?

– Écoute, Marie-Anne… Il y a chez cette femme quelque chose de bizarre… quelque chose d'étrange que je ne parviens pas à m'expliquer moi-même…

– Mais quoi, par exemple ?

– Eh bien ! il y a du bon et du mauvais !

– Ah !

– Oui, cela t'étonne… continua Jacques, mais écoute-moi bien, voilà ce que cette femme est venue me dire. Rien ne la forçait, en somme, du moment où nous l'imaginons sans conscience et sans cœur…

– Enfin, telle qu'elle est !

– Oui, ma chérie, telle qu'elle est ; rien ne la forçait à m'avouer que le soir du crime elle avait, en effet, rendez-vous avec Claude…

– Mais personne n'en a jamais douté ! Elle ne risque rien en l'avouant…

– Ne sois pas injuste, Marie-Anne… N'écoute pas ton excusable irritation et suis-moi bien… Si ! elle risque quelque chose, et tu vas voir quoi !… Elle risque de faire condamner Claude à la peine capitale !…

– Elle t'a fait croire cela !…

– Elle a mieux fait que de me le faire croire, elle m'a dit : « Je vous le ferai répéter par quelqu'un qui s'y connaît en matière pénale !… » Et elle m'a cité le nom de l'un des premiers magistrats de la cour d'appel, un de ses amis à qui elle a tout raconté et qui lui a donné le conseil de se taire ! Il ne fait point de doute que, si elle parlait, le procès prendrait une autre tournure ; il ne s'agirait plus de meurtre, mais de préméditation de meurtre, c'est-à-dire d'assassinat sur la personne du prince Karl !… En tout cas, ce serait à craindre !…

– Des sornettes ! d'abominables sornettes, auxquelles tu t'es laissé prendre !… Décidément, ces femmes-là n'ont qu'à ouvrir la bouche pour que vous les croyiez, vous autres hommes !… Et comment s'appelle-t-il, son magistrat ?… Elle ne t'a pas dit son nom, naturellement !

– Si, c'est M. Calot-Ménard ! L'avis de M. Calot-Ménard est que Claude sera acquitté. Il n'y a, en somme, contre lui, que des

preuves morales et sa présence sur les lieux à laquelle, sans qu'il en soit autrement question, le jury saura bien donner un motif… En tout cas, il conseille à la princesse de risquer, sans rien déranger, cet acquittement !… Après, s'il y a eu condamnation, elle pourra parler !… Et ce sera le fait nouveau… On verra alors ce qu'on aura à risquer !

– Quelle misère ! s'écria Marie-Anne. Et l'on appelle cela de grandes amoureuses !… Mais si c'était moi et s'il s'agissait de toi, mon Jacques, crois-tu que je pourrais m'abaisser à tous ces calculs de robin ?… Ah ! comme je leur crierais que si on t'a trouvé là, c'est parce que je t'y attendais !… Enfin, quelle a été la conclusion de votre entrevue ?

– Il doit y avoir demain une consultation secrète pour arrêter la ligne de conduite à tenir au procès entre M. Calot-Ménard, la princesse et moi…

– Et tu vas y aller, et tu vas te retrouver avec cette abominable femme ?

– Maintenant, je n'ai plus rien à t'apprendre, fit Jacques. Je n'irai que si tu me le permets !

– Et où doit avoir lieu cette entrevue ?

– Chez M. Calot-Ménard.

– Eh bien, vas-y !… Mais, mon Jacques, pense à moi tout le temps… pense à nous ! Ne nous abandonne pas, même pour Claude, ni surtout pour elle… C'est tout ce que je te demande.

Le lendemain, Jacques alla donc à cette fameuse entrevue, mais il avait menti à sa femme… Le conciliabule secret ne devait pas avoir lieu chez le magistrat, mais bien chez la princesse… Il y arriva vers les quatre heures de l'après-midi et ce ne fut pas sans émotion qu'il se retrouva dans l'hôtel de la rue Balzac.

Là, on lui dit que M^me^ la princesse était souffrante et on le fit attendre quelques instants, puis la première femme de

chambre vint le chercher et l'introduisit auprès d'Irène. Celle-ci était couchée. Elle avait changé d'appartement… la partie de l'hôtel où avait été assassiné le prince ayant été condamnée.

– Vous voyez, fit-elle, je vous reçois comme un vieil ami de la famille, sans cérémonie… et comme au grand siècle, mon très cher… dans ma ruelle… Je suis un peu souffrante, en vérité !… J'ai une migraine… tenez ! touchez mon front !… il brûle, donc !… Mais prenez un fauteuil… là, asseyez-vous !… et parlons de notre affaire… c'est le principal, n'est-ce pas ? Il faut que je vous dise tout de suite que Calot-Ménard ne viendra pas !… Non ! je suis allée le voir en vous quittant hier… et naïvement, n'est-ce pas, je lui ai dit mon désir de nous rencontrer tous les trois…

– Mais je croyais que c'était entendu ! fit Jacques.

Elle lui prit la main et ne la lui lâcha plus… et il ne fit aucun effort pour la lui retirer… Au fait, jamais il n'avait été aussi bouleversé devant une femme. Elle le recevait sans cérémonie, mais avec quelle coquetterie ! Jacques ignorait encore ce que pouvait être une femme de luxe comme celle-là dans son intimité… dans l'intimité de sa chambre… jamais il n'avait vu une aussi belle migraine… aussi langoureuse, aussi troublante dans sa grâce apprêtée sous les soies transparentes… et ce parfum… qui avait fait crier d'horreur Marie-Anne et qui le retenait tremblant et prisonnier…

Comment eût-il eu le courage de se fâcher ? Évidemment ! elle l'avait encore trompé… mais elle avait été tellement de bonne foi !… Elle avait si bien pensé, « en vérité », que ce Calot-Ménard consentirait à venir à ce rendez-vous !…

– Au lieu de cela, cher, figurez-vous qu'il a bondi !… Il ne veut pas que son nom soit prononcé !… C'est une affaire secrète entre lui et moi ! m'a-t-il dit… et il cessera de me donner ses conseils et sa protection qui nous est très utile, cher, très utile… si je mets un tiers dans nos confidences… Il a un peu raison !

C'est un haut magistrat !... Il ne peut pas se compromettre, n'est-ce pas ? Il ne faut pas lui en vouloir, mon ami ! Dites que vous ne lui en voulez pas !... ni à moi non plus... n'est-ce pas, mon ami... mon frère... dites-moi quelque chose qui me console, je vous prie... je suis si malheureuse...

Et, lui tenant toujours la main, elle roula sa tête sur cette main. Il sentit l'embrasement de son front, la caresse de ses cheveux.

Quand il sortit de l'hôtel Fedorovitch, Jacques ne regrettait plus la fâcheuse idée qu'avait eue Calot-Ménard de se refuser au rendez-vous de la princesse... Plût au ciel qu'il y fût venu !

Il était sept heures du soir... l'heure de rentrer dîner chez lui... Il n'osa pas. Il envoya un commissionnaire avec un mot d'explication pour Marie-Anne. Le rendez-vous avec C.-M. avait été remis après le dîner... et il dînait avec l'avocat de Claude...

Il ne rentra chez lui qu'à une heure du matin, espérant trouver Marie-Anne endormie. Il avait passé tout ce temps à essayer de se débarrasser de l'image brûlante de l'autre autant que de son parfum... mais il avait encore l'une et l'autre sur lui quand il poussa la porte derrière laquelle Marie-Anne l'attendait.

Elle ne s'y trompa point... Son Jacques ne lui appartenait plus... Elle ne lui dit rien, ne le questionna pas. Elle ne pleura pas. Elle s'en fut auprès du lit de son fils et resta là, à son chevet, toute la nuit, sans un soupir, comme une statue de marbre...

# V

# Le procès

Lottie allait beaucoup mieux. M. et M^me^ Modéran avaient réussi à la faire sortir de la maison de santé où elle avait été transportée et l'avaient prise chez eux, à la campagne. L'entremise de M. le commissaire de police Mifroid avait été des plus utiles dans cette affaire, car, en réalité, Lottie était toujours « sous la coupe » légale de Roméo et d'Ultrogoth, et il était de l'intérêt de tout le monde d'éviter des complications de ce côté.

Lottie, à Rochefontaine, finissait donc de se guérir. Elle avait recouvré toute sa lucidité. Cependant Noémie ne la quittait guère et ne lui permettait toujours pas de lire les journaux. L'avis du médecin était formel : la moindre émotion, le moindre choc moral pouvaient tout remettre en question… tout, c'est-à-dire la raison de Lottie.

Pendant ce temps, M. Modéran avait bien de l'ennui, à cause de ce bon M. Théodore… Il avait été son ami… Il lui avait fallu aller déposer à Toulouse, où l'on jugeait le fameux Bardison ! Il faut dire, du reste, que M. Théodore avait été parfait, au procès, pour M. Modéran… Il l'avait remercié, en termes magnifiques, de toutes les bontés qu'il avait eues pour lui, ainsi que M^me^ Modéran, et il avait déclaré ne pouvoir se rappeler sans émotion les douces soirées passées dans l'intimité de la famille, *dans le salon littéraire* de la rue Bochard-de-Saron. Noémie

aussi lui avait été reconnaissante de ce « salon littéraire »… Tout cela n'avait pas empêché le bon poète Théodore d'être condamné aux travaux forcés…

M. Blé venait à Rochefontaine de temps en temps et constatait avec satisfaction que sa protégée redevenait peu à peu la petite Lottie qu'il aimait tant.

De son côté, Lottie se laissait choyer avec bonheur. Elle ne parlait plus jamais de Claude depuis qu'elle avait recouvré la raison. On eût pu croire qu'elle l'avait oublié…

M. Blé était allé, de son propre mouvement, chez le juge d'instruction et avait rapporté à celui-ci ce que Lottie lui avait dit de la conversation qu'elle avait surprise entre Roméo et Ultrogoth concernant le malheur qui menaçait Claude. Cette démarche faillit amener une catastrophe… Interrogés, les « tuteurs » de Lottie n'eurent point de peine à se disculper d'une accusation qui ne reposait sur rien, qui ne tenait à rien qu'à un racontar de fillette, mais qui les mirent sur la trace de leur pupille… et, là encore, il fallut l'intervention du commissaire de police Mifroid pour les faire se tenir momentanément tranquilles.

On approchait du procès. Une semaine avant l'ouverture des débats, les journaux en étaient déjà pleins, rappelant les faits et ne se gênant guère pour faire des allusions transparentes à la liaison de l'assassin et de la femme de la victime… L'opinion, cependant, continuait à être favorable à Claude. On le trouvait brave dans son obstination à ne rien vouloir expliquer, à conserver pour lui toute l'ignominie qui menaçait la famille de celle à laquelle il se sacrifiait. Tout Paris voulait assister au procès.

Il y eut, ce jour-là, un service d'ordre exceptionnel, et jamais président d'assises ne fut assiégé par autant de jolies femmes qui, toutes, voulaient voir Claude… et assister à la déposition de la princesse Irène.

La Butte, de son côté, s'était fort remuée… Elle s'était mise en mouvement dès l'aurore, et presque tous les ateliers où Claude était connu s'étaient vidés. Les grilles de la cour de Mai furent presque impuissantes à contenir le flot des curieux et aussi des amis de Claude qui, ayant reconnu la princesse descendant de voiture, lui firent un accueil dénué de toute galanterie…

Le comte Sima, lui, était alors en Slavonie, où il avait accompagné le corps de son oncle… et d'où il n'était pas revenu…

Pendant ce temps, voici ce qui se passait à Rochefontaine… Mme Modéran, elle aussi, comme on le pense bien, avait voulu assister au procès et elle était partie, laissant pour la première fois Lottie seule avec M. Modéran et une vieille servante du pays. Or, cette vieille servante avait une passion pour les romans-feuilletons… C'est tout ce qu'elle lisait dans son journal, mais elle ne manquait jamais de l'acheter. Or, ce journal, il arriva que Lottie tomba dessus. La première chose qui lui sauta aux yeux fut la manchette :

CLAUDE MICHEL DEVANT LE JURY DE LA SEINE…

Elle poussa un cri, lut et fut renseignée. Tout ce qu'on lui avait caché, elle l'apprit en deux cents lignes… Chose qui arrive : les médecins avaient prévu que la moindre allusion à cette affaire replongerait Lottie dans les ténèbres de l'innocence. Eh bien, non ! La révélation du malheur de Claude et du danger qu'il courait finit, au contraire, de rendre à Lottie toute sa lucidité et toute sa raison. Elle sut tromper merveilleusement la surveillance dont elle était l'objet et courut à la prochaine gare (distante de quelques kilomètres) ; mais là, elle fut rejointe par M. Modéran, affolé, qui n'eut que le temps de se jeter avec elle dans le train de Paris.

À Paris, les débats se déroulaient au milieu de la passion publique. Claude était apparu « au banc d'infamie » ! avec une

tranquillité souveraine. M^me^ Modéran en pleurait. Toutes les femmes, du reste, étaient pour lui et retenaient à peine leur émotion. Jamais il n'avait été aussi beau. Son attitude envers la cour avait été des plus hautaines. Lorsque le président, après avoir mis le jury au courant des difficultés pécuniaires de l'accusé « qui était un joueur effréné », était arrivé à la question du vol avec effraction, il avait posé, à ce propos, une première question à Claude ; celui-ci lui avait jeté avec un éclat farouche : « Je vous défends, monsieur ! de m'interroger là-dessus ; vos affaires de vol ne me regardent pas ! »

Il y eut des bravos au fond de l'auditoire et le président menaça de faire évacuer la salle.

Comme Claude ne s'expliquait pas beaucoup plus sur le reste, l'interrogatoire fut court. Les témoins n'étaient pas nombreux.

Quand la princesse Irène parut dans la salle d'audience, il y eut un silence de mort. Elle était en grand deuil et magnifiquement belle. Elle ne quitta pas Claude des yeux. Mais Claude, lui, avait baissé les siens sur ses bras croisés, qui semblaient enfermer et retenir son secret. Il ne voulait pas le trahir même d'un regard.

Irène déposa dans le sens de ses déclarations à l'instruction. Elle était persuadée que Claude était innocent, que le fait même qu'on avait voulu fracturer le coffret le prouvait suffisamment… Un voleur était passé par là avant Claude…

C'est alors que l'avocat de Claude se leva et voulut poser au témoin une question que tout le monde devinait.

Mais Claude se dressa aussitôt et lui coupa la parole :

– Je défends à mon avocat de poser au témoin une question qui est une injure pour la princesse !

Le président mit immédiatement fin à l'incident au milieu du tumulte, et Irène s'en alla après un suprême regard à l'accusé.

Le réquisitoire de l'avocat général fut terrible et d'une adresse redoutable… Entrant dans la pensée du jury, il sut faire entendre, sans le dire expressément, que l'histoire du vol avait bien pu être organisée après le meurtre du prince pour donner le change… et que, *dans le cas même où Claude Michel se serait trouvé là pour une autre liaison que pour voler, le prince Karl, qu'il aurait rencontré alors, n'en serait pas moins mort maintenant !…* Enfin, il termina par une peinture si affreuse du désordre moral auquel Claude avait pu être conduit par sa passion du jeu, qu'il emporta le morceau !

Bref, Claude Michel fut déclaré coupable avec circonstances atténuantes.

Claude, à la lecture du verdict, s'écria : « Lesquelles ? » et la cour le condamna à dix ans de travaux forcés…

Et maintenant on l'emmène !…

Au moment où il tourne un corridor, il se trouve en face de Lottie qui accourt, qui n'a pu pénétrer dans la salle d'audience et qui se jette à ses pieds en criant : « Il est innocent ! »

Dans cette minute, où il touchait le fond de l'abîme, il eut comme une lueur qui lui fit entrevoir la vérité sur Lottie… Il dut penser qu'elle aussi était innocente… qu'elle était peut-être une victime, elle aussi… sa victime, à lui !… et il la regarda d'un air désespéré en murmurant le mot de « pardon » pendant que les gardes, hâtivement, l'emmenaient.

La princesse Irène n'avait pas attendu la fin du procès pour rentrer chez elle. Elle était sortie inaperçue, par des corridors connus des seuls initiés, guidée par M. le conseiller Calot-Ménard, qui passait pour le plus galant homme du Palais. Elle

se trouva sur le quai des Orfèvres, sans savoir comment, et monta dans son auto qui l'y attendait. À l'hôtel de la rue de Balzac elle ne quitta pas le téléphone et apprit vers les sept heures du soir le verdict.

À sept heures et demie, Jacques se faisait annoncer. Elle le vit s'avancer vers elle, pâle comme un mort.

– C'est fini !... lui dit-il.

Et, comme elle se taisait :

– *Il me semble que je suis aussi coupable que vous !...* Je viens de voir Claude. Il est admirable. Il m'a prié de vous dire « qu'il ne regrettait rien, *rien que vous ! »*

– Et vous, que lui avez-vous répondu ?

Jacques se laissa tomber sur une chaise, la tête dans les mains.

– Je n'ai pu que pleurer. Nous sommes infâmes !...

Il y eut un court silence qu'il rompit le premier :

– Qu'allez-vous faire ?

– Eh bien, mon ami, nous allons attendre que tout ce tumulte soit un peu apaisé pour voir ce qu'il en sortira.

– Mais qu'espérez-vous donc ?

– M. Calot-Ménard m'a dit qu'il y avait dans le procès deux ou trois bons cas de cassation... Tout n'est pas fini !

– Rappelez-vous, Irène, rappelez-vous ce que vous m'avez promis... Si vous faites ce que vous m'ayez promis... il me semblera que je serai un peu moins criminel... Et vous-même, Irène, n'en serez-vous pas soulagée ?

– Vous voulez que j'avoue le rendez-vous ?

– Je vous le demande à genoux.

– Eh bien, je vais réfléchir à cela… Revenez me voir demain, vers cinq heures… Adieu, mon ami.

– À demain, Irène.

Elle lui tendait ses lèvres… mais il n'osa point ce soir-là lui donner son baiser. Il lui embrassa les mains farouchement et se sauva. Quand il revint le lendemain, il apprit que la princesse était partie rejoindre en Slavonie le comte Sima.

Elle laissait une lettre pour Jacques.

> Ne vous étonnez point de mon départ, mon ami !… Sima exige que je le rejoigne… La vie pour nous n'est plus supportable en France en ce moment ! Et si je dois « faire ce mensonge » que vous me demandez si instamment, ne vaut-il pas mieux mettre la frontière entre moi et les méchants ?… Excusez-moi, cher, très cher ami, et quelquefois pensez à celle qui a tant de chagrin, tant !…

Il s'en alla si abattu qu'il n'avait même plus la force de la maudire.

# Sixième épisode

# EN CAGE

# I

# Claude et Jacques

En attendant son départ pour Cayenne, Claude fut envoyé au dépôt de l'île de Ré. C'est seulement là, quand on lui eut fait quitter sa tenue civile pour lui faire revêtir l'uniforme des forçats, qu'il sembla revenir à la réalité !...

Jusqu'alors il vivait dans une espèce de rêve étrange, entre son affolement passionnel pour Irène et le désespoir de ce qu'il croyait être la trahison de Lottie. L'atmosphère du procès, les visites qu'il recevait à la Santé, les soins physiques dont on l'entourait, les marques mêmes de pitié et de considération dont il était souvent l'objet jusque dans sa prison, l'intérêt qu'on lui portait généralement, les échos de la sympathie qu'avait provoquée son malheur, les lettres qu'il avait, dans les premiers temps, reçues de la princesse, tout avait concouru à l'exalter dans son sacrifice... Et puis, tout à coup, il s'était trouvé en face de la réalité : ça, le calot du forçat !...

Alors, d'un seul coup, toute cette énergie factice tomba, et il ne resta plus que ce qu'il y avait « en vérité » (comme disait la princesse) au fond de lui-même, c'est-à-dire une amertume sans borne et le désespoir. Son accablement fut absolu. La hideur des contacts, l'horreur de cette vie infâme qui commençait le brisa... Depuis sa condamnation, il n'avait reçu aucune nouvelle de la princesse Irène. Il lui avait écrit, elle ne lui avait pas répondu. Il n'avait également que de rares nouvelles de son frère, et les

lettres de celui-ci n'étaient point celles qu'il attendait… Est-ce que Jacques douterait maintenant de son innocence ?

Il lui écrivit pour qu'il vînt le voir avant son départ ; mais, il ne savait pas pourquoi, il doutait du succès de cette dernière supplique. Aussi quelle joie quand on lui annonça que son frère était là !…

Par une faveur particulière, on les laissa quasi seuls, tous deux, entre les quatre murs d'un cachot. Un gardien les surveillait, sur le pas de la porte, ne prêtant du reste qu'une oreille indifférente aux sourds échos de leur entrevue.

Ils s'embrassèrent. Jacques gémit d'horreur en voyant Claude sous l'abominable livrée…

Et maintenant ils se regardent un instant en silence… et puis les questions se croisent, lugubres, et lugubres les réponses… et puis encore le silence…

Cependant Claude ne se trompe pas : il ne retrouve point en son frère cet élan spontané, cet abandon désespéré qui lui faisait tant de bien en lui prouvant qu'il y avait encore sur la terre un cœur qui l'aimait tendrement !…

C'est surtout quand il lui parle de la princesse qu'il trouve ses réponses bizarres. La princesse ne lui aura pas répondu, explique son frère, parce que, sans doute, elle n'a pas reçu ses lettres. Elle a quitté Paris, la France avec le comte Sima.

– Le bruit court qu'ils doivent prochainement se marier à l'étranger…

– Ah ! vraiment ! s'exclame Claude… elle se marie avec le comte ! C'est une solution, cela !

– Une fin ! une fin digne d'elle et digne de lui ! ricane douloureusement Jacques. Tu dois comprendre maintenant pourquoi elle ne t'écrit plus…

– Oui, je crois… je crois, en effet, Jacques, qu'elle n'a plus aucune raison maintenant, pour m'écrire, maintenant que je suis condamné… et je crois, comme tu me l'as dit si souvent, que j'ai été le jouet d'une horrible femme… C'est toujours ton avis ?…

– Oui, oui… certes ! et je regrette bien que tu ne t'en sois pas aperçu plus tôt !…

– Évidemment !… Mais toi, elle ne t'a jamais trompé, n'est-ce pas ? Tu as toujours vu clair dans son jeu ?

– Ah ! oui ! certes !…

– Écoute-moi bien, Jacques. Tu es mon aîné, tu as toujours été la raison même, et puis tu as un intérieur délicieux… une femme qui t'aime et que tu aimes… Tu pouvais te défendre, toi !… Tu pouvais approcher cette femme sans danger… Eh bien, dis-moi, elle ne t'a jamais influencé ?…

– Que veux-tu dire par cela : influencé ?… En quoi pouvait-elle m'influencer ?… Je n'allais chez elle que pour toi !…

– Pour moi !… En es-tu si sûr, si sûr que cela, Jacques ? Pour moi !… seulement pour moi !… Eh bien, je te remercie, car enfin, j'y réfléchis… tu y es allé souvent… mais c'était pour moi !… À ce propos t'a-t-elle donné la raison pour laquelle elle n'a pas répondu aux dernières lettres que tu lui as portées de ma part ?

Jacques balbutie :

– Ne parlons plus de cette abominable femme, dit-il, ne parlons que de toi ! Aie confiance !… Je me suis déjà mis à la besogne… je n'aurai de cesse que je n'aie découvert le véritable assassin… que je n'aie apporté les preuves de ton innocence à la justice…

– Pardon, fait Claude, pardon ! parlons d'elle au contraire, puisque tu es allé si souvent chez la princesse pour moi… Dis-

moi, à moi… comment… comment la trouves-tu ? au fond ?… sincèrement ? Tu peux bien me le dire… Pourquoi t'en cacherais-tu ? N'est-ce pas qu'elle t'a troublé ?

L'autre ne répond pas…

– N'est-ce pas que c'est une femme qui fait comprendre tous les crimes ? ricane Claude effroyablement, car il ne doute plus de la félonie de Jacques… Même le crime d'un frère ?… Ah ! ne dis pas non !… *Tu ne t'es pas entendu ricaner tout à l'heure* quand tu parlais de son prochain mariage avec le comte Sima !… Allons, allons ! ce n'était pas sur moi que tu riais ainsi… c'était sur toi… Jacques !…

Alors Jacques, éperdu de honte, déchiré de remords, avoue…

Il se jette aux pieds de son frère… il lui demande pardon.

Mais Claude le chasse, appelle le gardien.

– Va-t'en !… J'aime mieux être à ma place qu'à la tienne !…

# II

# La piste de M. Casimir

M. Modéran était retombé dans une sombre mélancolie. Doué d'un cœur sensible, mais d'un raisonnement sain, il ne pouvait, dans ses moments de réflexion, que déplorer la complication d'une existence qui n'était jamais entrée dans son programme. Ce qui l'épouvantait, c'est que, au fur et à mesure que les événements se déroulaient, il voyait de plus en plus disparaître à l'horizon l'île heureuse dans laquelle il avait cru aborder pour toujours, sa Noémie d'une main et son sac d'écus dans l'autre, à l'heure de la retraite.

Enfin tous ses ennuis, pensait-il, venaient d'être comblés : il était publiquement méprisé par sa concierge !...

Cette dame ne le saluait plus, elle ne lui adressait plus la parole. Elle avait poussé la méchanceté jusqu'à refuser le denier qu'il lui offrait de temps à autre pour mériter ses menues faveurs... Et le pis était qu'elle s'en vantait à qui voulait l'entendre : « Elle ne savait pas d'où venait cet argent-là ! »

Pour être juste, il faut dire que cette gardienne des honnêtes foyers avait bien des excuses à une aussi intransigeante attitude. Personne n'ignorait dans le quartier que M. Modéran avait été l'ami de Claude Michel et personne n'ignorait non plus dans la maison que M^me^ Modéran avait été « du dernier bien »

(ah ! les mauvaises langues !) avec M. Théodore, deux jolis messieurs qui étaient maintenant au bagne tous les deux.

– On a beau avoir l'esprit large, disait la concierge de M. Modéran, et assez haut, ma foi, pour être entendue, quand les fenêtres de l'appartement de M. Modéran donnant sur la cour étaient ouvertes, on n'est pas fier d'avoir *ça* dans la maison !... Si j'étais à sa place, je n'attendrais pas qu'on me donne congé !...

Enfin, il y avait cette petite Lottie que l'on voyait de temps en temps et « que ces loufoques-là étaient allés chercher on ne savait où. »

Disons encore que, du côté de Lottie, les affaires ne s'arrangeaient pas mieux. La petite ne vivait plus que pour une idée fixe, celle de sauver Claude Michel du bagne, auquel il avait été injustement condamné, et elle n'avait pas eu de peine à faire partager cette idée-là à Noémie. Elles en étaient toutes deux comme devenues enragées. M. Modéran n'existait plus. On le laissait aller autant qu'il voulait prendre ses apéritifs au café du Sentier.

Mme Modéran avait conduit Lottie à la préfecture de police où la nièce de la mère Ultrogoth avait répété les vagues propos qu'elle avait entendus au bar des Artistes. Cette déposition parut des plus suspectes et inventée après coup ! Et puis l'affaire était classée et personne ne s'y intéressait plus.

C'est alors que Mme Modéran eut vent que le célèbre détective privé Casimir avait prétendu, depuis le commencement de l'affaire de l'hôtel Fedorovitch, que la police officielle s'était fourvoyée et qu'il était persuadé, lui, que Claude Michel était innocent. Assurément cette conviction-là était partagée par beaucoup d'autres, mais dont l'opinion, au fond, ne reposait que sur de simples hypothèses... Or, il laissait entendre, lui, qu'il était sur une piste qui lui permettrait bientôt de remettre tout en état.

Sans rien dire à M. Modéran, Noémie, faisant abstraction des désagréments qui lui étaient survenus à la suite de leur première rencontre avec M. Casimir, conduisit sa filleule chez le détective.

Après une demi-heure d'attente, Mme Modéran et Lottie furent introduites dans le bureau de l'homme au rayon X…

M. Casimir, après s'être placé, selon les règles primitives de l'art policier, le dos à l'ombre et avoir exposé le visage de ses deux visiteuses à la lumière, leur fit signe de parler et les écouta avec une attention soutenue, bien, du reste, qu'assez méprisante, puis il posa quelques questions relatives à Lottie, questions auxquelles Mme Modéran ne répondit point à son entière satisfaction.

Gardant l'attitude de l'augure, M. Casimir reconduisit ces dames jusqu'au seuil de son cabinet en leur donnant rendez-vous pour le lendemain. Elles n'en purent tirer rien de plus. Quand elles furent parties, M. Casimir dit à son secrétaire :

– Ces gens-là sont fous !… Et ils ont du toupet !… Mais M. Casimir est aussi fort qu'eux !

– Ne nous désolons pas, disait en redescendant Noémie à Lottie, qui commençait à désespérer de tout… Il a l'air d'un fier original !… Il nous aidera peut-être !…

Comme elles sortaient de chez le détective, elles se trouvèrent nez à nez avec don Fernando de Zapara, qui descendait d'une luxueuse automobile et qui s'arrêta net devant elles.

– Mon pétite dactylo ! s'écria-t-il.

Et toute sa face formidable s'éclaira du plus heureux sourire… Lottie, elle, était devenue toute pâle… Zapara salua Mme Modéran et demanda des nouvelles de la jeune fille.

– *Dios mio !* elle m'en veut et jé né sais pas *porqué* !…

– Je vais vous dire *porqué*, dit Lottie qui, de toute pâle, était devenue soudain toute rouge… Si vous ne m'aviez pas embrassée au bar des Artistes, Claude Michel m'aurait écoutée et ne serait pas allé à cette affreuse soirée, et rien de tout cela ne serait arrivé !…

Zapara leva ses mains énormes au ciel, comme s'il faisait « Camarade ! ».

– *Misericordia !* voilà maintenant que c'est moi qui ai fait mettre Claude Michel dans la prison… *Es horroroso, estoy desesperado !…* Je vais vous dire, à propos de Claude Michel. Savez-vous cé qui m'est arrivé ? On a vendou tout chez lui…

– Et nous n'en avons rien su !… s'écria M^me^ Modéran.

De toute rouge, Lottie était redevenue toute pâle… (Lottie était à un âge où la moindre émotion se traduit par l'afflux au visage ou le retrait du sang avec une rapidité quelquefois comique, même dans les situations les plus graves.)

– Tout vendou et moi j'étais allé à cette vente pour achéter la statoue dé mon pétite dactylo !… et j'ai acheté *ciertamente* ! cette statue… mais après la venté, quand j'ai voulou enlever la statoue… *elié n'était plus là… qué contratiempo !…* On me l'a volée, *estoy desesperado !…* Jé mé disais : « Puisque tou né peux pas avoir lé pétite dactylo, tou auras au moins sa statoue !… *Pobre amigo !…* » Alors jé mé souis dit : « Tu vas aller chez M. Casimir qui est le rayon X loui-même !… »

– Dis donc, gros raseur, tu n'as pas bientôt fini, fit une voix du fond de l'auto.

C'était « la môme Musaraigne », plus magnifique que jamais, dans une toilette étourdissante, qui commençait à s'impatienter de voir Zapara tourner autour de Lottie sans pouvoir se décider à la quitter… Elle n'envoya même pas un petit bonjour à Lottie. Celle-ci se sauva en emmenant M^me^ Modéran pendant que Zapara lui lançait des : « *Adios, adios, señoritas !*

*desesperado !* » et que Musaraigne, à bout de patience, descendait de la voiture et poussait d'autorité Son Excellence chez l'homme au rayon X.

L'affaire de la statue, bien payée d'avance à M. Casimir par Zapara, eut pour conséquence d'activer l'enquête du détective relative aux déclarations très suspectes qu'étaient venues lui faire Mme Modéran et Lottie.

En sortant de chez la concierge de la maison qu'avait habitée Claude Michel, il pénétra dans le bar. Il tomba tout de suite sur la vieille Ultrogoth, bien connue de lui et de toute la police, à laquelle elle avait rendu souvent d'importants services.

Roméo et Juliette n'eurent point besoin d'en dire long pour prouver à M. Casimir que cette Lottie était une menteuse et une petite dévergondée, indigne de toutes les bontés que son oncle et sa bonne tante avaient eues pour elle… N'avait-elle pas fui de chez eux pour faire la noce au bal de l'atelier Pæan, avec des étrangers riches et même avec des bohèmes pauvres ! Au vu et au su de tout le monde, elle avait été l'amie de Claude Michel et ses abominables racontars dès lors ne s'expliquaient que trop bien.

M. et Mme Modéran en prirent aussi, comme on dit, « pour leur rhume ». Qu'est-ce que faisait Lottie dans ce ménage-là ?

– Ces Modéran sont capables de tout ! Vous avez vu la Modéran causer hier avec Zapara… Eh bien ! ce Zapara donnerait des sommes pour avoir chez lui Lottie comme dactylo !… Nous le savons bien… il nous l'a demandée à nous ! Mais nous ne mangeons pas de ce pain-là !… Enfin, méfiez-vous des Modéran… *C'est tout ce qu'on beut fus tire !* mon cher monsieur Casimir…

Mais M. Casimir n'avait pas besoin d'être excité contre les Modéran… Il n'avait pas oublié, lui, certaine douloureuse soirée où son amour-propre de détective avait souffert davantage en

une heure que dans toute sa carrière, bien que cependant celle-ci fût émaillée de quelques arrestations sensationnelles de personnages pour le moins aussi innocents que l'était, ce soir-là, M. Casimir !...

Les innocents, quelle plaie dans le métier ! Bien qu'il s'en défendît comme de la peste, il semblait y avoir comme une fatalité qui les jetait toujours entre les mains de M. Casimir, dans le moment même que celui-ci croyait tenir les coupables !... Ces erreurs retentissantes n'avaient fait, du reste, que servir la publicité du « Rayon X », tant il est vrai que c'est une vertu miraculeuse que celle de la répétition d'un nom ou d'une formule jusqu'à satiété des yeux ou des oreilles... On ne sait plus si ça guérit ou si ça tue, mais tout le monde en veut !...

– Les Modéran ! fit M. Casimir à Ultrogoth, j'ai l'œil sur eux !... Ils étaient les intimes d'un certain Théodore, lequel n'était autre que le fameux Bardison !...

– Bardison, que la cour de Toulouse vient de condamner aux travaux forcés ?

– Lui-même !... Enfin nous sommes toujours débarrassés de celui-là !... J'ai le regret de n'avoir été pour rien dans son arrestation, mais tout n'est pas dit avec les Modéran !... Voyez-vous, mère Ultrogoth, je ne crois pas à la culpabilité de Claude Michel, mais je suis certain d'être sur une piste fameuse dont vous entendrez parler dans quelques jours !...

Là-dessus, il quitta la vieille qui resta toute rêveuse, se demandant à quelle piste « cet imbécile » pouvait bien faire allusion...

Or, la piste de l'illustre Casimir était celle-ci : il avait fait son enquête lui aussi dans l'hôtel Fedorovitch et il avait découvert que, la nuit du crime, on avait volé dans le cabinet dalmate un vase magnifique, une coupe rehaussée d'or et de pierreries

que le bandit, après avoir exterminé le prince Karl, avait eu le temps d'emporter s'il n'avait pas eu celui de voler les bijoux…

Ce bandit, encore inconnu, était entré dans l'hôtel et en était ressorti par un escalier de service qui donne sur ledit cabinet et qui débouche derrière l'hôtel. On avait vu l'homme s'enfuir… et disparaître vers les hauteurs de Montmartre.

Dans le même temps qu'il était sur cette piste, M. Casimir était fort préoccupé par le fait que M. Théodore (Bardison) avait habité dans la même maison que les Modéran.

Sans la protection du commissaire de police Mifroid, qui représentait M. Modéran comme une victime de Théodore, M. Modéran aurait certainement été traité comme son complice. Et cette idée-là, M. Casimir, lui, l'avait toujours…

La vie que menaient les Modéran était inexplicable pour un petit rentier qui affectait des airs bonhomme, l'amour de son chez-soi et la haine des aventures. Ces gens-là étaient tout le temps « en bombe » et ne fréquentaient que des aventuriers !

Ces deux canailles (M. Modéran et Théodore), aidées par cette fausse toquée de Noémie, mettaient en coupe réglée (soit par les cartes, soit autrement) les intérieurs où ils réussissaient à pénétrer…

Enfin si l'on veut bien considérer (nous retombons là en plein dans l'affaire Fedorovitch) que les personnes qui avaient vu sortir, par les derrières de l'hôtel, l'homme emportant son paquet, en donnaient une description qui évoquait parfaitement la rusticité d'allure de M. Modéran et sa taille, et tout !… Si l'on veut bien encore s'arrêter à ce fait que l'enquête personnelle de M. Casimir avait établi que M. Modéran, au cours de la soirée chez la princesse Irène, était resté assez longuement dans le cabinet dalmate et avait ouvert et refermé la petite porte comme s'il voulait se rendre compte des aîtres… je crois bien que nous aurons ainsi fait le tour de la pensée de M. Casimir…

L'arrestation de M. Modéran, cette nuit-là, son séjour rapide au commissariat ne contrariaient en rien l'hypothèse redoutable du détective, car, du moment que M. Modéran avait décidé de tenter le coup, rien ne l'avait empêché, en sortant de chez le commissaire, de remonter dans l'hôtel par l'escalier de service et de ressortir par là, son forfait accompli !...

... Tout s'enchaîne ! L'affaire était claire !... *Le rayon X* une fois de plus triomphait !... Il ne manquait plus qu'une preuve à une aussi belle imagination... et, cette preuve, pouvait-elle être *autre que la coupe qui avait disparu* ?

On devine avec quelle ardeur M. Casimir la recherchait !...

M. Casimir fit le tour des antiquaires de Paris, rive droite et rive gauche, questionna, enquêta, fit parler les amateurs, vit des experts, fréquenta l'hôtel Drouot, enfin opéra toutes démarches susceptibles de le mettre sur la trace de la fameuse coupe !

Hélas ! il ne trouva rien.

Il était trop au courant des mœurs et coutumes de ces messieurs de la haute cambriole pour imaginer, une seconde, que cet affreux Modéran eût eu l'audace de conserver tout simplement ce compromettant objet d'art chez lui... Après l'avoir cherchée entière, M. Casimir la chercha en morceaux, c'est-à-dire qu'il essaya d'en retrouver les garnitures d'or, de perles et de pierreries précieuses qui en faisaient le plus riche ornement.

Là encore il échoua. Cependant, ses autres affaires ne l'intéressaient plus que médiocrement. Il sentait que celle-ci mettrait le comble à sa réputation... Du reste, l'opinion publique, qui croyait toujours à l'innocence de Claude, était si bien préparée à un éclat pareil !... Comme elle lui serait reconnaissante de lui en apporter la preuve tant attendue !... Et quelle revanche du rayon X sur la police officielle !...

On peut imaginer maintenant dans quel état d'esprit il avait reçu M^me^ Modéran ! À l'annonce de sa visite, il s'était écrié

(en lui-même, car M. Casimir manifeste aussi peu que possible à l'extérieur les mouvements de son âme) : *« Ça, c'est très fort !… »*

Habitué à tout calculer et à tout deviner, M. Casimir n'attribuait rien au hasard. Il n'y a que les pauvres d'esprit qui croient au hasard. Il n'y a pas de hasard dans la vie (c'étaient des formules à lui)… Ce n'était donc pas par hasard que Mme Modéran était venue chez lui dans le moment même où il désirait tant savoir ce qui se passait chez elle… Elle avait pris les devants, voilà tout !… Ces gens-là savaient évidemment qu'il était sur la piste, sur la bonne piste, au bout de laquelle il y avait les Modéran !… Eh bien ! ils ne l'attendaient pas, ils venaient l'attaquer dans son antre… et on lui envoyait la femme… accompagnée d'une petite jeune fille charmante… Oh ! ces gens-là étaient forts ! très forts !…

Mais M. Casimir, comme il a été dit par lui-même, était bien aussi fort qu'eux !… Et la preuve, c'est qu'il n'avait point reçu ces dames tout de suite… Il les avait fait attendre une heure pour les énerver un peu, leur faire perdre leur sang-froid, les mettre enfin « dans une position inférieure » (l'enfance de l'art) et aussi pour se donner le temps de les observer derrière un jeu de draperies et de glaces qui lui permettait de voir (et aussi d'écouter) tout ce qui se passait dans les salons d'attente… (Oh ! l'agence de la rue Saint-Lazare était admirablement organisée ; le dernier confort moderne…)

L'inquiétude qu'il lut tout de suite sur ces deux visages l'avait rempli de satisfaction, car elle devait certainement répondre aux préoccupations nées de l'enquête de M. Casimir au sujet de l'affaire Fedorovitch… Quant à la conversation qu'il surprit, elle resta pour lui assez obscure… Et il la pensa destinée à tromper des oreilles indiscrètes.

Quand ces dames avaient été introduites dans son bureau il avait été tout de suite effaré (il n'en laissa rien voir, assurément !) du merveilleux aplomb avec lequel elles lui avaient don-

né la comédie… Voilà des gens qui savaient que M. Casimir était sur le point de dévoiler leur rôle sinistre dans le drame de la rue Balzac, et ils venaient le trouver, lui, en en accusant d'autres !… en le suppliant de se mettre avec eux pour confondre les coupables ou tout au moins des complices *qu'ils lui désignaient*.

Bien entendu, il n'avait attaché à leurs discours aucune créance… et il ne se serait même pas dérangé si Zapara n'était venu avec son histoire de statue qui se rattachait d'une façon si singulière à l'affaire Fedorovitch. Comme tout cela se compliquait en apparence : ces vols d'objets d'art, cet assassinat dont on accablait Claude Michel, cette petite Lottie qui avait fui de chez Ultrogoth pour devenir l'amie de Claude Michel et qui, maintenant, *était devenue l'amie des Modéran : les vrais coupables !…* et ce personnage singulier de Zapara qui se promenait au milieu de tout ça, avec ses millions mystérieux, une fortune qui ne tenait à rien, que l'on avait vue simplement passer sur le tapis vert des tripots… Quel était son rôle aussi à celui-là ? et pourquoi, s'il était si riche et s'il désirait avoir pour dactylo la petite Lottie, ne l'avait-il pas ? Pourquoi avait-il, d'autre part, empêché Ultrogoth et Roméo d'user de leurs droits vis-à-vis de leur pupille ? *Pourquoi les avait-il payés, et cher* (ça c'était la concierge de Claude Michel qui lui avait révélé ce détail) *pour qu'ils laissassent Lottie chez les Modéran !*

Encore un qui était au mieux avec les Modéran, lesquels étaient si bien avec Bardison !

Encore un qui avait gagné des millions au jeu ! *Encore un qui faisait partie de la bande !…*

Et Lottie faisait partie de la bande !… naturellement…

Et c'était de toute cette bande-là que Claude Michel avait été la victime !… *pour une raison qui restait du reste à démêler*… mais dont M. Casimir s'occuperait plus tard…

L'important, c'est d'abord de mettre la main sur les Modéran. Le lendemain soir, à l'heure fixée, il attendait dans son cabinet privé la seconde visite de Mme Modéran et de Lottie. Son plan était tout tracé. Il ferait semblant d'entrer dans leurs vues, se montrerait aussi aimable que la veille il avait été revêche, et manœuvrerait si bien que les Modéran, croyant l'avoir tout à fait roulé, finiraient par le prendre pour un imbécile, et *pour un ami.* De là à être reçu dans leur intimité, et à pénétrer le secret de M. Modéran, il n'y avait qu'un pas, et quand il serait dans la place, « ça ne traînerait pas !... »

M. Casimir attendait donc Mme Modéran et Lottie avec une impatience que l'on comprendra... une impatience grandissante... Il les avait fait attendre une heure la veille, il les attendit, lui, plus d'une heure ce jour-là... Il finit même par ne plus les attendre du tout !... Et elles ne vinrent pas !...

Il se dit : « Elles n'ont pu venir aujourd'hui, ce sera pour demain... Et surtout du sang-froid... ne nous impatientons pas... ne faisons pas l'enfant !... »

Le lendemain, elles ne vinrent point davantage...

Alors il écrivit à Mme Modéran, qui lui avait laissé son adresse, qu'il avait une importante communication à lui faire. Il ne savait point encore laquelle, mais cela n'avait aucune importance... et, pour occuper des heures qui lui paraissaient longues, il se livra à une enquête qu'il voulait entreprendre depuis quelques jours sur une manière d'artiste, une sorte de bohème que les Modéran recevaient assez souvent chez eux et qui était connu à Montmartre sous le nom de M. Blé.

Après avoir revêtu un de ces déguisements dont il avait puisé le secret dans des estampes d'une époque depuis longtemps révolue, M. Casimir, habillé en artiste d'opéra-comique, gravit les hauteurs de la Butte sacrée et, suivant ses renseignements, poursuivit les traces de M. Blé dans un quartier d'aspect triste, silencieux, vieillot et monacal.

Laissant bientôt de côté les boutiques des marchands de chapelets, de scapulaires, de cierges, de signets, d'ouvrages de piété et de cordons d'aube, et s'écartant soudain sur sa gauche de la masse écrasante du Sacré-Cœur, il entra soudain dans des ruelles étranges, comprises généralement entre une masure effritée et un enclos de planches verdies… et puis il se trouva, si l'on peut dire, en pleine campagne.

Le jour déclinait. C'était l'heure où les artistes vont boire. Il en vit passer quelques-uns qui le considérèrent un instant avec intérêt. Il ne s'en troubla point. Il pensa que, arrangé comme il l'était, ils ne pouvaient le prendre que pour un des leurs, d'un âge un peu reculé (il s'était enveloppé le menton avec une grande barbe blanche), resté fidèle aux modes d'antan.

Le cœur de M. Casimir n'était point fermé à toute poésie. Il goûta celle de ce paysage rustique au milieu de la grande ville, de ces ruelles pleines de verdure, d'oiseaux, de pigeons familiers et de merles siffleurs. Une palissade lui barrait le chemin. Il la poussa d'une main prudente. D'après ses renseignements, il ne devait plus se trouver bien loin de la cabane à lapins de M. Blé. Tout ce coin était désert. Ces messieurs peintres devaient être dans les brasseries. M. Casimir avait bien calculé son temps.

Mais que cherchait-il au juste ?… Peut-être l'a-t-on déjà deviné ?…

M. Blé, grand ami et probablement complice des Modéran, ne recelait-il point chez lui cet objet introuvable qui ne cessait de hanter la cervelle de M. Casimir ?

Au coin d'une seconde palissade qui fermait un enclos grand comme un mouchoir de poche, au fond duquel on apercevait une masure basse recouverte de toile goudronnée d'un côté et de vitres de l'autre, et dominée par un énorme tuyau de poêle surmonté d'une girouette, il fut arrêté par une pancarte où on lisait : « Sonnez à la grille du parc. »

M. Casimir n'eut garde de sonner. Leste comme un cerf, il franchit la palissade et se trouva chez M. Blé.

Il savait que c'était là. Il savait aussi que M. Blé, à cette heure, heure de l'apéritif, n'était jamais là…

Se glissant derrière la masure, entre la cage à lapins et le poulailler, il avisa une petite porte dont il eut bientôt fait jouer la serrure et par laquelle il s'introduisit dans une pièce basse et assez obscure, qui servait à la fois de cellier, d'office, de cave au charbon, de buanderie et qui était encombrée de cent objets disparates.

Dès qu'il eut pénétré dans ce capharnaüm, M. Casimir eut le pressentiment que celui-ci lui réservait une heureuse surprise.

Ceci est un coup de l'instinct… de l'instinct policier. On ne devient pas policier. On naît policier. Sans quoi il serait inadmissible que des gens qui ont, après tout, le nez fait comme vous et moi démêlent si facilement l'écheveau des intrigues, impénétrable pour le commun des mortels, et voient clair comme le jour là où nous ne trouvons que ténèbres…

Ainsi, malgré l'obscurité de la pièce, M. Casimir n'hésita point ; il s'en fut droit à un énorme paquet entouré de toiles à sac et fort soigneusement ficelé.

Que renfermait ce bloc qui ne lui disait rien qui vaille ?

Il décida de se renseigner sur-le-champ ; encore une vertu du métier : la décision !

Fort habile de ses mains, M. Casimir eut bientôt démailloté le mystérieux objet (malgré tout son beau sang-froid, le cœur de M. Casimir battait, battait !)… et il se trouva en face d'une espèce de cage de fil de fer toute rembourrée de chiffons… (ah ! que de précautions !) et puis… et puis… ce ne fut pas la fameuse

coupe qui apparut à ses regards triomphants… non… mais quelque chose qui avait bien son intérêt aussi… une statue !

Et quelle statue !… celle qu'il cherchait ! Enfin la statue de Lottie, celle qu'on lui avait décrite et qui ressemblait du reste « comme deux gouttes d'eau » à Lottie elle-même… La statue achetée par don Fernando de Zapara, le nouveau client de M. Casimir…

Ah ! avec M. Casimir, ça ne traînait pas ! Son intelligence toujours en éveil et son merveilleux instinct (jamais le hasard ! le hasard n'existe pas !) avaient tôt fait de le mettre sur la bonne piste.

Ainsi, c'était ce M. Blé qui avait volé cette statue que l'on se disputait… M. Blé, ami de M. Modéran !… qui, lui, avait volé la coupe rehaussée d'or et de pierreries… comme tout cela s'enchaînait…

Quelle bande !… et combien dangereuse ! puisqu'elle assassinait dès que l'on gênait ses opérations.

Avec ce soin méticuleux, qui permet aux policiers de passer partout sans laisser de traces, M. Casimir rembourra à nouveau et reficela le précieux paquet, puis, jugeant qu'il eût été dangereux, pour une première visite, de prolonger son séjour, il se hâta de regagner « la grille du parc ».

Bien lui en prit, car presque aussitôt M. Blé rentrait avec ses amis, mais ils avaient une discussion si animée sur l'art ornemental qu'ils ne prêtèrent qu'une vague attention à cette ombre qui se perdait dans la nuit.

Rentré chez lui, M. Casimir constata qu'on lui avait rapporté la lettre qu'il avait envoyée à M^me^ Modéran, et ce n'est pas sans une amère surprise qu'il lut cette inscription : *Partie sans laisser d'adresse !…*

Après avoir revêtu une honnête tenue civile et s'être lui-même décoré de la Légion d'honneur (pour donner confiance), il se jeta dans un taxi et se fit conduire rue Bochard-de-Saron. Là, il alla droit à la loge de la concierge et alors il apprit qu'en effet « les Modéran étaient partis en voyage depuis quelques jours… qu'ils n'avaient laissé aucune adresse, mais qu'ils ne devaient pas être près de revenir, car on avait mis les housses et ils avaient fait une telle dépense de camphre et de naphtaline que l'escalier en était encore empesté… »

La brave femme qui lui donnait tous ces renseignements paraissait n'avoir qu'une estime fort restreinte pour ses locataires. M. Casimir n'eut point à l'exciter beaucoup pour la faire parler, et elle en dit long.

Ce départ précipité, par exemple, avait été précédé de certaines scènes qui ne laissaient aucun doute sur le désarroi qui régnait dans le ménage Modéran :

– Ils avaient dû apprendre que la police allait mettre le nez dans leurs affaires… Ah ! il y en a eu des histoires, là-haut !… Ils se sont disputés comme chien et chat… Un soir, toute la cour était sens dessus dessous… M. Modéran cassait tout dans la cuisine où Madame l'avait peut-être enfermé ! Est-ce qu'on sait jamais avec ces gens-là qui reçoivent un si drôle de monde !

« Je dis tout ça à monsieur, parce que je vois bien que monsieur est de la police !

– À quoi voyez-vous cela, ma brave femme ?

– À ce que vous avez l'air si distingué, à votre décoration toute neuve… et à votre façon d'interroger les gens *sans avoir l'air de rien* !…

Il ne déplut point à M. Casimir d'avoir été pris pour *un de la vraie*… et il décida d'en user.

– On saurait bien des choses, fit-il… si on pouvait pénétrer, ne serait-ce qu'un instant, *chez ces gens-là* !…

– Oh ! fit la concierge dont les yeux brillèrent d'un éclat rapide, vous me médusez !… Au fait, lui dit-elle en se penchant à son oreille, vous qui êtes de la police, vous le savez bien qu'il y a toujours un moyen d'entrer chez les gens quand ils ne sont pas là et que tout est fermé…

– Non, je ne le sais pas, dit M. Casimir, de son air le plus malin, mais vous allez me l'apprendre !…

– Ah, la la !… on voit bien que vous n'êtes pas né d'hier, vous !… Du moment où je suis couverte par la police… je vais toujours chercher le serrurier !… Gardez ma loge, si on vient me *demander ne manquez pas de dire que ça sent le gaz dans l'escalier* !…

– Tiens ! fit M. Casimir en accentuant son sourire, je croyais que c'était le camphre… Il avait compris !

Ça sentait le gaz dans l'escalier *et dans l'appartement des Modéran* ! « Ces gens-là, avant de partir, avaient oublié de fermer leur compteur et avaient dû laisser un robinet ouvert quelque part… » Quel merveilleux prétexte pour pénétrer chez les locataires absents !

Bref, vingt minutes plus tard, la porte de l'appartement était ouverte et M. Casimir entrait chez les Modéran.

La concierge vérifiait tous les becs « pour la tranquillité de sa conscience ». Mais, dans tout l'appartement, il n'y avait qu'un seul bec ouvert et c'était celui de M. Casimir !…

Dès qu'il avait pénétré dans la salle à manger, le célèbre détective avait été cloué sur place par la vision, sur la cheminée, de la coupe ! (rehaussée de motifs d'or et de pierreries !)… Il ne pouvait douter que ce fût là le précieux objet d'art dérobé au cabinet dalmate… Il en avait si bien tous les détails présents à la

mémoire !... Il vérifia ! C'était bien là ce qu'il avait tant cherché !... Il se retenait pour ne point crier de joie...

Il donna cent sous à la concierge en lui recommandant de ne plus jamais laisser entrer personne dans l'appartement, et sans plus lui fournir d'explications... ce dont elle l'admira, persuadée qu'il avait déjà découvert « le pot aux roses ».

Il rentra à pied chez lui dans un état d'enthousiasme et d'admiration pour lui-même qui le faisait regarder avec inquiétude par les passants... Dans la même journée, son génie lui avait fait découvrir et la statue de Zapara et la coupe de la princesse Irène ! Ah ! ils pouvaient y venir, ceux du quai des Orfèvres !... L'orfèvre, c'était lui !...

Tout à coup, il s'arrêta et se frappa le front. *C'est leur nouvelle manière !...* se disait-il... maintenant, ces messieurs gardent « carrément » chez eux l'objet de leur larcin !... parce qu'ils ont fini par constater qu'on le cherche, cet objet, partout, excepté là !... C'est l'histoire de la « lettre volée » d'Edgar Poe !... Oui, mais ils avaient compté sans M. Casimir !...

Le lendemain, l'homme au rayon X acquérait la preuve que M. et M^me^ Modéran avaient quitté hâtivement la France après s'être fait délivrer des passeports pour l'Amérique...

M. Casimir triomphait ! Il tenait le fait nouveau qui allait permettre la révision du procès Claude Michel. La nouvelle s'en répandit bientôt comme une traînée de poudre et mit tout Paris en émoi...

Le monde artiste se souleva, en réclamant la révision immédiate et la grâce en attendant...

Pendant ce temps, Claude Michel était en mer, en route pour Cayenne. Son désespoir, au fond de sa cage, avait atteint les dernières limites. La visite de son frère lui avait porté le coup suprême. Enfin le hasard, auquel M. Casimir ne croyait point, lui avait donné comme compagnon de cage le fameux Bardison

en qui il avait eu quelque peine à reconnaître le bon poète Théodore…

# III

# Que faire au fond d'une cage ?

Bardison, qui était un philosophe, essayait de distraire Claude en lui faisant des tours de cartes et en lui montrant comment il trichait. De même que l'abbé Faria instruisait Edmond Dantès dans son cachot du château d'if et lui passait toute sa science, M. Bardison apprenait à son compagnon ce qu'il savait. Il ne savait que tricher aux cartes, mais cela il le savait bien !

Une telle rencontre ne pouvait pousser un homme comme Claude qu'aux plus amères réflexions. Voilà où l'avait conduit la passion du jeu !... à partager avec un escroc la cage qui les transportait au bagne et à se distraire dans sa compagnie en faisant sauter la coupe !...

Comme il ne pouvait s'empêcher, tout en admirant la dextérité de son compagnon, de maudire les cartes qui, au bout du compte, les avaient réduits au plus triste sort, aussi bien Bardison, malgré toute sa science, que lui, Claude, avec tout son aveuglement... Bardison crut de son devoir et de sa dignité de relever des propos aussi injustes.

– Pardon ! pardon ! lui fit-il, parlez pour vous !... Il est exact que lorsqu'on se livre à ce petit exercice avec la candeur acharnée que vous y avez mise depuis tant d'années, le résultat

ne peut être que néfaste ! Remarquez que de cette candeur, disons de cette naïveté, mettons même de cette honnêteté, nul ne vous a su gré et que votre réputation n'en a pas été meilleure ! Vous le dites vous-même : c'est elle qui vous a conduit ici… et il a suffi, dans notre affaire, à l'avocat général de l'invoquer pour emporter le morceau !… Un joueur est capable de tout !… et là-dessus, le jury condamne !…

« Or moi, je vous dis ceci, *mon cher ami,* un joueur est capable de tout le mal, *s'il perd* ! Mais, s'il gagne, il devient le plus généreux des hommes et susceptible des plus nobles mouvements !… Voilà pourquoi *il faut qu'il gagne* ! Moi, « mon cher ami », je n'ai jamais eu à me plaindre des cartes ; grâce à elles j'ai toujours mené une vie des plus agréables, et comme j'ai le cœur naturellement sensible, je ne me suis point borné à mettre de côté une honnête fortune, j'ai toujours fait le bien autour de moi !…

« Je pourrais vous montrer, continua non sans un certain orgueil le célèbre Bardison, des lettres où se répand, en phrases qui vous feraient venir les larmes aux yeux, la reconnaissance de nombreuses familles… Que de fois, en préparant une partie, je me suis dit : « Voilà qui me permettra de soulager telle infortune ! » Je suis un peu comme l'État ou, si vous voulez, comme l'Assistance publique, qui prélève une juste dîme sur les bénéfices des casinos…

« Seulement, moi, j'y ai plus de mérite parce que je fais le bien en cachette !

« Non, non, croyez-moi !… Les cartes n'ont que du bon, si on sait les manier, c'est-à-dire les diriger… Il faut savoir diriger les cartes comme il faut savoir diriger sa vie… *ou alors vous êtes fou si vous jouez !…*

– Je suis fou !… repartit Claude avec un triste sourire.

– Vous ne serez point toujours en prison ! reprit l'autre. Voulez-vous que je vous guérisse de votre folie ?

– Bien souvent j'ai voulu ne plus jouer !… soupira Claude.

– Ce que je vous propose est bien plus facile que de réaliser un tel désir ou de tenir un serment !… Avec un peu de bonne volonté et de la patience, vous verrez que l'on s'en tire très bien !… surtout si vous avez quelques années pour vous exercer !

– Merci ! répondit Claude. Mais montrez-moi, en attendant, quelques-uns de vos « tours »… Cela fait passer le temps… À propos, monsieur Théodore – laissez-moi vous donner ce nom, sous lequel je vous ai connu – comment se fait-il, si la fortune vous a toujours été favorable, que vous en ayez été réduit, à un moment de votre radieuse existence, *à faire le poète chez les Modéran* ?

– Voilà bien, mon cher ami, la plus triste aventure de ma vie… Je ne dis point cela, bien entendu, pour M^me^ Modéran, qui a su rester une honnête femme tout en m'inspirant les sentiments les plus doux, mais à cause du fait qui m'a mis dans la triste nécessité de me réfugier dans une mansarde de la rue Bochard-de-Saron… Les cartes ne sont pour rien dans ce lamentable avatar ! Il s'agit de cette erreur judiciaire (cher ami, les erreurs judiciaires, il en pleut : vous n'en êtes pas le seul exemple… et, du reste, vous n'avez qu'à ouvrir les oreilles au cours de ce voyage qui m'eût paru insipide sans votre charmante compagnie… il n'y a que de cela ici !… C'est à vous dégoûter de l'innocence !), il s'agit donc, comme je vous le disais, de cette erreur judiciaire qui m'a valu cette abominable condamnation aux travaux forcés… Je suis un honnête homme, moi, monsieur ! Je n'ai jamais volé de bijoux ! Pourquoi volerais-je ? je vous le demande ?… *J'ai choisi une profession qui me met à l'abri de toutes les tentations de ce genre*… Seulement j'ai eu le malheur, il y a quelque temps, et peut-être la maladresse, d'exercer mon art dans un milieu de rastas d'une moralité douteuse. Que voulez-vous ? on ne choisit pas toujours ses amis !…

Et quelqu'un a volé autour de moi !... J'étais là... On venait de découvrir que moi, *c'était Bardison* !... La police, qui est simpliste, s'est dite : « C'est Bardison qui a fait le coup !... » Et j'ai dû me cacher !... Et j'ai été finalement pincé et condamné *non comme joueur,* vous me comprenez, mais comme escroc !...

– C'est comme moi, conclut Claude, je n'ai pas été condamné *comme joueur,* mais comme assassin !... Vous avez beau dire, monsieur Bardison, c'est le jeu qui nous a conduits là, vous et moi... allez ! allez ! *nous sommes logés à la même enseigne !...*

Sur cette dernière réflexion qui le remplit d'une mortelle amertume, Claude résolut de se suicider à la première occasion. En attendant, il regardait M. Bardison opérer devant lui, cependant que de sa petite voix nette et doctrinale, ce singulier professeur lui faisait son cours...

– Au baccara, disait Bardison, les tricheries les plus fréquentes (elles sont innombrables) sont la séquence, c'est-à-dire la préparation des cartes, disposées à l'avance pour donner quatre ou cinq coups pleins au banquier. La coupe du paquet est faite par un complice après un battage partiel portant seulement sur les cartes qui passeront au-dessus de la coupe. Il y a encore « le cataplasme », c'est-à-dire l'application discrètement opérée sur le paquet d'une partie préparée, que le banquier tire de sa manche *comme ceci*... le plus souvent à la faveur d'un portefeuille déposé sur la table pour en extraire les billets... Il y a les marques imperceptibles sur les cartes..., il y a « le télégraphe »...

– *Vingt-deux !* grogna à l'autre bout de la cage un forçat, qui, assis sur son sac d'ordonnance, faisait le guet près de la grille, le long du couloir de bordée.

*Vingt-deux,* dans le langage du bagne, cela veut dire « attention ! »... Aussitôt les cartes disparurent... non seulement celles avec lesquelles M. Bardison « faisait son cours » à l'élève Claude... mais encore celles qui servaient à jouer à la chiourme,

car ils étaient une dizaine de bagnards dans cette cage qui ne passaient leur vie, entre deux rondes, qu'à jouer aux cartes quand ils n'étaient pas de corvée.

Ce qui paraissait, du reste, tout à fait incompréhensible à Claude, c'est qu'on les eût tous fouillés et refouillés, et qu'ils sortaient tout à coup, d'on ne savait où, un tas d'objets pour leur amusement ou le contentement de leurs vices… par exemple des flacons de rhum… dont ils ne manquaient jamais… C'était là la cause de punitions nombreuses, de mises aux fers qui éclaircissaient les rangs et faisaient plus de place dans les cages…

Il y avait des *artoupans* (surveillants militaires) qui étaient moins durs que d'autres et faisaient semblant de ne rien voir pour avoir la paix et ne point s'attirer des haines terribles qui parviennent un jour ou l'autre à se satisfaire…

La ronde passa sans anicroche… et les jeux reprirent…

Bardison n'était jamais de ces parties-là parce que ces messieurs, disait-il à Claude, ne jouaient que des *haricots* (ce qui était vrai)…

D'une façon générale, les bagnards laissaient Bardison et Claude tranquilles, s'isoler comme ils le voulaient. C'étaient, aux yeux de la chiourme, des gens de la haute sans aucun intérêt, tombés dans la débine, et qu'ils appelaient « des financiers » !

Seulement les repas les réunissaient tous, autour du même baquet !

Claude, dès le début de la traversée, était resté deux jours sans manger. Et puis, le troisième, il avait pris sa cuiller comme tout le monde…

– Quand vous voulez vous débarrasser d'une carte qui vous gêne, disait maintenant Bardison, voilà comment vous faites : tenez, comme cela… Essayez donc un peu pour voir !

Et il glissa le paquet dans la main de Claude, et celui-ci essaya.

– Mais ça n'est pas mal du tout !... Vous verrez que je ferai quelque chose de vous !... s'exclama aimablement Bardison.

– Misérable ! râla Claude en jetant les cartes.

– Allons, allons, mon petit, il ne faut pas se frapper. Vous repenserez à moi, mon cher, quand vous vous retrouverez, après le dessert, au milieu des dames qui papotent, en vous comptant de beaux jetons nacrés et en vous étalant de beaux jeux de cartes soi-disant tout neufs !... Vous repenserez à moi lorsque, après la partie, vous retrouvant sur le trottoir les poches vides, vous vous direz que les amis que vous venez de quitter, et que l'on avait amenés pour faire fête « au noble étranger », étaient des complices !... Ce Bardison, tout de même, c'est lui qui avait raison ! Car vous sortirez de cette « pouillerie », mon cher... *À nos âges, on a encore une belle vie devant soi !*... Évidemment, Paris et la France ne nous reverront pas tout de suite... Mais reste le monde, le vaste monde !... En somme, vous supportez très bien le voyage !... Eh bien, puisque vous aimez voyager, *nous ferons les paquebots* !... Vous verrez comme c'est amusant !

Tout à l'heure, Claude avait envie de le tuer et de se tuer. Le Bardison était si cynique dans sa candeur naïve qu'il ne put s'empêcher de sourire...

– Mais enfin, lui demanda-t-il, depuis le temps qu'on vous connaît... comment parvenez-vous à vous faufiler encore quelque part ?... à vous créer encore et toujours une personnalité nouvelle ?

– Mon cher ami, c'est bien simple... *j'ai toujours mes papiers en règle !*

– Quels papiers ?...

– Eh bien, ceux de l'autre !… *de l'autre que je suis dans ce moment-là !* Rien n'est plus aisé que de se procurer des papiers d'état civil… En effet, aux termes de l'article 45 du code civil (et le professeur Bardison cita de mémoire, car il n'avait pas emporté de code sur lui) : « Toute personne pourra se faire délivrer par les dépositaires des registres de l'état civil des extraits de ces registres… *Les extraits délivrés,* conformes aux registres et légalisés par le président du tribunal de première instance ou par le juge qui le remplacera, *feront foi jusqu'à inscription de faux* ! »

« Ainsi, quand je vous présente des papiers légalisés comme ceux susdits et que je vous déclare que je m'appelle Théodore ou Claude Michel, vous êtes obligé de me croire, même vous, Claude Michel, jusqu'à preuve du contraire !… Et les procès coûtent si cher !…

– Mais enfin, le président du tribunal ne légalise pas avec cette facilité…

– Pardon ! voici exactement comment les choses se passent. J'arrive à Paris ou dans une grande ville, je descends dans un hôtel sous le nom *que je veux acquérir*. Ce nom, j'ai eu soin de le relever sur un document quelconque où les prénoms, la date de naissance, le lieu de naissance, avec nom et prénoms du père et de la mère sont inscrits… et ces documents sont nombreux : c'est un livret militaire… c'est un permis de chasse… un diplômé de bachelier, etc. J'écris au maire de la commune indiquée en lui demandant *mon extrait de naissance,* c'est-à-dire de celui que je veux être… et je donne l'adresse où je suis descendu… Quelques jours après, pourvu que j'aie envoyé dans la lettre l'argent nécessaire pour la levée de l'extrait, je reçois « mon acte de naissance » !… Beaucoup de maires l'envoient directement, sans plus de précaution… D'autres usent de l'intermédiaire du parquet du tribunal de l'arrondissement qui, alors, l'adresse au parquet de la grande ville, *et c'est par les mains du commissaire du quartier qu'il est délivré !…* Je tiens le mien (celui du bon poète Théodore) de M. le commissaire Mifroid lui-même !

« … Pour les extraits de mariage, c'est encore plus simple ! Mais je vous en ai assez dit, je crois, pour aujourd'hui… et si je vous raconte tout cela, mon cher, ce n'est évidemment point pour que, le moment venu, c'est-à-dire en sortant de cette mauvaise passe, vous en usiez au détriment des autres, *puisque vous êtes un honnête homme,* mais pour que vous ne vous laissiez pas tromper par les pièces authentiques que vous présenterait un homme qui aurait les papiers d'un honnête homme mais qui ne serait pas un honnête homme !…

– Des raclettes pour les hommes de corvée ! hurla un artoupan dans la coursive, et apportez les fauberts !… Et que tout soit propre comme dans le salon du commandant !… Qu'on soit tenté de manger par terre, N… de D… ! V'savez compris, vous autres, là-bas, les « financiers » !

Après la « toilette » Claude s'assit sur son sac, râlant de dégoût, appelant une fois de plus la mort !… Les plaisanteries dernières de Bardison sur la prétention qu'il avait encore lui, Claude Michel, de continuer « à la faire à l'honnête homme » sur ce vaisseau qui transportait le crime, avaient achevé de l'accabler…

Déshonoré, abandonné de tous, la vie lui était désormais un fardeau abominable. Il n'avait même point pour s'y rattacher le plus petit souvenir… À la réflexion, l'image de Lottie lui était encore plus odieuse que celle d'Irène…

# IV

# Une pauvre petite figure pâle…

« Pourquoi a-t-elle jamais paru aimable à mes yeux ? se disait-il. Pourquoi, d'une main charitable, ai-je recueilli à ma porte et adopté cette enfant dont le cœur cachait les pires instincts sous la fragile enveloppe de l'innocence ?… Je n'aurais dû voir en elle qu'une belle image à perpétuer parmi les hommes et ne jamais oublier d'où elle m'était venue : des bas-fonds où grouillent un Roméo et l'infâme Ultrogoth !… »

Dans les rêveries où parfois glissait son imagination quand chaque trait de la beauté de Lottie revenait s'offrir à son âme, aussi gracieux, aussi touchant, aussi animé que lorsqu'il l'avait connue aux heures enchantées de Rochefontaine, il se réveillait soudain devant le hideux tableau de la jeune fille se laissant embrasser par Fernando de Zapara et faisant pendant à Musaraigne dans les bontés que ces demoiselles témoignaient au richissime aventurier. Et cette vision lui était plus pénible encore que lorsqu'il rouvrait les yeux sur sa cage à forçats, un instant oubliée !…

– Eh bien ! le *sculptier,* là-bas ! En est-on, de la promenade, aujourd'hui ?…

C'était le moment, en effet, où les artoupans allaient conduire leur équipe, pendant une demi-heure, prendre l'air sur le pont.

Jusqu'alors, Claude avait trouvé le moyen, sous divers prétextes, de rester enfermé dans sa cage. Il savait que le transport avait à bord des passagers pour la Guyane, des colons, des fonctionnaires, et que « l'heure de la promenade » était une distraction toujours appréciée des voyageurs. Rien ne lui répugnait comme de participer à cette exhibition de bêtes humaines… Il n'ignorait pas, non plus, que son cas était célèbre, et que son apparition était attendue.

Quand ils redescendaient, ses collègues lui faisaient part de la déception des curieux qui avaient réclamé le *sculptier*… L'idée de cela le retenait tapi au fond des entreponts et lui faisait préférer l'abominable odeur qu'on y respirait à l'air du large. Mais, cette fois, il n'y « couperait » pas. Le surveillant-chef avait donné des ordres. Le *sculptier* serait de la cérémonie. Il dut se résigner et prit la file.

Il marchait en dernier avec un artoupan sur les talons.

Quand il déboucha sur le pont, l'embrun lui gonfla les poumons et il en reçut une joie physique telle qu'il oublia tout… Il n'était vraiment plus qu'une bête qui prenait sa part d'air et qui ne demandait point autre chose au vaste univers.

Les forçats ne pouvaient approcher du bastingage. Il fit comme les autres quand ils furent arrivés sur leur plateau (le gaillard d'avant), il se coucha sur le pont. Il y avait de nombreux regards sur l'affreux troupeau. Il savait que la superstructure, les dunettes étaient pleines de curieux. Vautré, appuyé sur un coude, la tête sous une main, il ne leva point les yeux.

Mais, tout de même, il dut voir, à quelques mètres de là, à sa hauteur, tout un lot de filles qui riaient en regardant les forçats. Les propos tenus, autour de lui, par la chiourme, lui appri-

rent que c'étaient là des compagnes bénévoles qui suivaient « leur homme » à Cayenne ou qui avaient répondu à l'appel d'une administration qui tenait à marier ses « relingues » au sortir du « pré »... et les forçats libérés que l'on conservait dans la colonie.

Et soudain, Claude tressaillit de la tête aux pieds... Un peu à l'écart, appuyée au bastingage, l'une de ces filles le regardait... Elle paraissait faible, pouvant à peine se soutenir, et elle avait une pauvre petite figure pâle... On eût juré Lottie !...

# V

# Où il est prouvé qu'il ne faut jamais désespérer de rien

Il se souleva. Il la dévorait des yeux. C'était elle !... c'était elle !... Il ne pouvait douter que ce fût elle, non point seulement parce que c'était bien là son image, mais à cause de la façon dont elle le regardait. Elle le regardait en pleurant.

Décrire le bouleversement de l'âme de Claude serait impossible. Toute sa pensée oscilla dans un balancement qui touchait chaque fois à la folie. « Que faisait-elle là ? »

Elle pleurait...

Alors, lui aussi, il pleura...

Et ils continuèrent ainsi de se regarder, avec une intensité indicible, à travers leurs larmes... La demi-heure s'écoula sans qu'ils eussent fait un mouvement l'un et l'autre et puis les forçats regagnèrent leur cage.

Dans son hamac, il pleurait toujours, en silence, et il voyait toujours Lottie, dans la nuit de la cage. Il ne comprenait pas. Il n'essayait même pas de comprendre... Il ne la maudissait plus. Il l'adorait. Il avait une immense pitié d'elle, et, sans bien s'en rendre compte, un immense remords. *Quoi qu'elle eût fait,* elle était aussi malheureuse que lui... Pourquoi se haïr, on est de si

petites choses dans ce monde… on devrait tout se pardonner, tout le temps. Celui-ci n'est pas meilleur que celui-là !… Chacun a son heure d'ange et son heure de démon. Pitié pour tous !… *Alors elle allait à Cayenne elle aussi !… Qu'est-ce qu'elle avait fait ?…*

Il l'apprit le lendemain, voici comment : à l'heure de la promenade, alors qu'il s'apprêtait à suivre ses compagnons avec l'espoir inouï de revoir la pauvre petite figure si pâle, le surveillant lui fit un signe qu'il comprit et qui lui ordonnait de rester. La grille fut refermée sur lui. Il était tout seul, dans ce coin de bâtiment, derrière ses barreaux. Il n'y avait que l'artoupan qu'il ne voyait point mais dont il entendait le pas dans la coursive.

Et puis, soudain, il vit arriver l'artoupan avec Lottie. La pauvre enfant était comme folle. Il la jeta dans la cage.

– Parlez bas, lui dit-il, je risque gros…

Et il s'éloigna un peu, faisant le guet.

Ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre. Ils s'étreignaient en sanglotant…

– Comment es-tu ici ?… Comment es-tu ici ? *Qu'est-ce que tu as fait ?…* lui demanda-t-il dès qu'il put prononcer une parole.

– Qu'est-ce que j'ai fait ? Eh bien, *monsieur Claude,* j'ai dit à Musaraigne de me passer ses papiers. Vous ne savez pas comment elle s'appelle de son vrai nom, Musaraigne ? Elle s'appelle Caroline Machu ! et j'ai demandé à l'administration pénitentiaire de me prendre comme femme pour les forçats ! Voilà ce que j'ai fait, monsieur Claude, pour vous rejoindre !…

Claude tomba à genoux et l'étreignit dans un sombre délire pendant qu'elle continuait :

– Ça me faisait tant de peine que vous croyiez que je ne vous aimais plus, parce que M. Zapara m'avait embrassée !…

– Ah ! mon amour, tais-toi !… tais-toi !…

Elle aussi était tombée à genoux, et, ainsi à genoux tous les deux, ils s'étreignaient avec des soupirs et des sanglots d'enfant.

– J'ai appris que je ne pouvais pas être votre femme là-bas… mais ça n'a pas d'importance… je vous dirai pourquoi demain ! Oui, on va se sauver d'ici, vous savez… Il ne faut pas pleurer comme ça, *monsieur Claude* !…

Et elle pleurait !… elle pleurait !

Elle voulut encore lui dire avant de s'en aller, et pour qu'il ne conservât plus aucune mauvaise pensée sur elle, comment et pourquoi elle avait quitté l'atelier et était redescendue chez Ultrogoth… Quand il sut encore *ce qu'elle avait fait là* et l'adorable sacrifice qu'elle avait si simplement consenti pour le sauver, lui et son œuvre, des huissiers, il détendit les bras et, affalé à ses pieds, il la regarda de bas en haut comme on contemple une sainte…

– Vous ne m'en voulez plus, *monsieur Claude* ?

– Mon enfant… tu m'as donné la plus grande joie de ma vie ! fit-il d'une voix profonde où vibrait une divine allégresse. Je ne l'avais pas méritée !… Tu m'as régénéré !… De cet endroit maudit, tu as fait un coin du ciel !… J'accepte maintenant mon malheur… Rien ne peut plus me frapper… ni m'abattre… Tu m'as donné ce qu'aucune femme n'a jamais donné à aucun homme… ton cœur et ton âme, uniques au monde… et dont je ne serai plus jamais séparé !…

Il lui embrassait encore les genoux quand le surveillant vint frapper à la grille. Il fallut se quitter et rapidement, brutalement.

– À demain ! lui jeta-t-elle dans un souffle.

Et il crut qu'elle s'envolait avec ses ailes d'ange.

– N… de D… ! ça va barder !… tas de *fagots* !… Ah ! vous vous plaignez que le « mecquard » (le commandant) vous fait « mousser » !… Eh bien, je vais vous faire pivoter jusqu'à la gauche, tas de cosaques !

C'était l'équipe qui rentrait avec accompagnement de musique de la part des gardes-chiourme… Mais Claude ne les entendait pas.

Jusqu'à l'heure où, dans les mêmes conditions, il revit Lottie le lendemain, il resta dans une sorte d'état léthargique. Il avait la figure d'extase de ces martyrs qui, au fond de leur cachot, étaient visités avant le sacrifice suprême par un envoyé de Celui pour qui ils allaient mourir.

Elle lui dit d'un ton précipité :

– Nous n'avons pas une minute à perdre, demain nous serons en vue de Madère… Tout est arrangé pour votre évasion…

Et, pendant qu'elle parlait, elle ne s'apercevait même pas qu'il souriait divinement à ses enfantillages.

– M^me^ Modéran, continua-t-elle, toujours sans s'apercevoir de l'effet énorme qu'elle produisait, M^me^ Modéran, qui est très bien avec le second, endort sa confiance et elle a acheté les deux matelots et le quartier-maître qui doivent se rendre les premiers à terre, après la visite de santé… Vous allez voir comme c'est simple ! Vous m'écoutez bien ?

– Oui ! oui ! fit Claude. Mais M^me^ Modéran est donc à bord ?

– Mais oui !… et M. Modéran aussi !

– Ah ! diable !…

– Pourquoi dites-vous : « Ah ! diable ! » ? Ça ne vous déplaît pas ? Ils sont venus me rejoindre quand ils ont su que je

partais sur le transport avec les femmes que l'on emmenait à Cayenne.

– Les braves gens !... fit Claude, complètement ahuri.

– Donc ! vous allez voir comme c'est simple... Votre promenade quotidienne se fera demain matin à neuf heures. Vous en serez, naturellement... Quand vous redescendrez en file, avant de descendre dans l'écoutille (c'est comme ça que l'on appelle ce trou-là), vous passerez devant la pavillonnerie, sous la dunette. Vous y êtes ?

– Oui, oui ! je te suis, dit Claude.

– C'est vous qui serez le dernier en file... l'artoupan que nous avons acheté (je dis « nous », mais c'est avec l'argent de Mme Modéran, n'est-ce pas ?)...

– Je pense bien !... et de M. Modéran !

– Et de M. Modéran aussi... Mais on ne lui a pas dit que ça coûtait si cher !...

– Vous avez bien fait... Alors, quand je passe devant la pavillonnerie ?...

– La porte en sera entrouverte... vous n'aurez qu'à vous jeter dedans... personne à cet endroit ne vous verra, et l'artoupan qui est derrière vous aura ralenti si bien sa marche qu'il n'aura pas encore tourné le coin de la dunette... il pourra dire qu'il n'aura rien vu !... On ne s'apercevra de votre absence qu'à l'appel du soir... mais nous serons déjà loin !... Dans la pavillonnerie vous trouverez un costume de matelot... le reste regarde Mme Modéran... qui sera dans la pavillonnerie !... Vous m'avez bien comprise ?

– Tout à fait, ma petite Lottie. Mais elle est enragée, cette Mme Modéran !

– Oh ! *monsieur Claude*… pourquoi souriez-vous ?… Si vous saviez ce qu'elle s'est donné de mal !

– Je n'en doute pas !… Mais dis-moi, petite Lottie, et où irons-nous après toute cette belle aventure ?…

– *Mais nous irons nous refaire une vie, n'importe où !* dans un coin de l'Afrique, tenez !… C'est grand l'Afrique, et puis, c'est tout à côté !

– Mon amour ! mon amour !… soupira Claude en l'étreignant sur son pauvre cœur en désordre… *on ne se refait plus une vie avec moi !*… Tu auras fait pour moi tout ce que tu as pu faire, ma petite Lottie, mais je préfère rester au bagne que d'en sortir pour commettre le crime de te traîner derrière moi !… Tu es jeune ! tu es encore une enfant !… Tu oublieras *monsieur Claude* !

– Jamais !… s'écria-t-elle.

Et elle repartit en sanglots… et elle n'écouta plus ce qu'il lui disait… Il lui disait qu'elle devait retourner en Europe avec M. et M^me^ Modéran… Il lui disait qu'il demanderait à parler au commandant et qu'il la sauverait d'elle-même et de lui-même en lui racontant sa touchante et sublime histoire !

Pas une seconde Lottie ne put supposer que Claude ne profiterait point de cette occasion unique qui lui était offerte de s'évader. Elle lui répéta, point par point, ce qu'il avait à faire… et, pour ne point lui causer plus de peine, il promit finalement tout ce qu'elle voulut.

Le lendemain matin, lors de la promenade des forçats, il y avait contre le bastingage une pauvre petite figure pâle… si pâle !… Quelle émotion !… La porte de la pavillonnerie était entrouverte… et la résolution de Claude, depuis la veille, était bien ébranlée… Après tout, cette enfant avait raison !… N'était-il pas innocent ?… Il fallait forcer le destin et se refaire une vie !… Il s'en sentait le courage avec l'amour de Lottie !… Il fuirait !… Et

s'il ne réussissait pas à fuir… il serait toujours temps de mourir…

Tout à coup, il y eut un remue-ménage, ce qu'on appelle à bord un « branle-bas » inattendu… L'état-major descendait sur la plage avant, où se trouvaient alors réunis les forçats, et Claude échangea avec le pauvre petit visage, qui devint plus pâle encore, un regard qui signifiait : « Tout est perdu ! »

Mme Modéran apparut, elle aussi, derrière les officiers et paraissait affolée.

Aucun doute ! On savait tout !…

Le commandant allait ordonner quelque châtiment exemplaire… Il sortit une feuille, de papier et appela le forçat Claude Michel.

Il y eut une plainte, des soupirs, un lugubre gémissement derrière les officiers cependant que Claude, aussi pâle que le pauvre petit visage pâle qui s'affalait alors contre le bastingage, s'avançait.

– Claude Michel, lui dit le commandant, je viens de recevoir un sans-fil officiel m'enjoignant de vous laisser à Madère, à la disposition de notre consul, qui a dû recevoir, lui aussi, des instructions vous concernant. J'ai ordre de vous faire savoir que la justice a été saisie d'un fait nouveau qui permettra la révision de votre procès à brève échéance et qu'à partir de ce moment vous êtes libre !…

# Septième épisode

# LE MARIAGE DE LOTTIE

# I

# Où M. Modéran songe de plus en plus à quelque chose… « à quelque chose qui mettra tout le monde d'accord » !

Dans les dernières scènes qui se sont passées sur le « transport » de Cayenne, nous n'avons pas vu apparaître la sympathique figure de M. Modéran. La raison en était simple : M. Modéran était malade et enfermé dans sa cabine, bien décidé à ne faire que le moins de mouvements possible, malgré la gravité des circonstances.

Il y avait à cette maladie plusieurs causes… D'abord l'irritation farouche qui bouillonnait en lui (tantôt à l'état latent, tantôt avec des manifestations dangereuses pour le mobilier qui l'entourait) contre les autres et contre lui-même… contre ceux qui l'avaient entraîné dans une aventure lamentable et des plus dangereuses, et aussi contre lui-même qui n'avait pas su résister à ceux-là ! Ceux-là, c'était surtout « celle-là » ! Appelons-la par son nom : Noémie.

Elle avait mené cette étrange affaire avec une décision et une rapidité foudroyantes. L'idée, naturellement, en était venue la première à Lottie qui, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire à Paris pour sauver Claude, avait résolu, avec une candeur qui ne connaît point d'obstacles, de le suivre à la Guyane.

Sur ces entrefaites, Lottie était tombée sur un article de journal dans lequel on donnait quelques détails sur le « troupeau de femmes », engagées volontaires, que l'administration dirigeait sur Cayenne en même temps que les forçats. Elle n'avait point distingué si ces femmes étaient destinées à un mariage avec les relégués et non avec les condamnés qui n'avaient point encore fait leur peine… Elle avait été surtout touchée par la peinture que l'auteur de l'article faisait de l'impressionnant enthousiasme avec lequel ces dames quittaient les douceurs d'un pays civilisé pour ne point abandonner dans le malheur un être qu'elles aimaient !… « On peut dire d'elles tout ce que l'on voudra, elles ont du cœur ! »

Eh bien ! Claude Michel aussi était dans le malheur ! Est-ce qu'elle aurait moins de cœur que ces filles-là ?…

Tout est spontané dans une petite nature d'oiseau comme celle de Lottie… Un point l'intéresse à l'horizon, et la voici partie à travers l'espace ! Tout de même, pour rejoindre Claude, il lui fallait des papiers, et elle était mineure !… Son instinct la conduisit droit chez Musaraigne. Elle sentait que celle-là serait enchantée de la voir partir aussi loin que possible… aussi loin que possible de Zapara… et qu'elle ne lui refuserait rien pour qu'elle accomplît son dessein. C'est ce qui arriva. Elle donna à Lottie tout ce dont celle-ci avait besoin… l'argent et les papiers, et lui souhaita bon voyage en l'embrassant comme elle ne l'avait jamais fait jusqu'alors. Lottie en était fort émue…

Elle le fut cependant bien davantage en se présentant à l'administration avec ces documents mensongers, mais celle-ci n'y regarde pas de trop près : en telle occurrence, c'est le cas de dire qu'elle n'a pas l'embarras du choix. Lottie, tout à fait en règle, et sûre désormais de partir, ne voulut point cependant quitter les Modéran sans remercier M^me^ Modéran de toutes les bontés qu'elle avait eues pour elle et elle fut amenée ainsi à lui révéler le secret de son prochain voyage. Noémie fut comme embrasée d'une émotion extraordinaire en recevant la naïve et

sublime confidence de Lottie. Ses idées s'exaltèrent autour des plus nobles sentiments. La pensée qu'elle pourrait faire évader un innocent se présenta en même temps à son esprit romanesque et la perspective de la gloire qui en rejaillirait sur « son salon littéraire » finit tout à fait par lui faire perdre la tête !... Or, justement ce soir-là, M. Modéran, qui venait d'avoir une fort méchante explication avec sa fruitière, suivie d'une scène des plus désagréables avec sa concierge, toujours à propos de ses deux anciens amis (Claude Michel et Théodore Bardison), fréquentation qui avait déshonoré le quartier et sali l'immeuble, M. Modéran était rentré dans des dispositions qui parurent particulièrement propices à M^me^ Modéran... Noémie, profitant d'une absence de Lottie, attaqua ferme.

– Hippolyte, dit-elle à son mari, qu'elle avait suivi dans le cabinet de toilette où il se faisait la barbe, tu as toujours aimé voyager ?

– Ah oui ! s'écria avec éclat M. Modéran, et aujourd'hui plus que jamais !... Mais tout de même ça dépend des voyages, reprit-il avec plus de prudence en voyant sa femme dans une grande agitation, car il avait appris à se méfier des idées qu'elle émettait dans ces moments-là !...

– Nous avons ici tous les ennuis ! dit-elle.

– Tous !... dit-il.

– Depuis l'affaire de Claude Michel et la condamnation de M. Théodore, la vie dans le quartier nous est rendue insupportable, dit-elle.

– Insupportable ! dit-il.

– Je voudrais être à cent lieues pour ne plus voir la figure de la concierge ! dit-elle.

– À mille lieues ! dit-il.

– Eh bien, fais tes malles… Hippolyte ! *c'est là que nous allons !*

– Et où donc ?… dans la lune ?…

– Mon ami, trêve de plaisanteries ! Nous partons pour les Amériques !…

– Je voudrais des détails, insista Hippolyte.

Il en eut. Et ce fut un beau tapage. Rien n'y fit…

– On n'abandonne pas un ami dans le malheur ! Cette petite nous donne l'exemple !

– Mais Claude Michel n'est pas mon ami !

– Lâche !… Saint Pierre !… Attends que le coq ait chanté trois fois…

– Je trouve déjà ce que fait cette petite d'une inutilité absolue quoique touchante, mais enfin sa folie est excusable… mais toi ! toi ! tu n'as jamais aimé Claude Michel, toi !…

– Non, je n'ai jamais aimé qu'un gros patapouf sans cœur et sans entrailles ! Assez, monsieur Modéran ! j'irai toute seule !… Je ne laisserai point ma fille adoptive… ta fille, monsieur Modéran, ta fille !

– Ma fille !

– Enfin, l'as-tu adoptée, toi aussi, oui ou non ?

– Il n'y a que l'adoption légale qui compte et heureusement que la loi a mis à tes désirs désordonnés un frein salutaire !…

– C'est cela, insulte-moi ! Dis-moi que je suis folle !

– Je ne le dis pas…

– Mais tu le penses !… Tiens !…

Pour la première fois de sa vie, Mme Modéran donnait une gifle à un homme ; elle était excusable, cet homme était son mari. Cependant elle en resta sur le coup aussi suffoquée que M. Modéran lui-même…

– Cette fois, ça y est, prononça au bout de quelques secondes – des siècles ! – et d'une voix grave, M. Modéran, je sens que je ne vais pas tarder plus longtemps à te dire quelque chose qui mettra tout le monde d'accord !…

Mais cette fois encore, alors que la parole fatale allait tomber de sa bouche, il s'arrêta… Il s'arrêta, car il considérait sa femme qui, toute pâle, toute pâle, considérait, elle, sa main… la main qui avait frappé la joue de M. Modéran… Or, cette main saignait… Mme Modéran s'était blessée au rasoir de M. Modéran. Elle ne dit qu'un mot : « Assassin ! » et elle s'évanouit.

Quelques jours plus tard, Lottie qui était partie, elle, voyait accourir à Saint-Martin-de-Ré Mme Modéran traînant M. Modéran. Il n'était que temps par exemple. Mme Modéran avait si bien fait qu'elle avait obtenu les deux places retenues par un ménage de fonctionnaires qui, au dernier moment, ne partait pas. Avant de s'embarquer, Noémie eut une courte conversation avec Lottie. Elle voulait l'arracher au milieu infâme où elle s'était réfugiée et tenter de la faire voyager avec eux. Lottie la supplia de n'en rien faire ; c'était éveiller les soupçons et rendre peut-être le voyage impossible… « Du reste, dit-elle, elles sont gentilles avec moi comme avec « une bonne sœur »… Devant moi, elles n'osent même pas dire un gros mot ! »

Aussitôt qu'on eut pris la mer, M. Modéran s'en fut « à la poupe, au pied du pavillon » ! Il y resta longtemps, les bras croisés, regardant s'éloigner avec un désespoir d'abord contenu cette belle terre de France qu'il n'avait jamais quittée… et puis l'émotion fut trop forte et il dut se soulager… C'est alors que commença à entrer en ligne de compte la seconde des causes pour lesquelles M. Modéran resta obstinément enfermé dans sa cabine : le mal de mer !

Il en avait entendu parler comme d'une chose vraiment douloureuse, insupportable, comparable à rien… une chose qui met l'homme le plus énergique au-dessous de tout, qui ne lui laisse même plus le goût de la vie… et dans l'inquiétude que lui causait ce singulier voyage, il y avait, au fond, beaucoup de la crainte qu'il avait de ce mal-là.

# II

# Singulière surprise réservée à M. Modéran à son retour en France

M. Modéran n'avait jamais mis les pieds sur un bâtiment, sur un « vrai bâtiment », car on ne saurait traiter de « bâtiments » les bateaux-mouches !... Et puis les bateaux-mouches allaient sur la Seine et ça n'est pas la mer, la Seine !... Cependant il connaissait des gens qui étaient malades sur les bateaux-mouches !... Ça lui avait donné, tout de même, un peu d'espoir !...

Eh bien ! maintenant il était fixé !

Il essaya de tous les médicaments dont il s'était prémuni. Il se serra le ventre à étouffer dans une ceinture de flanelle, il prit tour à tour toutes les positions, la tête en bas, les pieds en haut et vice versa... et puis étendu sur le dos, sur le plancher de sa cabine, il ne bougea plus... Il ne répondait même plus aux propos consolateurs de Noémie. Celle-ci pouvait bien faire tout ce qu'elle voulait, « manigancer » des évasions, disposer des fonds relativement considérables qu'il avait emportés sur lui !... ça lui était bien égal !... Tout lui était égal !...

Cet état comateux ne fut suspendu quelques heures qu'en rade de Vigo où le transport faisait du charbon. Ce jour-là il

pensa revenir à la vie. Il se trouva sur le pont, s'étonnant lui-même de pouvoir encore tenir sur ses jambes.

Hélas ! dans sa joie nouvelle, il fut soudain interrompu, au beau milieu de sa promenade, par ces paroles très distinctes qui le glacèrent instantanément jusqu'aux moelles :

– Eh mais ! je ne me trompe pas, *c'est notre cher vieux gentleman* !

Éperdu, il jeta un regard d'agonie au-dessus de lui, sur la plage avant, et il reconnut dans un groupe auquel le garde-chiourme faisait prendre l'air, il reconnut dans son bel habit tout neuf de forçat le bon poète Théodore qui lui faisait un petit signe d'amitié !...

M. Modéran regagna précipitamment sa cabine... Il faisait bien, car le transport regagnait le large et les mêmes angoisses du cœur et de l'estomac recommençaient de donner à notre ami certains avertissements auxquels il n'y avait pas à se tromper.

Cependant, tout en préparant à la hâte les accessoires nécessaires au voyageur qui sent faillir en lui la résistance, il eut encore le temps de gémir sur le sort qui ajoutait pour lui à tant de maux la souffrance de l'amour-propre. Ce « cher vieux gentleman » dont ce forçat l'avait salué l'avait écrasé de confusion !... Et dire qu'il avait eu *ça* à sa table ! Et qu'il y en avait deux comme *ça* dans le tas !... Comme c'était agréable, quand on se promenait tranquillement sur le pont d'un navire d'être interpellé par un inconnu qui, entre deux gardes-chiourme, vous traite familièrement de « cher vieux gentleman »... Les Voilà bien, les amis de sa femme !... les habitués du salon littéraire !...

Heureusement pour Noémie, elle ne rentra dans la cabine que lorsque M. Modéran avait complètement oublié les souffrances de l'amour-propre pour d'autres qui étaient beaucoup moins reluisantes et qui lui laissaient moins de liberté d'esprit.

Elle en ressortit, du reste, presque aussitôt.

Elle était si occupée, Noémie !… Elle n'avait pas le mal de mer, elle !… L'idée qu'elle allait faire évader un innocent et la perspective du retentissement immense qu'un tel événement ne manquerait point d'avoir à Paris et de la gloire qu'il jetterait, à coup sûr, sur ses futurs « cinq à sept », la tenaient dans un état de santé rayonnant.

Du reste, sa grâce et son charme et « sa conversation bien parisienne » obtenaient à bord le plus grand succès. Les officiers lui faisaient la cour… le commandant l'invitait à sa table… et le second était à ses ordres pour tout ce qu'elle voulait. Tout ceci lui donnait bien de la liberté pour l'imbroglio qu'elle avait imaginé. Le plus joli était qu'au bout du compte il eût toutes les chances de réussir…

Il avait été secrètement entendu entre elle et Lottie qu'elles feraient naturellement comme si elles ne se connaissaient point… Mais elles réussissaient à se voir autant qu'elles en avaient besoin, et toutes deux seraient peut-être parvenues à faire évader Claude Michel si le télégramme du gouvernement ne lui eût, au moment critique, apporté la liberté légitime !…

Nous avons décrit cette scène avec une grande sobriété, car il y a des sommets dans l'échelle des événements humains qui frappent d'autant mieux l'esprit et les sens qu'on les laisse dans toute leur nudité. Un homme est condamné aux galères, on vient lui apprendre qu'il y a eu erreur et qu'on le rend à la vie du monde ; qu'ajouter à cela ?… Tout le reste se devine et il n'y a point de mot pour peindre ce qui se passait dans le cœur de Claude comme dans celui de Lottie…

Pendant ce temps, M. Modéran s'était senti beaucoup mieux. Il avait pu se rendre compte qu'il devait cette amélioration à ce que le bateau ne remuait plus. Cette fois, averti par l'aventure de Vigo, il résista au désir d'aller faire un petit tour sur le pont. Il ne tenait pas du tout à être interpellé au coin de

quelque écoutille (et malgré là sévérité des règlements) *par un forçat de sa connaissance* !...

Or, dans le moment même qu'il se faisait cette réflexion, la porte de la cabine s'ouvrit et il vit entrer, poussé par Noémie, un monsieur un peu pâle qui portait l'uniforme des bagnards...

M. Modéran se dressa sur son séant, et, avec des yeux fous, se mit à fixer Claude Michel sans pouvoir prononcer une parole...

– Nous venons te demander si tu ne pourrais pas lui prêter un de tes complets ! exprima la douce voix de Noémie. Tu penses bien qu'il ne peut pas descendre à terre dans ce costume-là...

– Oui... évidem... évidemment ! répondit la voix « lointaine » de M. Modéran.

Il lui semblait que c'était un autre qui parlait... un autre qui regardait... Et il avait pitié de lui-même comme lorsqu'on se plaint en rêve, que l'on sait que l'on rêve et que l'on fait des efforts surhumains pour se réveiller.

– *Ah ! c'est que tu ne sais pas !* Claude Michel est libre !

– Ah ! oui ?...

– On a reçu une dépêche du gouvernement !...

– Du gouvernement !... bon, bon !

– Et nous descendons tous à Madère !

M. Modéran bondit hors de sa couchette.

– Hein ? quoi ? qu'est-ce qu'il y a ?... Qu'est-ce que tu as dit ?...

Nous descendons ?... Répète !... Nous descendons ?... Nous quittons le bateau ?

– Il faut même que nous soyons prêts dans un quart d'heure !

– N… de D… ! jura M. Modéran, qui n'avait jamais juré de sa vie.

Et il fut prêt, lui, dans les cinq minutes !… Il laissa sa femme se débrouiller avec les malles, les effets, son « complet » et son forçat !…

Elle voulait lui donner des détails sur ce qui venait d'arriver à Claude Michel ; il la laissa là, au milieu de tout le fourbi, avec son histoire qui ne l'intéressait nullement, et il courut à la coupée.

Un canot à pétrole attendait. Il s'y installa. Et, comme la petite embarcation dansait, il fut repris du mal implacable. Mais il le souffrit, cette fois, presque joyeusement ; il s'encourageait entre deux efforts par de courts discours qui faisaient la joie des matelots qui le regardaient :

– Et allons ! Vas-y donc !… Ça fait plaisir aux poissons !… Pendant que tu y es, profites-en ! se disait-il. Soulage-toi bien… Tu n'auras jamais une meilleure occasion !… *C'est la dernière fois !*

On ne comprit, autour de lui, tout à fait la portée de cette dernière parole que lorsque le canot eut touché à la jetée de Funchal. Ce canot ramenait à terre le consul, qui était venu remplir sa mission à bord, Claude Michel, Lottie (dont Noémie avait raconté la touchante histoire au commandant et que l'on avait rendue à ses parents adoptifs), la famille Modéran et leur bagage.

Le premier qui mit le pied sur le degré verdâtre qui sortait de l'océan fut M. Modéran et M. Modéran, en quittant l'élément liquide, déclara à haute et intelligible voix, malgré son état d'épuisement et peut-être aussi à cause de son état d'épuisement, *qu'il ne quitterait plus Madère* !

En vain lui expliqua-t-on que Madère était une île… Il répondit que c'était justement parce que Madère était une île, c'est-à-dire une terre entourée d'eau de tous côtés, qu'il avait résolu de se fixer à Madère !…

Que ne s'en tint-il à son idée ? M. Modéran eût peut-être évité la plus grande douleur de sa vie ! Mais n'anticipons pas…

D'autant plus qu'avant ces jours d'amertume, qu'il faut, hélas ! prévoir, M. Modéran passa à Madère des heures enchantées.

Jamais il n'avait apprécié comme maintenant la joie de fouler la terre ferme, de marcher *sur le plancher des vaches,* comme il disait en se servant d'un terme qui semblait créé pour Funchal même, la capitale de l'île où toutes les voitures *(carros)* sont traînées par des vaches.

– *Les autres hommes,* expliquait-il, qui n'ont jamais voyagé sur la vaste mer et qui, étant montés sur un bateau, n'ont point été malades, ignoreront toujours leur bonheur ! et je les plains ! Maintenant que je suis sorti pour toujours de l'épreuve, je la regrette d'autant moins que je ne la recommencerai pas !

Et, huit jours après, M. Modéran s'en tenait toujours là : « rester dans son île », et quand le paquebot qui devait ramener en France les passagers laissés à Funchal par le transport de Cayenne fit entendre sa sirène dans la rade, il se passa des drames !

D'abord il prononça des discours indignés attestant qu'il ne comprenait point comment on pouvait avoir l'idée de quitter un pays où « la vie était pour rien et où le vin était si bon » ; c'est tout juste s'il n'ajouta point : « et les femmes si jolies ! »

Il ne l'ajouta point parce que M^me^ Modéran et Lottie étaient là pour lui prouver qu'il y en avait d'aussi charmantes en Europe… Ensuite il ne voulut point laisser embarquer ses bagages !

Il injuriait tout et tout le monde… Il montrait le poing à la petite barque dansante dans laquelle Noémie était déjà installée, abandonnant un époux enragé sur le rivage ; il menaçait de jeter à l'eau les matelots qui voulaient l'emmener et il injuriait l'eau elle-même !…

Claude, qui depuis huit jours vivait dans un rêve, la main dans la main de Lottie, sentit que cette main quittait un instant la sienne…

Elle allait, cette main-là, chercher celle de M. Modéran. Alors ce fut fini, tout fut dit. M. Modéran suivit en silence.

Et ce ne fut que lorsqu'il fut installé à nouveau à bord qu'il se dit :

– Tiens ! mais si j'avais laissé Noémie partir et si j'étais resté, c'est ça qui aurait été une occasion de mettre tout le monde d'accord !

Mais il était trop tard…

Chose singulière, pendant son voyage de retour, M. Modéran ne fut pas malade !… Ce sont des choses qui arrivent ! M. Modéran en conçut une fierté inimaginable.

Il ne parlait plus maintenant que de son « pied marin » et, par les plus gros temps, on le voyait sur la dunette, avec le commandant qu'il ne lâchait plus. Il retenait tous les termes maritimes avec une facilité étonnante et en émaillait continuellement sa conversation. Il apprenait à Noémie ce que c'était que « faire le point ». Il lui parlait de « la hauteur du soleil » et de « la polaire ».

Il buvait des cocktails comme un capitaine au long cours et lorsque, par malice, l'excellente Noémie lui rappelait les incidents de sa première traversée, il répliquait :

– N'en parlons plus, fifille !… J'ai payé une fois mon tribut à Neptune… qu'il n'en soit plus question !

Enfin, la vie était belle !… Et la belle France approchait.

Chaque jour M. et Mme Modéran étaient dans une exaltation grandissante… Ils ne s'en disaient point le motif, mais ils vivaient dans la même pensée tous les deux que le spectacle du bonheur touchant de Claude et de Lottie renouvelait à chaque instant : ce bonheur c'était un peu leur œuvre ! Cette régénération d'un homme, ils n'y étaient point étrangers !

*Enfin, ils ramenaient avec eux la victime judiciaire d'une affaire retentissante qui avait bouleversé tout Paris !…* Quelle gloire les attendait à leur retour en France !… Maintenant que l'on touchait au port, M. Modéran était fier d'avoir couru une aventure pareille… et il n'en voulait plus à Mme Modéran. Au contraire, il se disait qu'il fallait beaucoup pardonner à une femme aussi exceptionnelle (à laquelle il allait devoir d'être cité dans tous les journaux comme le protecteur né de l'innocence !). Certainement on allait l'interviewer ! et il préparait déjà les phrases qu'il dirait aux journalistes.

Il exigerait des reporters qu'ils prissent des notes sous sa dictée, car il ne tenait point à ce qu'on lui fît dire des bêtises !… Enfin « le vaisseau » entra dans le golfe de Gascogne, puis dans la Manche par un petit « norouet » qui faisait danser le bâtiment comme coquille. Mais M. Modéran était toujours solide au poste et il faisait l'admiration des officiers par son endurance. On but encore quelques sacrés cocktails avant de se séparer.

Enfin l'émotion (mais une émotion toute morale) de M. Modéran fut au comble quand il aperçut les côtes du Havre.

C'était là *qu'on l'attendait* !…

Qui attendait-on ?… Claude Michel ou lui, M. Modéran ?…

Il ne savait plus !… Il ne se séparait plus de son innocent !…

Enfin il vit venir au-devant du paquebot le remorqueur chargé du courrier et de tous les services d'arrivée.

Il prit sa « jumelle marine prismatique » et eut quelque peine à en fixer l'oculaire. Il cria à Noémie :

– Ma chère ! *Il est bondé de monde à couler !…*

C'était la vérité. Autorités civiles et judiciaires, reporters venus de Paris, parents, amis… et le flot des curieux… qui veulent être de toutes les fêtes, aux mariages comme aux exécutions.

– J'aperçois M. Blé ! s'écria Noémie.

– Eh bien ! ça me fera plaisir de le revoir, ce cher ami ! fit M. Modéran. Noémie, il y a beaucoup de journalistes, là-dedans ; méfie-toi !…

– Je leur donnerai rendez-vous à Paris, chez nous ! dit Noémie, qui avait un peu de peine à respirer. Dis donc, Hippolyte, est-ce que tu as ma photographie ?

– Non, mais j'ai la mienne !…

Le remorqueur abordait ; il fut tout de suite envahi… Tous demandaient à voir Claude Michel. Au fait, où était Claude Michel ?…

Il s'était réfugié dans un coin du fumoir des premières avec Lottie, dans la pensée illusoire de passer, autant que possible, inaperçu… Mais il fut bientôt découvert et rejoint. On faillit l'étouffer.

La première personne qui se jeta dans ses bras fut Jacques, son frère.

– Me pardonnes-tu ? implora ce dernier.

Et Claude lui répondit sans arrière-pensée :

– De grand cœur !…

Ce fut le tour de M. Blé, qui pleurait, selon son expression, comme un veau… M. Blé lui apportait les bons souhaits de tous ses camarades, de ceux qui n'avaient jamais cru à son infamie… Quelques-uns étaient venus jusqu'au Havre avec lui. Il y avait une délégation de l'atelier Pæan.

Claude était infiniment ému…

Après ces premières effusions, Claude dut prêter attention à un monsieur qui paraissait bien satisfait, lui aussi, et qui lui dit :

– Monsieur Claude Michel, permettez-moi de me présenter… C'est moi qui ai trouvé le *fait nouveau* !

– Eh bien ! s'écria tout à coup une voix derrière eux, la voix de M. Modéran, eh bien ! monsieur Casimir, tous mes compliments ! Voilà qui rachète bien des choses !

M. Casimir se tourna d'un bloc vers M. Modéran et toute sa physionomie fut instantanément embrasée d'une joie presque sauvage.

– Oh ! c'est vous !… vous, monsieur Modéran ! Mon cher monsieur Modéran !

– Moi-même, monsieur Casimir… moi-même !…

– Eh bien ! vous ne sauriez savoir combien je suis enchanté de vous revoir !…

– Et moi de même, monsieur Casimir… moi de même !

Cependant, M. Casimir faisait un signe à un personnage qui se tenait à quelques pas de là et qui avait les yeux sur le groupe formé par M. Modéran et ses amis, et par M. Casimir. Le personnage s'avança…

– Je vous présente M. Modéran, lui fit M. Casimir.

Puis, se tournant vers M. Modéran :

– Mon cher monsieur Modéran… permettez-moi de vous présenter M. le commissaire de police…

– Voilà de bien honnêtes présentations ! déclara M. Modéran en tendant la main au commissaire.

– Pendant que nous y sommes, dit brusquement le commissaire, *présentez-moi donc* votre autre main aussi.

– Et pourquoi faire, monsieur ?

– *Pour y mettre les menottes,* monsieur Modéran !

Au fait, deux agents se livrèrent aussitôt à cette petite opération.

– Noémie ! hurla M. Modéran.

Noémie accourut, administra une gifle à M. Casimir qui riait, et s'évanouit, pendant qu'on entraînait M. Modéran ! Ah ! ce n'était pas le retour qu'ils avaient rêvé !

# III

# Où M. Modéran étonne tout le monde

Quelle ombre au bonheur de Claude et de Lottie que l'arrestation d'un aussi exceptionnel ami !...

Le monstre Modéran ne fut pas sauvé par la déclaration spontanée que fit naturellement M. Blé dès que l'on connut que tout le système de M. Casimir reposait sur le vol de la fameuse coupe du cabinet dalmate... ce qui ne fut rendu public, naturellement, qu'après l'arrestation de M. Modéran.

Disons qu'on avait cherché celui-ci partout !... que son signalement avait été envoyé à toutes les polices du monde... que toutes les compagnies de navigation avaient été secrètement averties, mais qu'on avait naturellement *négligé d'imaginer* que l'assassin du prince Karl Fedorovitch avait pu prendre passage sur le vaisseau qui transportait les forçats à la Guyane ! et qu'il se dirigeait vers le bagne, *déjà* !... et de son propre mouvement ! Ah ! comme disait M. Casimir... ces Modéran étaient réellement forts, très forts !

Tout de même, Hippolyte, en fin de compte, était sous les verrous... Quand M. Blé éleva une voix éclatante pour dire :

« Mais cette coupe, M. Modéran ne l'a nullement volée ! C'est moi qui la lui ai offerte, et c'est la princesse elle-même qui me l'a donnée ! » M. Casimir, qui s'attendait à quelque chose de

ce genre de la part de M. Blé, le fit tout simplement arrêter comme complice !...

L'arrestation de M. Blé avait été décidée sans difficulté, M. Casimir ayant prouvé le recel par l'artiste de la statue volée dans l'atelier de Claude Michel au détriment de Zapara, qui l'avait achetée. Ce fait, dont M. Casimir s'était bien gardé de parler jusque-là pour pouvoir, à son aise, continuer de surveiller l'attitude de M. Blé, prouvait des habitudes de cambriole organisée qui en disaient long sur l'association Blé-Modéran !...

En vain M. Blé protesta-t-il de toute la force que lui donnait une vie d'honnêteté (je suis pauvre, mais honnête) et expliqua-t-il son larcin par le désir patriotique qu'il avait eu d'empêcher la célèbre nymphe de fuir pour les Amériques et par le dessein amical de remettre son chef-d'œuvre à Claude, si jamais celui-ci sortait du bagne... tout semblait devoir tourner au pis pour M. Blé comme pour M. Modéran.

Dans cet effroyable avatar, nous étonnerons bien du monde en révélant que le plus philosophe des deux était M. Modéran.

Ainsi M. Blé, qui faisait en quelque sorte profession de ne s'émouvoir de rien et qui n'avait d'autre fortune au soleil de Montmartre que ses trois lapins et ses deux poules, faisait retentir les échos de sa cellule et du corridor de sa prison de tout l'éclat d'une indignation qui n'arrivait point à se calmer, comme si elle avait été nourrie de la perte des biens les plus importants de la terre ou du regret que cause l'impossibilité de s'en servir... tandis que M. Modéran, lui, qui avait été jusqu'à ces derniers temps un bourgeois considérable et considéré, avec tous les petits défauts qui s'attachent à cette qualité, tenant à ses habitudes, méticuleux dans ses manies et se faisant un monde des moindres événements qui les contrecarraient... eh bien, eh bien – répétons-le ! – M. Modéran étonnait tout le monde par son sang-froid !...

Noémie qui, elle, avait été accablée et réduite à rien, dès le premier jour, n'en revenait pas !

Il la consolait, il la relevait, il lui faisait honte de son peu de courage et de son manque de sérénité.

M. Modéran, lui, était serein !...

L'échafaud était à deux pas et Hippolyte avait le sourire !

– Et savez-vous ce qu'il m'a répondu, racontait Noémie à Claude Michel, quand je lui eus dit que je l'avais méconnu jusqu'à ce jour, que je l'eusse cru incapable d'une conduite aussi sublime dans l'adversité, il m'a répondu, le cher homme : « Je ne suis ni sublime, ni idiot ; je raisonne... je raisonne et je trouve ce qui m'arrive si absurde que je reste persuadé que toute cette affreuse histoire aura une fin prochaine qui nous fera bien rire tous... je prends les devants, voilà tout... et "je ne m'en fais pas !" »

Ainsi parlait M. Modéran.

– Mais enfin ? disait-on à Noémie... en attendant il est tout de même en prison ! et ça n'est pas drôle !

– C'est justement ce que je lui répliquais, ce à quoi il m'a répondu : « Si, c'est drôle !... car je n'ai jamais été aussi tranquille qu'ici ! Depuis quelque temps j'éprouvais le besoin d'un peu de repos !... Au sortir de toutes nos aventures avec M. Théodore, M. Blé, M. Casimir... enfin après ce voyage redoutable qui avait si mal commencé pour Claude Michel et qui a si singulièrement fini pour moi, *je ne suis pas fâché de me trouver entre quatre murs, où il ne m'arrive rien du tout* que de m'allonger sur ma couchette quand il me plaît, de dormir quand j'en ai envie, et de rêvasser tout à mon aise... »

– Eh bien ! et la nourriture ?...

– Mes amis, répondit Noémie, vous pensez bien que M. Modéran ne mange pas l'ordinaire de la prison... Il use de

son droit en faisant venir sa nourriture du dehors… et il s'adresse, je vous prie de le croire, aux meilleurs restaurants… Il engraisse !…

Mais c'était surtout par son ampleur morale que M. Modéran commençait à en imposer à sa femme. À tous les points de vue, son mari commençait à prendre, dans son esprit, des proportions !…

Ainsi comme l'instruction reprochait à M. Modéran de s'être attardé exceptionnellement dans le cabinet qui précédait la chambre de la princesse Irène, est-ce que Noémie n'alla pas soudain s'imaginer qu'il y avait peut-être une intrigue entre son mari et la princesse !…

Cette pensée l'affola, non de désespoir, mais d'orgueil !

Le héros, dans le cerveau en feu de cette femme d'imagination, ce n'était plus Claude, mais M. Modéran ! Ah ! comme elle le trouvait beau dans son martyre ! Comme elle l'encourageait dans cette noble attitude :

– Ne dis rien, Hippolyte, je comprends tout !

« Elle devient folle, la pauvre femme ! » se disait M. Modéran, tout en dégustant un joli petit vin de Vouvray, tout pétillant et qui accompagnait à merveille un pâté de venaison truffé, spécialement commandé depuis deux jours…

Dans le même temps où M. Modéran s'accommodait si bien de sa prison, l'instruction n'en tournait pas moins au tragique, et l'angoisse de ses amis et de ceux de M. Blé n'avait fait que grandir quand soudain une voix s'éleva qui fit crouler comme un château de cartes le terrible édifice policier de M. Casimir… *La princesse Irène, revenue à Paris, déclarait que M. Blé disait l'exacte vérité… Elle lui avait fait cadeau de la coupe !…*

M. Modéran et M. Blé furent donc remis en liberté, et je vous prie de croire que, ce jour-là, il y avait une petite foule aux abords de la prison pour les ramener triomphalement à Montmartre !… La Butte était, du coup, réhabilitée… et M. Casimir, sous les fenêtres duquel les élèves de l'atelier Pæan vinrent donner une aubade, sentit ce jour-là les premières atteintes de ce mal de foie qui, de temps à autre, fit dire depuis aux passants : « Tiens, voilà un monsieur qui a la jaunisse ! »

# IV

# Le bonheur de Lottie

Il est immense.

À Paris, Claude ne vit plus que pour Lottie ! Il ne la quitte pas. Il ne se lasse pas de se pencher sur cette petite âme. Dans ses yeux aimants, il interroge sa nouvelle destinée… car désormais c'est là que dort l'énigme de sa vie…

Il jette la sonde au fond de ce lac bleu tranquille. Il y plonge son regard tremblant. Il sait maintenant que les joies qui lui sont réservées ici-bas, tout est là ! « au fond des yeux… des yeux clairs, aimants et aimés »…

Claude et Lottie, comme M. Modéran, hélas ! regrettent bien de n'être point restés là-bas, dans « l'île heureuse »… Il y a trop de bruit autour de leur joie silencieuse ; mais comment s'en plaindraient-ils ? C'est la réhabilitation éclatante !… C'est la sympathie du monde des artistes qui assiège leur bonheur… Il semble à Claude qu'il marche dans de la lumière…

Son innocence, dans l'affaire Fedorovitch, ne faisait plus de doute pour personne, même depuis que « le fait nouveau » trouvé par M. Casimir avait cessé d'exister ; son procès n'en devait pas moins être révisé sur de nouvelles bases et dans des conditions qui ne mettaient pas en doute l'acquittement final.

C’est qu’en effet on avait trouvé un autre « fait nouveau » un peu plus sérieux que celui de M. Casimir…

Il avait été prouvé, par la déclaration récente du valet de chambre du prince, que celui-ci, dans le moment qu’il avait quitté son appartement pour se diriger vers celui de la princesse, où il allait être assassiné, avait près de lui des documents et un portefeuille gonflé de papiers…

Or, tous ces objets avaient disparu ; on ne les avait point retrouvés sur le cadavre et ils n’avaient pas été découverts sur Claude Michel, arrêté et fouillé dans un moment où il lui eût été impossible de se débarrasser de ces documents sans qu’on s’en aperçût… *Un autre avait donc passé par là !…*

Tout le monde était persuadé que c’était le comte Sima !

Et les soupçons se fussent égarés jusque sur la princesse, si celle-ci, avec une audace qui lui reconquit bien des sympathies, n’était venue elle-même, par sa déclaration relative à la coupe, empêcher l’instruction de s’égarer à nouveau sur deux innocents…

On ne comprendra bien tout le bruit que fit cette affaire et le retentissement qu’elle eut, à cette époque, dans les milieux artistiques, qu’en rappelant le gala qui suivit de près le retour de Claude, mais auquel celui-ci ne donna son adhésion qu’après la libération de M. Blé et de M. Modéran.

Il y eut là non seulement les amis de Claude, mais quelques-uns de nos « grands maîtres », ainsi que de nombreux officiels et les principaux de ceux qui n’avaient cessé de protester contre l’erreur de la justice.

Au centre de cette réunion, on avait placé sur un socle fleuri la statue de la *Nymphe* qui était définitivement proclamée l’un des premiers morceaux de la sculpture moderne.

Quant à l'humble modèle qui n'osait point venir à cette fête, elle y avait été entraînée presque de force par les Modéran. Nul, du reste, ne faisait attention à la petite Lottie qui se tenait timidement dans son coin, heureuse du bonheur de Claude… Claude n'avait point le temps, de son côté, de s'intéresser à elle…

Très entouré, présenté aux plus hauts personnages, accaparé par les plus belles artistes de nos théâtres subventionnés, il semblait un peu étourdi par cette gloire subite… Le bon M. Blé, qui avait la haine de tout ce qui était officiel, était venu s'asseoir à côté de Lottie.

– Lottie, lui dit-il, tous ces gens-là me rendent malade et te voilà bien délaissée, ma pauvre petite ! Qu'est-ce que nous faisons là, nous autres ? Je t'invite à venir manger une fricassée de poulet sur la Butte !

– Mais non !…

Lottie n'était point de cet avis… du tout, du tout !…

– Ici, fit-elle, je vois Claude !

Mais tout à coup elle pâlit… *elle venait d'apercevoir la princesse Irène !…*

Celle-ci en effet s'avançait vers Claude, au bras du directeur d'un grand journal qui avait particulièrement pris la défense du sculpteur dès les premières heures de l'affaire. On imagine avec quelle curiosité la femme était dévisagée et avec quel intérêt les spectateurs de cette scène en suivaient le développement. Ce fut court mais inquiétant. Enfin tout se passa le plus correctement du monde… Claude avait trop d'obligations au directeur du journal en question pour ne point lui réserver son meilleur accueil.

Avec Irène, il fut de marbre. Dès qu'il l'avait aperçue, il avait senti son cœur se glacer et il crut qu'il lui serait impossible

de faire un mouvement ni de prononcer une parole. Cependant il trouva quelques mots pour remercier le journaliste et il eut la force de s'incliner devant la princesse dont il toucha à peine la main tendue… Mais tout cela, il le disait et le faisait comme dans un rêve et comme un automate.

Alors il entendit sa voix (ah ! comme il la reconnaissait, cette voix langoureuse, traînante, chantante et qui roulait si joliment les r… Elle n'avait pas changé… D'un drame à l'autre, elle continuait de bercer ses syllabes au même rythme de nonchalante volupté !), sa voix qui disait la seule chose qui pouvait excuser et même expliquer sa présence à cette fête :

– Vous m'excuserez, monsieur Claude Michel, d'avoir *voulu* venir à cette fête offerte par vos amis… Mais moi aussi, je suis votre amie, en vérité… et je ne puis douter qu'en me voyant ici, le mensonge… et l'erreur… et aussi la fourberie… je dis bien, monsieur Claude Michel, la *fourberie* dont vous avez été si malheureusement la très intéressante victime… ne s'enfuient pour ne revenir donc jamais… jamais en vérité !

Il ne répondit pas. Il se retourna, cherchant, avec des yeux d'halluciné, son frère… son frère qui était là tout à l'heure et qui venait de s'éloigner en apercevant la trop… vraiment trop audacieuse princesse !

– Tiens ! fit Claude, d'une voix sourde, *mon frère lui aussi s'est enfui !*… et il s'éloigna.

Elle avait entendu cela, mais n'en avait point paru autrement touchée… Elle dit au directeur qui avait cédé à ses instances en l'amenant lui-même au gala :

– Vous ne trouvez pas que ce pauvre garçon est revenu de là-bas un peu triste ?… mais c'est donc si naturel !…

C'était vrai. Claude n'avait plus de joie. Au dîner, le regard d'Irène le cherchait avec une insistance qui était remarquée de tous. Tout son effort, à lui, tendait à montrer un masque plein

d'indifférence où elle ne pût même lire la colère qui bouillonnait en lui contre elle, car il y a des colères où certaines femmes puisent leur espérance…

Claude était entre le maître qu'il aimait le plus, celui qui avait eu sur sa carrière une définitive influence, le grand sculpteur Bartholo, et la charmante femme du peintre Pæan qui avait organisé ce petit triomphe.

Lottie était un peu plus loin avec les Modéran et M. Blé.

Lottie venait d'apprendre une chose horrible, et cela tout à fait par hasard… Quelqu'un, non loin d'elle, avait prononcé :

– Cette Irène ne doute de rien !… Du reste, nous sommes quelques-uns à l'avoir toujours connue comme cela… et ça ne date pas d'hier… ça date du temps où la princesse Fedorovitch *n'était encore que la marquise Stampalia* !…

Ainsi cette Irène… n'était autre, au fond, qu'Amalia !… Amalia dont Claude lui avait conté l'aventure, Amalia que Claude avait tant cherchée autour de la lagune vénitienne, Amalia qu'il avait continué d'aimer dans la marquise Stampalia puis dans la princesse Irène… Amalia qu'il aimait peut-être encore.

Inutile de dire que la pauvre enfant n'avait plus faim !…

À côté d'elle on ne s'apercevait pas de sa détresse… Nul ne la regardait… Tous les yeux étaient sur la princesse Irène… M^me^ Modéran, particulièrement, lui lançait des regards foudroyants et défendait à M. Modéran de lever le nez de sur son assiette. M. Modéran commençait à regretter la grande tranquillité de sa cellule… et ses petits repas de prisonnier.

L'heure des toasts étant venue, un grand silence s'établit et le vieux Bartholo se leva. Il prononça, sans faire la moindre allusion à la triste aventure judiciaire où Claude Michel avait failli sombrer, un petit « speech » comme on dit en France, plein de tact et plein de cœur où l'œuvre si prometteuse de Claude Mi-

chel était vantée en des termes qui, sortis de la bouche d'un tel homme, donnent la gloire.

Puis ce fut le tour de Claude Michel de prendre la parole. Il se leva au milieu des applaudissements qui le vengeaient de toutes les misères passées. Il se leva… et il alla tranquillement chercher la petite Lottie qu'il amena au milieu de la salle par la main.

Lottie eût voulu être à cent pieds sous terre, mais, docile, elle obéit, des roses éclatantes sur ses joues si blêmes tout à l'heure. Claude s'arrêta avec Lottie, juste devant la princesse Irène, et dit :

– Je n'aurais pu rien faire sans ce petit modèle-là ! C'est elle qui a été ma joie d'artiste et ma consolation d'homme !… Dans mes heures de pire misère elle m'a soutenu de sa grande petite âme ! Elle avait trouvé le moyen de m'accompagner au bagne !… Sans elle, je serais mort de désespoir ! Mesdames, messieurs, je vous présente *M^me^ Claude Michel* !

On se doute du succès que remporta ce speech-là. La salle croulait. Le grand Bartholo saisit Lottie dans ses bras et l'embrassa en pleurant. Tout le monde pleurait.

Tout le monde aussi avait compris ce que signifiait, pour la princesse, cette simple et touchante déclaration de Claude et ce ne fut pas sans une stupeur hostile que l'on vit Irène s'approcher de Lottie.

– Moi aussi, mademoiselle, lui dit-elle, je suis vraiment heureuse de votre bonheur et de celui de Claude Michel… et je voudrais donc bien vous embrasser !

Dans un silence de mort, elle se penchait déjà sur le front de Lottie… Mais la petite, qui ne l'avait pas quittée des yeux, reculait doucement… si doucement… mais si sûrement… et l'on entendit sa voix de cristal qui disait :

– Pourquoi voulez-vous m'embrasser, madame ?... Vous savez *donc* bien que je ne vous aime pas !

Irène n'insista pas. Elle n'avait plus qu'à s'en aller. Elle partit en riant et en modulant dans un rire qui sonnait faux :

– Elle ne m'aime pas !... Oh ! la mignonne ! elle est délicieuse ! délicieuse !...

Lottie avait eu un redoutable succès... C'est tout juste si, elle aussi, on ne l'avait pas applaudie... Mais Mme Modéran, qui avait assisté à la scène, en frissonna pour l'enfant.

– Il faut s'attendre à tout de la part de cette femme, murmura-t-elle, pendant que Claude s'éloignait avec Lottie à son bras, Lottie qui avait peur d'être grondée, mais que le bon sourire de Claude rassura tout de suite.

– Elle n'a pas vu comment cette femme l'a regardée !... Pauvre Lottie ! soupira encore Mme Modéran en se tournant vers M. Modéran.

Mais M. Modéran n'était plus à ses côtés... Elle se trouvait en face d'un petit vieillard bien propre qui, en jouant avec son binocle d'or et en lui désignant la princesse déjà lointaine, laissa tomber ces singulières paroles rythmées :

Il faut qu'elle ait le cœur ou de marbre ou d'acier,
Celle qui, sans verser des larmes bien amères...
Voit le destin frapper des coups aussi sévères !...

Mme Modéran s'arrêta, tremblante, le cœur battant... Cette voix... ces vers !... et cette façon de les dire !...

– *Et vous savez, ils ne sont pas de Casimir Delavigne, ceux-là...* C'est moi qui les ai faits, ajouta à voix basse le petit vieillard bien propre...

Noémie s'appuya à une chaise. Ses faibles jambes refusaient de la porter.

– Vous ! murmura-t-elle… vous !…

– Oui, moi… moi qui n'ai pas hésité à venir jusqu'ici…

– Je vous croyais bien loin, monsieur… fit-elle en s'efforçant de reconquérir son sang-froid.

– Si je suis si près, madame… c'est un peu grâce à vous, et j'ai tenu absolument à vous remercier de ce plan d'évasion que vous aviez préparé pour un autre et qui m'a profité à moi… madame… C'est moi qui, en fin de compte, suis entré dans la « pavillonnerie » !

– Vous étiez donc au courant de tout ?

– De tout, madame, comme toujours !…

– Eh bien, monsieur Théodore, si vous m'avez quelque reconnaissance, cessez de me poursuivre, car il s'est passé bien des choses nouvelles depuis que vous m'adressiez…

– Je sais, madame, je sais !… Vous adorez votre mari !… Mais rassurez-vous… le bon poète Théodore est mort, et permettez-moi de me présenter…

Il fit deux pas en arrière, puis un pas en avant, s'inclina en disant assez haut pour être entendu d'un pseudo-membre d'une vague « académie », chevelu, barbu, qui depuis le commencement de la soirée ne cessait de surveiller les Modéran :

– Je suis ni plus ni moins, madame, que M. Timothée d'Arcoli, chef de la Sûreté de la république de San-Marino… pour vous servir…

Et il lui baisa la main.

– Le meilleur conseil que je puisse vous donner en ce moment, madame, est d'aller rejoindre au plus tôt M. Modéran,

que M. Blé est en train de présenter à la princesse Fedorovitch !...

– Grands dieux ! s'écria-t-elle, et elle s'élança...

Quant à M. Timothée d'Arcoli, il s'était retourné sur ce monsieur, pseudo-membre d'académie, chevelu, barbu, qui s'était rapproché.

– À vous aussi, *mon cher confrère*, lui dit-il en mettant son binocle et en regardant M. Casimir d'une façon qui ne pouvait laisser douter à celui-ci qu'il eût été, une fois de plus, reconnu..., à vous aussi, je pourrais donner un excellent conseil...

– Lequel donc ? interrogea M. Casimir, qui était assez embarrassé.

– C'est de ne point vous attarder à une piste policière qui n'a plus aucun intérêt... quand il y a vraiment autre chose à faire ici !...

– Je vois, dit en souriant M. Casimir, que je n'ai point besoin, moi, de me présenter...

– Inutile !... inutile !... vous êtes si universellement connu ! Permettez-moi, en passant, de vous faire toutes mes félicitations. Vous avez été un des premiers à proclamer l'innocence de Claude Michel !...

– Le premier, mon cher confrère, le premier !...

– Cela, on ne peut pas vous l'ôter !... *et ce n'est pas votre faute, après tout, si M. Modéran, lui aussi, était innocent !...*

– J'aime à vous entendre parler ainsi, mon cher confrère... Tout le monde n'a point votre équité...

– Hélas ! non. J'ai même entendu dire que les élèves de certain atelier vous avaient assez maltraité... et je pense que s'ils savaient que vous êtes ici...

– Il vaut mieux ne pas le leur dire, émit M. Casimir.

– Comptez sur moi… Je vous disais donc qu'il y avait quelque chose à faire ici !… Quelque chose d'autre que ce que vous y faites… et qui pourrait vous rapporter plus de gloire…

– Et quoi donc ? interrogea M. Casimir.

– Vous ne savez peut-être pas que le fameux Bardison s'est évadé ?

– C'est la première nouvelle !…

– Eh bien, nous le savons, nous autres, à la république de San-Marino… et comme nous craignons l'arrivée prochaine dans nos salons du redoutable grec, on m'a envoyé à Paris pour mettre la main dessus, ou, tout au moins, le signaler à la police française ! Voulez-vous que nous travaillions de compagnie ?

– Mais je ne demande pas mieux ! Si vous êtes sûr qu'il est ici !

– Si j'en suis sûr !… Tenez, je crois que je l'aperçois ! Non ! ne me suivez pas : à deux nous lui donnerions l'éveil. Attendez-moi tranquillement ici, faites-vous servir quelque chose… et surtout, ne vous impatientez pas !…

Ce disant, le petit vieillard bien propre pénétrait dans les salons de jeu du palace, dans le grand hall duquel on avait organisé le gala Claude Michel, et la première personne qu'il y aperçut fut Claude Michel lui-même, ayant toujours Lottie à son bras et ne jouant pas !… Ah ! cette fois, il était bien guéri !… Non ! non ! plus une carte ! jamais !…

Et Lottie, devinant ce qui devait se passer dans son âme, à la vue des jeux étalés, des jetons de nacre et des billets qui s'entassaient sur la table, lui serrait le bras avec force comme pour lui donner du courage… comme pour lui dire :

– Je suis là, moi, ta petite Lottie !... Est-ce que je ne vaux pas mieux que tout cela ?... Est-ce que je ne vaux pas que tu me sacrifies tout cela... pour toi, pour moi, pour ton avenir... pour notre amour ?...

Il la regarda avec une tendresse profonde.

– Oh ! ne crains rien, ma chérie, va ! *Mais maintenant que je ne joue plus,* c'est amusant à regarder... cette folie !...

Et il la conduisit devant une table de poker où un petit vieillard bien propre avait une veine extraordinaire et étalait des « mains pleines » avec un bonheur stupéfiant...

Ce joueur heureux ne resta pas là plus de vingt minutes. Il se leva, ramassant son gain, et comme Claude le félicitait de sa chance, le petit vieillard lui tint à peu près ce langage :

– Monsieur, vous appelez cela de la chance, moi j'appelle cela du raisonnement !... Je gagne souvent, je puis même dire, monsieur, que je gagne toujours !... parce que je raisonne toujours !... Ainsi pourquoi me suis-je assis à cette place ? Tout simplement parce qu'elle était *mauvaise* !... Comprenez-moi bien, monsieur, elle avait été mauvaise jusqu'ici... et le joueur qui m'a précédé venait de la quitter... Il y avait donc toutes chances pour qu'elle devînt bonne !... Car il n'est point de place au poker, comme à tous les jeux, du reste, qui soit toujours bonne ou toujours mauvaise... Il suffit d'attendre le quart d'heure... *le bon quart d'heure !...* celui qui va vous remplir la poche... et de se lever ensuite... ce que j'ai fait, comme vous avez pu le voir, sans nulle gêne, car cette place, logiquement, sûrement va redevenir mauvaise !

« Monsieur, continua ce singulier petit vieillard, il n'y a rien de plus sûr que le jeu, quand on sait le pratiquer... Je comprends que l'on se ruine dans le commerce, dans l'industrie, enfin dans les affaires, car il n'existe point d'entreprise qui n'ait son petit « aléa », mais au jeu, monsieur, au jeu !... on ne de-

vrait jamais se ruiner au jeu !... Il n'y a point de balance au monde plus précise, plus sûre que celle-là !... Elle monte, elle descend, suivant des lois immuables, et il n'est rien de plus fatal que la loi dite des probabilités... Quand vous vous êtes bien enfoncé cela dans la tête... vous n'avez plus qu'à mettre toutes les probabilités dans votre jeu !... Alors, vous gagnez à coup sûr, monsieur... et c'est justice !...

– Bardison ! murmura Claude en reculant d'un pas.

– Bardison !... où est Bardison ? prononça en écho une voix derrière eux.

C'était M. Casimir qui, las d'attendre le chef de la Sûreté de San-Marino, venait de pénétrer dans la salle de jeu au moment où Claude Michel en sortait avec Lottie (toute bouleversée de ce qu'elle venait d'entendre), tous deux accompagnés de M. Timothée d'Arcoli...

– Comment, vous n'avez pas vu Bardison ? s'exclama ce dernier. Mais, *mon cher collègue,* il vous crève les yeux !...

– Mais où donc ?...

– *Mais c'est moi, Bardison* !... Demandez plutôt à M. Claude Michel, termina-t-il en éclatant de rire... cependant que Claude ne pouvait s'empêcher de rire lui-même.

M. Casimir trouva spirituel de rire plus fort que les autres et pendant que le personnage s'éloignait :

– Eh bien, fit-il, ils sont gais, à la république de San-Marino !...

# V

# Le mariage de Lottie

Lottie ne pouvait croire à tant de bonheur… Cependant, il fallut bien qu'elle se rendît à l'évidence lorsque trois semaines plus tard Claude la conduisit chez M. le maire.

Le mariage eut lieu à la campagne, à Rochefontaine, chez les Modéran. Ah ! la jolie petite noce que ce fut là !… et quelle bonne petite fête intime entre M. Modéran, Noémie, M. Blé et le grand Bartholo, le premier maître de Claude, qui avait tenu à être son premier témoin.

Jacques, au dernier moment, n'avait pu venir ; il avait écrit qu'il était obligé de rester auprès de Marie-Anne fort souffrante depuis quelque temps. C'était la seule ombre au tableau… cette absence du frère… Claude en avait d'abord été un peu triste, car il se rappelait un temps, qui n'était pas très lointain, où une cérémonie de ce genre les eût réunis avec tant de bonheur… Mais depuis qu'Irène avait passé entre eux deux, ils ne se reconnaissaient plus lorsqu'ils étaient en face l'un de l'autre. Aussi s'y trouvaient-ils le moins souvent… D'autre part, Claude pensait que le retour de la princesse à Paris avait dû avoir encore une certaine influence sur la vie de Jacques… Cette maladie de Marie-Anne !… Claude les plaignait bien tous les deux.

Mais les mains de Lottie posées sur son front eurent tôt fait de chasser ce dernier nuage.

Qu'elle était adorable, Lottie, dans sa petite robe blanche de mariée, avec ses grappes de fleurs d'oranger qui lui dansaient dans les cheveux et lui glissaient incessamment sur les tempes… car elle ne pouvait tenir en place et sautait de l'un à l'autre comme une enfant gâtée.

Le « papa Modéran » essayait en vain, par des discours appropriés à la circonstance, de faire entendre à son enfant adoptive *qu'une femme mariée* ne saurait conserver dans son attitude et dans ses gestes la libre fantaisie d'un modèle de Montmartre, Lottie n'en continuait pas moins de faire « enrager » tout le monde et M. Blé, auquel elle fit danser un tango !…

Quant à Noémie, tout émue par la cérémonie et comprenant que les nouveaux époux, après ces amicales agapes, ne demanderaient pas mieux que de rester seuls à Rochefontaine, elle emmena vers les quatre heures du soir son époux déjà somnolent et M. Blé un peu pâteux.

Après avoir embrassé une dernière fois Lottie et serré « son gendre » sur son cœur, M. Modéran essuya une larme qu'il garda tremblante un instant au bout de son doigt, au bout de son doigt qui montrait la devise inscrite au fronton de sa maison des champs : *Hoc erat in votis !* (C'était dans mes vœux !)

Claude et Lottie ne rentrèrent à Paris que quinze jours plus tard. Ils semblaient revenir d'un autre monde… d'un monde inconnu des autres hommes… Quand on leur parlait, ils souriaient vaguement à des choses que l'on ne savait pas et l'on pouvait se demander s'ils vous écoutaient et même s'ils vous entendaient… Et si vous restiez entre eux trop longtemps, ils se regardaient et vous étiez oublié !…

Un jour, Claude dit à Lottie :

– Je n'ai qu'une peine, c'est que, de tout ce bonheur, mon frère continue d'être absent. Il faut savoir ce qu'il devient et nous devons aller prendre des nouvelles de Marie-Anne.

Les pressentiments de Claude ne l'avaient pas trompé. Cet intérieur qu'il avait connu si heureux, il le retrouva habité par le désespoir. Marie-Anne les reçut avec une figure d'affreuse douleur. Et voici ce qu'elle leur raconta en serrant éperdument son petit Mario dans ses bras.

La passion de Jacques pour Irène avait repris de plus belle depuis le retour de la princesse. Il ne travaillait plus… on ne le voyait plus…

Il était quelquefois plusieurs jours sans rentrer, ne se donnant même plus la peine d'inventer un prétexte… C'était la ruine dans le ménage… c'était aussi la mort.

– Je sens que je m'en vais, fit Marie-Anne, j'ai été bien malade et je sens bien que je suis atteinte là (elle montra son cœur) et que je ne guérirai pas.

– Il faut vivre cependant, dit Claude. Il faut vivre pour Mario !

– Voici ce que j'ai fait aujourd'hui pour Mario ! répondit la malheureuse. Je suis allée me jeter aux pieds de cette princesse, avec lui… et je l'ai suppliée de me rendre mon mari !

– Non ! s'écria Claude, vous avez fait cela !

– J'en reviens ! fit-elle en baissant la tête… j'y suis allée sans honte pour moi-même, car je le faisais pour mon fils.

– C'est très beau ce que vous avez fait là, Marie-Anne ! Et que vous a-t-elle répondu, cette femme ?

– Je n'ose pas vous le répéter, fit Marie-Anne, hésitante, et certes, si vous n'étiez venu, vous n'auriez jamais entendu parler de tout cela !…

La pauvre femme était au bout de son effort… Elle ne retint plus ses larmes et se mit à pleurer doucement, lentement, longuement… Lottie aussi pleurait.

Cependant Claude insistait pour savoir ce qu'Irène lui avait répondu et Marie-Anne finit par dire, dans un sanglot :

– Comme je lui demandais, sans qu'elle daignât me répondre, de ne plus revoir Jacques et que je lui disais qu'ayant causé précédemment le malheur de son frère, cela devait lui suffire… elle m'a répliqué tout à coup en me congédiant avec un geste d'ennui : « *Eh bien, que son frère vienne me le demander lui-même… et je vous promets de ne plus revoir votre mari !…* »

En entendant ces mots, Lottie se dressa d'effroi et, entourant Claude de ses bras, s'écria :

– Je ne veux pas qu'elle me prenne le mien ! Claude, n'y va pas !

– Oh ! rassurez-vous, madame… je ne demanderai jamais à Claude une chose pareille !…

Claude ne répondit point. Il embrassa Marie-Anne en lui disant : « Bon courage ! » Et il emmena Lottie.

Dans la rue, Claude ne disait pas un mot et Lottie n'osait pas l'interroger… Tout d'un coup, elle considéra le quartier dans lequel elle se trouvait et elle dit :

– Mais où allons-nous par là ?

Elle était devenue toute pâle.

– C'est vrai, fit Claude, qui s'aperçut du terrible émoi de Lottie… Je ne sais plus ce que je fais, moi, avec toutes ces histoires… Nous tournons le dos à la maison… Rentrons !

– Oh ! oui ! soupira Lottie, rentrons !

Ils rentrèrent et, imaginant un prétexte des plus plausibles, Claude, sitôt que Lottie eut enlevé son chapeau, déclara qu'il allait faire une course pressée chez un ami et qu'il serait de retour de très bonne heure. Sans répondre, Lottie remit son chapeau.

– Je ne te quitte pas ! déclara-t-elle.

Claude n'avait pas la force de la gronder. Il lui enleva son chapeau, lui adressa de bonnes paroles, l'embrassa et sortit.

Dans la rue, il se retourna. Elle était derrière lui. Il lui sourit tristement. Elle courut lui prendre la main comme une petite fille.

– Ne crains rien, ma petite Lottie… cette femme ne peut rien contre moi ! Je t'adore ! Mais j'ai un compte à régler avec elle !…

– Tu y vas !… Tu y vas !…

– Je sauverai Jacques, Lottie !…

– Tu ne le sauveras pas !… et tu nous perdras tous les deux.

Quoi qu'il pût dire, elle ne le quitta point jusqu'à la porte de l'hôtel.

– Monte donc, puisque tu le veux, fit-elle. Mais n'oublie pas que je t'attends, mon Claude !

Elle pleurait et ses petites mains se crispaient encore à la sienne. Claude, doucement, lui reprit sa main en disant :

– Sois tranquille, ce ne sera pas long. Dans cinq minutes, je serai ici !

Claude trouva là-haut une Irène qui lui dit simplement :

– Votre frère ? Mais, mon cher, c'est lui qui m'assiège ! Moi, en vérité, je ne peux pas le voir en peinture !… comme on dit, je crois, chez vous !… n'est-ce pas ? Je ne l'ai jamais aimé…

Je crois bien que je n'ai jamais aimé qu'un homme… parce que celui-là c'est vraiment un homme… et il s'appelle Claude Michel !

Alors Claude lui dit des choses atroces qu'elle écouta passionnément et avec un hochement singulier de la tête qui signifiait qu'elle acquiesçait… qu'elle partageait cette horrible opinion qu'il avait d'elle-même. Tout lui était égal… Il pouvait dire tout ce qu'il voulait… Il pouvait la battre… Elle était sa chose… C'était elle, maintenant, son esclave. Il n'avait qu'à la prendre… elle était à lui !… Et, ce disant, elle lui saisit la tête entre ses mains brûlantes… elle tend vers lui ses lèvres…

Il semble que la défense de Claude se fait moins farouche… Va-t-il succomber ?…

Non ! car l'image de Lottie qui l'attend vient le sauver ! Il a encore la force de repousser la sirène… mais il était temps « en vérité ».

Et quand Lottie l'aperçoit enfin qui accourt sur elle comme un fou, elle pousse un cri terrible de bonheur, car elle désespérait déjà… Tous deux s'étreignent.

– Fuyons… lui dit-il. Fuyons loin ! loin ! quittons Paris !

– Oh ! oui ! très loin ! qu'on ne la revoie plus jamais !

# Huitième épisode

# CE QUE FEMME VEUT

# I

# Où la mère Ultrogoth se fâche…

Depuis le retour de Claude et sa réhabilitation, nous n'avons pas revu la figure de la mère Ultrogoth ni celle de son sympathique époux Roméo. De toute évidence, le bonheur de Claude et de Lottie ne les touchait point suffisamment pour qu'ils en prissent leur part, et du reste on avait oublié de les inviter.

Ils s'étaient contentés d'envoyer leur consentement au mariage de leur pupille parce que M. le commissaire de police Mifroid leur avait fait entendre qu'il était « de leur intérêt immédiat de ne point s'y opposer ».

Un autre personnage que l'on n'a point revu depuis quelque temps est le terrible Fernando de Zapara. S'il avait été à Paris, nul doute qu'il eût pris sa part des réjouissances préparées par les amis de Claude et de Lottie… mais il voyageait on ne savait où, toujours accompagné de Musaraigne dont il commençait du reste à être fort las.

Quant à Olivier de Blangy, il avait repris auprès de la princesse Irène son rôle de sigisbée…

Plus que jamais il fait des efforts considérables pour attirer sur lui l'estime et l'admiration d'Irène. Il croit le moment propice.

Irène est revenue seule en France, laissant le comte Sima se débattre en Slavonie avec leur affaire d'héritage. Depuis son union avec Sima, la princesse est devenue extrêmement riche. *Ce sera un bon parti, un jour !…* Ultrogoth a dit à son Adonis :

– Maintenant, tu peux y aller… la place est à toi si tu sais t'y prendre !

Pas une seconde Ultrogoth ne pouvait imaginer que la princesse, pour peu que son attention s'attardât sur son fils, ne fût conquise par tant de beauté, de force et de jeunesse…

*– Elle en drouvera sonfent tes peaux gars gomme mon Atonis !*

Jusqu'à ce jour, si Irène ne lui avait pas rendu justice, c'est qu'elle avait été trop préoccupée par les soins d'une intrigue, menée du reste de concert avec Ultrogoth, et qui avait si heureusement abouti à cette quatrième corbeille de noce qui laissait bien loin derrière elle le souvenir des avantages des trois précédentes unions.

Premier à tous les sports, Olivier pouvait se glorifier de sa raquette et de ses « clubs ». Mais qu'était cela à côté du coup qu'il préparait et qui devait produire une impression définitive sur le cœur de la princesse !…

Celle-ci, depuis quelque temps, semblait donner quelque espoir à Olivier ; du moins celui-ci se l'imaginait-il… Lasse de tous ses amis, ayant fermé sa porte à ce Jacques Michel qui l'excédait, elle ne recevait personne et vivait assez retirée dans une mélancolie profonde. Elle ne pouvait voir qu'Olivier… Elle ne sortait qu'avec lui… et le gardait des heures autour d'elle sans qu'elle en montrât de l'impatience. Sa présence avait fini par lui être aussi nécessaire que celle de Tick… Olivier n'était pas loin de prendre cela pour de l'amour… et Ultrogoth, à qui il faisait ses confidences, l'encourageait dans cette pensée.

Enfin le moment semblait bien venu de recueillir le fruit de tant de persévérance, d'intrigues et de durs travaux !… Le comte Sima ?… ça n'existait pas !… Ultrogoth s'en chargeait. Il disparaîtrait de la combinaison sur un signe d'elle… Il s'arrangerait pour divorcer en laissant la fortune à la princesse, *ou il faudrait qu'il dise pourquoi* ! ricanait l'horrible vieille.

Donc, sur ces entrefaites, les jeunes gens du monde sportif le plus huppé venaient de fonder un cirque à l'instar du cirque Molier et l'inauguration en allait avoir lieu dans quelques jours. C'était l'événement mondain de la saison. La princesse avait promis à Olivier, qui lui avait apporté une loge, d'y assister, et Olivier devait l'y accompagner. Celui-ci s'était bien gardé de la prévenir qu'il serait lui-même un des numéros les plus sensationnels du programme…

Disons tout de suite qu'Olivier remporta un gros succès et que la princesse en fut agréablement surprise. Le fils d'Ultrogoth parut tour à tour avec le maillot de soie du gymnaste et avec l'habit rouge du *gentleman rider*, se livrant au trapèze à des exercices d'une rare audace et faisant sur son cheval de la haute voltige. Ces dames parurent admirer là une musculature d'une force et d'une souplesse idéales ; ici, une véritable élégance de gentleman dans les jeux du cirque.

Ce fut un triomphe… La vieille Ultrogoth en pleurait dans son coin… et c'était Irène qui était chargée de lui décerner un prix !

Olivier mit un genou en terre pour le recevoir et remercia la princesse en baisant avec ardeur la main qu'elle lui abandonnait. On les applaudissait. Olivier, fou d'orgueil et d'espérance, paré du flot de rubans que venait de lui donner Irène, resta à côté d'elle dans sa loge… sur la prière qu'elle lui en fit.

Il ne se tenait plus de joie et il le montrait naïvement à toute la salle… Rien ne venait gâter cette minute magnifique !… Tick n'était pas là !…

Olivier crut ses vœux accomplis et peut-être, dans le moment, n'avait-il point tout à fait tort ; mais il gâta tout par une infatuation d'enfant… Le comte de Lesteyrie et quelques amis étant venus présenter leurs hommages à Irène, il trouva le moyen de s'attirer une sotte querelle par son attitude stupide. Ces messieurs avaient prié la princesse de leur faire l'honneur de souper avec eux et avaient négligé d'inviter Olivier. Celui-ci, au lieu d'attendre que la princesse exprimât elle-même ses regrets, ce qu'elle n'eût peut-être point manqué de faire, car elle était, nous l'avons dit, dans une minute propice à Olivier, celui-ci prit aussitôt la parole et annonça à ces messieurs que « la princesse soupait avec lui ce soir »…

La princesse lui lança un regard foudroyant et dit de son ton négligent :

– Ce cher Olivier se trompe, messieurs, je ne soupe ce soir avec personne… et croyez à mon chagrin, en vérité !… mais je me sens si fatiguée… je suis sûre, messieurs, que vous m'excuserez !… Olivier, faites avancer ma voiture, je vous prie !

Olivier, qui avait compris, au regard de la princesse, qu'il venait de perdre, en une seconde, tout le terrain conquis dans cette soirée triomphale, s'empressa de sortir pour exécuter les ordres et il y eut des sourires derrière lui…

– Pourquoi souriez-vous ? fit la princesse, est-ce parce qu'il s'empresse pour m'être agréable… le cher ami ?… Il ne sait que faire, en vérité, pour m'être agréable !… et il court comme mon petit groom !… tout à fait comme mon petit groom… et Tick l'aime bien… que puis-je désirer de plus ?

– Et lui ? questionna drôlement le comte de Lesteyrie.

– Oh ! lui !… cela ne m'occupe pas, non, vraiment !… Vous le pensez bien, n'est-ce pas ?… Ah ! Olivier ! la voiture est là !… eh bien, allons-nous-en, mon ami… vous me déposerez chez moi !… j'ai quelque chose à vous dire…

Aussitôt qu'ils furent dans la voiture, la princesse exprima en termes crus tout son mécontentement.

– Pour qui vous prenez-vous donc ? lui dit-elle durement, et qu'imaginez-vous ?...

Il se jeta à ses pieds, en lui demandant pardon, en pleurant comme un enfant, en lui embrassant les mains.

– Vous avez été ridicule, mon cher, mais ceci m'est égal assurément, mais vous m'avez rendue ridicule... ce qui est plus grave... et ce qu'une femme comme moi ne saurait pardonner !... Que vous est-il donc arrivé ce soir ?... Je cherche, en vérité, ce qui a pu donc vous arriver ce soir pour vous faire perdre l'esprit à ce point !... Assurément je ne comprends pas ! Laissez donc mes mains, vous me faites mal !... Dieu ! que les hommes sont bêtes !...

Maintenant il ne pleurait plus... il ne parlait plus... il n'écoutait même plus ce qu'elle disait... il essayait sournoisement de la conquérir... et il lui glissait la chaude caresse de ses lèvres jeunes et gourmandes le long de ses bras frais... au-dessus du gant...

Elle finit par se taire, elle aussi...

Ils étaient arrivés à l'hôtel.

Il l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement. Là elle se retourna vers lui, le regarda et éclata de rire. Il était drôle, en vérité !

Il avait les cheveux défaits et les yeux rouges encore d'avoir pleuré... et une mine si singulière de bon toutou grondé qui attend de rentrer en grâce pour risquer une caresse.

– Allons ! je ne vous en veux plus ! fit-elle en lui tendant la main.

Il se jeta dessus en lui reparlant de son amour ! Ça, non !… Le charme était rompu.

– Qu'avez-vous pu croire, mon ami ?… que je vous aimerais parce que j'ai vu vos biceps ?…

Elle sonna d'une certaine façon. Marco et Bara parurent.

– Marco ! dit-elle, montre tes biceps à monsieur !…

Marco releva ses manches et exhiba des muscles formidables…

– Et Bara en a autant, mon cher !… Vous voyez que j'ai ici tout ce qu'il me faut dans le genre !…

Il s'enfuit. Mais le lendemain matin, Ultrogoth se faisait annoncer chez la princesse.

Jamais la vieille, même aux pires heures de sa sombre carrière, n'avait montré un pareil menton en galoche, des yeux aussi inquiétants sous la peau fripée et flasque des paupières, un nez aussi rapace, des mains aussi crochues.

Cependant, dès qu'elle se trouva en face d'Irène, Ultrogoth essaya de sourire et elle y parvint. Le résultat de cet effort eût épouvanté le diable, mais la princesse était faite depuis longtemps aux mines de la vieille et ses grimaces ne l'impressionnaient plus.

Du reste, elle la reçut avec une parfaite indifférence et lui demanda en bâillant ce qui l'amenait. La vieille ne répondit point tout d'abord à une question aussi directe ; elle s'installa aux genoux d'Irène, sortit son nécessaire et, lui prenant les mains, les caressa doucement avant de les soigner.

– *Rabelle-toi,* dit-elle, *mon envant, comme che t'ai tujurs aimée !*

Quand Ultrogoth tutoyait la princesse à la mode de son pays et l'appelait *mon envant,* c'est qu'elle allait sortir quelque vieille histoire comme Irène aimait à en entendre conter quand elle était toute petite, dans la maison de son père, à Zara.

Elle laissait à l'ordinaire aller la vieille, qui la promenait dans ses souvenirs et qui, parfois, l'attendrissait. Il n'était point rare que ces deux terribles femmes fussent émues jusqu'aux larmes en parlant de la porte Saint-Chrysogone ou de « la place des Seigneurs ».

– Quelle histoire vas-tu encore me conter, vieille ? Je les connais toutes ! exprima Irène en montrant une grande lassitude.

– Non, non, tu ne connais pas cette histoire-là ! Elle est toute neuve… et elle te plaira, parce que c'est une histoire de là-bas.

« Tu étais alors une toute petite fille, l'orgueil de la ville, et tu te promenais avec ta gouvernante, que suivaient deux pandours tout couverts d'argent et de monnaies brillantes et coiffés de calottes rouges à paillettes d'or. Tu étais descendue vers le port, attirée par la proue rouge et noire aux grands yeux fantastiques des polacres qui, doucement poussées par la brise du matin, amenaient à la ville une centaine de jeunes filles et de femmes des îles voisines.

« Parmi celles-ci, qui te saluèrent au passage, il y en avait une qui te plut tout de suite… et que tu emmenas comme servante dans le palais de ton père.

– Vieille… très vieille histoire !… Tu radotes, Ultrogoth.

– *Matame la brincesse est bien imbatiente, ce madin !…* fit entendre Ultrogoth en accentuant soudain son accent comme il lui arrivait inconsciemment chaque fois que quelque chose la contrariait et qu'elle prononçait des *baroles d'imbordance* !

Et elle continua :

– J'arrivais du pays du Nord et c'est moi qui t'appris la bonne aventure à la mode de la Forêt-Noire… et je t'ai prédit *bresque* tout ce qui t'arriverait dans la vie !

– Oui, oui ! Tu étais alors une jeune fille, Ultrogoth, une jeune fille à laquelle mes pandours faisaient la cour, en vérité ! Tout cela est bien étrange quand on te regarde aujourd'hui… et beaucoup ne voudraient pas le croire, assurément, mais je me rappelle, en effet, ce jeune soldat qui dans le « patio » était toujours là quand nous traversions pour aller à la place des Seigneurs. Il t'attendait, dans l'ombre d'un portique, toujours le même, en fumant tranquillement sa pipe de cerisier. Il avait toujours quelque chose à te dire. Il avait d'immenses yeux noirs magnifiques.

– Oui, c'était un beau garçon… et il s'appelait Roméo…

– Parfaitement, Roméo… mon Dieu, comme tu me vieillis en me racontant toutes ces vieilles histoires !… horrible vieille !… méchante vieille !… Tout cela est si vieux et j'étais si petite !…

« Que regardes-tu encore dans ma main ?… Que regardes-tu encore dans ma main ?… Il y a des moments où tu me fais peur quand tu regardes dans ma main… Et d'abord, pourquoi disais-tu, tout à l'heure, que tu m'avais annoncé *presque* tout ce qui m'arriverait dans la vie !…

– *Chustement… Che suis en drain te regarder le reste !…*

– Et que vois-tu ?… et que vois-tu ?

– *Che vois dans ta main que tu tivorceras pientôt d'avec M. le comte !…*

– Et encore ?… et encore ?…

– *Et engore que tu te remarieras avec un beau chene homme.*

– Qui ? pourrais-tu me dire qui ?…

– Oui, che le vois… Il est fait comme un « *atonis* » et il t'aime… *et il ressemble tout à fait au chene homme qui t'a accompagnée ici hier soir et que tu as mis à la porte !…*

– Olivier de Blangy ?

– C'est cela même… c'est Olifier de Blangy !…

La princesse éclata de rire.

– Est-ce que tu es folle, vieille ? Est-ce que tu es tout à fait folle ?… La princesse Irène épouser Olivier de Blangy !… Et pourquoi me rapportes-tu une chose aussi folle, me le diras-tu ?

– *Du l'épouseras* parce qu'il t'aime à en mourir, et que si tu ne l'épouses pas, *c'est toi qui mourras !…*

Et elle ajouta avec un accent effrayant en faisant une croix avec le pouce dans la main de la princesse :

– *C'est égrit là !*

– Ah çà !… mais qu'est-ce qui te prend, vieille ?… Mais ton Olivier m'est parfaitement indifférent !… Pourquoi veux-tu que j'en meure, moi ?… Il est tout au plus bon pour porter Tick !

– Hein ?… râla Ultrogoth, *qu'est-ce que fous tites, matame la brincesse ?*

– Je dis que je ne le trouve pas si bien que ça, moi, cet Olivier !…

Ultrogoth tremblait… ce qu'elle venait d'entendre là, elle ne devait jamais l'oublier ! jamais !… Mais la princesse ne s'apercevait point de l'état redoutable dans lequel ses propos inconsidérés jetaient sa manucure… Elle continua :

– Cet Olivier !... on ne sait même pas s'il a un père et une mère, on ne sait même pas de quoi cela est né !...

– Si ! fit la vieille en se levant et en penchant sur elle sa figure terrible... *cela est né d'Ultrogoth et du pandour Roméo*.

La princesse arracha sa main à la vieille. Elle ne riait plus maintenant. Elle considérait Ultrogoth avec une sombre fureur. On sentait que si elle avait été encore là-bas, à Zara, dans le palais de son père, elle eût volontiers fait jeter cette sorcière au fond de quelque oubliette... Sur le seuil de son boudoir, elle se retourna et lança cette phrase ou plutôt *la cracha* :

– Ma chère Ultrogoth, votre amour pour le fruit de vos entrailles vous a fait perdre la tête !... Allez vous soigner et que je ne vous revoie plus jamais !...

– C'est malheureux, répliqua froidement Ultrogoth, *c'est malheureux de barler gomme ça... avec une main bareille !...*

Et elle montrait cette main dans laquelle elle avait fait le signe de croix et dans laquelle elle venait de lire *toute la bonne aventure...*

Irène la fit chasser par ses domestiques.

Mais la vieille, qui chavirait de fureur, n'avait pas tourné le coin de la rue qu'elle était rejointe par Bara, lequel lui frappait sur l'épaule en lui disant que la princesse la demandait, la priait de remonter auprès d'elle.

La vieille eut un rire affreux et continua son chemin, laissant Bara planté là, et qui se demandait s'il n'allait point emporter Ultrogoth sous son bras, car il avait ordre de la ramener.

Sans doute la princesse avait-elle trouvé, à la réflexion, qu'elle avait agi bien à la légère en traitant aussi durement une vieille servante qui lui avait montré bien du dévouement dans des moments particulièrement difficiles... et qui savait ou avait

deviné tant de choses… *Et puis Ultrogoth lui avait fait peur avec sa main !…*

Hélas ! il était trop tard. Bara rentra seul et il fut accueilli avec des coups, événement assez ordinaire…

Olivier attendait Ultrogoth chez elle. Au premier regard qu'ils échangèrent, il eut le sentiment de la catastrophe.

Il n'eut la force de rien demander. Elle ne lui dit rien non plus !…

Ce n'est qu'au bout d'un moment que, le voyant si pâle, affalé dans son coin, elle vint à lui.

– Ne te désole pas… *che t'en drouverai, moi, des brincesses !…* Mais quant à celle-là, tu entends, je te défends de la revoir !… *Elle voudrait de toi maintenant que je ne voudrais plus d'elle !*

Olivier frissonna en entendant parler ainsi sa mère et il se détourna de ce visage qui exprimait une haine féroce…

Ultrogoth ne voyait pas que, malgré tout, il en voulait toujours, lui !…

# II

# « Ici, on cueille des bouquets comme ailleurs on fait de l'herbe pour les vaches. »

Claude et Lottie avaient quitté Paris. Ils étaient allés cacher leur amour dans un coin fleuri de la Côte d'Azur. Et ce coin, ils l'avaient trouvé à Cabbé-Roquebrune ; un enchantement pour des amoureux et pour des artistes… un vrai « paradou » qui avait été laissé suffisamment à l'abandon par un propriétaire négligent pour que l'admirable flore du Midi s'y développât follement en liberté.

Ils étaient là enfouis au fond d'un bouquet sauvage de roses, de jasmins, d'héliotropes et de jonquilles, défendus par de véritables murs de géraniums géants, gardés par des massifs de chèvrefeuilles et par la mer… Ils avaient d'un côté Monte-Carlo et de l'autre Menton, et cependant ils étaient au bout du monde, comme dans une forêt vierge… Aucune route ne venait, indiscrètement, rôder autour d'eux. Pour venir les trouver, il eût fallu d'abord savoir qu'ils étaient là, puis prendre un petit sentier perdu qui descendait longuement et se cachait sous les branches, puis débouchait soudain au milieu des roses et de la lumière…

Les propriétaires, M. et M^me^ Deldrève, leur avaient loué une petite maison carrée italienne, toute badigeonnée de fresques naïves à l'intérieur et toute ornementée de fleurs natu-

relles à l'extérieur, pour un morceau de pain, à la condition qu'eux-mêmes pourraient continuer d'habiter, tout au fond de la propriété, une cabane en planches, du reste invisible, et où Mme Deldrève faisait la cuisine pour tout le monde, ce qui arrangeait parfaitement Claude et Lottie, lesquels n'avaient par cela même point besoin de domestiques.

Mme Deldrève faisait tout le ménage et n'était point gênante… C'était une petite femme, toute ratatinée, d'une cinquantaine d'années, avec des yeux bleus admirables qui rappelaient les myosotis de Lottie, et qui assistait de loin au bonheur de ses locataires avec une émotion profonde. Elle ne les abordait jamais sans leur offrir une brassée embaumée arrachée autour d'elle, au hasard.

– Laissez-moi vous fleurir, leur disait-elle. Ici, on cueille des bouquets comme ailleurs on fait de l'herbe pour les vaches !…

Ailleurs, pour elle c'était la Normandie, d'où elle était originaire, ainsi que M. Deldrève. On voyait très rarement M. Deldrève qui, au fond de sa petite cabane, travaillait nuit et jour à son système…

M. Deldrève avait été receveur des contributions à Bolbec, dans la Seine-Inférieure, mais il n'avait senti sa véritable vocation que lors d'un voyage à Paris où, dans une exposition, il s'était arrêté tout à coup devant un tableau représentant une salle du casino de Monte-Carlo avec les tables à roulettes, les joueurs, les croupiers, les piles d'or, les plaques de cent francs (comme on le voit, cette histoire date d'avant la guerre), et il avait été entrepris immédiatement par un désir farouche de courir tout de suite là-bas et d'y faire fortune…

Toutefois, comme M. Deldrève était doué d'un naturel prudent, il avait résolu de ne faire le voyage que lorsqu'il aurait trouvé un système qui lui permettrait de gagner à coup sûr…

Il avait fait venir des « permanences », c'est-à-dire un recueil des numéros sortis à la roulette et dans l'ordre, à une même table, depuis des mois et des années… et, ce système, il l'avait trouvé !… Ah ! ça n'avait pas été long !… Huit jours !… huit jours lui avaient suffi pour *gagner des milliards* !…

C'est ce qu'il expliquait à la bonne Mme Deldrève, le soir, dans leur salle à manger de Bolbec, quand les domestiques étaient couchés et qu'aucune oreille indiscrète ne pouvait surprendre le formidable secret…

Mme Deldrève lui répondait en lui serrant les mains avec fièvre :

– Tu ne crains pas que, lorsqu'on te verra gagner toujours, grâce à ton système, l'administration te cherche querelle et te mette à la porte ?…

Mais M. Deldrève ne craignait point cela. Il s'était renseigné. Il savait que l'administration était très heureuse de pouvoir citer un ou deux joueurs qui gagnent toujours… « de façon à encourager les autres »…

Cependant, huit jours plus tard, M. Deldrève annonçait à sa femme que son système avait subi une légère modification…

Ayant rencontré quelque difficulté au cours des dernières « permanences », M. Deldrève avait senti la nécessité de perfectionner *son système* !

Quinze jours plus tard, il l'avait décidément abandonné.

Mais la semaine suivante il en avait trouvé un autre !…

Cela dura plusieurs années, au bout desquelles M. Deldrève prit sa retraite et put venir enfin s'installer sur la Côte d'Azur, à deux pas de cette roulette dont il connaissait mieux que quiconque toutes les malices et dont il ne désespéra pas un seul jour de maîtriser à son profit la redoutable fantaisie…

Chose inouïe et que l'on aurait de la peine à croire s'il n'était de notoriété publique qu'il ne faut s'étonner de rien de ce qui vient des inventeurs, M. Deldrève était depuis dix ans à Cabbé-Roquebrune et n'avait pas encore mis une seule fois les pieds au casino de Monte-Carlo. Il avait juré qu'il n'y pénétrerait que lorsqu'il n'aurait plus rien à ajouter à son dernier système.

M. Deldrève, depuis quelque temps, avait abandonné les « chances simples » et venait de découvrir quelque chose d'extraordinaire sur les « douzaines » !

Avec mille francs, un simple billet de mille francs, il se faisait fort de gagner sûrement cinq cents francs par jour, au minimum !...

Le plus beau était que Mme Deldrève continuait de partager depuis tant d'années tous les espoirs de son mari et qu'elle n'avait pas cessé une seconde de l'écouter avec son bon regard plein de foi et aussi de charité !

– Que voulez-vous, disait-elle à Claude qui souriait de tant de candeur... ça l'amuse !... C'est comme s'il faisait tous les jours une petite partie... et ça ne nous coûte pas cher !...

Un jour Claude eut la curiosité d'assister à la partie du bonhomme. Il la suivit avec ses permanences et un crayon. Quand il sortit de là, il dit à Lottie :

– On prend ce bonhomme pour un vieux toqué. Il vient de m'expliquer son système sur les douzaines. C'est tout à fait remarquable !...

Mais Lottie, qui ne prenait point M. Deldrève au sérieux, sauta au cou de Claude.

– Mon chéri ! Mon chéri ! *On vient d'apporter la glaise !*

Claude, en effet, allait se remettre au travail.

D'abord il le fallait… il avait des engagements à tenir… on lui avait avancé des fonds… mais à côté de ce travail urgent et qui allait leur permettre de vivre en toute sécurité, il pensait à une œuvre… une œuvre énorme, qui serait peut-être l'œuvre de toute sa vie !…

Et où pourrait-il mieux la commencer que dans cette atmosphère embaumée par les fleurs et par l'amour ?…

Oui, il la voyait déjà, *l'œuvre de Claude Michel* !… il en avait déjà la maquette au bout des doigts… Il en pétrissait les premières formes… et c'était *l'Amour vainqueur des mauvais instincts* !

Quel admirable et radieux et terrible bas-relief !…

Les mauvais instincts personnifiés par des démons que l'Amour écrase sans même s'en douter, simplement en marchant sur eux, de son pas souverain…

Et il en voyait les figures tourmentées, et ces visages de damnés, il les reconnaissait, il leur donnait un nom.

Ici c'était l'ancienne image de Claude, au sortir des tripots. Là c'était la face d'abominables voluptés de la princesse Irène. Et là-haut, l'amour dans toute son angélique pureté, c'était Lottie.

Certain après-midi où Lottie, enivrée de son bonheur, cueillait des fleurs en chantant, dans le jardin, pendant que Claude travaillait, elle vit soudain se dresser devant elle Marie-Anne !…

Marie-Anne avait cette pauvre figure tirée par le chagrin, creusée par le sillon de larmes que Lottie lui avait déjà vue à Paris, dans une circonstance tragique.

Lottie se sentit frappée au cœur. Marie-Anne apportait le malheur avec elle !… Elle traînait encore le fantôme de la princesse Irène dans son ombre.

– Vous ! fit-elle. Vous !… Vous venez encore nous parler d'elle, n'est-ce pas ?

Marie-Anne baissa la tête.

– Quand vous étiez heureuse, lui dit Lottie, soudain toute pâle, aussi pâle que la visiteuse… et que je me consumais de désespoir, ai-je franchi votre seuil, moi ? Et vous ai-je vue venir me consoler ? Marie-Anne ! Marie-Anne ! pardonnez-moi ! C'est vrai que le bonheur est égoïste… Marie-Anne, *en serez-vous plus avancée quand j'aurai mêlé mes larmes aux vôtres ?*

# III

# Au pays de l'or

– C'est vrai ! fit la triste Marie-Anne, et, appelant le petit Mario qui était resté derrière elle et que Lottie n'avait pas encore aperçu, elle reprit avec son enfant le chemin du retour.

À ce spectacle Lottie se fit horreur, tout son égoïsme tomba, et, d'un mouvement aussi spontané qu'avait été instinctif son premier geste de défense, elle courut à sa belle-sœur, l'embrassa et lui demanda pardon :

– Venez ! Venez ! excusez-moi… L'idée que cette femme peut encore se dresser entre nous me rend folle et méchante ! Soyez meilleure que moi… oubliez mes vilaines paroles ! Venez ! Claude est là !…

Ce ne fut point, non plus, sans un sentiment d'effroi que Claude vit entrer cette pâle image du désespoir. Son cœur, à lui aussi, se serra, non point de pitié pour Marie-Anne, mais de crainte pour son bonheur à lui, encore tout neuf.

Cette femme qui entrait chez eux à l'improviste ne semblait-elle point venir leur dire : vous êtes dans la lumière et dans les fleurs, dans la joie première de votre amour, et tout ceci vous paraît indestructible… mais les fleurs se fanent, l'amour passe et il n'y a point de lumière au monde qui ne soit suivie par la grande ombre de la mort.

Cependant la douleur de Marie-Anne était si simple et si grande qu'ils finirent par s'oublier pour gémir avec elle sur sa détresse.

Elle leur raconta que la princesse ne lui avait point menti. Elle ne revoyait plus son mari. Elle lui avait même consigné sa porte. Mais Jacques avait appris la démarche que Marie-Anne avait faite avec Mario auprès de la princesse et cette démarche, il ne la leur pardonnait pas !... Il était rentré chez lui, mais il ne prononçait pas une parole... Maintenant il avait l'air de les haïr tous les deux, sa femme et son fils !...

– Claude, j'ai pensé que vous, qu'il a tant aimé, il écouterait peut-être votre voix !

Et elle leur apprit qu'ils venaient de s'installer pour la saison à Monte-Carlo, où Jacques allait diriger des concerts classiques.

Claude et Lottie réconfortèrent leur belle-sœur de leur mieux et la reconduisirent en se promenant jusqu'à Monte-Carlo.

Marie-Anne et Lottie restèrent ensemble et Claude alla au-devant de Jacques jusqu'à Monaco, où il y avait exceptionnellement concert chez le prince.

Claude arriva pour voir sortir son frère du palais et se diriger, morne et veule, vers les jardins. Il passa près de lui sans l'apercevoir. Du reste, il ne semblait rien voir... Jacques suivait sa pensée intérieure, qui n'était point gaie et qui le conduisit dans un coin isolé et sauvage, si tant est que l'on puisse user de ce dernier terme pour peindre un pays où même ce qui est sauvage est joli...

Il était assis entre deux rochers, qui dominaient l'ancien chemin de ronde au pied duquel venait mourir une mer dont les flots commençaient à se faire entendre, soulevés brusquement par le mistral.

Jacques avait enlevé son chapeau et se penchait au-dessus de l'abîme, offrant son front en feu à l'immense caresse du large.

Claude lui mit la main sur l'épaule.

Il se retourna et ne tendit point sa main à Claude. Il regardait son frère comme il eût regardé un inconnu importun qui venait troubler sa solitude et qui se mêlait de ce qui ne le regardait pas.

Claude secoua tristement la tête.

– Mon pauvre Jacques, c'est à moi maintenant de te plaindre... Mais « on en guérit » et tu me remercieras !... Regarde-moi et connais que je suis heureux depuis que j'ai eu la force de m'éloigner de cette sirène !...

– Ah ! tu le pouvais, toi !... lui jeta Jacques dans une soudaine exaltation où il y avait comme de la colère contre Claude... Tu le pouvais, car tu n'as fait que l'approcher. Mais si tu l'avais aimée !... Si tu l'avais tenue dans tes bras comme moi !... Si tu avais eu les baisers qu'elle m'a donnés pendant que tu étais dans ta prison et que je te trahissais !... Tu ne pourrais plus t'en passer jamais !... jamais !... Tu n'as donc pas réfléchi à ce qu'a pu être cette femme pour moi pour que je me conduise vis-à-vis de toi d'une façon aussi infâme !... mais tu me l'as bien rendu, du reste !...

– Que veux-tu dire ? questionna Claude étonné.

– Tu sais bien à quoi je fais allusion ! *Toi aussi,* tu es allé chez elle, *pour me réclamer* !...

Et il ajouta, avec un rire insensé :

– Soyez heureux ! elle m'a chassé ! Elle en avait assez de la famille !...

– Tais-toi, Jacques, je ne puis t'entendre parler ainsi de ta femme et de ton enfant !

– Eh bien, va-t-en !...

– C'est d'eux que je viens t'entretenir.

– Ah ! vous vous entendez bien, tous, contre moi !...

– Ta pensée s'égare !...

– Peut-être... mais je ne veux plus t'entendre... comprends-tu ?

– Jure-moi au moins que tu n'attenteras pas à ta vie ?

– Ah ! cela, je te le jure ! répliqua Jacques en secouant ses cheveux dans le vent, comme un fou... Je te le jure, vraiment !... car je tiens trop à la vie quand je pense à elle ! Non ! non ! je ne désespère point d'elle !... On ne s'aime point comme nous nous sommes aimés pour que tout soit fini, déjà !... Ça n'est pas possible, une chose pareille !...

Rasséréné par cette pensée, il serra la main de Claude et ce fut lui qui le quitta.

Claude revint seul à Monte-Carlo, faisant les plus tristes réflexions sur son frère et se félicitant, quant à lui, d'être sorti de cet abîme...

Il chercha sa femme et Marie-Anne, ne les trouva point tout de suite et rencontra un ami avec lequel il alla faire les cent pas dans l'atrium.

Chaque fois qu'une porte s'ouvrait, il entendait le bruit de l'or et un vague brouhaha où se mêlaient les voix des croupiers : « Faites vos jeux ! rien ne va plus ! » Et, tout à coup, il se sentit saisi au cœur par un désir forcené d'entrer là-dedans et de jouer lui aussi !... de tenter la fortune !... qui était là, derrière cette porte !... et qui l'attendait peut-être...

Il reconnaissait cette ivresse particulière dont il se croyait débarrassé à jamais et qui attaque son homme subitement au moment où il s'y attend le moins et qui le jette étourdi et pantelant devant la table du hasard !...

La fortune ?... Que fallait-il pour cela ?... Une demi-heure de veine et il pouvait sortir de là avec deux cent... trois cent mille francs !...

C'étaient des choses qui se voyaient !... Ce n'était nullement impossible !...

Et alors, après, quelle sécurité pour travailler, pour créer... pour accomplir son grand œuvre !

N'était-ce point une chose affreuse, dégradante, que cette nécessité où il était pour vivre de rabaisser, quelques heures par jour, son talent au niveau exigé par les marchands !...

Et puis, il ne fallait pas tant de raisonnements !... La voix lui criait : « Va, c'est l'heure !... *ne la laisse pas passer !...* »

Et il courut, fébrile, se faire délivrer une carte. Il trouvait que l'employé n'allait pas assez vite. Son impatience, son agitation étaient extrêmes. On eût dit que, pendant qu'il attendait là, tous les coups qu'il aurait pu jouer à la roulette lui eussent rapporté *et qu'on les lui volait* !...

Enfin il entra dans le temple de l'or...

C'est la première fois !... Il s'approche d'une table... Il y a une légende qui dit que l'on gagne toujours la première fois... Et la légende n'a pas menti ! Son numéro sort !... Il gagne ! Il gagne !... Sa masse s'arrondit... sa veine devient insolente... On se déplace des tables voisines pour le voir gagner !...

Et puis, sentant tout à coup « que la veine tourne », il a une lueur de raison – une lueur de raison que le joueur a quelquefois dans le gain et jamais dans la perte – et il s'arrache à la table du hasard !...

Il sort de là avec quarante-cinq mille francs !…

Ce n'était pas la fortune, mais c'était un beau denier tout de même. Il avait les mains pleines de billets quand, dans l'atrium, il se heurta à sa femme et à sa belle-sœur…

# IV

# La belle vie…

Lottie se mit à pâlir en le voyant sortir des salles de jeu avec tout cet argent.

– Oh ! Claude, tu m'avais juré de ne plus jouer !

– Ne sois pas triste, mon enfant chérie… je t'en supplie ! *Ne me gâte pas un moment pareil !…* Je t'ai juré de ne plus toucher une carte !… et je n'ai pas touché une carte !… J'ai gagné tout cela à la roulette !… Ce n'est pas la même chose !… et je ne le reperdrai pas, je t'assure !…

– On dit cela ! fit Marie-Anne.

Mais Claude, pour rompre cette conversation qui lui déplaisait, fit part à sa belle-sœur du résultat plutôt triste de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Jacques. Cependant il prononça quelques paroles de consolation et de vague espoir auxquelles, du reste, Marie-Anne ne se trompa point. Elle les quitta en le remerciant, ayant hâte de s'éloigner de ce couple heureux qui lui rendait plus douloureuse encore la misère morale de son foyer.

Dès qu'ils furent seuls, ils ne reparlèrent plus de ce gain prodigieux qui enthousiasmait Claude et faisait peur à Lottie…

– Cet argent-là, je ne le *leur* reporterai jamais ! car je ne jouerai plus du tout !… même à la roulette !… Es-tu *contente* ?

Non ! elle n'était pas contente, mais elle fit comme si elle l'était… Elle ne voulait pas « gâter un moment pareil ». Et elle lui pardonna avec un bon sourire.

Mais leur vie, du coup, fut changée… Cette petite fortune lui brûlait les poches !… Il ne pensait plus à travailler ; il n'en trouvait plus le temps !… Il offrit des bijoux à Lottie… des toilettes !… Il la voulait aussi belle que n'importe laquelle… De l'argent gagné au jeu, ça ne comptait pas ! et c'étaient des fêtes ! des promenades en auto, une vie de riches !… Lottie laissait faire ce grand enfant, un peu grisée elle-même par l'éclat de cette vie nouvelle : « Quand il n'y en aura plus, pensait-elle, il se remettra au travail. »

Sur ces entrefaites, ils reçurent un mot de Noémie. Les Modéran venaient à Nice pour le carnaval !… Tous deux s'en réjouirent. Puisqu'on était en pleine fête, ils tombaient bien… Quinze jours auparavant, quand ils vivaient retirés dans leur coin embaumé de Roquebrune, uniquement occupés de leur amour, ils eussent peut-être regretté, malgré leur amitié et leur reconnaissance pour les Modéran, cette irruption inattendue dans leur bonheur… Mais en carnaval, plus on est de fous, plus on rit !…

Les Modéran annonçaient qu'ils descendaient à Nice, où ils avaient retenu un petit appartement dans un hôtel. Claude et Lottie s'en furent les attendre à la gare et les emmenèrent d'autorité à Cabbé-Roquebrune, voulant, à leur tour, leur payer l'hospitalité si généreusement offerte à Rochefontaine.

Les Modéran furent émus jusqu'aux larmes de cette invitation et de ces soins touchants d'un jeune ménage en pleine lune de miel. Ils ne virent point que Claude et Lottie, qui étaient si heureux naguère de vivre en tête à tête, avaient peur d'une solitude où, en face l'un de l'autre, ils eussent eu le temps de réflé-

chir !… Claude ne voulait pas réfléchir… et Lottie se disait : « À quoi bon lui faire des reproches ?… Il m'aimerait moins… et cela ne servirait de rien. Aimons-nous, aimons-nous !… Il sera toujours temps de pleurer !… » Et puis, elle avait aussi des reproches à se faire à *elle-même*… ce qu'elle ne voulait pas s'avouer… Elle avait pris de plus en plus le goût de cette vie-là !… C'était si bon, le luxe ! et cela lui allait si bien, les belles robes !…

Les Modéran ne furent pas longs à s'apercevoir, par exemple, que les jeunes gens dépensaient beaucoup d'argent.

– Eh bien ! mes enfants ! leur dit M. Modéran, vous ne vous refusez rien ! J'espère que la vie est belle !…

– Oh ! fit Lottie, rougissante, ne nous grondez pas… C'est de l'argent gagné à la roulette… Ne faisons-nous pas mieux que d'aller le reperdre !…

– Je vous approuve ! proclama Hippolyte, qui ne voulait jamais faire de peine à personne.

Mais cette proclamation n'en fut pas moins suivie d'une petite réserve :

– Ce sera dur, par exemple, quand vous serez arrivés au bout du rouleau !…

– Bah ! reprit Claude en riant… *Notre propriétaire a un système !…*

Et l'on parla, en manière de plaisanterie, du système de M. Deldrève.

Cependant, le lendemain matin, comme les Modéran dormaient encore, Claude et Lottie se promenaient dans le jardin en échangeant leurs premières réflexions mélancoliques sur la rapidité avec laquelle les billets de mille francs s'envolent.

– Qu'est-ce qu'il nous reste ? demanda timidement Lottie.

– Quinze mille ! avoua Claude.

– Eh bien ! si nous étions raisonnables…

Mais Lottie se tut, rougissante.

– On commencerait à faire des économies, hein ? fit Claude, et je me remettrais au travail !…

– Mon chéri, tu sais bien que tu feras ce que tu voudras !

– Eh bien, c'est promis !… Mais tu m'avoueras que pendant que les Modéran sont là… Ils partent dans quinze jours… Après nous redeviendrons sages comme des images !…

Là-dessus, M^me^ Deldrève se montra, les bras chargés de fleurs, comme toujours…

– Eh bien ! comment ça va, les amoureux ?…

– Mais très bien, madame Deldrève. Et M. Deldrève… qu'est-ce qu'il devient ?… On ne le voit plus !…

– Ah ! ne m'en parlez pas, mon cher monsieur, tous ces jours-ci il a été malade !… Figurez-vous que son système sur les douzaines a craqué !… Un système qui marchait si bien et qui nous avait donné de si belles espérances !… Aussi, il commence à en avoir assez de la roulette !…

– Pas possible ! s'exclama Claude en souriant. Mais, alors, qu'est-ce qu'il va devenir, ce bon monsieur Deldrève ?

– Oh ! il s'est déjà trouvé une occupation… Il cherche un système pour le « trente et quarante » !

– Oui-da !…

– Et je puis bien vous le dire à vous, je crois qu'il l'a déjà trouvé ! Il paraît que, si l'on veut suivre, sans s'en départir, une certaine ligne de conduite, c'est beaucoup plus facile encore de gagner au trente et quarante qu'à la roulette !…

– Mais, madame Deldrève, fit Claude, vous finissez par y croire dur comme fer, aux systèmes de votre mari !…

Mme Deldrève lui fit cette réponse surhumaine :

– Monsieur, *c'est sa santé* !…

Et elle s'éloigna avec ses fleurs…

– Ce bonhomme vit dans un rêve extraordinaire… dit Claude. Il s'imagine que tous les millions de Monte-Carlo lui appartiennent…

– Mais il n'y a pas de système, n'est-ce pas, Claude ?… Sans cela, ce serait trop commode !

– Évidemment ! On n'aurait qu'à faire un petit tour là-bas chaque fois que l'on verrait sa bourse s'épuiser… La vérité, Lottie, c'est que tous les systèmes sont bons, s'ils sont accompagnés d'un peu de chance et si on ne leur demande pas de gains impossibles… Il y a des gens, dans ce pays, qui font tous les jours ce que l'on appelle « leur matérielle », c'est-à-dire qu'avec un petit capital, ils gagnent les quelques louis nécessaires à leur existence quotidienne.

– Oh ! ça ne doit pas toujours leur réussir ! émit Lottie, incrédule…

– Mon Dieu ! ceux qui sont raisonnables se défendent ! Mais c'est un bien dur métier qui demande plus de vertus, d'assiduité au travail, de sang-froid et même de résistance physique que tout autre… J'aimerais mieux casser des cailloux sur les routes !…

Devisant ainsi, ils étaient arrivés devant la maisonnette de M. Deldrève et, par la fenêtre ouverte, ils aperçurent le bonhomme penché sur ses permanences.

– Eh bien ! monsieur Deldrève, cela va-t-il comme vous voulez ?…

– Tout à fait… tout à fait comme je veux, monsieur Claude !… C'est-à-dire que c'est magnifique !… Je crois vraiment que j'ai trouvé quelque chose de pas mal… voulez-vous voir ?…

Claude entra, et Lottie le suivit.

– Vous comprenez, leur expliqua M. Deldrève, il m'est relativement facile *d'arranger* le trente et quarante, à moi qui ai *arrangé* si longtemps la roulette !… Il faut que vous sachiez une chose, tout d'abord ! C'est que l'impôt du zéro à la roulette est beaucoup plus lourd que celui du *refait* au trente et quarante… Ceci dit, je vais vous exposer comment j'opère… Pour éviter l'alternance qui est l'écueil de tous ceux qui jouent la série, *je prends la série au milieu,* c'est-à-dire après le coup de deux, avec la progression d'Alembert, seulement si je perds quatre fois de suite… voilà ce que je fais !… et voyez ce qui m'arrive !…

Il lui arrivait une fortune, tout simplement.

– Avec un capital de douze mille francs, *je suis sûr* de gagner au moins deux mille francs par jour.

Ils le félicitèrent et sortirent.

– Que d'illusions ! dit Lottie.

– Il faudrait peu de chose, exprima Claude, pensif, pour que ces illusions fussent des réalités !… Son système, encore une fois, est remarquable !… L'erreur de M. Deldrève est de vouloir gagner toujours !… Mais enfermé dans la limite d'un « saut » raisonnable, ce qui permettrait de reprendre sans douleur le lendemain la partie perdue la veille…

– Claude !… Claude !… s'écria Lottie, tu me fais peur !… Tu ne vas pas devenir aussi fou que lui… dis ?

– Rassure-toi !… sans compter que, pour moi, le système serait plus dangereux que pour lui… J'irais le jouer, moi ! et je t'ai promis de ne plus jouer !…

À ce moment, M. et Mme Modéran se montrèrent. De joyeux propos furent échangés et il ne fut plus question du système de M. Deldrève…

# V

# Ce que femme veut…

Ce jour-là, Claude Michel et les Modéran devaient aller à Nice pour assister à l'arrivée du Carnaval. Il faisait un temps radieux.

Ces dames se réjouissaient déjà de la petite fête quand Claude Michel trouva soudain un prétexte pour ne point aller à Nice. Il avait reçu une lettre des plus tristes de Marie-Anne qui le priait de passer chez elle, dans le petit appartement qu'elle avait loué à la Condamine.

Lottie lui fit remarquer qu'il pouvait aller chez Marie-Anne et les rejoindre, mais il lui dit à part :

– N'insiste pas !… Ce qui se passe entre Marie-Anne et mon frère, en ce moment, est très grave… Je vais tâcher d'arranger cela si c'est possible, comme c'est mon devoir !… Toi, va t'amuser avec les Modéran… et sois gaie pour nous deux, je t'en prie… ma petite Lottie… Ah ! tu ne vas pas pleurer !…

– C'est la première fois, depuis notre mariage, que nous nous quittons, Claude !…

– Pour cinq ou six heures ! c'est terrible !…

– Oui, c'est terrible.

Enfin, il fallut bien qu'elle cédât et il resta tout seul à Monte-Carlo.

Il n'alla voir ni Marie-Anne ni son frère… Il alla jouer… Il brûlait d'expérimenter le système de M. Deldrève… Avec son expérience des choses du jeu, qui lui avait donné de la prudence, il pensait réellement qu'il pourrait tirer de ce système-là quelque chose de sérieux.

Il avait emporté sur lui les douze mille francs grâce auxquels « on pouvait gagner sûrement deux mille francs par jour »…

Fiévreusement, il traversa les salles de roulette et fut s'asseoir à une table de trente et quarante. Il demanda des cartons et une longue épingle à un valet de pied et se mit à suivre la taille… et à pointer les coups… À côté de lui et tout autour de là table, joueurs et joueuses faisaient de même, mettant au courant leur comptabilité… Tous avaient leur petit système, piquaient leur petit carton et avançaient leur petite pièce ou leur gros billet et avaient l'air de petits employés modèles…

En dehors de la voix du croupier qui annonçait le point, on n'entendait aucun bruit. Il régnait dans cette salle un silence de mort. C'était sinistre. Au bout d'une demi-heure, Claude se leva. Il avait gagné deux mille francs. Quelqu'un qui, à côté de lui, avait suivi son jeu, dit tout haut :

– C'est très curieux, ce qu'il joue là !

Claude glissa hors de la salle, emportant ses fonds, mais infiniment plus riche encore de la certitude de gagner chaque fois qu'il le voudrait deux mille francs… « en jouant par plaques de cent francs »… car s'il usait de plaques de cinq cents ou mieux encore de mille francs… alors !… oh alors ! le gain devenait fameux !… c'était dix mille… vingt mille francs par jour…

Le malheur voulut que, pour sortir, il se trouvât devant la table de roulette où il avait gagné ses quarante-cinq mille

francs ! Il y jeta un regard de reconnaissance… Il fut attiré surtout par ces numéros : le carré du 19-23, qui, par leur répétition, lui avaient valu sa petite fortune… Il jeta une pièce dessus… Mais ce fut le zéro qui sortit. Il en jeta une autre… Cette fois, ce fut le 27. Ça se rapprochait…

Bravement, il couvrit de louis les carrés, les chevaux, la transversale du 23 sur lequel il laissa cinq louis en plein. Cette fois, cé fut le zéro qui ressortit. Alors, comme il faut forcer les numéros « échauffés », il se jeta sur le zéro et les quatre premiers… Le 23 sortit !…

Il était furieux !… Maintenant il se battait contre quelqu'un, contre quelque chose d'invisible mais presque de palpable qu'il sentait autour de lui et qui se moquait de lui… contre la chance qui le taquinait, l'exaspérait, lui glissait entre les doigts au moment où il les refermait sur elle, croyant l'avoir suivie…

Bientôt il eut perdu ses deux mille de gain, plus deux mille sur ses douze mille d'apport. La sueur lui coulait au front. Il sentit qu'il allait au gouffre… Il sortit dans l'atrium et fuma une cigarette. Ayant reconquis tout son sang-froid, il rentra dans la salle et alla s'asseoir à nouveau à la table du trente et quarante.

Il demandait à son système non plus seulement les deux mille que celui-ci lui donnait, mais aussi les deux mille perdus en plus à la roulette… c'est-à-dire quatre mille. Le système les lui donna en trois quarts d'heure…

Claude se leva ivre de joie et sortit du casino.

Il n'hésita pas à donner deux cents francs à un chauffeur de taxi pour qu'il le conduisît à Nice, sur-le-champ… Maintenant il s'ennuyait de Lottie… Il avait hâte de la revoir tout de suite… Et la chance continuant à le favoriser, il tomba presque aussitôt arrivé à Nice sur sa femme et les Modéran qui avaient déjeuné dans un petit restaurant du quai des Ponchettes.

Lottie, en l'apercevant, poussa un cri de joie tel qu'on eût pu croire que c'était un cri de douleur… Alors il apprit que les Modéran et Lottie avaient vu passer – du moins ils avaient bien cru la reconnaître – la princesse Irène dans son auto.

– Ah ! celle-là, par exemple ! s'écria Claude avec une franchise si exubérante qu'il n'y avait pas à s'y tromper… celle-là, ce que je m'en moque !… Qu'elle soit ici ou ailleurs !

Lottie lui serra la main avec une allégresse toute nerveuse.

– C'est tout de même malheureux pour cette pauvre Marie-Anne ! exprima-t-elle. Comment va-t-elle, Marie-Anne ?…

– Figure-toi que je ne l'ai pas vue… J'ai sonné, frappé en vain chez elle. On n'est pas venu m'ouvrir… Elle était sortie.

Et il regarda les Modéran, qui restaient muets.

– Eh bien, vous savez, vous n'êtes pas gais ! (Depuis que son système ou plutôt celui de M. Deldrève « marchait », il ne trouvait personne assez gai.)

Alors M. Modéran finit par éclater :

– Je vais vous dire pourquoi M^me^ Modéran me fait la tête… Elle s'imagine que la princesse Irène est venue à Nice *pour moi !*…

Et il leva ses petits bras courts au ciel.

– On n'a pas idée de ça !… C'est absurde ! Il ne manquait plus que ça pour me rendre malade !…

– Ne fais pas l'extravagant, ça ne te va pas !… dit Noémie sur un ton glacé. Il y en a d'aussi malins que toi qui s'y sont laissé prendre à cette femme !… et si tu avais vu tes yeux lors du gala que l'on a offert à notre Claude, quand tu la regardais, *ton Irène* !…

– « Mon Irène », mais c'est abominable !

– Assez, monsieur Modéran !…

Claude et Lottie s'amusaient bien… Cependant Lottie, charitable, dit :

– Je propose que l'on ne parle plus de la princesse Irène !

– Oui ! qu'on n'en parle plus ! implora M. Modéran, excédé.

– Je te défends d'en parler… et je te défends *d'y penser* ! grinça Noémie en fermant ses petits poings.

– Oh ! ! ! soupira le pauvre Hippolyte.

Mais ils étaient arrivés dans une voie envahie par une foule en gaieté qui commença de les bousculer sérieusement. M. Modéran dut, bon gré, mal gré, se mêler à certains ébats chorégraphiques qu'une bande de masques lui imposa fort poliment et qui le laissèrent sur le trottoir, un peu essoufflé…

– Mon Dieu ! gémissait-il, dire que l'on est venu ici pour se reposer !…

– La fête ne fait que commencer, dit Claude, ce soir, nous avons une loge pour le théâtre de Monte-Carlo et nous soupons chez Thomyris.

Lottie se disait : « Il va bien ! Et les Modéran restent encore quinze jours !… Qu'est-ce qu'il nous restera, à nous, quand ils seront partis !… Bah ! pensa-t-elle, je vendrai mes bijoux, mes belles robes… et je reviendrai une toute petite Lottie comme avant. Claude ne m'en aimera pas moins !… »

Cette dernière imagination la séduisit tout à fait et elle passa un des plus fous après-midi de sa vie. Elle avait acheté d'énormes sacs de confetti dont elle avait chargé M. Modéran et elle se battit comme une petite enragée. Le défilé des chars la remplit d'admiration. Claude promit que l'on aurait une voiture pour la fête des fleurs.

« Tout le monde devient toqué dans ce pays », se disait M. Modéran. Mais il pâlit. Il venait de revoir passer dans une auto la princesse Irène qui lui avait adressé un gracieux salut de la main.

Heureusement que Noémie ne s'était aperçue de rien !...

En sortant du théâtre, ce soir-là, Claude dit à Lottie et aux Modéran :

– Voici Nathaniel, de la maison Barbet-Vicome, qui désire me parler. Il paraît qu'il a quelque chose de très important à me dire... Allez m'attendre chez Thomyris, commandez le souper, je viens vous rejoindre d'ici une demi-heure !...

En effet, Nathaniel, qui était depuis plusieurs jours sur la Côte d'Azur et que Claude avait eu l'occasion de présenter à Lottie, bavardait à quelques pas de là dans l'atrium et saluait de loin Lottie.

Cependant, quand les Modéran et Lottie se furent éloignés, ce ne fut pas vers Nathaniel que Claude se dirigea, mais vers les salons de jeu... Ce qu'il avait gagné ce jour-là ne comptait déjà plus dans sa pensée. Celle-ci était tout entière occupée par ce fait indéniable, c'est que si, au lieu de jouer avec des plaques de cinq louis, il avait joué avec des plaques de cinq cents francs, il aurait gagné cinq fois plus... D'autant que le système du père Deldrève rendait tout de suite, sans qu'il fût besoin de longtemps martingaler.

Dix minutes plus tard, il avait cependant douze mille francs sur la rouge... le maximum ! S'il perdait ce coup-là, le système sautait et il n'avait plus un sou sur lui.

Le croupier aligna les cartes de la noire et annonça 9... Claude pouvait croire justement qu'il avait gagné... Pour gagner en effet, la rouge disposait de tous les points de 30 à 39. Un seul point pouvait la faire perdre : 40.

Avec quelle émotion cependant Claude voit retourner par le croupier les cartes de la rouge.

– 40 ! annonce le croupier. Et ce 40-là est amené par le *sept de trèfle* !

Claude savait ce que c'était que de perdre… mais, dans ces conditions-là, le coup était rude !… Il s'éloigna en chancelant.

En traversant l'atrium, il n'entendit point Nathaniel qui lui adressait la parole… Il sortit du casino et s'en fut tout de suite dans les jardins. Il avait besoin d'être seul dans la fraîcheur de la nuit. C'était un moment à passer, après tout, cet argent… C'était de l'argent du jeu qui devait retourner au jeu !… Et il avait été idiot de croire à son système !… Les systèmes ne sont bons que pour vous faire persister dans la perte si vous avez de la déveine… et pour vous empêcher de profiter de toute votre chance, dans le cas contraire !… Il allait se ressaisir, se jura à nouveau de ne plus jouer… Il s'arrangerait pour que Lottie ne se doutât de rien !… Ce n'était pas la peine de lui faire du chagrin, à cette petite…

Et il se laissa tomber sur un banc, affreusement démoralisé. Il avait beau faire l'homme fort… il se mentait à lui-même… Cette nouvelle chute au fond de son vice (qu'il eût gagné ou perdu, peu importait) l'avait brisé. Il avait une fois de plus le sentiment d'une déchéance insupportable… la pire de toutes, celle de la volonté…

Il était assis devant le spectacle magique de la nuit méditerranéenne et il ne le voyait pas !… C'était un artiste cependant, oui, mais c'était un joueur…

Il se leva, comme une brute lasse, et prit le chemin de Thomyris, car il fallait aller souper et s'amuser !… Et plus un sou !… Ça n'est pas ça qui l'embarrassait. Il dirait un mot au patron qu'il connaissait… et il viendrait payer le lendemain… il restait encore deux ou trois billets à la maison…

Or, voici ce qui s'était passé pendant ce temps… Chez Thomyris, les Modéran et Lottie s'étaient installés à une table et M. Modéran commandait le souper pendant que ces dames, déjà amusées par le rythme frénétique d'un jazz-band enragé, regardaient les danseurs et les figures des soupeurs. Elles reconnurent à une table, dans un coin, tout seul et fort mélancolique, M. Olivier de Blangy. Le jeune homme fit celui qui ne les avait point vues et, tournant la tête, continua sa rêverie morose. Quelques minutes plus tard, un coup de théâtre se produisait. Olivier se soulevait sur sa chaise comme galvanisé et y retombait plus pâle que sa serviette. Lottie et Noémie, suivant son regard, virent entrer la princesse Irène au bras d'un monsieur d'aspect fort respectable mais qu'elles ne connaissaient pas.

L'émotion que ressentit Lottie, pour ne point se manifester d'une façon aussi visible que celle d'Olivier, n'en fut pas moins vive et elle sentit son pauvre petit cœur se glacer sous le regard mauvais de la princesse.

M. Modéran, en voyant passer près de lui cette grande dame qui lui avait fait l'honneur de le recevoir chez elle et dont la déclaration spontanée l'avait fait sortir d'une bien méchante affaire, avait déjà esquissé un vague salut quand Noémie qui avait, comme nous l'avons dit, son imagination sur les promenades attardées de M. Modéran dans le cabinet dalmate, lui saisit le « gras du bras » à le faire crier et lui jeta de façon à être entendue de la moitié de la salle :

– Je te défends de regarder cette femme !

« Cette femme » était allée s'installer juste en face des Modéran et de Lottie… Lottie se leva, dans un mouvement qu'elle ne put réprimer.

– Sortons !

Et ils sortirent tous les trois, comme s'ils étaient poursuivis par la peste.

Il s'agissait maintenant de trouver Claude. Mais ils cherchèrent en vain. M. Modéran, après une demi-heure de démarches inutiles de son côté, vint rejoindre les deux femmes devant une station de voitures.

– Le casino est fermé, leur dit-il, je suis retourné au restaurant ; Claude n'y est pas. Ne nous ayant pas vus, il sera rentré à la maison !

Et comme c'était ce qu'il y avait de plus plausible, les deux femmes montèrent avec lui dans une voiture et tous trois prirent le chemin de Cabbé-Roquebrune…

En arrivant, quelques instants plus tard, chez Thomyris, Claude ne vit point tout d'abord Irène… Ses yeux cherchaient Lottie et les Modéran. Le maître d'hôtel, qui le connaissait bien, vint à lui et lui montra la table où le souper était commandé… ces dames étaient sorties brusquement avec le monsieur qui les accompagnait, elles allaient sans doute revenir…

Claude, ne comprenant rien à ce qu'on lui disait, s'assit, et, tout à coup, il vit se dresser en face de lui un couple qui se levait pour danser. C'était la princesse Irène avec son cavalier inconnu… Elle regardait le sculpteur avec une insistance marquée. Claude rougit comme un enfant.

Il rougit de se sentir tout à coup si faible, si désemparé devant cette femme si belle qu'il avait tant désirée, devant cette redoutable amoureuse pour qui il était allé au bagne !… et *qui venait lui offrir sa récompense !*… car c'est cela que disaient les yeux d'Irène… Certes, si cette rencontre s'était passée quelques heures auparavant, quand Claude n'avait pas encore été frappé par le jeu, déséquilibré par sa perte, l'homme eût facilement triomphé de la sirène…, mais, dans l'état de dépression où il se trouvait, il était à la merci des êtres et des choses, sans réaction sérieuse contre un événement funeste, sans bien longue résistance contre ce regard de sombre volupté.

À la fin de la danse, comme elle était arrêtée devant la table de Claude, elle lui tendit la main en lui disant :

– Je ne vous fais pas fuir, vous !

Et elle s'assit près de lui, et elle l'attaqua tout de suite, déjà sûre de sa victoire :

– C'est pour toi que je suis ici ! lui souffla-t-elle… Je t'aime, Claude !

Le malheureux tremblait. Un instant il put se croire sauvé. Le maître d'hôtel venait interrompre le duo pour demander des ordres. Claude parut se réveiller, se leva, décommandant le souper, baisa la main de la princesse en parfait homme du monde et sortit.

Dehors, il poussa un soupir. Il était temps !… Et il se sauva dans la nuit, sur le chemin de Roquebrune. Cela lui ferait du bien de rentrer à pied… L'air lui faisait du bien. Quand il fut près de la mer, il se mit à courir, éperdu, sans savoir pourquoi !… Il fuyait son désir… Mais le désir le rattrapa…

Une auto passa, ralentit, s'arrêta. Et il entendit la voix d'Irène :

– Comment ! c'est vous, Claude ! Vous habitez donc par ici ?… Moi, je suis descendue au Cap-Martin !… Venez ! je vous descendrai où vous voudrez !…

Il restait là, planté, sur la route, muet. Alors elle descendit et vint à lui.

– Je vous remercie, fit-il. Tenez !… je vais descendre par ce petit chemin qui longe le bord de la mer et qui me conduira chez moi !

Il ne reconnaissait plus sa voix. Il lui semblait que c'était une autre qui parlait. Elle fit un signe et l'auto s'éloigna.

– Je vais me promener un peu avec vous, fit-elle, la nuit est si belle !

Et elle descendit avec lui au bord des eaux.

Une barque pêcheuse était près de là… Elle la héla. Et elle dit à Claude, en y montant :

– Venez… c'est Amalia qui vous en prie !

Et lui aussi monta dans la barque…

Et quelques minutes plus tard, une forme magnifique se dressait sur les eaux, comme autrefois sur la lagune vénitienne, et chantait les vers de Samain :

*C'était devant la mer, un beau soir d'Italie.*
*Un soir de volupté suprême… où tout s'oublie.*
*Ô ange de faiblesse et de mélancolie !…*

Mais cette nuit-là, il y eut tout là-bas, au bord de la rive, un accompagnement lointain au chant d'amour… et ce fut un cri de douleur !… Mais les deux amants n'entendirent point ce désespoir qui glissait vers eux, sur la mer…

# Neuvième épisode

# LA DERNIÈRE ROUTE

# I

# « Je rassemblais des lettres de la veille, des cheveux, des débris d'amour »

C'était la voix de Lottie qui avait jeté vers l'horizon ce grand cri désespéré qui ne fut entendu que d'elle…

Rentrée à la petite maison de Roquebrune et n'ayant pas trouvé Claude c'est en vain que les Modéran avaient voulu lui faire entendre raison et l'avaient invitée à se coucher. « Claude, lui disaient-ils, ne pouvait tarder à rentrer. » Pour se débarrasser d'eux, elle les trompa et s'enferma dans sa chambre, puis quand elle ne les entendit plus, elle ressortit.

Elle suivit le petit chemin qui bordait la mer et qui, beaucoup plus loin, rejoignait la route. Elle allait au-devant de Claude… Elle retournerait à pied jusqu'à Monte-Carlo s'il le fallait. Ah ! comme elle regrettait maintenant d'avoir quitté Monte-Carlo !…

Elle écoutait avec anxiété les moindres bruits de la nuit… Quand une voiture passait là-haut, sur la route, son cœur s'arrêtait de battre… c'était sûrement lui !… Mais la voiture s'éloignait, et elle reprenait son souffle… et elle reprenait sa course…

Soudain la grande paix de la nuit fut troublée par un chant étrange… et elle regarda vers la mer.

Dans la magnifique clarté lunaire… sur les flots légers qui roulaient des écus d'argent… une barque glissait… et une femme debout chantait… Et elle reconnut Irène… Un homme était assis près d'elle… et lui étreignait les genoux… Elle ne douta plus ! C'était lui ! c'était lui !…

Elle le reconnut et elle s'avança dans la mer…

Oui ! elle entra dans le flot, les bras tendus comme s'il suffisait de ce magique appel de son cœur pour que Claude échappât à l'emprise de l'autre… pour qu'il fût affranchi du charme funeste… mais il sembla se détourner de Lottie comme s'il l'avait vue et comme s'il ne voulait plus la voir… et il regardait l'autre… et il semblait ne plus devoir vivre jamais que pour l'autre… Alors elle poussa un grand cri et tomba sur le rivage.

Quand elle rouvrit les yeux, la barque avait disparu… la lame d'argent venait mourir à ses pieds en la caressant… une aurore d'émeraude précédant les premiers feux du jour montait derrière le cap Martin.

Elle se releva sur les genoux comme une pauvre petite bête blessée… et la nature indifférente, dans sa magnificence renouvelée, entendit le premier soupir de la douleur.

Lottie rentra de son atroce promenade. Elle avait les cheveux dénoués, la robe trempée. Elle poussa la petite porte du jardin, elle était hagarde mais sans colère… Elle se glissa dans la maison, ombre gémissante… et quand Noémie réveillée et inquiète poussa discrètement la porte de sa chambre, elle la trouva qui pleurait bien raisonnablement en faisant le moins de bruit possible.

Lottie se jeta dans ses bras et lui dit avec des larmes d'enfant :

– J'étais trop heureuse !… C'est fini !… Je ne suis pas née pour être heureuse, moi !

Et elle lui raconta, mon Dieu ! bien simplement, ce qui lui était arrivé… Elle tendait les bras comme elle les avait tendus et elle les laissa retomber désespérément. Mme Modéran put lui dire tout ce qu'elle voulut, tout ce que lui conseillaient son amitié profonde pour cette enfant et son expérience de la vie… et c'est en vain qu'elle la consolait tendrement… Lottie, toujours calme et pleurant doucement, lui répondit :

– Non ! non !… je veux m'en aller !…

Étonnée, bouleversée par cette résolution tranquille plus que par des cris et par des transports, Noémie alla trouver M. Modéran qui essayait de se refaire par un sommeil profond de son émotion de la veille. Tous deux furent vite habillés, prêts à tous les événements.

Ils retrouvèrent Lottie qui avait revêtu sa robe la plus simple et qui détachait ses bijoux, ses bagues, son collier, ses boucles d'oreilles, tout ce que Claude lui avait offert avec cet argent maudit du jeu qui avait apporté avec lui le malheur… Elle laissait même toutes ses belles robes…

Elle emportait simplement en souvenir de leur amour si vite passé un petit médaillon où elle avait mis naïvement, comme dans les romances, son portrait et une mèche de ses cheveux… Elle glissa les bijoux dans la main de Mme Modéran :

– Vous lui donnerez tout cela !

Elle pleurait toujours et Noémie pleurait et M. Modéran aussi.

M. Modéran répétait sans se lasser :

– Mais c'est impossible ! c'est impossible !… Tout cela va s'arranger !…

Elle avait mis son chapeau. Elle emportait un peu de linge dans son sac de toilette. Elle prit le sac. Le papa Modéran le lui arracha des mains. Elle le regarda tristement sans dire un mot

et puis reprit le sac et descendit. Les autres suivaient, ne sachant plus que dire, ne sachant plus que faire, annihilés par cette douceur d'enfant, mais bien résolus tout de même à ne pas la quitter.

Comme ils traversaient le jardin, Claude parut. D'un regard, il comprit ce qui se passait. Il courut à Lottie, elle l'arrêta d'un geste…

– Mais que se passe-t-il ? balbutia-t-il. Je ne vous ai pas trouvés au restaurant… J'ai cru que vous étiez rentrés… Un de mes amis a voulu que je le conduise à Nice… La voiture devait me ramener… Une panne d'auto !…

Il ne savait plus ce qu'il disait. Il était pâle comme un mort… Lottie lui dit :

– Ne mens pas, Claude ! Je t'ai vu !

Il eut un geste d'affreux désespoir, d'horrible dégoût de lui-même, et se prit la tête dans les mains… pour se cacher… pour cacher cette face indigne de regarder Lottie, indigne d'être vue d'elle !… Alors Lottie passa… Elle allait atteindre la barrière… Il courut encore à elle avec un gémissement, avec une supplication suprême… Elle se retourna, et toujours avec son calme douloureux et terrible :

– Laisse-moi partir, Claude !… *Je t'aime trop pour partager !*

Il eut encore un geste pour la saisir et la presser contre son cœur… Mais, par un mouvement net et plein d'horreur, elle l'écarta.

Il vit qu'il n'y avait plus rien à faire et il se laissa tomber sur un banc en faisant signe aux Modéran de ne pas la quitter… Ceux-ci la suivaient déjà.

Il resta seul…

Quand il releva la tête, il vit M^me^ Deldrève qui venait à lui, souriante, lui tendant ses fleurs… Alors, lui aussi, il se sauva…

# II

# Où nous retrouvons d'anciennes connaissances

Après plusieurs tentatives de Claude pour revoir Lottie, qui n'aboutirent point, le malheureux retomba à ses deux funestes passions : le jeu et Irène…

Fuyant son désespoir, emporté par cette vie de fièvre et de luxe dans laquelle se meut la princesse, Claude ne se raisonne plus. Il s'est fait inscrire au Cercle du Midi, où se rencontrent toutes les élégances, tous les snobismes, le dessus et le dessous de tous les mondes, les femmes les plus charmantes des milieux où l'on s'amuse et les vieilles dames de la société où l'on s'ennuie… celles qui s'installent dès trois heures de l'après-midi autour des tables en attendant le banquier qui voudra bien de leurs louis. On les appelle dans l'intimité « les cathédrales ». Elles poussent un gémissement chaque fois que le banquier abat neuf ; leurs neveux feront bien de ne point trop compter sur leur héritage.

Tout le monde joue dans ce pays… les riches et les pauvres et ceux qui ont des millions et ceux qui n'ont rien et qui accomplissent ce miracle de jouer tout de même. Claude fait comme tout le monde… Il joue !… Il se trouve moins coupable quand il regarde autour de lui… De braves petits bourgeois trouvent tout naturel d'apporter là une fortune amassée en vingt ans et qu'ils

perdent en une saison, bien prudemment et en jouant avec timidité… en cherchant à rattraper leur premier louis… Des métèques ont traversé les mers pour perdre un million en huit jours… Des demoiselles sacrifient avec passion leur devanture de bijouterie au dieu du hasard et se « passent la main » avec des femmes du monde dont le jeu a fait presque des intimes… et tel est l'enchantement de ce pays que sitôt le seuil franchi où l'on a laissé derrière soi l'espérance, celle-ci renaît devant l'éternel sourire de la lumière…

La vie que mène Claude exige de l'argent. Il a des « hauts » magnifiques et des « bas » terribles. Plus d'une fois, il s'est trouvé au jeu auprès de la princesse, et quand il était décavé, n'a point repoussé l'argent qu'elle glissait devant lui… à titre de prêt certes !… mais où ne tomberait-il pas maintenant ?…

Un jour que M. et Mme Modéran étaient entrés dans les salons « pour voir », ils aperçurent Claude et Irène qui associaient leur jeu et ils se les montrèrent. Claude avait une figure qu'ils avaient de la peine à reconnaître… Les joues creuses, l'arcade sourcilière funèbre, il excitait plutôt la pitié que l'indignation. Lui aussi vit les Modéran… Il se leva, les rejoignit un instant, leur demanda des nouvelles de Lottie auxquelles Noémie répondit vaguement… alors il la regarda avec une tristesse infinie.

– Dites à Lottie qu'elle seule peut me sauver ! fit-il.

Et il les quitta tout de suite, car la princesse venait déjà au-devant de lui…

M. et Mme Modéran se retiraient assez fâcheusement impressionnés par ce qu'ils venaient de voir et d'entendre et ils traversaient le salon de lecture du cercle quand, soudain, ils n'eurent que le temps de se ranger contre le mur pour laisser passer un véritable cortège de personnages officiels qui accompagnaient un monsieur à la poitrine très ornée de décorations.

Derrière lui venait M. Casimir, avec son visage naturel. Les Modéran le reconnurent néanmoins. Ils l'avaient suffisamment fréquenté maintenant pour ne point s'y tromper, sous quelque aspect qu'il leur apparût.

Et bien qu'il leur eût été toujours néfaste, le ressentiment de Noémie céda le pas à sa curiosité. Comme il s'était arrêté un instant près d'elle, elle lui demanda :

– Qui est donc ce grand personnage ?

À quoi M. Casimir lui répondit :

– C'est le richissime baron Listler qui s'intéresse tant à la prospérité de la Côte d'Azur… et c'est moi, M. Casimir, qui suis chargé de veiller sur sa sécurité !…

Sur quoi, il continua son chemin, rattrapant le baronnet, les yeux à tout ce qui se passait autour de lui.

M. Modéran dit simplement :

– J'avais envie de lui cracher au visage ! Je ne sais pas, fi-fille, comment tu as pu adresser la parole à cet homme !

– Écoute, Hippolyte, il ne faut pas lui en vouloir, il est si bête !

– J'aime à voir, ma bonne, comme tu as peu de rancune, et ceci fait honneur à ton caractère… Mais si tu avais été comme moi, à cause de cet hurluberlu, jetée sur la paille des cachots !…

– Parlons-en de la paille de tes cachots ! répliqua Noémie sur le ton de la plus sincère amertume… Tu as donc oublié que tu me disais toi-même que tu n'avais jamais été aussi heureux qu'en prison !…

– Au fait !… exprima M. Modéran avec un gros soupir… on y était fort tranquille !

Mais la curiosité de Mme Modéran n'était pas encore satisfaite. Elle entraîna à nouveau M. Modéran dans les salles de jeu, et comme on regardait beaucoup le baron Listler, à qui les officiels faisaient visiter le cercle, où il venait de se faire inscrire sur l'initiative de deux membres importants qui avaient été très heureux de lui servir de parrains, elle insista encore auprès d'un joueur pour être renseignée.

Et l'autre de répondre :

– C'est le fameux baron Listler ! On n'en sait pas davantage. Il y a deux ans, personne ne le connaissait. Il a fait fortune en acquérant des mines dans les Balkans… et on dit qu'il est venu en France pour traiter des affaires colossales avec le gouvernement !

Or, voilà que sur ces entrefaites il se produisit un événement considérable… *M. le baron Listler se dirigeait vers M. Modéran !*

Hippolyte crut d'abord à une illusion et regarda derrière lui ; il y avait le mur…

Non ! non !… c'était bien à lui que le fameux baron Listler avait affaire…

Mme Modéran n'en pouvait croire ses propres yeux… Elle en était devenue toute pâle.

– Eh quoi, ai-je bien entendu votre nom ? fit le baron avec un léger accent étranger… C'est bien vous monsieur Modéran ?

– C'est moi, monsieur le baron !… répondit Hippolyte en s'inclinant avec une émotion qu'il ne parvenait point à dissimuler…

– *Monsieur Modéran de Montmartre ?* interrogea encore le baron, qui, décidément, ne tenait pas à faire d'impair…

– Oui, monsieur le baron, de Montmartre !… de la rue Bochard-de-Saron !…

– Ah ! parfaitement !… J'ai beaucoup entendu parler de vous dans les Balkans, monsieur Modéran !…

Pendant que Noémie pâlissait, M. Modéran, lui, rougissait.

– Hélas ! monsieur, fit-il, j'ai eu, il y a quelques semaines, en effet, une aventure assez retentissante !

Et il baissa les yeux avec confusion et modestie.

– Tout le monde vous a plaint, monsieur Modéran ! répliqua d'une voix encourageante le baron… et particulièrement un ami que vous avez là-bas !…

– Je suis enchanté, monsieur le baron, d'apprendre que j'ai un ami *là-bas* !

– C'est un ami commun… qui m'a dit grand bien de vous et qui m'a parlé de M^me^ Modéran dans les termes de la plus sincère et de la plus respectueuse admiration…

Cette fois, M. Modéran était écarlate.

– Monsieur le baron, permettez-moi de vous présenter « mon épouse » !…

Toute la suite du baron s'était naturellement rapprochée et M. et M^me^ Modéran se voyaient le centre, sinon de l'admiration, du moins de la curiosité générale…

Noémie, de plus en plus émue, fit une révérence comme si elle avait vécu, dans une existence antérieure, à la cour de Louis XV.

M. le baron lui baisa galamment la main.

– Cet ami était un poète, madame !… Nous l'appelions le bon poète Théodore !…

M. Casimir, dont l'oreille n'était jamais endormie, n'eut pas plus tôt entendu ces mots : « le bon poète Théodore », qu'il vint mêler son astuce en éveil à la stupéfaction de M. et Mme Modéran, lesquels étaient restés cois, comme figés pour toujours dans leur enthousiasme…

– Eh quoi ! soupira M. Modéran… monsieur le baron a connu le bon poète Théodore !…

– Si je l'ai connu !… C'est-à-dire, monsieur Modéran, qu'il a fait là-bas ma partie un mois durant ! Il n'avait du reste qu'un défaut : il gagnait tout le temps !…

– Ah ! c'est bien lui ! gémit M. Modéran. Et serait-il indiscret, monsieur le baron, de vous demander s'il vous a gagné beaucoup d'argent ?…

– Ma foi, monsieur Modéran, je ne m'en souviens guère, et je vous dirai que pour moi c'est là un bien petit détail… L'important était qu'il se montrât un joyeux et agréable compagnon !…

– Eh bien ! fit entendre Casimir en s'avançant, monsieur le baron a été ni plus ni moins victime de sa grande bonté et de son excessive confiance !… Ce M. Théodore n'était autre que Bardison !

– Bardison ?

– Bardison lui-même !…

– Allons donc ! vous ne me ferez jamais croire cela !… *Ce Bardison, je le connais bien !…* répliqua en riant M. le baron Listler en caressant une barbe magnifique, frisée, ondulée au petit fer.

Et il offrit son bras à Mme Modéran, pour lui faire faire quelques pas dans les salons.

M. Modéran suivait par-derrière, confus de tant d'honneur… et assez embarrassé de ce nouvel éclat qui les faisait le point de mire de cent regards, lui et sa femme…

Il entendait très bien que l'on murmurait à mi-voix sur son passage :

– C'est ce Modéran qui a eu cette étrange histoire avec la princesse Irène et qui est sorti dernièrement de prison.

À quoi d'autres répondaient :

– Que voulez-vous ? Ici, il faut s'attendre à coudoyer toutes sortes de mondes !…

Ah ! combien M. Modéran regrettait son obscurité première ! Mais le mal était fait. Il suivait sa destinée…

Il put voir M. le baron qui s'inclinait galamment à l'oreille de sa femme…

Il eût donné quelque chose, par exemple, pour savoir ce qu'il pouvait bien lui dire, car elle s'était arrêtée comme « statufiée » (expression de M. Modéran), et elle regardait M. le baron comme on considère généralement un phénomène.

Or, dans ce moment, voici ce que M. le baron disait à l'oreille de M^me^ Modéran :

> Vous souvient-il qu'autrefois, à Paris,
> Deux jeunes cœurs se sont rencontrés… et compris !

Et il ajouta :

– Ils ne sont pas non plus de Casimir Delavigne, ceux-là !

Sur quoi, le baron baisa la main de M^me^ Modéran et s'en fut rejoindre son cortège qui l'attendait avec impatience.

M. Modéran courut alors auprès de Noémie et lui demanda avec anxiété ce qui s'était passé… Elle ne put que murmurer dans un souffle :

– C'est lui… C'est Théodore !… C'est Bardison !…

M. Modéran, la secouant aussitôt de sa torpeur, prit Noémie par la main et l'entraîna hors des salons, muet et farouche…

Arrivé devant l'ascenseur, il l'y jeta, et comme ils étaient enfin seuls dans cette cage, il s'écria, en levant ses poings, comme s'il avait décidé d'assommer quiconque s'opposerait désormais à sa volonté :

– Je ne veux plus d'histoires !… Je ne veux plus d'histoires !… J'en ai assez !

C'était toujours son dernier mot, à ce brave homme…

# III

# Qu'y a-t-il derrière le rideau ?...

Jacques était dans l'ignorance absolue des derniers événements. Il ne savait même pas que la princesse fût sur la Côte d'Azur.

Jacques était très malade. Nous avons dit que le malheureux ne pouvait plus voir sa femme et son enfant qu'il se représentait comme les auteurs de son supplice, comme ayant arraché à Irène quelque atroce promesse, peut-être le serment de ne plus le revoir jamais, lui qui, maintenant, se mourait de consomption et de désespoir.

Il n'était point le seul qui, ayant approché Irène, en fût arrivé là... Le terrible est qu'il aimait son mal, qu'il semblait goûter une sombre volupté et que rien ne pouvait l'arracher à la contemplation intime de son désastre. Il en était arrivé à haïr son frère qui avait eu l'audace de venir se mêler de « ce qui ne le regardait plus ! »

S'il avait su !...

Mais, arrivé au dernier degré de l'épuisement, il ne quitta bientôt plus la chambre. Depuis quelques jours déjà, il avait dû abandonner la direction des concerts classiques. Avertie, Marie-Anne, qui habitait avec Mario un petit logement à part, vint s'installer au chevet de Jacques et ne le quitta plus... Le malade,

du reste, ne la supportait qu'avec impatience et le bruit que faisait parfois le petit Mario, en jouant, lui était odieux. Les médecins, avec lesquels il plaisantait et de l'impuissance desquels il se moquait avec une amertume souriante, s'en allaient en hochant la tête. Il n'y avait rien à faire qu'à laisser évoluer cette étrange maladie morale. Cet homme n'était point fou, mais il se mourait d'une idée qui dévorait tout le reste… comme le ténia se nourrit, pour lui seul, de tout ce que vous donnez à votre corps…

Cependant il ne parlait jamais d'Irène…

Or, un après-midi que, le voyant les yeux fermés et croyant qu'il reposait, Marie-Anne était allée faire faire une courte promenade à Mario, Jacques, qui ne dormait pas, mais qui avait simulé le sommeil pour qu'on le laissât seul, ouvrit par hasard un journal de la localité qu'il recevait tous les jours et qu'il ne lisait jamais…

C'est ainsi qu'il apprit que la princesse était sur la côte et qu'elle venait de louer, pour la saison, la magnifique villa Nausicaa.

Il rejeta aussitôt ses couvertures et, malgré la fièvre qui le consumait, s'habilla. Il se sentait soudain d'une force prodigieuse, capable d'élans surhumains et tout près d'accomplir des choses extraordinaires.

Et il descendit dans la rue, ce qui était déjà presque un miracle… et ce miracle de l'âme traînant un corps esclave continua jusqu'au bord de la mer, jusqu'à cette route qui conduisait vers *Elle* ! Peut-être alors eût-il fléchi, car le miracle lui aussi a des limites ; mais une voiture passait, il y monta. Il la fit arrêter avant d'arriver à la grille de Nausicaa. Cette grille était entrouverte… Il pénétra dans les jardins, très beaux, mais qu'il traversa sans les regarder. Il rencontra un domestique à qui il demanda si la princesse était là, car il avait rendez-vous avec elle. Ce valet lui répondit qu'il n'en savait rien et le laissa continuer son chemin.

Dans le vestibule de la villa, personne !... Résolument, il poussa une porte. L'idée qu'il allait se trouver tout à coup en face d'Irène le remplissait d'une ivresse singulière. Il se sentait étourdi comme un homme « pris d'alcool » et, comme lui, marchait droit, trop droit, d'un seul morceau, avec une préoccupation instinctive de l'équilibre et la crainte de choir, au premier heurt... Il traversa ainsi deux salons, sans hésitation. Il ne connaissait point cependant l'intérieur de la villa, mais il était dans l'état particulier de la « double vue » qui, elle aussi, est un mode de l'ivresse de l'âme, et qui le conduisait sans défaillance vers *Elle* qui était là, derrière ce mur, derrière ce rideau, là-bas... qui formait portière.

Et il ne fut pas étonné, s'étant approché du rideau, d'entendre sa voix...

Il sourit à cette douce musique qu'il n'avait pas entendue depuis de si longues semaines, qui, cependant, n'avait cessé de chanter à ses oreilles et d'une façon si sonore qu'elle lui avait rendu toute autre musique insupportable...

Aucune autre voix ne se mêlait à celle d'Irène. Celle-ci déroulait sa mélodie sans se lasser... à qui parlait-elle ainsi ? Elle ne peut être seule, assurément... peut-être à une amie...

Jacques souleva en tremblant un coin de la portière... mais sa main laissa retomber la tapisserie presque aussitôt.

Il avait eu un premier mouvement de recul.

Il venait de voir Irène assise auprès de Claude ; elle avait ses magnifiques bras nus pendus au cou de l'artiste, l'une de ses mains caressait ses cheveux et sa bouche toute proche racontait n'importe quoi que Claude écoutait avec un sourire lointain et fatigué... le sourire du maître que l'on adore et qui se laisse adorer...

Jacques, après ce premier mouvement, porta les mains à sa cravate et l'arracha, car il étouffait.

– *Voilà donc,* gronda-t-il, *pourquoi il m'a fait chasser de chez elle !...*

Et les yeux injectés de sang dans sa lugubre face de cire, il se précipita. Mais tout de suite, il tourna sur lui-même et, les bras étendus, s'abattit. Il fit, en tombant sur le tapis, un bruit sourd.

Dans l'autre pièce, Irène, entendant du bruit, tourna la tête et Claude demanda :

– Qu'est-ce que cela ?

Mais la princesse était déjà debout et penchait sa tête derrière le rideau. Elle resta ainsi une ou deux secondes au plus, et puis elle se retourna vers Claude et lui dit en reprenant son sourire :

– Ce n'est rien, c'est un domestique qui vient de laisser tomber une chaise !...

Elle continua, pendant quelques instants, à lui dire des choses inutiles et puis elle lui prit les mains, le tira à elle, le mit debout et le fit sortir de ce petit salon par une porte opposée à la portière derrière laquelle « un domestique avait laissé tomber une chaise » !...

Cinq minutes plus tard, elle était avec ses gens qui entouraient le corps de Jacques et qui s'étaient assurés que le musicien vivait encore.

– Vite ! vite ! fit-elle, *que l'on emporte ça !* et surtout que je n'en entende plus parler !

# IV

# Où M. Modéran a l'occasion, qu'il ne cherchait point, d'éprouver des émotions nouvelles…

M. et Mme Modéran avaient rapporté à Lottie la parole de Claude : « Elle seule peut me sauver ! » dans l'espérance que leur pupille se laisserait toucher par ce suprême appel à son pardon, par ce cri d'un homme qui se sentait rouler au gouffre… et peut-être Lottie, dont le désespoir était sans bornes, se serait-elle en effet sentie ébranlée dans sa résolution de retraite, si cet appel-là s'était fait entendre dans d'autres conditions… Mais il était de notoriété publique que Claude et la princesse ne se quittaient plus. On les voyait partout ensemble. Elle le traînait derrière elle comme un trophée… Et lui, vaincu, se laissait faire…

Que pouvait une parole de regret et même de tendre désespoir devant des faits pareils ?…

Lottie était décidée à se rendre à Paris avec les Modéran et à gagner sa vie comme employée dans n'importe quelle administration. En attendant, elle recherchait la solitude, résistait aux sollicitations de Noémie, qui voulait qu'elle prît avec eux quelque distraction, et attendait la tombée du jour pour faire dans les environs des promenades de petite sauvage !

Un soir, par un crépuscule qui embrasait le cap et les promontoires, elle errait sur la route avec son grand chagrin, et ses lèvres tremblantes répétaient pour elle seule le nom de l'infidèle, quand une auto, au tournant du chemin, la frôla de si près qu'elle put se croire emportée dans le vent de sa course et peut-être broyée… Elle chancela, s'appuya au rocher et put voir, se détachant en silhouettes précises sur la splendeur rose du couchant, Claude et la princesse serrés l'un contre l'autre dans cette auto découverte qui avait failli l'écraser…

Ils ne l'avaient pas aperçue, elle ; ils n'avaient même pas soupçonné l'accident possible… Est-ce qu'elle existait pour eux ?… Est-ce qu'elle n'était pas comme si elle était déjà morte ?… Elle suivit la voiture d'un regard où montait une colère sacrée. Et puis, peu à peu, cette colère fit place encore à une douleur infinie…

En rentrant, elle trouva dans le petit appartement qu'elle habitait avec les Modéran Noémie qui s'habillait pour aller dîner en ville. Elle lui raconta ce qui lui était arrivé sur la route, simplement, mais avec un si singulier tremblement dans la voix que Mme Modéran vit bien qu'il y avait quelque chose de nouveau chez Lottie. Celle-ci s'était laissée tomber sur une chaise ; elle prononça comme en un rêve… « Et si vous saviez comme elle le tenait ! »

– Et si tu savais, reprit Mme Modéran, *comme il est malheureux* !… Rappelle-toi, rappelle-toi, mon enfant !… Il nous l'a dit !… Il n'y a que toi qui peux le sauver !…

Alors Lottie se leva soudain comme inspirée. « *Elle vivante…,* il retombera toujours entre ses mains !… »

Et Lottie répéta dans une exaltation croissante : « *Elle vivante !…* » Noémie comprit tout ce qui se concentrait soudain d'énergie dans cette belle petite âme. Elle eut la vision du dessein formidable qui naissait au fond de ces yeux clairs…

Hélas ! ce n'était que trop vrai que cette Irène était encore invaincue… Il lui suffisait de se montrer pour déchaîner les catastrophes parmi les hommes… Les meilleurs comme les pires avaient été ses victimes. Ceux-là même qui savaient dans quel affreux abîme elle les conduisait suivaient docilement ses pas comme des enfants inconscients.

L'un d'eux, cependant, avait tourné la tête pour crier : « Au secours ! » et celui-là était Claude et il avait crié vers Lottie !… Et voilà que Lottie se répétait : « Il n'y a aucun secours contre cette femme… *elle vivante !… »*

– Ah ! ma chérie ! ma chérie ! je te comprends ! comme je te comprends !… s'écria Noémie en la pressant sur son cœur avec une exaltation digne des plus beaux mouvements de la tragédie antique.

Mais Lottie ne lui répondit point. Elle passa dans sa chambre, car il y avait des moments où les transports de ces braves gens lui étaient insupportables.

Mme Modéran, en se retournant, se trouva en face de M. Modéran, dont l'extrême pâleur disait assez qu'il était survenu à temps pour entendre la parole fatale : « *Elle vivante ! »* et pour assister aux manifestations inconsidérées de l'enthousiasme de Noémie.

– Es-tu folle ?… fit la voix sifflante d'Hippolyte… es-tu vraiment folle ?… répéta-t-il entre ses dents serrées par une juste indignation… *et faut-il désormais t'enfermer* ?…

(Ouvrons ici une parenthèse et constatons l'infériorité notoire du tempérament impulsif… Un être de sang-froid n'aurait eu nulle peine, en s'y prenant avec calme et politesse, à faire comprendre à Mme Modéran combien, dans une minute aussi grave, sa conduite envers Lottie était en contradiction avec son devoir, qui était d'user de l'autorité que lui donnait – ne parlons pas de son âge ! – sa situation de mère adoptive pour faire en-

tendre raison à une enfant que le malheur armait pour quelque irréparable extravagance ; mais voilà !… M. Modéran avait un tempérament impulsif… et c'étaient tout de suite des gros mots !… « Tu es folle !… On va t'enfermer ! » Les gros mots appellent les gros mots et il ne sort de tout cela que du gâchis, des pleurs et des regrets superflus.)

« Si tu n'es pas folle, tu es criminelle !…

– Lâche qui insulte les femmes ! répliqua Noémie du tac au tac. Mais rien ne m'étonne de ta part !… Je devais m'y attendre ! *Tu défends ton Irène !…*

– Cessons de parler de nous, s'écria M. Modéran. Il n'est que temps… Je t'en supplie, Noémie… viens te joindre à moi pour empêcher cette petite de faire des bêtises. Car enfin je te connais… tu n'es pas méchante (il aurait dû commencer par là, mais, toujours à cause de ce damné tempérament impulsif, il finissait par où il aurait dû commencer, et naturellement le résultat fut médiocre)… pas méchante pour un sou !… (Maintenant, il dépassait le but, en dessous… Il descendait trop bas dans ses appréciations… Pourquoi pour un sou ? Pas méchante pour un sou ? Autant dire que Noémie était tellement bonne qu'elle en était bête ! ce qui n'est jamais flatteur.)

Mme Modéran, qui avait conscience de sa supériorité, le laissa consciencieusement s'humilier, et cette comédie eût pu devenir burlesque si elle n'avait tourné au drame tout d'un coup.

Au fond, ils n'y croyaient ni l'un ni l'autre, au drame… On dit (comme cela !) que l'on va tuer les gens, mais une telle menace pour un cerveau comme celui de M. Modéran, qui répugne à concevoir le meurtre prémédité (en droit criminel, l'assassinat), même passionnel, une telle menace, disons-nous, n'est que l'expression outrancière d'un ressentiment qui cherche à se soulager par des mots ou par des attitudes excessives, et pour Mme Modéran qu'une formule littéraire de l'amour outra-

gé… Mais quand ces deux sympathiques personnages eurent découvert que Lottie n'était plus dans sa chambre et qu'elle avait subrepticement quitté l'appartement, ils se trouvèrent en face de la redoutable réalité et le même frisson les rapprocha…

Ils se trouvèrent d'accord instantanément pour courir au plus pressé et éviter la catastrophe…

Courir au plus pressé, c'était courir après Lottie !…

Sur le trottoir, comme on ne pouvait leur indiquer d'une façon précise le chemin qu'avait pris la jeune femme, ils se séparèrent et commencèrent leurs recherches chacun de son côté.

M. Modéran courait, et il fut assez heureux pour découvrir tout au bout d'une rue la silhouette de Lottie qui pénétrait dans une boutique. Lottie était fort reconnaissable à une cape qui l'enveloppait et qui pouvait, à l'occasion, faire manteau de soirée. C'était à peu près tout ce qu'elle avait emporté de sa somptueuse garde-robe…

Plus rapide qu'on ne l'eût imaginé, M. Modéran fut bientôt devant cette boutique, au fond de laquelle Lottie avait disparu… et il tressaillit des pieds à la tête quand il eut constaté qu'il était en face *d'une devanture d'armurier* !

Son émotion même ne tarda point à se muer en épouvante lorsque, derrière la vitre, il aperçut, se glissant entre les derniers modèles des fusils de chasse, une main d'homme qui saisissait un revolver !…

Il lui fallut quelques instants pour se ressaisir. M. Modéran, nous l'avons dit, n'était pas chasseur et le bruit d'une arme à feu lui avait été toujours odieux. Ces hommes qui, à Rochefontaine, les lendemains « d'ouverture », se promenaient dans les rues du village en racontant leurs tueries de la veille ou en exhibant sans en avoir l'air le pansement maintenu soigneusement sur un front qu'avait éraflé le plomb qui s'égare, lui apparaissaient comme des sauvages indignes de toute civili-

sation, attardés à des jeux et à des passions d'un autre âge… Enfin, sur la Côte d'Azur, il ne manquait jamais de faire un détour lorsque sa promenade l'avait conduit, sans qu'il s'en doutât, devant le tir aux pigeons. Ceci dit, on comprendra l'état dans lequel M. Modéran se trouvait à l'idée qu'une enfant comme Lottie eût pu pénétrer dans cet arsenal et recevoir en sa petite main cet instrument de la mort, cet horrible bijou porte-foudre qu'est *un revolver* !…

Cependant, surmontant son instinctive répugnance, M. Modéran n'hésita pas plus longtemps à pénétrer lui-même dans cette affreuse boutique. Sur le seuil, il se trouva en face de Lottie qui en sortait.

Il la saisit aussitôt par le bras et lui dit :

– Que fais-tu là, malheureuse enfant ?

Mais Lottie hâtait le pas sans répondre et il avait bien du mal à la suivre. Il lui tenait le bras droit, mais il ne quittait pas des yeux la main gauche qui tenait « le petit sac »… Qu'est-ce qu'il y avait dans le petit sac ?…

Il le lui demanda *carrément* !… Ah ! il ne s'agissait plus de tergiverser… ni de « prendre des gants »… Qu'y avait-il dans le petit sac ?

– Rassurez-vous, lui dit-elle. Il n'a voulu rien me vendre !…

M. Modéran poussa un soupir de soulagement. Il avait deux cents kilos de moins sur le cœur… Alors, il commença ses discours pacifistes qui furent, du reste, assez tôt interrompus par la brusque apparition d'une charrette à bras que deux ouvriers irrités poussaient sous une voûte avec un grand tintamarre de grognerie et accompagnement d'injures pour les bourgeois maladroits, lesquels ne savent que flâner quand le prolétaire « turbine ».

Dès que le trottoir fut rendu à sa circulation normale, M. Modéran s'aperçut que sa pupille, une fois encore, avait disparu. Comme il restait là, complètement ahuri, Mme Modéran le rejoignit. Il lui conta en deux mots ce qui venait de lui arriver.

– Il faut d'abord savoir si elle ne t'a pas menti ! fit Noémie.

Et ils coururent tous deux chez l'armurier. Lottie avait dit vrai... L'armurier avait été frappé par l'air fatal de la petite et lui avait demandé si elle avait des papiers sur elle... où elle habitait... ce qu'elle voulait faire de ce revolver. Lottie était repartie, impatientée, sans lui répondre un mot. C'est ce qui faisait qu'elle était ressortie si vite, dans le moment même que M. Modéran était entré.

– Maintenant, il faut savoir si elle n'est pas allée chez un autre armurier ! fit Mme Modéran.

Elle était pleine d'idées, et dans un moment pareil ! M. Modéran l'admira. Il y avait encore deux armuriers dans la région. Chez le deuxième, ils acquirent la certitude que Lottie avait maintenant dans son petit sac un revolver avec des cartouches !...

M. Modéran, pâle comme un mort, se tourna vers Noémie qui réfléchissait.

– Nous ne savons pas où est Lottie, fit-elle soudain, mais nous pouvons peut-être savoir où sont Claude et la princesse !

– Ah ! fifille, il n'y a encore que toi !... Que deviendrais-je si je ne t'avais pas !... Quelle tête ! quel cerveau !... Moi, vois-tu, je suis en bouillie !...

# V

# Les bijoux d'Irène

M. le baron Listler, qui s'intéressait tant à la prospérité de la Côte d'Azur, n'avait cessé de défrayer la chronique locale[1]. Il avait loué dans un palace, de la promenade des Anglais un magnifique appartement servi par de nombreux domestiques. Il avait des secrétaires, des dactylos. Il avait surtout M. Casimir, qui ne le quittait pas plus que son ombre. La générosité, la charité bien connues de M. le baron ne lui avaient point valu seulement la reconnaissance, elles lui avaient suscité aussi des ennemis, soit par jalousie pure, soit parce que ses bonnes œuvres gênaient leurs ténébreux projets.

Toujours est-il que M. Casimir veillait et l'accompagnait partout, surtout dans les salles de jeu.

M. le baron avait commencé par y perdre royalement, et puis, comme il arrive souvent, la chance avait soudain tourné et

---

[1] Cette aventure est historique. Le célèbre grec Ardison (presque l'homonyme de notre Bardison) est arrivé un jour à Nice dans le plus pompeux équipage, avec des passeports princiers, et se faisant présenter dans les cercles les plus fermés par les autorités locales, administratives et policières.

s'était mise, pour ne plus le quitter, dans la partie du baron. Depuis quelques jours, ce richissime gentilhomme faisait des victimes notoires. Claude et la princesse Irène particulièrement avaient été cruellement éprouvés.

Cette dernière perdait des sommes considérables. Toujours assise à ce que l'on appelle « la grande table », c'était par paquets de vingt mille qu'elle voyait s'en aller les fonds dont elle disposait momentanément… si bien qu'un soir elle se leva et, entraînant Claude dans un coin du salon désert, lui confia quelques bijoux, des bagues, des bracelets dont elle se défaisait tout en parlant et en lui recommandant de trouver au plus vite de l'argent là-dessus. Elle eût pu donner son collier, mais il était célèbre et si on ne le lui voyait pas, on ne manquerait pas de dire qu'elle l'avait vendu ou mis en gage, ce qui produit toujours un effet fâcheux pour une princesse.

Ce que demandait là Irène à Claude constituait un de ces petits événements quotidiens qui, dans ces milieux, n'étonnent plus personne. Il se trouve même des personnages pour être à l'affût de ces sortes d'occasions. Quelques gros négociants de la place ne manquent point de se faire renseigner par des gens à eux des fluctuations de la chance autour de certains bijoux qu'ils aimeraient à voir à leur devanture. Ces renseignements leur permettent d'être les premiers à faire leurs offres à la jolie propriétaire en détresse…

On se montrait, dans les salons du Cercle du Midi, un des courtiers « pisteurs » qui avait fait fortune en restant jusqu'à la dernière minute autour des tables de baccara, ne les quittant que pour se rendre dans les corridors d'hôtel où il attendait que l'on apportât le chocolat du matin, pour pénétrer en même temps que le garçon dans la chambre de sa future cliente… L'été, il faisait les plages du nord, Dinard, Deauville, où il s'était fait mettre à la porte par un sommelier dont il gênait le service.

Enfin, depuis quelques jours, on savait autour des tables que la mère Ultrogoth avait débarqué à Nice avec son Roméo et

la mère Ultrogoth, dans ces moments-là, c'était toujours une suprême ressource…

Claude, qui n'était pas au courant de la sombre querelle qui avait éclaté entre Ultrogoth et la princesse, pensa à la vieille tout de suite. Il l'avait rencontrée dans la journée même avec Roméo et tous deux l'avaient salué fort civilement, ma foi… Il pensa à Ultrogoth en voyant passer Olivier qui rôdait, comme toujours, autour de la princesse… Olivier, au su de tous, était au mieux avec la vieille. On disait que celle-ci lui avançait, dans les moments d'embarras, autant d'argent qu'il en avait besoin. D'autre part, à tort ou à raison, Olivier passait pour utiliser ses relations dans le monde pour le plus grand bénéfice d'Ultrogoth et pour ses petits profits à lui.

Claude en conclut qu'il ne pouvait pas mieux tomber et lui fit signe…

– J'ai, lui dit-il, un petit service à vous demander.

Le jeune homme se mit à son entière disposition et ils sortirent du cercle.

Quelques minutes plus tard ils se trouvaient dans une chambre d'hôtel de troisième ordre et Claude, contre le gage des bijoux, et après avoir signé quelque arrangement, se voyait compter quarante-deux mille francs en quatre liasses de dix mille francs et deux billets qu'il glissa dans la poche intérieure de son gilet, sur sa poitrine. Cet argent allait permettre à la princesse d'attendre les fonds que devait lui faire parvenir le comte Sima toujours en Slavonie.

Irène avait donné rendez-vous à Claude au cercle où elle devait l'attendre. Olivier et lui y retournèrent, mais Claude eut beau chercher la princesse autour des tables, il ne la vit point. Sur ces entrefaites on vint lui dire que la princesse était rentrée avec des amis à Monte-Carlo, où elle l'attendait.

Quand on vint dire cela à Claude, il se trouvait près de la grande table du chemin de fer (minimum de départ vingt-cinq louis, maximum mille louis : vingt mille francs) et il fit un mouvement pour sortir, mais il fut arrêté par cette phrase :

– *Ah ! par exemple ! voilà un coup sûr ! c'est le coup Giraud !...*

Claude savait lui aussi que le coup Giraud est un coup sûr... du moins il se l'imaginait comme tous les joueurs, qui lorsque le fameux coup Giraud « rate » se contentent d'expliquer l'événement en disant :

– Giraud est mort !

Le coup Giraud est constitué par le fait que le ponte ayant abattu huit, le banquier ou celui qui tient la main abat neuf et gagne par conséquent, alors qu'il pouvait croire avoir perdu... Eh bien, le coup suivant, c'est au tour du ponte à gagner... *Le coup est sûr,* c'est le coup Giraud !...

– Mille louis au banco ! annonça le croupier.

– *Banco !* fit Claude.

Ça avait été plus fort que lui !... Cela avait été comme si un autre... le joueur qui habitait en lui et qui agissait souvent d'une façon indépendante de lui, le conduisant où il voulait et lui faisant faire le geste qu'il voulait, avait crié ce « Banco ! » pendant que sa main allait chercher dans la poche intérieure de son gilet deux liasses de dix mille francs et les jetait sur la table, en face du paquet de vingt mille que comptait le croupier.

Tout le monde considérait le coup comme gagné par Claude. La main avait passé six fois, avait été « en cartes » et finalement se trouvait en face du *coup Giraud* ! C'était parfaitement joué !

Ce fut parfaitement perdu...

Claude, qui avait « quatre », ne redoutait pas le sept de trèfle.

– Ah ! pensait-il, si j'avais « trois », je serais sûr de voir apparaître ce damné sept de trèfle pour « m'embarquer » !

Or il arriva tout de même, le sept de trèfle, et du coup Claude n'eut plus « qu'un ». Le banquier, qui tirait sur deux bûches, amena deux !

La palette ramassa les vingt mille francs de Claude !...

Celui-ci, qui avait pâli, restait cependant impassible sous le regard de tous...

– *Suivi !* annonça-t-il.

Cela signifiait qu'il poursuivait les vingt mille francs qu'il venait de perdre et il jeta les deux autres liasses de dix mille sur la table.

Le banquier donna le coup et le gagna encore !

En deux coups, Claude venait de perdre quarante mille francs ! *et ces quarante mille francs ne lui appartenaient pas !...*

Il s'éloigna de la table, n'y voyant plus clair. Une sorte de buée lui couvrait les yeux, un nuage derrière lequel glissaient des fantômes avec des voix lointaines qui murmuraient : « Pas de chance ! »

Il lui sembla qu'Olivier, dans le moment, lui avait parlé et l'avait plaint... Mais il n'en était pas sûr...

Il se retrouva devant le bar du cercle, demandant des boissons glacées et buvant à longs traits sans pouvoir se désaltérer...

Il avait le feu dans la gorge et dans la tête.

Quand il voulut payer, il tâta sa poche et fut stupéfait d'y trouver encore deux mille francs !

Il croyait avoir tout perdu de ce que lui avait donné la mère Ultrogoth… Il avait oublié ces deux mille francs-là !…

– Avec ces deux mille francs-là, je peux me refaire ! se dit-il.

Et il rentra dans les salles de jeu.

# VI

# Lottie et la princesse

M. et Mme Modéran s'étaient mis à la recherche de Claude et de la princesse dans l'espoir d'arriver à temps pour prévenir le drame. Mais, par une fatalité qui se rencontre dans les grands comme dans les petits événements, il semblait que le but vers lequel ils tendaient s'éloignait d'eux à plaisir.

D'abord il leur fut impossible de les joindre par téléphone. À la villa Nausicaa, on leur apprit que Claude et la princesse étaient au casino. Au casino, on leur affirma qu'ils venaient de partir pour Nice.

Ils voulurent prendre le plus prochain train pour Nice. Ils le manquèrent.

M. Modéran commençait à être bien fatigué de toutes ces courses et bien épuisé par toutes ses transes. Il ne cessait de faire entendre des plaintes courroucées. Mme Modéran en avait honte pour lui. C'était elle maintenant qui lui « remontait le moral ».

Tout en courant derrière Noémie, il répétait entre deux souffles :

– Ah ! la mâtine !... la petite mâtine !... Qu'est-ce qui aurait cru ça d'elle ?... Me faire ça, à moi !... à moi !... son papa Modé-

ran !... Et ça vous invite à venir se reposer chez eux !... Eh bien, il est propre, leur repos !

Certes ! il se souviendrait longtemps de sa villégiature sur la Côte d'Azur !... Tout cela lui apprendrait à adopter la première enfant venue... rencontrée dans un atelier !...

Mais il s'arrêta. Ça devenait vilain ce qu'il disait là et finirait peut-être par leur porter malheur à tous !...

Si encore on avait su où elle était, « la sacrée mâtine », *avec son revolver et ses cartouches* !...

Ils durent se résoudre à faire la dépense d'une auto qui leur demanda plusieurs billets pour les conduire à Nice et les ramener. Il ne manquait plus à M. Modéran que de se ruiner... Décidément la vie devenait d'un compliqué !... Ah ! s'il avait su, quand il était « dans la soierie » et qu'il soupirait imprudemment après l'heure de la retraite ! Comme il aurait joui de ces heures bénies où le travail n'avait d'autre distraction ni d'autre récompense que l'apéritif et le domino de sept heures !

Et pourquoi aussi s'était-il marié ?... Ah ! les femmes !

Ainsi bougonnait-il en lui-même dans la voiture qui les secouait le long de la petite Corniche.

Cette route était trop encombrée, trop étroite avec deux lignes de tramways et des coudes brusques qui, plus d'une fois, avaient fait se dresser dans un corps à corps subit les autos lancées comme des bolides !... M. Modéran regretta amèrement de n'avoir pas pris par la grande ou moyenne Corniche et supplia le chauffeur de se montrer prudent. Il ne tenait pas, pour sauver la vie de la princesse, à sacrifier la sienne !

Et l'accident qu'ils redoutaient, ils l'eurent !

Oh ! pas bien grave ! mais il aurait pu l'être et c'était tout comme pour M. Modéran qui souffrait autant par l'imagination que de la réalité des faits. Ils entrèrent dans l'arrière d'un tram-

way qui s'était arrêté brusquement. Les deux véhicules furent assez sérieusement endommagés, mais les voyageurs en furent quittes pour la peur. Le pire était que la circulation devenait impossible pendant quelques heures pour toutes voitures. M. et Mme Modéran durent se décider à continuer leur route à pied. Quand ils arrivèrent à Nice, ils étaient fourbus !

Ils se firent conduire au cercle où on leur apprit que Claude et la princesse étaient venus en effet mais qu'ils étaient repartis !

Effectivement, pour le moment, la princesse s'en était déjà retournée à Monte-Carlo et Olivier se trouvait chez la mère Ultrogoth avec Claude.

Les Modéran étaient atterrés.

– *À Dieu vat !* soupira M. Modéran, qui, depuis qu'il avait affronté la colère des océans, se servait assez volontiers du langage marin.

– Ne jetons point le manche après la cognée ! répliqua Noémie. Il n'y a encore rien de perdu ! Retournons à Monte-Carlo par le train !

– Oui ! acquiesça M. Modéran, parce que, moi, j'en ai pour quelque temps de l'auto !

Et il crut devoir ajouter :

– Permets-moi de te dire que tout ceci ne serait pas arrivé si nous n'avions pas quitté Monte-Carlo !

Mme Modéran ne daigna même pas répondre… Depuis longtemps, elle connaissait l'injustice des hommes.

En attendant le train, ils se commandèrent un bouillon au buffet, bouillon qu'on leur servit naturellement brûlant, mais qu'ils purent boire tout de même, leur train ayant, comme par hasard, une heure et demie de retard !…

Quand ils furent installés en face l'un de l'autre dans le compartiment qui les ramenait à leur point de départ, M^me^ Modéran dit à son époux qui la considérait d'un œil morne :

– Ne regrettons rien ! Nous avons fait notre devoir… Quoi qu'il arrive, nous n'aurons rien à nous reprocher ! N'est-ce pas ce que tu voulais, monsieur Modéran ?

– Quoi qu'il arrive !… Tu as dit, quoi qu'il arrive, fifille !… et c'est peut-être déjà *arrivé* !

Et il se représenta sa pupille, son revolver fumant à là main, un cadavre à ses pieds !… sans compter toutes les complications qui ne manqueraient point de s'ensuivre… Il frissonna, repoussa d'un geste cette vision d'horreur et prononça sur un ton d'immense lassitude :

– *Je n'avais pas mérité tout cela !*

– Eh bien ! *et moi ?… et elle ?…* la pauvre enfant !… Monsieur Modéran, vous êtes un monstre d'égoïsme !…

Elle se détourna de lui, ne lui adressant plus la parole jusqu'à Monte-Carlo…

Sur le quai de la gare, M. Modéran aperçut deux gendarmes. Il poussa une sourde exclamation et refusa de descendre. Il était persuadé que les gendarmes étaient venus pour les arrêter comme complices de Lottie. Ah ! c'était bien fini !… Il n'y échapperait pas !… Entre la prison d'où il sortait et le bagne où on avait voulu le conduire, il entrevoyait l'échafaud !…

Il finit par descendre à contre-voie et se sauva dans la nuit. Il retrouva Noémie dehors, devant la station de voitures.

– Rentrons chez nous ! fit-il. Lottie y est peut-être rentrée et peut-être n'est-il rien arrivé du tout !…

– *Ce serait le comble !* exprima avec conviction Noémie.

– Ah ! celle-là ! Elle était à étrangler, par exemple ! Mais il y avait déjà assez de crimes dans l'air !...

Ils furent tout étonnés, en traversant la petite ville, de ne pas la voir en émoi. Ils s'étaient imaginé des gens courant dans les rues, en racontant l'affreuse chose... et des groupes devant les portes...

Mais tout était parfaitement tranquille et il n'y avait d'autre bruit dans la cité que celui que faisaient les tziganes avec leurs instruments derrière la vitre illuminée des cafés-restaurants et des dancings.

Non ! Lottie n'était pas rentrée. L'inquiétude les reprit :

Un coup de téléphone à la villa Nausicaa leur apprit que la princesse n'était point rentrée non plus, mais qu'il y avait quelque chance de la trouver chez Thomyris !

Thomyris ! le dancing où ils l'avaient rencontrée une première fois, le soir où ils étaient venus pour souper avec Lottie... que n'y avaient-ils pensé plus tôt !... Ils poussèrent un cri ! *Mais c'était là certainement que Lottie avait dû aller attendre la princesse !...*

La première personne qu'ils virent en entrant dans le restaurant fut Lottie qui, enveloppée dans sa cape, assise à une table, regardait en face d'elle... la princesse Irène !...

Lottie était là depuis une heure. La princesse venait seulement d'arriver avec Olivier qui lui racontait avec fièvre une histoire de jeu...

Tous deux étaient passés devant Lottie sans la voir et s'étaient installés à une table de l'autre côté de la salle.

On entendait la voix d'Olivier qui répétait :

– Il a tout perdu !... Il a tout perdu !... tout !

Mais, d'un geste ennuyé, Irène lui faisait entendre que cela suffisait !... Que tout ceci n'avait aucune importance !... Attitude du reste à laquelle Olivier ne semblait rien comprendre du tout !

Jusqu'alors, Lottie n'avait pas bronché. Seulement, elle n'avait pas cessé de regarder la princesse avec des yeux implacables.

Les choses en étaient là quand étaient survenus les Modéran. Dieu soit loué ! Ils arrivaient encore à temps !...

Elle ne montra aucune surprise de les voir et leur adressa un pâle sourire... Ce sourire-là en disait long aux Modéran... ils ne l'avaient encore jamais vu à Lottie, ce sourire-là !... C'était le sourire lointain et réservé, tout juste poli, d'une grande personne qui ne tient pas à ce qu'on se mêle de ses affaires. M. Modéran en eut froid dans le dos.

Cependant il s'assit à côté d'elle et Noémie aussi s'assit à côté d'elle... et ils manifestèrent en des paroles vagues, mais précipitées, combien ils étaient heureux de l'avoir retrouvée... Elle ne leur répondit pas... Alors Noémie lui entourant la taille de son bras la serra tendrement contre elle et lui dit :

– Mon enfant chérie ! tu sais si je t'aime. Écoute-moi, écoute ta maman Noémie ! Il ne faut pas rester ici !... Viens avec nous !... tu veux ?...

Et elle était déjà à demi soulevée, comme prête à partir, l'entraînant.

Toujours muette, Lottie mit la main sur son sac qui était sur la table, devant elle...

M. Modéran eut un gémissement et mit sa grosse main sur la petite main de Lottie.

Le calme de Lottie était tel que personne jusqu'alors ne lui avait prêté la moindre attention. Nous avons dit que la princesse elle-même ne s'était point aperçue de sa présence. Il fallut

toutes les démonstrations des Modéran pour que les regards commençassent à se tourner vers le coin où elle était assise.

Alors certains parurent s'égayer du singulier spectacle que leur offraient, d'un côté, l'angoisse de Noémie et, de l'autre, l'effroi de M. Modéran, qui avait saisi la main de cette personne si calme, laquelle ne semblait avoir d'autre dessein que de saisir son sac à main pour y chercher en toute innocence son bâton de rouge et son mouchoir…

De fait, sous le regard épouvanté de M. Modéran et malgré la grosse patte de son père adoptif, Lottie, de sa main restée libre, ouvrit son réticule, en tira une petite glace et une houppette à poudre de riz dont elle se rafraîchit les joues, dès que M. Modéran lui eut rendu toute sa liberté.

Les yeux du brave homme avaient plongé jusqu'au fond du réticule… Il poussa un énorme soupir. Il n'y avait aucun revolver là-dedans !…

Hélas ! la tranquillité de M. et M^me^ Modéran devait être bien fugitive.

Irène, en effet, cédant aux instances d'Olivier, venait de se lever pour faire un tour de danse. Mais, avant même qu'Olivier l'eût entraînée, elle se trouva devant Lottie.

Les regards des deux femmes se croisèrent. Celui d'Irène était d'une souveraine insolence.

C'est alors que Lottie se leva avec sa petite face implacable.

Les deux femmes étaient en face l'une de l'autre… Les Modéran s'étaient dressés, eux aussi, d'un même mouvement, Olivier déjà s'interposait. Les convives des tables voisines se levaient. Cette scène devenait le centre de tous les regards. Chacun sentait que quelque chose de très grave allait se passer.

Lottie prononça d'une voix sourde, mais qui ne tremblait pas :

– Qu'avez-vous fait de mon Claude ?

Et Irène, atrocement ironique, répondit :

– *Un voleur !*

Alors Lottie sortit rapidement de la poche de sa cape un revolver qu'elle braqua sur Irène.

Mais tous avaient deviné et même pressenti son geste et Olivier et les Modéran lui saisirent le poignet et la désarmèrent pendant qu'elle pleurait des larmes de rage.

Quant à la princesse elle n'avait pas bougé et elle laissa tomber ces mots avec une morgue écrasante :

– Avant de me tuer, madame, dites donc à votre mari de me rendre mes bijoux… *sans quoi vous feriez une trop bonne affaire !…*

Olivier avait déjà apporté les fourrures, la princesse s'en enveloppa sans se presser et sortit fort majestueusement, cependant que Lottie n'était plus qu'une pauvre loque dans les bras des Modéran…

# VII

# Plus au fond… toujours plus au fond…

Chaque joueur a son fétiche, bon ou mauvais, qui le protège ou qui l'accable. Il n'est point rare de voir un joueur ou une joueuse poser sur sa masse une petite poupée grosse comme le doigt ou un morceau de bois singulièrement travaillé ou quelque figurine d'orfèvrerie, quelque médaille à laquelle est attachée l'image superstitieuse de la chance.

Ça c'est le bon fétiche…

Mais la déveine a aussi son fétichisme. Certains gestes seront soigneusement évités, comme de prendre les cartes avec la main gauche. L'apparition de certaines cartes, comme l'as de trèfle généralement, aura pour résultat immédiat, sur un « en cartes », de faire disparaître presque toutes les mises du tapis. Claude avait son mauvais fétiche, bien à lui, à lui seul, et qui n'était occupé que de son malheur *à lui*… nous savons que c'était le sept de trèfle !

Assurément, Claude perdait souvent sans que l'image fatale, susceptible de tous les maléfices, intervînt, fût-ce même de loin, dans son jeu… Mais comme inévitablement le sept de trèfle apparaissait quelquefois quand il perdait, il avait fini par attacher à cette cartes à cause de l'idée première qu'il s'en était faite, une importance néfaste qu'il avait généralisée… Les autres

cartes passaient inaperçues quand il perdait… Celle-là jamais !… Encore le sept de trèfle !

Il en avait la hantise… il en avait la terreur… On l'avait vu quitter une table et même sortir du cercle sur un geste de son partenaire lui envoyant un sept de trèfle !

Ces réflexions préliminaires ne sont point tout à fait inutiles à la compréhension de la scène qui va se passer. Nous avons vu Claude rentrer dans les salles de jeu, poussé par l'idée de se « refaire » avec les deux mille francs qui lui restaient. Ces cent louis, il les mit en banque. C'était tout ce qu'il possédait. Il n'avait même point de quoi arroser cette banque une seule fois s'il perdait le premier coup « plein ».

Le joueur qui se met en banque à l'occasion de toucher et de battre les cartes, ce qui ne lui est ni loisible ni permis au « chemin de fer », où les cartes sont enfermées tout de suite dans une boîte dite « sabot » et glissent une à une sous le bois, ce qui rend impossible toute tricherie *par le toucher*.

Donc Claude battait les cartes… Il en faisait, suivant l'usage, de petits paquets qu'il mêlait ensuite. C'était le moment où les Grecs genre Bardison glissaient autrefois leur « portée », c'est-à-dire un paquet de cartes préparées où ils s'étaient ménagé de précieux avantages… Nous disons « autrefois », car aujourd'hui, avec la surveillance dont ils sont l'objet et l'intérêt même qu'ont les grands établissements à donner toute confiance à leur clientèle, depuis enfin que l'État touche sur le jeu son pourcentage qui le légalise, on peut dire d'une façon générale que la tricherie a disparu… en tout cas qu'elle n'est plus qu'un accident…

Claude battait donc les cartes quand, tout à fait par hasard, il aperçut sous l'un des paquets qu'il tenait dans sa main gauche et qu'il allait prendre avec sa main droite… quand il aperçut… un sept de trèfle !…

Il blêmit… Il était dans une situation terrible… Il lui fallait gagner coûte que coûte… sous peine d'être *un voleur !*

Le mot que prononçait dans le même moment la princesse Irène dut lui sonner aux oreilles… Et avec une habileté dont il se serait cru incapable depuis qu'il avait quitté les cages du transport qui le conduisait naguère à Cayenne, il fit disparaître d'un geste invisible et presque inconscient de ses doigts placés comme pour faire sauter la coupe… il fit disparaître du jeu ce sept de trèfle dont la vue lui était insupportable…

Et il gagna !… Il gagna presque tous les coups… Sa veine était si insolente qu'on cessa presque de ponter autour des deux tableaux. Il y avait naturellement d'autres sept de trèfle dans cette banque que sa main épuisait… Il gagna avec les autres sept de trèfle comme avec les autres cartes, mais à ses yeux, nous voulons dire dans son âme et conscience (s'il avait encore une conscience !), il n'y avait qu'un sept de trèfle qui comptât… *celui qui n'y était plus !*

Quand il se leva, il emportait une cinquantaine de mille francs. Et il revint au bar, à cette même place qu'il avait quittée tout à l'heure si désespéré… Il but encore à longs traits… Son gain, certes, ne lui avait pas enlevé sa fièvre.

Soudain une main se posa sur son épaule. Il tressaillit horriblement et se retourna. M. le baron Listler était derrière lui qui lui disait :

– Part à deux !

Tout d'abord, *il ne voulut* pas comprendre… Mais profitant de ce que le bar était désert et que le barman s'était absenté, M. le baron glissa deux doigts dans la manche de Claude et en sortit *le sept de trèfle* !

– Tous mes compliments, mon cher élève !…

Bardison ! C'est Bardison !

Dans un geste d'horreur, Claude veut vider ses poches, donner tout ce qu'il a gagné à cet homme dont il ne veut pas être le complice… Mais l'autre, très grand seigneur, refusait d'un geste et s'éloignait en souriant avec *le sept de trèfle*… la seule chose qu'il voulût maintenant emporter « en souvenir de lui » !…

Deux heures plus tard, la princesse, qui était rentrée à sa villa, voyait arriver dans son appartement un homme à la physionomie pâle, haineuse, farouche, et qui jetait sur une table des billets de mille à la poignée !…

– Tiens ! fit Irène… on m'avait dit que vous aviez tout perdu !… Alors lui, approchant de cette femme un visage de démon, lui jeta à la face :

– J'avais tout perdu… mais j'ai tout regagné… *en trichant ! Es-tu contente ?…*

# Dixième épisode

# L’ENJEU SUPRÊME

# I

# Comment viviez-vous donc, étranges créatures ?

Claude avait dit à Irène, dans un sombre délire : « J'ai triché, *es-tu contente ?…* » La princesse eût pu lui répondre qu'en confiant des bijoux à un ami elle n'avait pas cru qu'elle deviendrait la cause d'une aussi affreuse déchéance, mais elle s'en garda bien, car elle ressentait au contraire une grande volupté de ce que cet honnête homme fût tombé si bas *pour elle* !…

Oui ! oui ! c'était bien pour elle et à cause d'elle qu'il avait triché, si tant est que l'on pût appeler « tricher » cette… subtilisation d'une carte dont l'absence n'avait donné au « tricheur » qu'un appoint purement moral ! Au cri de révolte haineuse de Claude contre une passion qui lui coûtait aussi cher : son honneur !… elle répondit par des baisers. Car, s'il y a des femmes qui mettent toute leur fierté dans la vertu de celui qu'elles ont choisi parmi tous les autres hommes et dans les actes de courage ou de beauté dont elles s'imaginent, le plus souvent avec raison, être les inspiratrices, il en est d'autres comme Irène qui ne mesurent la force de la passion qu'elles ont déchaînée qu'à la profondeur de l'ignominie où, sur un regard d'elles, leur esclave d'un jour peut descendre…

Cependant Irène n'était point sans s'apercevoir que, depuis quelques jours, l'amour de Claude pour elle ressemblait singulièrement à de la haine… Chose étrange ! elle ne l'en aimait que

davantage, car, par un retour assez fréquent du destin, c'était elle maintenant qui ne pouvait plus se passer de lui !...

Aussi, pour endormir ce qui restait à Claude de volonté, profita-t-elle des derniers événements, qui avaient augmenté chez lui la dépression morale, pour le courber à l'une de ses plus chères habitudes : l'opium !...

Elle lui révéla les voluptés redoutables de la drogue. Elle le fit étendre près d'elle dans le mystère d'une fumerie improvisée...

– Tiens ! lui dit-elle... fume un peu de cela !... prends cette pipe que je t'ai préparée et où j'ai mis mes lèvres... aspire profondément et ne pense plus à rien !... Fume et oublie !... L'oubli, voilà la guérison de tous les maux... Je t'aime et je suis près de toi... que t'importe tout le reste ?... Sais-tu à quoi je pense, moi ?... à quitter ce pays qui m'ennuie... ces joueurs imbéciles... à disparaître dans un coin du monde avec toi !... nous fumerons !... nous oublierons ! nous aimerons !...

Elle lui a posé la tête sur ses genoux, ses mains souples caressent ses cheveux... elle lui parle doucement comme à un enfant qui cède peu à peu au sommeil... et ainsi elle le fait entrer dans le pays des songes... Il se laisse faire... il fume...

Mais on gratte à la porte... qui ose ?... qui ose venir interrompre un repos extatique généralement bien défendu ?

C'est une dépêche... et ces deux mots :

J'arrive, Sima.

Derrière Claude, la princesse maintenant est atterrée... Elle froisse le détestable télégramme... Pourquoi ?... Pourquoi ce brusque retour ?... Elle n'attendait le comte que dans six semaines au plus tôt... Pourquoi ne l'a-t-il pas prévenue ? Cette dépêche avait été expédiée de Slavonie. Dans trois jours, dans

deux jours peut-être le comte serait là !... Si elle avait été en voyage cependant, elle aurait très bien pu ne pas être touchée par cette dépêche !...

Et voilà qu'elle s'étend à nouveau sur les nattes à côté de Claude.

– Que dirais-tu, mon chéri, d'un voyage en Italie ?... Naguère tu me le proposais toi-même... rappelle-toi... rappelle-toi quand j'étais si méchante... maintenant je suis bonne avec toi ! je t'aime... c'est moi qui te dis : veux-tu revoir Venise, Claude ?...

Quelques heures plus tard, ils commençaient leurs préparatifs de départ. Claude devait partir le soir même, elle irait le rejoindre à Cènes dès le lendemain.

À l'heure où le ciel s'embrase derrière le cap d'Antibes et où la masse énorme des rochers qui dominent Cabbé-Roquebrune commence de détacher sur la nuit claire son mur de ténèbres, un homme qui marchait à pas lents et la tête baissée sur sa pensée ou sur son rêve intérieur poussa la petite barrière d'un jardin au fond duquel on apercevait une maisonnette dont les murs disparaissaient sous la glycine, les lauriers-roses et les géraniums géants.

Cette demeure avait ses portes et ses fenêtres closes, et seuls les pas de cet homme venaient troubler sa solitude embaumée.

De quel œil habité par un morne désespoir Claude le regarde, ce paradis perdu !

Avec quels profonds soupirs il foule l'herbe de ces sentiers !... Il ne peut retenir ses larmes devant ce banc qui lui rappelle de si charmants souvenirs...

Enfin, il va jusqu'à la maison dont la porte est fermée ; et devant elle, il ôte son chapeau, penche la tête et semble prier comme devant un tombeau...

Avant de quitter ce banc où il goûta un bonheur si pur, dont le souvenir le déchire, il écrit un mot sur une carte qu'il glisse sous la porte de cette maison naguère si joyeuse dès qu'il apparaissait et qui maintenant ne le connaît plus…

Il espère qu'un jour Lottie, elle aussi, reviendra en pèlerinage à la petite maison de Cabbé-Roquebrune. Elle y trouvera cette phrase écrite d'une main tremblante :

Pourquoi n'as-tu pas pardonné ?

# II

# Où la mère Ultrogoth reparaît au premier plan et où le comte Sima disparaît au dernier

La princesse Irène donnait ses derniers ordres avant son départ et disposait dans son sac les objets indispensables au voyage quand le bruit d'une auto s'arrêtant devant la grille de la villa Nausicaa attira son attention.

Elle n'eût pas plus tôt soulevé le rideau d'une fenêtre qu'elle poussa avec énergie un fort joli juron slave !...

Le concierge ouvrait la grille à une auto découverte au fond de laquelle se trouvait le comte Sima !...

Il avait dû brûler les étapes... ne s'arrêter nulle part... prendre au plus court par Trieste, Venise, Milan !... Mais pourquoi cette précipitation ?

Irène ne pouvait nier qu'elle eût reçu son télégramme, elle ne voulait point non plus qu'il la vît prête à partir quand elle devait l'attendre. Elle se débarrassa en hâte de son manteau, de son chapeau et descendit dans le petit salon du rez-de-chaussée, où il apparut presque en même temps qu'elle.

Elle s'en fut à lui avec une affectation de joie mitigée d'inquiétude et, tandis qu'il la serrait passionnément dans ses bras et la couvrait de baisers, elle lui répéta la phrase qu'elle ne cessait de se dire depuis qu'elle avait reçu sa dépêche : « Que se passe-t-il ? Pourquoi ce brusque retour ?… »

Sima parut stupéfait de ces questions et considéra sa femme avec des yeux où l'étonnement se mêlait à l'incompréhension la plus absolue.

– Mais enfin, ma chérie, permets-moi de te dire que c'est à moi à te poser une question pareille.

– Comment cela ?

C'était au tour de la princesse de ne pas comprendre.

– Mais je viens parce que tu m'as appelé ! s'exclama Sima.

– Moi !… moi !… je t'ai appelé ?…

– Ah çà ! mais qui est-ce qui rêve ici ?

Et Sima tira de son portefeuille un télégramme qu'il passa à Irène. Celle-ci lut :

Extrême urgence. Reviens. Irène.

– C'est là-dessus que je t'ai télégraphié : « J'arrive. » Me voilà… Et maintenant qu'y a-t-il ? car je ne te cache pas que depuis que j'ai reçu ta dépêche, *je ne dors pas* !

– Mais ce n'est pas moi qui t'ai envoyé cette dépêche ! s'écria Irène, devenue soudain très inquiète… Je n'ai envoyé aucune dépêche, moi !…

Sima se croisa les bras et fit :

– Mais alors, qui ? Et qu'est-ce que tout cela signifie ?…

– C'est inexplicable !

– En tout cas, ma chérie, si ce n'est qu'une plaisanterie, je ne la trouve pas mauvaise, puisqu'elle m'a amené si vite près de toi !...

– Mais je ne trouve pas, moi, que ce soit une plaisanterie ! D'abord, c'est abominable ! Emprunter mon nom, ma signature pour te faire faire un voyage pareil. Et puis, je ne te le cache pas, je suis affolée. Il y a quelque chose là-dessous que nous ne savons pas et qu'il faudrait savoir.

À ce moment un domestique parut avec une carte sur un plateau. Sans regarder, la comtesse, impatientée, déclara qu'elle n'y était pour personne. Le domestique sortit et revint presque aussitôt en disant que cette personne insistait pour être reçue tout de suite, car ce qu'elle avait à dire était *d'une extrême urgence* ! Ces termes, qui répétaient ceux de la dépêche, frappèrent la princesse, qui prit la carte.

– Ultrogoth ! s'exclama-t-elle, que veut-elle encore, cette vieille sorcière ?

Irène pensa : « Elle vient sans doute pour les bijoux ? »

– Dites-lui qu'elle revienne ce soir.

Mais, déjà, Ultrogoth, forçant la consigne, pénétrait dans la pièce et, avec force révérences, suppliait la princesse de l'écouter...

– *C'est très craffe* (très grave) ! *matame la brincesse, dellement graffe !*

Irène congédia, d'un geste, le domestique et attendit les explications de la vieille. Ce ne fut pas long. Elle leur dit :

– *Che viens vous afertir que fous allez être arrêtés tous les teux tout à l'heure !*

Le comte et Irène se levèrent d'un même mouvement et furent sur la vieille, la secouant, lui demandant si elle n'était pas folle et quel était son dessein en venant tenir dans leur maison des propos pareils !

Ultrogoth, qui n'avait jamais montré une figure si apitoyée, leva les yeux au ciel et, allant à la fenêtre, elle leur dit :

– *La filla est cernée !*

La villa cernée !... De cette fenêtre, en effet, on voyait de singulières figures qui passaient devant la grille, jetaient un coup d'œil sur le jardin et disparaissaient un instant derrière les murs pour réapparaître un peu plus loin...

Et pourquoi donc la villa était-elle cernée ? Sima et Irène, maintenant dans une extrême agitation, la sommaient de dire tout ce qu'elle savait...

– Mais qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ? répétait Sima qui perdait déjà tout sang-froid...

– Il y a, répondit Ultrogoth, en secouant une tête éplorée... *il y a que l'on a retroufé le bordefeuille du brince Karl qui avait tisparu !... et dans ce bordefeuille des babiers qui fous contamnent tous les teux !...*

Irène et Sima se regardaient avec des yeux hagards, pendant que la vieille continuait ses salamalecs apitoyés sur le mauvais sort qui poursuivait d'aussi bonnes et honorables personnes telles que le comte Sima *et sa noble ébouse*... Aussitôt qu'elle avait appris ces funestes nouvelles elle avait tout quitté dans l'espérance d'arriver à temps pour leur être utile encore...

Mais hélas ! elle craignait bien d'être arrivée trop tard, malgré sa diligence...

Elle avait vu les policiers autour de la propriété... On pouvait encore entrer dans la villa, mais on ne pouvait plus en sor-

tir !… De toute évidence, on n'attendait plus *bour obérer que M. le gommissaire* !

Les yeux d'Irène disaient à Sima : « Comment ce portefeuille existe-t-il encore ?… Pourquoi ne l'avoir pas détruit ?… Et si tu l'as conservé, comment n'est-il pas toujours en ta possession ? »

Questions brûlantes auxquelles Sima répondit en deux mots adressés à la vieille… car il savait bien, lui, que ce portefeuille (qu'il avait conservé parce que certaines lettres qu'il renfermait liaient, pour peu qu'il le voulût, le sort de la princesse Irène au sien…), il savait bien que ce portefeuille était en sûreté… et il cria à Ultrogoth :

– Tu mens !…

– Oui, oui, elle ment, la vieille ! s'écria Irène.

Et comprenant tout à coup ce que l'attitude hypocrite d'Ultrogoth pouvait dissimuler de joie sournoise et de machinations immondes… se rappelant qu'elle l'avait chassée de chez elle à coups de poing… et que la vieille était sortie en faisant entendre des paroles de vengeance… elle s'agrippa et lui jeta dans la figure :

– C'est toi, n'est-ce pas, qui as envoyé cette dépêche au comte ?

Ultrogoth changea soudain de figure… toute son humilité disparut en une seconde et un air de triomphe diabolique illumina sa face grimaçante…

– Eh bien, oui, éclata-t-elle, c'est moi qui ai envoyé cette dépêche !… Ah ! je vous avais bien dit que c'était une guerre à mort entre nous !… C'est moi qui ai tout fait !… C'est moi qui ai fait saisir dans l'appartement du comte le portefeuille en question !… car je n'ignore rien des petits secrets de M. le comte ni des endroits où il les cache !… La mère Ultrogoth, elle sait

tout !... et la mère Ultrogoth se venge !... *Ah fus trufez qu'Olivier n'est pas peau !... Eh bien, téprouillez-fous maintenant !*

Et elle se sauva avec une allégresse épouvantable...

Écrasé par cette révélation, Sima ne semblait plus avoir la force de rien, car il se rappelait certains passages de sa correspondance avec la princesse où, dans une sorte de vertige, il avait accumulé tout ce qui pouvait faire croire au dessein qu'il aurait eu de se débarrasser du prince Karl pour prendre auprès d'Irène une succession... *qu'il avait prise !...* Il se rappelait des phrases qui passaient devant ses yeux en lettres de feu : « *Peux-tu douter que je ne fasse pas tout pour t'avoir ?* » Et ceci : « *Quand donc le moment viendra-t-il où j'aurai fait ce qu'il faut pour que tu ne doutes plus de mon amour !...* »

Avec quelques jolies phrases comme celles-là on a quelque chance, pour peu que l'on se soit trouvé à côté d'un cadavre tout chaud... on a quelque chance de monter à l'échafaud !...

Sima fit entendre un gémissement rauque et, levant une figure misérable, il regarda autour de lui.

Il était seul.

La princesse avait disparu... Il se rua encore à la fenêtre. Il vit que les hommes de la police, à la grille, empêchaient Ultrogoth de sortir. Ce qu'avait annoncé cette horrible sorcière était exact... On pouvait encore entrer dans la villa, on ne pouvait pas la quitter... C'est ce que l'on appelle en langage policier une « souricière ».

Or, il était venu s'y prendre, et comment !

Ne sachant plus ce qu'il faisait, ni ce *qu'il fallait faire,* il souffrit d'une façon aiguë de ne pas avoir, dans un moment pareil, la princesse auprès de lui... Sa passion pour elle était si parfaite et si *obéissante* que pas une seconde il n'avait eu une pen-

sée de révolte contre celle qui, en somme, avait tout fait… et les avait conduits tous deux au fond de ce cul-de-sac tragique…

Il la chercha et la trouva dans sa chambre, très calme, étendue sur le lit, un revolver à la main.

– Que fais-tu ? s'écria-t-il.

– Eh bien, mon cher, tu le vois… je vais me tuer !

– Et tu ne m'attends pas ?…

Sur un geste d'elle, il avait poussé le verrou de la porte. Il vint alors se coucher auprès d'Irène et, mettant la main sur le revolver, il la supplia de le lui laisser.

– Promets-moi de ne pas me manquer, lui dit-elle… et il est à toi !

Il lui promit cela et elle lui abandonna l'arme.

– Merci, mon amour ! lui fit-elle avec un triste et adorable et sublime sourire…

Et elle l'attira vers ses lèvres. Il y prit un baiser éperdu…

– Je suis heureuse de mourir *pour toi* ! murmura-t-elle.

– Avec moi ! corrigea-t-il… car il ne comprenait point comment, lui qui n'avait été que son instrument docile, il pouvait être responsable de sa mort à elle, à *elle qui avait assassiné* !

– Non ! non ! mon amour…, *pour toi* ! Je meurs pour toi ! Tu as entendu cette horrible vieille ? Elle ne m'a pas pardonné de t'avoir été fidèle ! Sache que cet Olivier est son fils et qu'elle voulait me le faire épouser, après s'être débarrassée de toi, naturellement !

Sima se souleva dans une exaltation suprême.

– Irène ! Irène ! *Tu meurs à cause de moi !*… Mais pourquoi veux-tu mourir ? s'écria-t-il tout à coup en se jetant hors du lit. Toi, rien ne t'accuse ! Il n'y a que mes lettres qui sont accablantes… et pour moi ! Les tiennes sont à peine compromettantes ! *Il n'y a que moi qui pourrais t'accuser !*

– Mon Sima adoré ! soupira Irène. Je ne veux pas te laisser mourir seul ! Tu n'as jamais su combien je t'aimais…

Elle lui parlait et elle ne le quittait pas des yeux et ce regard ne l'implorait pas, mais lui commandait, à lui, le fatal sacrifice… le geste qui devait la sauver, cependant que sa bouche menteuse disait dans un souffle :

– Tue-moi !

Il obéit… non point aux mots qui sortaient de sa bouche, mais à son regard, comme il avait fait toujours…

– Irène ! je mourrai et tu vivras !

Il se jeta sur une écritoire qui était là, *toute préparée comme par hasard*… et traça ces lignes :

Je suis seul responsable de la mort du prince Karl ! Je jure, avant de mourir, que la princesse ne fut pour rien dans ce forfait qui me hantait depuis longtemps et qu'elle avait toujours repoussé avec horreur.

Et il signa.

Elle lisait par-dessus son épaule…

Quand il eut fini d'écrire, Sima tendit à Irène le papier qui la sauvait.

Elle ne voulut point le lire et le repoussa d'un geste d'une tristesse infinie.

– Non ! non ! murmura-t-elle, je n'accepte pas ton sacrifice !

Et sa voix avait repris ce rythme étrange et chantant qui enveloppait les amants comme d'une caresse.

Elle était toujours étendue sur ce lit dont elle voulait faire une couche funèbre… Elle n'avait bougé que pour constater que Sima écrivait *ce qu'il fallait*… Et maintenant elle lui tendait amoureusement les bras.

– Viens mourir près de moi !… Mais je veux mourir la première ! Je n'aurai pas peur, tu sais !… Je ne fermerai même pas les yeux… Jusqu'au dernier moment, en vérité, mon regard, Sima, te dira que je t'aime… que je n'ai vraiment, dans cette vie affreuse, vraiment aimé que toi, cher, cher Sima !…

Il tomba près du lit, à genoux… Il avait à la main le revolver.

– Donne-moi encore tes lèvres, dit-il.

Et elle lui donna encore ce baiser-là, un baiser terrible, qui *l'encourageait*… et pendant qu'il y mettait, lui, le dernier souffle à son amour, il se logea une balle dans le cœur…

Quand il tomba, elle se releva et appela les domestiques. Elle montrait un beau, calme et noble désespoir. Dans le moment la police se présenta, les magistrats entrèrent…

L'encre qui avait écrit la phrase libératrice sur le papier n'était pas encore sèche… L'enquête dura jusqu'au soir. Irène répondit à toutes les questions avec une grâce mélancolique, une élégance désolée… qui semblait être chez elle la suprême expression de la douleur et aussi de l'innocence, sûre de ses armes…

Le soir, la princesse, dont les lettres n'étaient que compromettantes, mais qui ne pouvait être utilement accusée que *par le mort*, était laissée en liberté. D'autre part, des influences puissantes agirent en sa faveur…

Aussitôt qu'elle le put, elle alla rejoindre Claude à Gênes.

# III

# Où M. Casimir arrête enfin Bardison !...

M. le baron Listler touchait à la fin de son séjour sur la Côte d'Azur. Il s'y était fait de nombreux amis, ceux-là mêmes que sa chance inépuisable avait momentanément ruinés trouvaient dans sa fréquentation un charme si rare – cette petite chose inexprimable qui fait que l'on est né grand seigneur – qu'ils lui étaient presque reconnaissants d'avoir bien voulu consentir à vider leurs poches...

La veille de son départ, M. le baron donna un grand dîner dans le palace où il était descendu et où il avait convié tout ce qui était notoire dans le pays et dans la colonie étrangère. Ce fut un gala qui lui coûta cher, mais qu'il pouvait payer sans remords pour sa propre fortune, assurément.

M. Casimir y fut convié comme on pense bien.

À cette réunion suprême, il se montra fort triste. M. le baron s'en aperçut dès avant même que l'on se mît à table et lui en demanda la cause. M. Casimir lui répondit qu'il ne fallait à cette tristesse chercher d'autre cause que celle du départ de M. le baron...

M. Casimir avait pris, en effet, M. le baron en amitié.

– Je ne considère plus monsieur le baron comme un client sur la sécurité duquel mon devoir professionnel exige que je veille nuit et jour, mais comme un être cher, que je suis heureux de garer du malheur !...

– Mon cher Casimir, lui répondit le baron, vous ne sauriez croire combien d'aussi nobles paroles me touchent. Moi aussi, je vous ai pris en affection... Ce n'est pas en vain que je vous aurai vu tous les jours et même toutes les nuits à l'œuvre... et je vous réserve une récompense que vous apprécierez, j'en suis sûr !...

– Monsieur le baron, protesta l'homme au rayon X, se redressant de toute sa petite taille, je ne veux d'autre remerciement que celui de votre main amicalement tendue à l'heure cruelle de la séparation... Pas de pourboire, monsieur le baron !... pas de pourboire !... M. Casimir ne l'accepterait pas !...

– Vous m'avez mal compris, mon cher Casimir !... Et pour que votre susceptibilité ne s'effarouche pas davantage, je vais vous dire tout de suite à quelle récompense j'ai fait allusion... Monsieur Casimir, tenez-vous bien !... Bardison est ici ! et *je vais vous faire arrêter Bardison !...*

M. Casimir chancela... « Oh ! si monsieur le baron faisait cela ! » murmura-t-il dans un souffle...

– Eh bien ?

– Eh bien, monsieur le baron m'aurait causé la plus grande joie de ma vie !... Mais, hélas ! je crois que monsieur le baron se fait de grandes illusions !... ajouta M. Casimir en reprenant ses sens et en secouant tristement la tête...

– Qu'est-ce qui vous fait donc parler ainsi, cher ami ?...

– Je ne puis oublier, expliqua, du reste assez timidement, M. Casimir, car il savait par expérience que les grands de ce monde n'aiment point qu'on les mette en face de leurs erreurs... je ne puis oublier que monsieur le baron m'a parlé dernière-

ment comme un ami de ce M. Théodore qui n'était autre que Bardison !...

– Monsieur Casimir, reprit froidement le baron, je vous défends de dire du mal de mon ami Théodore !...

– Eh ! monsieur le baron ! il est pourtant de notoriété publique que Théodore et Bardison étaient le même ! Cela a été établi au procès !...

– Je me suis laissé dire que tout ce procès n'était qu'une vaste erreur !... Aussi restons-en là, monsieur Casimir !... et ne m'en veuillez point de défendre ainsi mes amis !... Si l'on vous attaquait devant moi, j'en montrerais encore une plus irritante humeur, soyez-en assuré !...

– Que monsieur le baron me pardonne ! je ne sais plus que lui dire... balbutia ce pauvre Casimir pendant que le baron se dirigeait vers un nouveau groupe de convives.

« C'est un naïf, mais c'est un bien brave homme ! soupira le détective. Avez-vous vu comme il a défendu son ami Théodore !

– Eh bien, que se passe-t-il donc ? M. le baron n'a pas l'air content et vous me semblez tout chose, monsieur Casimir ? fit un fâcheux en s'approchant.

Le policier lui tourna le dos, mais à table il se retrouva auprès de lui, et ne put éviter sa conversation...

C'était un gros négociant de l'endroit qui tenait magasin de fourrures, un homme charmant, du reste, mais qui horripilait M. Casimir parce qu'il avait la manie de lui demander, chaque fois qu'il le rencontrait :

– Mais enfin, d'où sort-il, ce baron Listler ?

Il ne manqua naturellement point de répéter sa phrase... et s'attira une verte réponse de M. Casimir :

– Si vous êtes si inquiet de savoir d'où *il sort,* il est inexplicable, monsieur, que vous preniez tant de plaisir à *entrer* chez lui !

– Pourquoi « inexplicable » ? releva l'autre sans se démonter. Ma présence s'explique ici par le plaisir que j'ai à remercier notre hôte de sa gracieuse générosité envers une œuvre de philanthropie ouvrière dont je suis le président, mais cela ne saurait m'empêcher de *désirer savoir d'où il sort* !...

– *Est-ce que je désire savoir d'où vous sortez,* moi, monsieur !

– De la boutique de mon père, qui était un fort honnête homme !...

– Prenez garde à vos paroles, monsieur... Je ne vous laisserai point émettre des doutes sur l'honorabilité de M. le baron ! M. le baron est mon ami !...

– Il a bien de la chance au jeu, votre ami !... Calmez-vous, ce n'est point un reproche !... Je serais mal venu à ne point, au contraire, m'en féliciter, mais, que diable ! j'ai bien le droit de regretter qu'une aussi appréciable générosité prenne sa source dans cette chose profondément immorale que l'on appelle le jeu !...

– Le jeu n'est plus immoral, monsieur, quand on le pratique comme M. le baron !

– Le jeu est toujours immoral ! C'est la ruine des familles !... Votre baron, *s'il est honnête homme, n'y échappera pas plus que les autres*... et nous le verrons traîner la savate, son foyer dans la gêne... pas de pain à la maison... et ses enfants sans héritage, s'il en a, bien entendu !...

– Monsieur, vous n'êtes pas gai !... fit un convive.

– J'ai des jours comme cela, monsieur ! répliqua le fourreur en se levant et en allant chercher une autre place.

– Et savez-vous pourquoi il est dans un de ces jours-là ? expliqua un troisième… *c'est parce qu'il a perdu aux courses !…*

– Non ! ! !

– C'est comme je vous le dis ! Oh ! je le connais bien et depuis longtemps, c'est un passionné des courses !… D'abord il a mangé tout son patrimoine dans une écurie de courses… puis il a monté une affaire de fourrures et s'est marié !… Il falsifie les écritures de sa femme qui tient la caisse et, les jours fériés, s'introduit subrepticement dans son magasin pour se voler lui-même, le matin, une fourrure qu'il mettra en gage et qu'il perdra l'après-midi aux courses !… Cet homme-là a mangé plus de deux millions aux courses !

– Voilà donc pourquoi il n'aime pas le jeu ! Tout s'explique !… conclut M. Casimir avec une grande hauteur philosophique… *mais qu'il n'en dégoûte pas ceux qui gagnent !…*

Les toasts portèrent l'enthousiasme à son comble, d'autant plus que les vins avaient été aussi généreux que M. le baron lui-même. Cependant M. le baron n'a pas encore pris la parole. Mais chut ! le voilà qui se lève !… Quel silence !… Quel sympathique silence !… M. le baron a l'air profondément, très sincèrement profondément ému… Il lève sa coupe où pétille le champagne… et il jette un regard attendri sur son sympathique auditoire…

– Mesdames, messieurs, à la veille de mon départ, permettez-moi de vous remercier une dernière fois d'une hospitalité que je n'oublierai jamais !… (Applaudissements frénétiques… on se lève… on choque les verres… on s'embrasse… on boit… on crie : « Silence ! silence ! »)

Et M. le baron continue :

– Et maintenant, je vais vous annoncer une grande nouvelle !… (On entendrait voler une mouche, un moucheron.) Demain, il n'y aura plus de baron Listler !… (Quoi ! quoi ! Que dit-

il ? avons-nous bien entendu ?)… Oui, mesdames et messieurs, M. le baron Listler aura vécu !… (Incroyable ! Que veut-il dire ?… va-t-il se suicider ?…) *Une profonde retraite accueillera celui qui a peut-être abusé de toutes les joies de ce monde !*

Ah ! en vérité, quelle consternation !… Consternation générale en vérité !… On entoure M. le baron… On le presse de questions… tous quittent la table dans un désarroi qui fait peine… mais à toutes les demandes d'explications, M. le baron ne répond que par ces mots, ces deux seuls mots qu'il prononce en offrant son bras à une dame et en passant dans le salon pour le café : « *Comme Charles Quint !… »*

Est-il besoin de dire que M. Casimir avait les yeux humides ?…

Il ne se mêla point cependant à ces gens qui accablaient M. le baron de leurs propos grossièrement indiscrets !… Modestement il resta à l'écart, car c'était un homme supérieur (pensait-il) et un homme supérieur comprend des résolutions pareilles !… Il les regrette, il les déplore, mais il les comprend ! et surtout il les respecte !…

Enfin, on se sépara. Tout le monde put remarquer avec quelle grâce mélancolique M. le baron Listler faisait, ce soir-là, ses adieux au monde, à la société… « Sait-on dans quel couvent, dans quel monastère, au fond de quel cloître il a décidé de s'ensevelir ? » tels étaient les derniers propos courants, sur le pas des portes et pendant qu'on demandait son vestiaire.

M. Casimir, lui, attendit que tout le monde fût parti et accompagna M. le baron jusqu'à la porte de son appartement.

Pendant ce dernier parcours, M. Casimir ne prononça pas une parole, mais son silence en disait long !… Et cette larme au coin de l'œil !… cette larme si bien placée !… M. le baron la vit, cette larme, et il offrit un dernier cigare à M. Casimir, un de ces

énormes cigares cerclés d'une énorme bague que l'on ne peut fumer sans paraître ridicule si on n'a pas un million de rentes !

– Je le garderai en mémoire de monsieur le baron !... fit M. Casimir qui n'appréciait vraiment que les cigares de deux sous...

Quand M. le baron eut disparu dans son appartement, le détective resta quelque temps encore à surveiller les alentours, comme c'était son devoir. Enfin, après avoir adressé quelques dernières recommandations aux domestiques relatives aux rats d'hôtel qui depuis quelques semaines faisaient parler d'eux sur la Côte d'Azur, il se résolut à regagner sa chambre qui était dans les combles du palace, mais comme il arrivait devant la cage d'un ascenseur, il poussa un cri terrible... Il venait de voir passer sous son nez, dans la cage qui montait : *M. Théodore.*

Ah ! il n'y avait pas à s'y tromper !... M. Casimir n'avait pas la berlue ! C'était M. Théodore lui-même, non seulement en chair et en os, mais un M. Théodore qui n'avait pas changé depuis la rue Bochart-de-Saron !... La même silhouette falote, la même barbiche, la même façon de s'habiller, le même chapeau, la même cravate dite lavallière !...

Ça, par exemple, c'était d'une audace renversante et M. Casimir en était littéralement renversé... Il se soutenait au mur en appuyant avec frénésie sur le bouton électrique qui transmet tous les appels à l'ascenseur. Ah çà ! c'était bien se ficher du monde !... car, puisqu'on n'ignorait plus que toute cette silhouette Théodore n'avait servi qu'à dissimuler la personnalité de Bardison, s'en affubler, n'était-ce point crier aux gens... aux gens qui avaient connu M. Théodore : « C'est moi, l'échappé du bagne !... le Bardison en question !... Mais, Bardison ou Théodore, je vous défie bien de me mettre la main dessus ! » Une vraie folie !... Mais il y a un moment où ces gens-là n'admettent plus de limites à leurs fantaisies !... C'est l'orgueil qui les perd !...

Et M. Casimir sonnait ! sonnait !… L'ascenseur redescendit enfin à son appel et s'arrêta à son étage. Mais, naturellement, il n'y avait plus de M. Théodore dedans !…

Le détective se rua dans la boîte.

– Où avez-vous déposé le voyageur qui était avec vous à l'instant… un feutre mou… une lavallière ?…

– Mais à l'étage au-dessus !…

– Vite ! vite !…

Il ne pouvait plus parler… Il faisait des signes… Il voulait manœuvrer lui-même le *lift*… Le garçon put croire que M. Casimir était devenu subitement fou.

– À droite ?… À gauche ?…

– À droite !

– Il ne vous a pas dit où il allait, un numéro ?

– Mais si ! le numéro 417 !

– Ah ! soupira M. Casimir, je le tiens peut-être !

Et il se jeta dans le couloir, courut, s'assura tout en courant s'il avait bien son revolver dans sa poche… Le 417 était tout en haut du couloir. Enfin ! le voici ! M. Casimir écoute… se penche à la porte… regarde par le trou de la serrure !… Quel silence là-dedans ! quel mystérieux silence !

Pourquoi n'entend-on pas M. Théodore remuer dans sa chambre ? Ce n'est pas naturel !… Que prépare-t-il encore ?…

M. Casimir se décide… Une main sur son revolver dans la poche de son smoking, il frappe à la porte… oh ! deux petits coups *tout naturels*… Par exemple, un groom qui aurait une dépêche à apporter ne frapperait pas autrement… mais rien ne lui répond… Toujours ce même silence inexplicable… Il frappe plus

fort… pan ! pan !… Cette fois, on a remué… Il y a des grognements indéfinissables… et puis on s'approche de la porte et une voix nasillarde demande en anglais : « *What is it ?* »

« Il se méfie ! » pense M. Casimir dont le cœur bat ! bat !… Jamais il n'a été aussi ému… Cependant, il a la force de répondre en français : « Une dépêche ! »

La porte s'ouvre… ou plutôt s'entrouvre et immédiatement M. Casimir, avec une décision quasi foudroyante, se rue à l'intérieur de l'appartement en criant : « *Hands up !* » et en braquant son revolver…

Une clameur d'effroi sauvage lui répond poussée par une vieille dame anglaise en toilette de nuit qui se trouve mal en murmurant : « *Shocking !* »

Le service accourt, au complet, sommelier, garçon, femme de chambre… On ferait un mauvais parti à M. Casimir si M. Casimir n'était connu de tout le personnel qu'il n'a cessé d'interviewer depuis son arrivée à l'hôtel. Tout de même que d'explications, de pénibles explications devant le surveillant d'étage accouru lui aussi… et que d'excuses à fournir à cette vieille dame anglaise qui les refuse, du reste, et qui, revenue à la vie, a pris l'énergique parti de s'enfermer dans son cabinet de toilette d'où elle bombarde tout le monde de son charabia vengeur… et que de temps de perdu !…

Enfin, les domestiques comprennent !… Bardison ! le fameux Bardison !… le redoutable Bardison est dans l'hôtel !… M. Casimir explique qu'il est fait comme ceci, comme cela… une tenue artiste, il n'y a pas à s'y tromper !… avec un nœud de cravate comme un chansonnier… de Montmartre !…

Quelqu'un prétend vaguement qu'il a aperçu en effet une silhouette de ce genre prenant l'ascenseur à l'autre bout de la galerie *pour redescendre* !… et qu'il a même été frappé par l'allure bizarre, etc. M. Casimir ne l'écoute plus… Il s'est déjà

élancé et dans l'émoi grandissant de tout l'hôtel, la chasse à M. Théodore reprend avec une ardeur passionnée.

Soudain, comme M. Casimir se trouvait dans les sous-sols, n'ayant encore rien découvert, une pensée vint l'illuminer… Il n'y avait qu'une manière de comprendre et d'expliquer l'audacieux déguisement de Bardison en M. Théodore, c'était que M. Théodore eût eu l'intention de se présenter chez M. le baron Listler dont il avait été naguère l'ami en tant que Théodore !… Oui ! oui ! voilà une prodigieuse idée, qui, tout de même, eût pu venir plus tôt à M. Casimir pour lui éviter tant de pas inutiles… C'est chez M. le baron qu'il faut courir !… et pourvu que M. Casimir arrive à temps !… Quelle surprise effroyable l'attend là-haut !…

M. le baron est si bon, si confiant !…

Quel bruit fait M. Casimir à la porte du baron !… Si ce cher client dormait, le voilà réveillé assurément…

Mais M. le baron n'était pas encore couché et il reçut le détective dans le petit salon qui lui servait de bureau. Il était enveloppé dans une magnifique robe de chambre à ramages et il exprima avec calme l'étonnement où il était de voir M. Casimir dans une aussi sombre agitation.

– Ah ! monsieur le baron, je respire !… Figurez-vous que tout l'hôtel est sens dessus dessous !… Depuis une demi-heure, je cours après M. Théodore !… Il m'a glissé sous le nez, entre les doigts, entre les jambes, je ne sais où !… Que monsieur le baron me pardonne si je l'irrite encore par mon insistance à le mettre en garde contre ce redoutable individu… Cet homme est le diable !… Cet homme est Bardison !…

– Et vous, vous rêvez, mon cher monsieur Casimir !… Hanté par cette idée fixe, vous croyez apercevoir M. Théodore partout !… Vous ne pensez cependant point l'avoir vu *réellement* il

y a une demi-heure, hors de chez moi… *puisqu'il était chez moi !…*

– Ici ! chez monsieur le baron ?

– Tenez, monsieur Casimir, il n'y a pas plus de cinq minutes qu'il était assis à l'endroit même où vous êtes !… Je ne peux pas mieux vous dire !…

– Mais c'est terrible, ce que vous m'annoncez là, monsieur le baron !… Et pourrait-on savoir pour quelle infamie ce misérable a forcé le seuil de monsieur le baron ?…

– Encore des gros mots, monsieur Casimir !… Vous êtes donc incorrigible !… Je vous ai déjà dit que je n'ai jamais eu à me plaindre de M. Théodore… que nos relations n'ont jamais cessé d'être des plus cordiales… et je ne veux vous en donner d'autre preuve que la démarche que ce bon M. Théodore n'a pas hésité à tenter auprès de moi : il est venu me prier de lui prêter, pour une entreprise que j'ai jugée à première vue très intéressante, la modeste somme de cent mille francs !…

– Et monsieur le baron les lui a donnés ! s'écria Casimir en se dressant…

– Non ! pas encore ! Il vient les chercher demain matin !

– Dieu soit loué ! prononça le détective en posant une main tremblante sur sa poitrine en tumulte. Demain matin, M. Théodore ne sera plus dangereux ni pour monsieur le baron ni pour personne !… Monsieur le baron m'a promis de me faire arrêter Bardison !… Je ne lui demande qu'une chose, c'est de me présenter à M. Théodore !… et monsieur le baron pourra assister à l'explication !

– Mon Dieu ! je n'y vois aucun inconvénient, mon cher Casimir !… et soyez donc ici demain matin à dix heures et demie exactement !…

Le lendemain matin, à l'heure dite, M. Casimir se retrouvait dans le salon-bureau de M. de Listler. Disons tout de suite qu'il avait au coin de la lèvre un sourire à la fois malicieux et attristé, lequel signifiait à n'en pas douter que M. le baron serait bien en peine de lui présenter son ami Théodore, attendu que lui, M. Casimir, n'avait cessé de surveiller, avec ses agents particuliers, les abords de l'appartement de M. le baron et que personne n'eût pu y entrer sans sa permission !...

Donc, M. Casimir, avec son petit sourire incrédule et désolé, s'était penché sur M. le baron et lui avait dit simplement :

– *Me voilà... où est-il ?*

Plus simplement encore, M. le baron lui répondit en lui montrant une porte qui faisait communiquer son salon avec une autre pièce :

– *Là... je vais vous le chercher !...*

Et il sortit par la petite porte indiquée en laissant M. Casimir Stupéfait.

Était-il possible que M. Théodore eût couché dans l'appartement du baron ? Non ! Ce n'était guère probable !... Mais alors ? Mais alors, M. Casimir ne comprenait plus rien à ce qui lui arrivait.

Il n'en alla pas moins à la fenêtre constater que ses agents, sur le trottoir, étaient à leur poste et n'attendaient qu'un signe de lui.

Il tira son revolver de la poche spéciale pratiquée dans son pantalon et le mit dans la poche de son veston.

Et maintenant, il attendait.

Ce ne fut pas long. En se retournant au bruit que faisait la porte en s'ouvrant, il se trouva en face de M. Théodore... de M. Théodore lui-même !... apparition souriante qui se dirigeait

tranquillement vers le siège de M. le baron, s'y asseyait et, d'un geste, priait M. Casimir ahuri de bien vouloir s'asseoir à son tour.

– *Vous ! Vous ici !…* finissait par proférer le détective qui, en vérité, devant tant d'aplomb, ne savait plus quelle contenance tenir…

– *Oui… oui, moi z'ici !*

Alors, tout de même, M. Casimir finit par faire explosion :

– Vous qui avez abusé de la confiance de M. le baron !

M. Théodore regarda un instant M. Casimir comme s'il le voyait pour la première fois et qu'il essayât de mesurer tout ce que cette honnête physionomie, sous son masque d'indignation, cachait de simplicité d'esprit, de niaiserie vaniteuse et tout au fond, en somme, de sublime candeur… et il se leva, plus tranquille que jamais…

Mais M. Casimir, lui, ne l'était pas, tranquille ! Devant ce mouvement inattendu, il fit un pas en arrière, sa main de plus en plus crispée, dans la poche de son veston, sur son revolver.

M. Théodore mit, lui aussi, sa main dans sa poche et, dans le moment même que M. Casimir braquait sur lui le canon de son revolver, il lui offrait une cigarette dans un magnifique étui…

Le détective en restait coi et baissait son arme. M. Théodore alluma sa cigarette, en tira quelques bouffées et dit :

– Ne parlons plus de M. le baron !… Il *est mort !*

Disant cette chose énorme, M. Théodore était terriblement sérieux.

De plus en plus épouvanté, M. Casimir courut à la pièce où il avait vu disparaître, quelques minutes auparavant, ce cher baron, et en revint haletant.

– Malheureux ! s'écria-t-il, qu'en avez-vous fait ?

Alors, M. Théodore lui répondit :

– Je l'ai mis dans ma poche !

Propos que l'on eût pu croire incohérent s'il n'avait été suivi d'un geste de M. Théodore sortant de son veston une perruque et d'admirables favoris…

Et comme M. Casimir se penchait sur ces objets en hésitant encore à comprendre :

– *Oh ! c'est bien lui !* soupira M. Théodore, et en un tour de main *il redevint baron* !

Oh ! miracle du décor et de l'habit !… éternelle faiblesse humaine !… En vain le temps passe et les révolutions se succèdent ! Rien n'est changé depuis La Bruyère et l'on peut toujours dire avec lui, en regardant M. Casimir retomber aussitôt à son humilité devant « M. le baron » : « La prévention du peuple en faveur des grands et son entêtement pour leurs gestes, leur visage, leur ton de voix et leurs manières vont jusqu'à l'idolâtrie ! »…

Il a suffi de quelques postiches, d'un certain air, d'une façon d'être pour que M. Casimir reprît son instinctive servitude, tandis que l'autre retrouvait sa domination !…

– Et maintenant, monsieur Casimir, rentrez votre revolver et causons sérieusement !

Subjugué, le détective fit disparaître son arme et, sur un signe de son prestigieux interlocuteur, s'assit en face de lui.

– Je vous ai suffisamment démontré *que je ne pouvais être arrêté que par moi-même* !

M. Casimir s'inclina… s'inclina très bas, hélas !… Il est tout à fait, tout à fait de l'avis de M. le baron… Ah ! pauvre, triste humanité !…

– Voici, mon cher Casimir, ce que je vous propose !…

Nous n'avons point l'intention d'entrer ici dans une tractation qui fit, du reste, honneur à nos deux héros et dont la société en général, disons-le sans fausse honte, n'eut qu'à se louer… Ce n'est pas la première fois qu'un méchant garçon sur le retour frappe à la porte de la police et lui souffle *en catimini :*

– Prenez-moi avec vous !… Nul plus que moi n'est susceptible de vous rendre des petits services !

Faut-il citer le nom de certains qui, sous l'ancien régime, sont devenus, après avoir côtoyé le bagne, chefs de la Sûreté ?

M. le baron pouvait, lui, parler haut et ferme à M. Casimir. M. Casimir ne pouvait dénoncer M. le baron sans se perdre : *c'est lui qui avait lancé M. le baron !*

Et maintenant écoutons la conclusion de ce petit discours :

« Mon innocence dans le vol d'un million vient d'être reconnue !… Nous n'avons donc point d'ennui à prévoir de ce fait… quant à moi, j'en ai assez d'être de l'autre côté de la société… je mettrai désormais au service des honnêtes gens toute mon astuce et toutes mes ruses !… Elles ne vous seront point de trop, mon cher Casimir !… et à nous deux, avec le renom de votre maison, nous pourrons faire de grandes choses ! »

Ceci fut accompagné d'un geste souverain de la main tendue à M. Casimir, qui se précipita dessus avec une émotion d'autant plus reconnaissante qu'il n'ignorait point qu'outre tant d'expérience durement acquise son associé allait apporter dans son affaire des fonds importants, lesquels venus d'une source

douteuse feraient bientôt oublier leur origine en coopérant à une besogne éminemment morale !

Cela ne valait-il pas mieux que de mettre de l'honnête argent dans des entreprises impies, nous voulons dire antisociales, comme cela se voit tous les jours ?

Séduit définitivement par cet argument hautement philosophique, M. Casimir a demandé à son nouvel associé la permission de l'embrasser.

– Il faut d'abord que j'aie le plaisir et l'honneur de vous le présenter, mon cher Casimir !

Sur quoi ce roi de la métamorphose, ce Protée moderne qu'avait toujours été Bardison disparut un instant pour réapparaître presque aussitôt…

Et M. Casimir vit avancer vers lui un délicieux petit vieux bien propre qui lui prit la main, la lui souleva, fit avec lui quelques pas en avant avec la grâce d'une danseuse et, saluant un public imaginaire, prononça : « *Messieurs Casimir, Benedict and C°* ».

# IV

# Le dernier adieu

Quand Lottie apprit le drame de la villa Nausicaa, elle sortit de la torpeur profonde où les derniers événements l'avaient plongée.

Le suicide du comte Sima la remplit d'horreur. Non point qu'elle regrettât la disparition de ce charmant seigneur qui avait joué un rôle si singulier dans la destinée de Claude, mais cette fin tragique lui fit redouter la suprême catastrophe pour un être qui, malgré tout, était resté sa seule raison de vivre. Que faisait en effet Lottie dans ce pays où elle avait tout perdu *si réellement elle croyait avoir tout perdu* ?... Et que faisait-elle elle-même encore dans la vie, si réellement elle croyait que pour elle tout était mort ?...

Suprême pensée des amants, qu'ils ne s'avouent point à eux-mêmes, mais qui veille en eux comme une lampe mystique au fond des caveaux funèbres, pâle lueur qui éclaire encore le fantôme de leurs amours, c'est à cette flamme fragile que se réchauffe leur longue agonie : espoir sacré du Retour !... Oui, petite Lottie, après le premier éclat de ta douleur qui n'avait voulu rien connaître d'un cœur qui ne t'appartenait plus tout entier, tu l'attendais, tu l'attendais quoi qu'il eût fait et si bas qu'il fût tombé, car tu l'aimais !...

Mais maintenant Lottie a assez attendu Claude… Il faut qu'elle aille le chercher… Il n'est que temps !…

Hélas ! Lottie put croire qu'elle avait trop attendu !… Les deux amants avaient fui… Cette fois, c'était bien fini !… La petite lampe intérieure dut s'éteindre tout à fait… Lottie n'avait plus qu'à mourir !…

Une dernière fois, elle voulut revoir leur paradis perdu. Ses petits pas glissèrent encore dans cette allée où ceux de Claude étaient revenus. Elle aussi poussa la barrière du jardin. Elle s'arrêta aussi devant ce banc qui avait entendu de si douces confidences. Elle voulut pénétrer une dernière fois dans cette demeure qui avait connu leurs réveils triomphants ; elle en ouvrit la porte en tremblant et, dans le corridor, la première chose qu'elle vit fut, à ses pieds, cette carte que Claude avait glissée…

Elle lut :

Pourquoi n'as-tu pas pardonné ?

Eh bien ! non ! la petite lampe intérieure n'est pas morte !… Éternel flambeau de l'amour, c'est toi qui rallumes cette flamme aux yeux desséchés de Lottie et qui incendies ses joues mortes !… *Lottie est revivante !…*

Elle crie à cette maison, à ce jardin qui les ont vus passer, à ces fleurs qui leur ont réservé leur parfum… elle crie qu'elle pardonne !… qu'elle pardonne tout !… tout !… Ah ! comme elle crie cela !… Certainement Claude, où qu'il soit, doit l'entendre !…

Claude était à Gênes, sur le quai de la gare, attendant le train qui lui amenait Irène.

Assurément, il ne marquait aucune impatience et sa figure n'exprimait point cette allégresse qui habite les cœurs des

amants se préparant à revoir celle dont ils ne se séparent encore qu'avec douleur.

Mais tout de même il était là…

Là ou ailleurs, qu'importait pour Claude qui n'avait plus l'amour de Lottie et qui n'avait point l'énergie de se séparer d'Irène !…

Il ne fut pas peu étonné, à l'arrivée du train, d'en voir descendre un homme qu'il n'avait pas revu depuis bien des mois et qu'il croyait encore au fond des Amériques… don Fernando de Zapara !… Plus important, plus magnifique, déplaçant plus d'air que jamais !…

Don Fernando, ayant mis le pied sur le quai, s'était immédiatement retourné vers son compartiment et aidait la princesse Irène à descendre.

Après quoi, il s'inclina devant elle fort galamment et s'éloigna dans le moment même que Claude s'approchait.

Ils se croisèrent, se reconnurent et se saluèrent.

Zapara, continuant son chemin, se retourna à plusieurs reprises, étonné de toute évidence de voir Claude aborder la princesse.

– Tiens, vous avez voyagé, avec ce monsieur ? demanda Claude à Irène.

– Mais oui !… il est très amusant !… Mais qui est-ce ? Pendant tout le voyage, il m'a fait la cour !…

– Mais c'est le fameux Zapara !

Irène ne connaissait pas « le fameux Zapara » et Claude dut lui donner quelques explications… Puis ils n'en parlèrent plus. Ils avaient bien d'autres choses à se dire… Depuis qu'ils

s'étaient séparés, il y avait eu ce drame formidable… la mort de Sima, et la princesse maintenant était libre !… libre !…

Elle le lui répétait avec une insistance qu'il ne voulait pas comprendre et qu'elle lui avait déjà marquée dans une lettre, car elle lui avait écrit chaque jour.

– Et toi ! Seulement deux mots sur une carte, lors du suicide de Sima !…

« Ah ! cher ! j'ai cru que vous ne m'aimiez plus !… J'ai vécu des heures atroces !… Et les gens de la police !… Toutes les questions que me posèrent les magistrats… j'ai cru, en vérité, qu'ils ne cesseraient jamais de m'interroger… et moi, je ne savais rien !… rien !…

« Croyez-vous, ce Sima !… C'est épouvantable ! reprit-elle avec un soupir… Tuer son oncle !… et pourquoi ? Pour m'épouser ! mais c'est affreux… affreux !… et j'étais mariée à ce monstre… Mais ne parlons donc plus de cette horrible chose !… je vois que je vous attriste !… Mais il ne faut pas être triste, n'est-ce pas ?… Cet aveu de Sima termine tous vos malheurs, en vérité… et moi je suis libre !… libre !

Et comme Claude se taisait toujours…

– Quelle belle vie pour nous va commencer !… Seulement je me demande si vous m'aimez !… car si tu ne m'aimes pas, mon amour, je me fais faire encore la cour par ce monsieur… comment vous l'appelez ?… Fernando !… Fernando de Zapara !… qui a de si gros bijoux dans les doigts !

Quand ils arrivèrent devant le palace, ils aperçurent derrière eux, dans une voiture, don Fernando avec ses bagages. Il ne les quittait pas des yeux.

À l'hôtel, ils se firent inscrire sous le même nom : M. et M^me^ Claude Michel. La princesse tenait naturellement, dans un pareil moment, à voyager incognito, et cette nécessité où elle

avait mis Claude de lui donner, ne fût-ce que pour quelques semaines, son nom l'avait ravie !...

Derrière eux, Zapara questionna l'employé préposé aux arrivées et aux départs et demanda :

– Mais qui est cette personne qui est avec M. Claude Michel ?

L'employé montra son registre et lui répondit :

– Mais c'est Mme Claude Michel !

« Tiens ! tiens ! se dit Zapara. Il a donc quitté la petite pour se marier avec cette belle personne pendant que j'étais en Amérique !... »

Le lendemain, au corso Paganini et au Campo Santo, où Claude et Irène allèrent faire un tour dans l'après-midi, ils aperçurent Zapara qui, décidément, ne les lâchait pas...

– Vous avez encore fait une victime ! exprima Claude.

– Croyez-vous qu'il me poursuit ?...

– Oh ! il n'est pas bien dangereux !...

– Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

Claude répondit vaguement :

– Il a l'air redoutable comme cela, mais je sais qu'au fond c'est un très brave homme !...

– Mais il m'a raconté des histoires épouvantables de révolutions... de fusillades... de dangers courus... Rien ne l'effraye, m'a-t-il dit... « sauf le regard des dames ! »

– On ne le dirait pas...

– J'étais très heureuse de n'être pas seule dans le compartiment.

Il y avait des moments où il remuait les mâchoires comme pour me dévorer !...

– Oui ! c'est un tic qu'il a comme ça !...

Le soir, après dîner, dans l'un des salons du palace, ils ne purent l'éviter et il se dirigea droit sur eux. Il salua profondément Irène et lui dit en serrant la main de Claude :

– Ah ! *señora,* jé connais beaucoup *votre mari, et jé demandé à ce querido amigo* dé mé faire l'honneur dé mé présenter !...

Claude présenta Zapara. Ces mots « votre mari » l'avaient frappé au cœur. Il avait une figure horriblement ennuyée. Irène, qui voyait, sentait et comprenait tout, coupa court en riant avec affectation et en disant :

– Et moi, mon cher Claude, je vous présente le plus galant compagnon de voyage que l'on puisse rêver !

Après quoi elle s'assit, en priant Zapara de prendre un siège à côté d'elle, ce qu'il fit du reste avec le plus grand empressement, tandis que Claude s'éloignait, se dirigeant avec ennui vers les salons de jeu.

– Alors, *señora,* vous êtes la femme dé cé *querido amigo* !... Comme jé l'envie !... Posséder ouné pareille *maravilla* (merveille) !

Et il soupira :

– *Dios mio ! qué contratiempo* (quel contretemps) !

Irène riait... riait...

– *Porqué... porqué riré du pobre Zapara* ?... Il est très malheureux !... Très !... Personne né l'aime ! *Es horroroso !...* Vous né comprenez pas cela, vous qui êtes bellé et qué tout le monde, aimé ! Ah ! *pobre Zapara* !...

Et il lui prit la main d'un geste passionné.

Toujours en riant, la princesse se leva et rentra doucement en possession de sa main. Elle lui adressa un charmant salut de la tête et s'éloigna. Il la suivit d'un regard désespéré.

– Qué dommagé ! Oun si bellé personné !...

Claude s'est assis à une table d'écarté. Mais c'est la première fois de sa vie qu'il joue avec *indifférence*... Il joue « pour faire quelque chose »... pour ne pas penser... pour oublier peut-être... Rien ne lui est plus ! pas même les cartes !... Elles ont tout tué en lui ; même la passion du jeu, auquel il se livre encore par habitude, par lassitude et comme mécaniquement.

Il s'aperçoit soudain que Zapara est en face de lui et lui propose une partie assez forte... Il accepte... Le bruit d'une partie importante se répand... On fait cercle autour d'eux...

Une demi-heure plus tard, après une déveine persistante et qu'il subit avec un sang-froid qui fait l'admiration de ceux qui l'entourent, Claude répond à une nouvelle offre de Zapara en se levant et en laissant tomber ces mots :

– *Je n'ai plus rien à jouer !*

– Jouez sur votre parole, *querido amigo* !

Claude refuse... Il va s'éloigner... Zapara le retient encore. Ses yeux brillent dans une face illuminée. Son attitude est si singulière qu'elle commence déjà à intriguer tout le monde.

– Permettez-moi dé vous diré, *querido amigo*... qué vous avez encore quelque chose à jouer !...

– Et quoi donc ? demande Claude.

Et alors Zapara, qui roule des yeux flamboyants dans une face de plus en plus cramoisie :

– Je vais proposé ouné chosé qui né sé fait peut-être pas chez vous, mais qui sé fait très bien dans mon pays !…

Et il lâche la chose énorme :

– *Jé vous joué votre femme contré ouné million !…*

Du coup, Claude s'est déridé et jette à Zapara :

– J'espère que c'est une plaisanterie ?

– Jé né plaisanté jamais ! réplique Zapara, sérieux « comme un pape »…

Claude se dit : « Il est ivre ! » hausse les épaules et va s'éloigner, quand une voix se fait entendre. C'est celle de la princesse qui s'est approchée, qui a entendu l'étrange proposition et qui dit à Claude :

– *Mais je trouve cela très amusant, moi ! Jouez donc, mon cher !…*

Claude s'est retourné sur elle… Il paraît soudain résolu, et lui plongeant durement son regard dans les yeux :

– Tu le veux !… fait-il d'une voix sourde.

Et il s'assied et il prend les cartes…

Jusqu'à cette seconde, un silence pesant régnait autour de cette scène. Tous ceux qui étaient là se demandaient où ces fous voulaient en venir !… Quand Claude s'assit, une rumeur s'éleva… et la nouvelle courut les salons :

– *Il y a un joueur qui joue sa femme contre un million !…*

On se bouscule. Ah ! par exemple, cela ne s'était jamais vu !… ni dans les romans… ni même au théâtre ! Ça, c'était nouveau ! Regnard a fait jouer à Valère le portrait de sa maîtresse enrichi de diamants… La M^me^ Orgon de Dufresny vole pour jouer la dot de sa fille… Seul le sinistre Beverley de Moore aurait

peut-être fait pire si la scène dans laquelle on pose, comme enjeu, son enfant sur le tapis vert avait été autre chose qu'une plaisanterie.

Mais le terrible Zapara, lui, *ne plaisantait jamais* et il fallait le voir jouer pour comprendre qu'il entendrait être payé s'il gagnait !... Du reste la figure des deux joueurs était des plus sombres... Tout cela était horrible... Il n'y avait que la princesse Irène pour sourire... Au dernier coup de carte, tout le monde croyait Claude gagnant. Il semblait en effet maître avec sa dernière carte qui était un roi de cœur, car il était plus que probable que Zapara qui avait déjà sorti deux atouts n'en avait plus... L'atout était trèfle... Zapara lui ramassa son roi de cœur avec *le sept de trèfle* !...

Claude se leva, atrocement ironique, en murmurant :

– C'est la première fois qu'il me porte chance !...

Et désignant Irène, il dit à Zapara :

– Madame vous appartient !

– Allons ! Claude ! ne vous fâchez pas !... Vous voyez bien que l'on s'amuse ! lui fit-elle en riant.

Il haussa les épaules, excédé... et s'éloigna...

Zapara s'était déjà levé et offrait son bras à la princesse qui l'acceptait, toujours de la meilleure humeur du monde, en disant tout haut de manière que tous ceux qui étaient là l'entendissent et pour faire cesser le commencement de scandale que cette abominable partie menaçait de déchaîner :

– Mais, mon cher, vous êtes volé !... Vous ne croyez tout de même pas que je vais devenir M^me^ Zapara même pour un million !

En entendant ces mots, Zapara fit une figure si terrible que les uns en furent effrayés et que les autres se mirent à rire...

Irène conduisit alors Zapara dans un coin isolé des salons, en le suppliant de se calmer, car il allait la rendre tout à fait ridicule… et elle lui expliqua :

– Vous êtes volé, mon cher ! parce que vous avez joué *sa femme* et que je ne suis pas *sa femme* ! Sachez que la femme légitime de Claude Michel est un petit modèle de Montmartre qui s'appelle…

– Lottie ! s'écria Zapara.

– C'est cela même : Lottie ! Elle est en ce moment à Nice ! Vous pouvez aller en prendre livraison, mon cher !

Et cette fois elle le quitta en se moquant carrément de lui…

Mais Zapara ne l'entendait plus. Il courait au salon de jeu et il entreprenait deux témoins qui avaient assisté à toute la partie et à qui il faisait signer le papier suivant :

> Nous, soussignés, certifions que ce 19 mars, à Gênes, dans le salon du Select Palace, M. Claude Michel a joué sa femme contre un million à don Fernando de Zapara et l'a perdue.
>
> Signé : Giuseppe Cavalcanti et Carlo Ovieda.

Zapara serrait ce billet religieusement dans son portefeuille avec la carte de ces messieurs, et le soir même il avait quitté l'hôtel.

# Onzième épisode

# LES CACHOTS DE VENISE

# I

# « Comprends-tu que l'on parte et qu'on se dise adieu ? »

Olivier ne pouvait se consoler du départ d'Irène. Dans sa douleur, il se trouvait le plus malheureux des mortels. Il se promenait souvent seul dans ces allées fleuries et bien ratissées qui sont la gloire de ce pays au printemps éternel. Mais ces beaux lieux, au lieu de modérer son chagrin, ne faisaient que lui rappeler le fantôme de l'absente…

Tant de fois, il s'était promené là, à ses côtés, avec Tick dans ses bras ! Souvent il demeurait immobile sur le rivage. Et s'il ne l'arrosait point de ses larmes comme le faisait Calypso qui n'était qu'une femme, après la fuite d'Ulysse, il faisait entendre, lui, de bien tristes soupirs…

Ce jour-là, il résolut de pousser jusqu'aux murs de Nausicaa qu'il n'avait pas encore eu la force de revoir…

Grande était son émotion !… Mais celle-ci fut à son comble quand, derrière la grille, il entendit des jappements impatients. N'eût-on point dit qu'ils redoublaient de force au fur et à mesure qu'il se rapprochait ? Puis ce furent de petits aboiements douloureux, des plaintes singulières…

– Tick ! s'écria Olivier en courant vers la grille… c'est Tick… c'est mon bon petit Tick !…

C'était Tick en effet.

Le petit chien avait senti venir Olivier et maintenant, ses deux pattes appuyées à la grille, il lui tenait des discours pitoyables et délirants.

Le concierge, attiré par ce bruyant désespoir, sortit de sa loge et reconnut Olivier. Il lui ouvrit la grille. Tick fut aussitôt dans les bras d'Olivier. L'homme et la bête se firent mille caresses et mêlèrent leur chagrin.

Apitoyé par ce spectacle, le domestique daigna entrer en conversation avec l'ex-sigisbée de sa maîtresse et expliqua que, dans son départ précipité, la princesse avait oublié Tick. Il tendit même une dépêche qu'il venait de recevoir et dans laquelle la princesse lui recommandait de bien soigner sa petite bête favorite. Olivier put lire ce télégramme et constata qu'il avait été envoyé de Venise. Aussitôt sa figure s'éclaira.

– Mais je vais y aller, moi, à Venise ! annonça-t-il au concierge.

Et il se chargeait d'apporter Tick à la princesse qui lui en marquerait certainement beaucoup de reconnaissance. Or, cet homme, têtu et borné, ne voulut rien entendre. En dépit des supplications d'Olivier, il lui ôta le toutou des bras et reconduisit le pauvre jusqu'à la porte. Tick s'était remis à pleurer. Olivier s'en alla sombre et fatal.

Cependant le lendemain il revint dans ces parages et par un mystérieux et muet accord entre ces deux pauvres abandonnés, le chien, cette fois, n'aboya pas. Le concierge fut si bien trompé qu'Olivier emportait quelques instants plus tard Tick sous son veston et se sauvait comme un voleur jusqu'à sa petite torpédo qu'il avait laissée au coin de la route.

Là, il mettait rapidement la machine en marche et allait démarrer quand Ultrogoth et Roméo, qui semblaient le cher-

cher, apparurent et, lui voyant Tick dans les bras, lui demandèrent avec inquiétude où il s'en allait « comme cela ».

Olivier leur répondit :

– Tick et moi nous allons prendre un peu l'air !... et il lança sa torpédo à toute vitesse.

Les deux vieux étaient encore plantés sur le bord du chemin, dans l'ahurissement où les avait laissés ce singulier départ, quand ils virent venir de leur côté, se dirigeant vers la villa Nausicaa, Jacques Michel, convalescent, mais à peine reconnaissable, marchant encore difficilement en s'appuyant sur sa canne.

Il regardait de droite et de gauche et même se retournait parfois comme s'il craignait d'être suivi. Il avait dû échapper à quelque surveillance ; il passa devant Roméo et Ultrogoth en hâtant le pas autant qu'il lui était possible et comme s'il ne les reconnaissait pas, bien qu'il eût rencontré souvent la vieille chez Irène.

Quand il fut arrivé devant la villa, il s'approcha de la grille d'un air craintif et regarda à travers les barreaux avec timidité.

Le concierge qui passait dans le jardin l'aperçut alors et lui fit signe de s'éloigner.

Alors Jacques le pria humblement de lui ouvrir la grille ; il lui dit qu'il connaissait bien la princesse et que celle-ci ne se fâcherait point si on lui permettait de se promener un peu dans le jardin, mais l'autre répliqua qu'il n'y avait plus personne à la villa et qu'il avait des ordres !...

Et comme Jacques ne partait pas assez vite, il lui adressa un geste menaçant.

Jacques s'en alla comme un mendiant que l'on chasse, pauvre mendiant d'amour à qui l'on ne « donnait » plus !...

Il se trouva alors face à face avec Ultrogoth toujours suivie de Roméo et la vieille lui dit :

– Vous aussi, vous venez tourner autour de sa maison comme une bête !... Elle vous a donc tous rendus enragés !...

– Savez-vous si elle est à la villa ? questionna Jacques. Vous avez peut-être entendu ce méchant homme qui dit qu'il n'y a personne... mais il ment peut-être... Je ne viens pas dans une mauvaise intention... *j'aurais voulu seulement la voir passer !...*

– Eh quoi ! s'exclama la vieille... vous ne savez donc pas qu'elle est partie en Italie avec son Claude !... En voilà un qui s'est bien fichu de vous, mon pauvre monsieur !

Jacques eut un cri rauque, un geste violent de son bâton soulevé et il gronda :

– *Ah ! celui-là !... j'en fais mon affaire !...*

Puis il questionna avidement la vieille et il apprit tout le drame qu'il ignorait... la mort de Sima... mais tout cela lui était égal ! parfaitement égal. Il n'y avait qu'une chose qui l'intéressait... c'est qu'au bout de toute cette histoire son frère avait emmené Irène, pour lui tout seul, là-bas, en Italie, dans quelque coin caché où « ils filaient tous deux le parfait amour » !

Les yeux de Jacques étaient injectés de sang.

Ultrogoth et Roméo se poussèrent le coude. Et la vieille pensait déjà : « Ah ! il y a quelque chose à faire, avec celui-là !... »

Tout à coup, il les laissa, ne s'occupant plus d'eux, emporté par des pensées farouches...

Depuis deux jours, M. et M^me^ Modéran étaient tout à fait inquiets. Ils ne savaient ce que Lottie était devenue. Ils l'avaient cherchée partout, craignant un accident et peut-être quelque

chose de pire… À la police, on n'avait pu leur donner aucun renseignement.

Le soir du second jour, Noémie était en train de vaquer fort tristement à ses affaires dans le petit appartement meublé qu'ils avaient loué dans la principauté, quand M. Modéran rentra exténué.

– Toujours rien !… Aucune nouvelle !…

Et il fut pris soudain d'une rage sauvage, à tout casser !

C'était trop fort, à la fin !… Voilà une petite *qui ne leur était rien* !… à qui ils avaient fait l'honneur de s'intéresser… pour laquelle ils avaient un moment tout quitté… et voilà que, non contente de bouleverser leur vie, elle disparaissait du jour au lendemain sans dire ouf !… sans les avertir… « les plaquant là comme deux vieilles savates » !…

Eh bien, Noémie ferait ce qu'elle voudrait !… Mais lui, il en avait assez des malheurs de Lottie !… Il en avait assez de se faire de la bile et du mauvais sang !… Il allait rentrer à Paris, bien *tranquillement*… se chercher un nouvel appartement ou plutôt une petite maison du côté de Neuilly, « une petite maison sans concierge »… et il ne voulait plus entendre parler de rien !… « Quoi qu'il arrivât !… Quoi qu'il arrivât !… Tu entends, Noémie ?… »

Noémie entendait parfaitement…

Elle fit, d'un signe, comprendre à M. Modéran qu'elle n'était point sourde !… Elle ajouta même :

– Je te donne tout à fait raison !… C'est ton droit de ne plus vouloir entendre parler de rien, *du moment que cette petite ne t'est rien* !…

Ces derniers mots tombèrent dans la pièce toute sonore encore des éclats de M. Modéran et il se fit soudain un affreux silence.

« L'homme et la femme sans enfants » se regardaient maintenant. Il n'y avait rien entre eux que leur solitude et leur pensée…

Et les yeux de M. Modéran devinrent humides…

Hippolyte faisait des efforts surhumains pour retenir une larme qu'il sentait venir au coin de sa paupière… et qui se mit à couler lentement, lourdement sur sa joue encore toute gonflée de sa récente fureur…

À ce moment, la bonne entra et présenta une carte à Noémie.

– Ce monsieur insiste pour être reçu tout de suite.

M. et Mme Modéran lurent la carte avec avidité. C'était peut-être des nouvelles de Lottie… « Don Fernando de Zapara » !

Ils se regardèrent. Que venait-il faire là, celui-là ? Il y avait longtemps qu'on n'en avait entendu parler !…

– Faites entrer ! dit Noémie.

Don Zapara entra et présenta fort galamment ses hommages à Mme Modéran.

Il rappela à M. Modéran qu'il avait eu l'honneur de lui être présenté l'année précédente dans l'atelier de Claude Michel. Les autres attendaient toujours où il voulait en venir. La figure de M. Modéran était assez étrange, à cause de l'effort qu'il accomplissait pour ne pas laisser deviner à cet intrus l'émotion qui le possédait.

Quant à Mme Modéran, elle tournait le dos à M. Modéran, semblait complètement l'ignorer et souriait vaguement au visiteur.

Don Fernando jetait un regard inquisiteur sur toutes les portes, comme s'il s'attendait à voir entrer quelqu'un. Enfin il dit :

– J'étais oune ami dé M. et Mme Claude Michel. Jé mé souis occupé oune petit peu de Mme Claude Michel. On l'appelait alors lé petite Lottie !... Elle était zolie comme un angé ! C'était ouné *maravilla* !...

– Je sais, monsieur, que vous avez été très bon pour cette enfant... exprima Noémie.

– Oh ! *Dios mio* ! j'aurais voulu être magnifique ! *Ciertamente* !... Comprenez, elle m'avait rétourné le cœur !...

– Oui, vous avez un cœur, *vous* !...

– Ouné grand cœur, *señora* !... grand commé ça !... (Ses deux mains mesurent un volume imaginaire, énorme.)

– Ça fait compensation avec ceux qui n'en ont pas !... fit encore entendre Noémie, toujours en tournant le dos à M. Modéran.

Mais celui-ci, de toute évidence, comprenait à qui ce petit discours s'adressait.

Il était extrêmement gêné. Il aurait bien voulu s'en aller, mais la curiosité le retenait et aussi l'espoir d'avoir enfin des nouvelles de Lottie que ce singulier seigneur leur apportait sans doute. Mais ce Zapara était long à se décider...

– Je viens d'apprendre que Mme Claude Michel habitait chez vous ! et je viens savoir de ses nouvelles !

– Nous croyions que vous nous en apportiez quand vous nous avez parlé d'elle !... s'écria Noémie.

– Comment ! elle n'est pas ici ? *Estoy desesperado !... Ah ! diablo !... qué contratiempo !...*

– Monsieur, il nous arrive une histoire épouvantable. Nous sommes sans nouvelles de Lottie depuis deux jours !…

– *No ! es imposible !…* Il faut la chercher !…

– Nous ne faisons que ça !… et si vous voulez, *mon cher monsieur Zapara,* nous continuerons ensemble !…

– Mais avec ouné grandé, plaisir, bellé damé !… Et M. Modéran, il vient avec nous !

– Non, monsieur, répliqua Noémie péremptoire, M. Modéran rentre à Paris !…

– Oh ! fifille !… je t'en prie, soupira M. Modéran qui ne savait plus où se mettre…

– Ce *pobre amigo !* Il est malade ? questionna Zapara d'un air empreint d'une immense pitié.

– Non ! il n'est pas malade !… M. Modéran se porte très bien !… mais il ne tient pas à tomber malade. Voilà pourquoi il rentre à Paris… et il est tout à fait excusable… car ces émotions le tuent !…

À ce moment la bonne entra avec une lettre qu'elle remit à M^me^ Modéran. Celle-ci poussa un cri : c'était l'écriture de Lottie… M. Modéran voulut s'approcher, Noémie le regarda comme si elle découvrait tout à coup ce monsieur dans son appartement… Et lui, effaré, les bras en avant, avait l'air de dire :

– Mais tu ne me reconnais donc pas ?… c'est moi… moi, M. Modéran !

Non, décidément, Noémie ne connaissait pas ce monsieur !…

Elle lui tourna le dos comme une femme bien élevée doit faire quand un monsieur qui ne lui a été présenté « ni d'Ève ni d'Adam » a l'audace de lui adresser la parole…

Du reste, elle décachetait la lettre fébrilement, d'une main tremblante.

Elle lut :

Gênes, 20 mars.

Je suis à la recherche de Claude ! je lui pardonne tout !... tout !... Je reviendrai avec lui ou vous ne me reverrez jamais !...

M. Modéran tendait timidement la main sur cette lettre dont le contenu paraissait « bouleverser » Noémie, mais celle-ci plia la missive, la remit tranquillement dans sa poche en laissant tomber ces mots :

– Non, monsieur Modéran, vous ne lirez pas cette lettre ! Je ne vois pas quel intérêt pourrait avoir pour vous la lettre d'une enfant *qui ne vous est rien* !... absolument rien !...

– Fifille !...

Zapara, dans une grande impatience, attendait...

– Si vous savez où elle est, vous mé lé direz, bellé damé !... car j'ai quelqué chosé de très important à loui remettre !

– Mon cher monsieur, Lottie est à Gênes !... c'est tout ce que je puis vous dire.

– À Gênes !... s'écria Zapara en bondissant sur ses énormes pieds. À Gênes ! Mais j'en arrive, de Gênes !... Eh bien, j'y retourné !...

– Emmenez-moi ! fit Noémie.

On entendit une grande lamentation au fond de l'ombre où s'était réfugié M. Modéran. Don Fernando avait déjà pris la main de Noémie dans une grande démonstration d'amitié...

– *Señora* ! jourons de né plus nous séparer avant de l'avoir retrouvée !…

– Je le jure ! prononça solennellement Noémie. (Autre gémissement dans l'ombre.)

– Eh bien ! faites vite ! oh !… oh !… j'ai ouné auto en bas !… Je vous emmène !…

– Je vous demande cinq minutes ! fit Noémie en passant rapidement dans sa chambre.

M. Modéran l'y suivit d'un air tellement hagard que don Fernando ne put s'empêcher d'en sourire.

Des éclats lui parvenaient de la chambre à côté. Il entendit M. Modéran proférer cette phrase monumentale :

– Et puis ça n'est pas convenable !

Ce qui s'ensuivit se perdit dans un gros remuement de meubles, caisses et valises à la suite de quoi Noémie parut, chapeautée, gantée, un sac à la main, une valise de l'autre que lui disputait un M. Modéran éploré.

– Partons, dit-elle.

M. Modéran se rua à la recherche de son chapeau, jeta son pardessus sur ses épaules et, en bas, fut le premier à monter dans l'auto pour être bien sûr qu'on ne le laisserait pas sur le trottoir.

– C'est ça que tu appelles prendre le train pour Paris ! dit Noémie. Mais déjà l'auto courait vers la frontière italienne.

# II

# La villa des belles amours

Il est heureux que peu de voyageurs abordent Venise dans la disposition où était Lottie quand elle se trouva pour la première fois aux environs de la place Saint-Marc.

Pour les autres, Venise pouvait avoir tous les attraits, celui du souvenir enchâssé dans le plus pur bijou romantique que les siècles nous aient légué, et ce charme inexprimable qui flotte impalpable dans son air, sur ses canaux, sur sa langoureuse et tragique lagune, et qui est peut-être encore plus puissant que les puissantes et irrésistibles séductions du génie humain… Jamais ville n'avait paru à Lottie plus triste, silencieuse, abandonnée, mélancolique !

Et elle l'aima tout de suite pour des raisons opposées à celles qui la font chérir des couples amoureux. Elle lui prêta sa propre désolation qui, elle aussi, avait bien son charme, et promena sur les dalles muettes de ses quais les soupirs de son âme….

Depuis Gênes, elle avait suivi, à la piste, Claude et Irène et elle savait qu'ils habitaient dans le palais Stampalia, qui appartenait toujours à la princesse.

Elle agissait avec une grande prudence, se montrait aussi peu que possible autour du palais, lequel dressait ses ogives

fleuries sur le Grand Canal. Elle ne voulait surtout pas éveiller l'attention de la princesse et de ses gens.

Elle savait qu'elle risquait tout et croyait avec raison la princesse capable de tout pour se débarrasser d'elle si elle faisait mine de poursuivre Claude.

Chose extraordinaire et qui est l'un des miracles de l'amour, Lottie était redevenue d'une foi candide pour tout ce qui avait un rapport quelconque avec leur situation si spéciale, Claude et elle. Rien n'était plus de la faute de Claude. Les deux seules coupables étaient cette vilaine femme et elle, Lottie, qui s'était montrée si méchante avec Claude, dans le moment où il aurait eu si besoin d'elle !...

Claude était leur victime à toutes les deux, et au fond, jamais, jamais il n'avait cessé de l'aimer, elle, Lottie !... La preuve, c'est qu'elle n'aurait qu'à se montrer pour qu'il lâchât l'autre ! De cela, elle ne doutait pas !

Seulement, il fallait que l'autre ne s'aperçût de rien, car elle aimerait mieux les faire mourir tous les deux, bien sûr ! que d'assister à un spectacle pareil !...

D'autant qu'à Venise, ça doit être facile de faire disparaître les gens... Le canal Orfano n'a pas changé de place... et quand on passe dans certains *rios,* dans certains petits canaux encaissés entre de hautes murailles moisies, on voit encore, à fleur d'eau, certaines petites fenêtres ou de sinistres petites portes basses par où on jetait les cadavres, tout simplement...

Lottie nourrissait le patient espoir de rencontrer un jour Claude se promenant seul sur les quais ou place Saint-Marc, dans l'ombre des Procuraties, ou assis devant un glacier à la terrasse du café Florian, distribuant des grains aux pigeons innombrables, oiseaux sacrés de la cité des Doges.

Rien de tout cela, hélas ! ne s'était produit… Quand il sortait, c'était toujours avec la princesse *et il semblait ne rien voir* !…

Il était extraordinairement pâle et, tout en marchant, il paraissait vivre, un rêve intérieur… « Assurément, il pense à moi ! » se disait Lottie et elle pleurait de ne pouvoir lui crier : « Je suis là… regarde un peu par ici !… » Mais l'autre l'emmenait tout de suite et il se laissait conduire comme un enfant !…

Jamais Irène n'avait tant effrayé Lottie !… La princesse se promenait dans Venise comme si la cité lui appartenait. Du reste, tout le monde paraissait à sa merci… depuis les *bambini* auxquels elle faisait jeter des pièces par une espèce d'intendant qui les suivait presque toujours, jusqu'aux beaux messieurs qui la saluaient quand elle descendait de sa gondole sur les quais de la Piazzetta.

Ce jour-là, quand Claude et Irène quittèrent la place Saint-Marc, ils frôlèrent Lottie de si près, en passant devant le Campanile, que la pauvre enfant n'en respira plus. Elle ne reprit son souffle que lorsqu'elle les vit se diriger vers le quai des Esclavons et elle se retrouva derrière eux sur le pont de la Paille. Elle resta là à les voir monter en gondole. L'embarcation glissa justement sous le pont, se dirigeant vers le rio que traverse (jeté du palais des Doges à la prison) *le pont des Soupirs*… Lottie continuait de regarder Claude qui ne la regardait pas et elle ne voyait pas Irène qui la regardait… sans quoi elle eût été épouvantée…

Au palais Stampalia la vie était des plus voluptueuses. La princesse y faisait venir des comédiens et des danseurs et donnait le spectacle à son amant. Mais malgré tous ses efforts, elle se rendait bien compte qu'elle le possédait de moins en moins. Le corps était là, mais sa pensée était si loin !… Le terrible était qu'elle savait où !… Aussi nous laissons à imaginer les sentiments qui l'agitèrent quand elle reconnut Lottie !… Lottie à Venise !… Une jalousie féroce qu'elle n'avait encore jamais éprou-

vée pour aucune femme, car son orgueil jusqu'à ce jour les avait méprisées toutes, s'empara d'elle et sa haine l'arma…

Il n'était rien qu'elle ne fût capable de faire pour n'être plus embarrassée de cette petite qui osait venir la braver jusque chez elle !… Ce n'était point pour rien qu'elle descendait de cette Bianca Stampalia qui avait gardé pendant vingt ans dans un cachot l'ex-procurateur Nani coupable de l'avoir trompée avec sa sœur cadette, la jolie petite Maddalena dont on peut encore admirer le frais sourire dans la galerie de l'ancienne confrérie de S. Maria della Carita, où le Tintoret l'a immortalisée dans une allégorie du Printemps… quelques semaines avant qu'elle mourût empoisonnée…

Qu'y avait-il donc de changé depuis l'époque de ces belles amours tragiques ?… Est-ce qu'Irène n'habitait pas toujours le palais Stampalia ?… Est-ce que le cachot n'existait plus !… Est-ce qu'il n'y avait plus de poison dans Venise ?…

Ce soir, après dîner, elle a fait danser devant Claude la tarentelle, mais Claude a déclaré que ces danseurs et ces danseuses faisaient beaucoup trop de bruit avec leurs tambourins et elle les chassa.

– Demain, lui dit-elle, je te réserve une surprise !

Or, le lendemain, Claude suivait avec indifférence les instructions d'Irène, errait seul sur le quai des Esclavons, à l'heure où le crépuscule tombe et où la lagune roule de l'or en fusion devant Notre-Dame de la Salute…

C'est dans ce moment que Lottie que *l'on* n'avait pas vue de la journée, car *on* la cherchait, parut, sortant d'on ne sait où…

Claude semblait avoir été placé là comme un appât où cette enfant venait se faire prendre…

De fait quand, apercevant Claude, *enfin seul*…, elle se mit à courir vers lui, elle trouva sur son passage, tout à fait comme

par hasard, deux individus qui semblaient appartenir au bas peuple et que, dans son élan, elle bouscula légèrement.

Ils en marquèrent une fort méchante humeur et exigèrent des excuses.

Lottie, pour se débarrasser d'eux au plus tôt, fouilla dans son sac, y cherchant quelque monnaie… mais ils déclarèrent qu'ils n'étaient point des mendiants, qu'ils vivaient honnêtement de leur métier de gondoliers et qu'ils seraient heureux que la signorina voulût bien faire une petite promenade dans leur embarcation.

Ces hommes lui faisaient peur. Elle se sauva.

Quand elle arriva sur le quai, Claude n'y était plus !…

Voici ce qui s'était passé. Claude avait eu soudain la surprise (annoncée la veille par la princesse) de voir apparaître comme autrefois, comme lorsqu'il avait vingt-cinq ans, *Amalia* ! Amalia elle-même dans le même costume, sa tête nue sous le fichu de dentelle noire… avec la même flamme d'amour dans les yeux…, celle où il s'était déjà brûlé une fois et qui le consumait encore aujourd'hui… sans qu'il pût s'en défendre…

Comme autrefois, elle monta dans une gondole et son regard l'attira près d'elle. Et tous deux, sous l'effort silencieux du gondolier, s'éloignèrent sur le Lido.

Lottie, dans ce moment, arrivait sur le quai, n'y trouvait plus Claude et regardait éperdument les embarcations qui glissaient sur la lagune.

Elle reconnut soudain Claude, mais elle n'eût pu dire qui était cette femme qu'il emmenait avec lui. Assurément ce n'était point la princesse, cette femme en fichu, dans cette barque découverte…

Elle sauta elle aussi dans une gondole et désigna celle qui emportait Claude et l'inconnue. Elle n'eut point de peine à se faire comprendre et la poursuite commença…

Seulement, cette poursuite était double… Lottie suivait Claude et ne s'apercevait point qu'elle était suivie elle-même.

Son attention était si bien concentrée sur la barque qui était devant elle qu'elle n'avait aucun soupçon de celle qui glissait derrière…

Elle ne la vit que lorsque les deux gondoles furent bord à bord.

Alors elle fut épouvantée de voir se dresser devant elle deux hommes dont la figure se cachait sous un loup. Ils accrochaient la barque où elle se trouvait et menaçaient son gondolier et elle-même de leurs revolvers.

Elle n'eut ni la force ni le temps de crier.

Elle fut emportée dans la barque voisine et jetée, avant qu'elle eût pu faire un mouvement, dans la petite cabine basse et noire *(felza)* qui en occupait le milieu.

L'un des hommes s'assit près d'elle, ayant toujours son revolver à la main…

Il ne prononça pas une parole… Du reste, elle ne le questionna pas…

Elle ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. L'événement avait été si précipité qu'elle en était encore tout étourdie…

Elle se rendait compte que l'on rentrait maintenant assez rapidement à Venise. Puis l'allure de la gondole se ralentit et une autre gondole glissa tout près d'eux.

Par la petite fenêtre vitrée de la cabine, Lottie reconnut l'embarcation où se trouvaient Claude et l'inconnue au fichu de

dentelle. Et tourné vers elle, presque penché sur elle, elle aperçut enfui le visage de cette femme…

C'était la princesse Irène !…

En même temps, Lottie se souvenait d'une histoire que lui avait contée Claude au sujet d'une grande dame qui, le soir venu, courait les bas-fonds de Venise sous le nom d'Amalia !…

Irène ou Amalia, cette dame avait jeté sur Lottie un regard dont la pauvre petite frissonnait encore… Lottie comprit de qui elle était la prisonnière !

Et Claude ne s'était toujours aperçu de rien !… Claude dont la pensée cherchait Lottie si loin !… alors qu'elle était si près, tout près… Il n'eût eu qu'à étendre le bras pour la toucher… et la défendre !… Car *vers quoi la menait-on ?… vers quoi la menait-on ?…*

# III

# Où M. Modéran fait son entrée à Venise

Quand M. Modéran fit son entrée à Venise, il eût volontiers, au sortir de la gare, monté dans quelque vaporetto ou toute autre embarcation automobile susceptible de le conduire au plus tôt à l'hôtel où il avait hâte de se délasser des fatigues du voyage, mais M^me^ Modéran ne voulut rien entendre, déclarant que ce mode de locomotion déshonorait la cité des Doges, et elle exigea une gondole, une vraie gondole, comme au temps des « Procurateurs et du conseil des Dix » !

M. Modéran et don Fernando de Zapara durent en passer par là et ainsi s'acheminèrent-ils tous trois au milieu de leurs bagages vers l'hôtel Danieli, dans ce *véhicule préhistorique* (expression de M. Modéran).

Quand ils furent au milieu du Grand Canal que bordent les plus curieux palais du monde, M. Modéran exprima son admiration par cette exclamation :

– Que d'eau ! que d'eau !...

Il s'étonna du reste de l'extraordinaire et inexplicable acharnement que ces Vénitiens avaient mis à construire leurs maisons dans l'eau quand il y avait tant de belle terre ferme à côté.

– Voilà bien l'illogisme barbare du Moyen Âge ! déclara péremptoirement M. Modéran.

Lui, il était de son siècle, et il le prouvait suffisamment pour mériter le juste mépris de Noémie qui n'avait jamais autant souffert d'avoir uni son sort « à un illettré ».

Ah ! s'il n'avait tenu qu'à M. Modéran, c'est-à-dire si M. Modéran avait été quelque chose dans l'assemblée des édiles, « ça n'aurait pas été long !... Tous ces canaux auraient été comblés en cinq secs ! » ; la lagune desséchée ; « la ville purgée pour toujours de ses miasmes délétères » ; enfin, au lieu de moisir sur ses pilotis, Venise, suivant la loi commune, serait entrée dans la voie du progrès !

Il parlait de son côté ; le gondolier parlait du sien. Cet homme désignait, en passant, les palais :

– Palazzio Caleizi, au duc della Grazia, où Wagner est mort ! Palazzio Fontana, Palazzio Martinenzo ! etc.

Comme ils parlaient une langue différente, ils ne s'entendaient pas. Cependant il y eut une émotion générale dans l'embarcation lorsque le gondolier annonça :

– Palazzio Stampalia !

Du coup, M. Modéran cessa ses discours et les trois voyageurs arrêtèrent leurs regards sur ces murs qui avaient renfermé tant d'histoires et où se perpétuait depuis tant de siècles le furieux drame de l'amour.

La ligne générale était belle et sévère, mais le détail en était charmant avec les fenêtres en ogives aux fines nervures et leurs balcons trilobés. La couleur des murs, rose et dorée, telle une riche étoffe aux tons passés, mangée par la lumière de l'Adriatique, enthousiasmait Noémie.

– Tout de même on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il doit faire humide là-dedans ! exprima M. Modéran. Un beau palais avec des rhumatismes, *très peu pour moi* !

– Tais-toi ! fit la voix grave et sincèrement attristée de M^me^ Modéran ! Hippolyte, tu me couvres de honte !…

M. Modéran comprit soudain à l'air et au ton de Noémie qu'il passait à ses yeux pour un pauvre homme avec ses façons de ne pas vouloir « s'en laisser imposer par l'Antiquité ! » et il se tut, profondément vexé du reste, et décidé à ne plus ouvrir la bouche avant de revoir la rue Bochart-de-Saron.

Mais nous savons par expérience que les résolutions de M. Modéran n'étaient pas immuables et que ses états d'âme se transformaient, d'une minute à l'autre, avec une étonnante facilité…

Ce dernier phénomène ne tarda pas à se produire lorsque, pour couper au plus court, le gondolier les fit entrer dans un de ces petits *rios,* encaissés entre de hauts murs, à peine troués çà et là de quelques fenêtres formidablement grillées et d'un aspect plus sinistre que la plus sombre ruelle ordinaire de la terre ferme…

Ajoutez à cela que la nuit, prochaine sur le Grand Canal, était déjà à peu près tombée dans cet affreux boyau…

Cependant on distinguait encore suffisamment les choses peur voir une petite porte basse qui s'ouvrait au ras de l'eau, toute moisie, toute vermoulue, toute bardée de fer et de clous énormes.

À droite et à gauche de cette porte, une suite de petites lucarnes grillagées où n'aurait pu passer une tête d'enfant.

Et le gondolier désignait ces choses en racontant on ne savait quelle histoire lugubre où apparaissait encore le nom de Stampalia…

Don Fernando de Zapara, qui jusqu'alors était resté muet, prouva soudain qu'il comprenait aussi bien l'italien que l'espagnol et il expliqua que le gondolier faisait savoir que l'on passait dans le moment sur les derrières du palais Stampalia et que toutes ces petites lucarnes éclairaient ce que l'on appelle des *pintos* à Venise… c'est-à-dire de sombres cachots toujours humides et dont le sol est au-dessous du niveau de l'eau.

Ces cachots avaient naturellement leurs histoires… et cette petite porte basse aussi était historique… Elle était célèbre pour avoir vu entrer de beaux jeunes hommes bien vivants qui n'étaient ressortis par là qu'à l'état de cadavres… Des gondoles, dans ce temps-là, attendaient leurs dépouilles pour aller les jeter au loin, dans le fameux canal Orfano !

À l'évocation des sombres drames du passé, Noémie eût frissonné délicieusement si la pensée de Lottie et des dangers que celle-ci pouvait courir dans une ville habitée par l'héritière des Stampalia n'eût fait de son émotion une chose beaucoup plus sérieuse qu'une émotion « littéraire »…

M. Modéran, lui, avait cessé tout à fait de prendre l'air avantageux de celui à qui on n'en fait pas accroire.

Le décor l'avait tellement impressionné qu'il était mûr pour toutes les suggestions.

Quant à don Fernando de Zapara, il dit simplement :

– *Nous avons mieux que ça au Mexique !…*

Soudain, comme la petite embarcation quittait ce *rio* funeste, un cri perçant vint glacer de terreur le cœur de M. et M^me^ Modéran, cependant que Zapara se dressait d'une façon si brusque dans la gondole que l'on put craindre un instant qu'elle ne chavirât…

– Au secours !

Oui ! une voix avait crié « au secours ! » et la fin de ce cri avait été comme étouffée.

Du reste, il ne se renouvela plus…

Nos voyageurs étaient fort pâles. Ils avaient eu tous trois la même impression.

– On aurait dit la voix de Lottie ! balbutia Mme Modéran.

Zapara avait déjà donné l'ordre au gondolier de retourner vers le *rio,* et comme cet homme hésitait, il lui parla si rudement que l'autre, terrifié, s'empressa d'obéir. Tout ce qui pouvait se passer dans le *rio* ne pouvait été comparable à la figure de Zapara en colère…

Ils repassèrent donc devant les petites fenêtres grillées et, comme ils atteignaient la porte basse, ils crurent attendre du bruit et firent arrêter l'embarcation.

Dans le même moment, ils purent apercevoir la forme fugitive d'une gondole qui tournait l'angle du *rio,* du côté opposé à celui par lequel ils venaient d'y rentrer.

Tout cela était bien suspect…

Zapara sauta sur les marches de la porte basse qui dépassaient l'eau de quelques pouces à peine et il colla son oreille contre l'huis. Puis il se redressa en secouant la tête. On n'entendait plus rien…

Il remonta dans la gondole en disant qu'au lieu de s'arrêter devant cette porte, ils eussent mieux fait de poursuivre la gondole qui s'enfuyait, mais maintenant il était trop tard !

Le gondolier fit entendre qu'il n'y avait point de regret à avoir de ce côté, car il n'aurait pu rattraper à lui seul, chargé comme il l'était, l'autre embarcation conduite par deux hommes… Zapara lui demanda s'il connaissait ces deux

hommes-là, il répondit qu'il faisait trop noir pour qu'il ait pu distinguer leurs visages.

Enfin, on reprit le chemin de l'hôtel.

M. Modéran ne pouvait détacher ses yeux de cette petite porte sinistre… et il avait encore ce cri dans les oreilles…

Il soupira en se rapprochant de Noémie :

– *C'est effrayant. Dans quel siècle vivons-nous !…*

Aussitôt qu'ils se furent installés à l'hôtel Danieli, nos trois voyageurs se mirent à la recherche de Lottie. À la réflexion, ils se demandaient s'ils n'avaient point été victimes d'une illusion.

On avait crié, c'était certain… Mais avait-on crié : « Au secours ! »… réellement crié : « Au secours ! » et la voix qui avait crié était-elle celle de Lottie ? Ils étaient loin maintenant de l'affirmer.

L'état d'esprit dans lequel ils se trouvaient quand ils étaient passés derrière le palais Stampalia, le décor sinistre du *rio,* la vue des petites fenêtres des cachots et, d'autre part, l'idée de Lottie qui n'avait point encore cessé de les hanter, tout cela pouvait fort bien expliquer la sorte de suggestion dont ils avaient été victimes.

De toutes façons, la première chose qui leur restait à faire était de se renseigner sur l'endroit où était descendue Lottie. Alors ils seraient fixés.

Ce soir-là, ils firent donc le tour des hôtels, même des plus humbles. Ils rentrèrent sans avoir rien trouvé.

Aussi passèrent-ils une mauvaise nuit. M. Modéran, qui adorait sa fille adoptive en dépit de tous les reproches qu'il se faisait à cet égard, paraissait réellement « frappé ». Il ne plaisantait plus Venise, et c'était déjà autant de gagné pour Noémie qui, malgré toutes ses transes restait en extase.

Ils avaient dû traverser en gondole, au cours de leurs pérégrinations nocturnes, la lagune illuminée par les mille lanternes accrochées à la proue des petites barques, lesquelles se déplaçaient en laissant derrière elles des sillages de feu. Des foules joyeuses remplissaient ces embarcations et se groupaient comme on en voit sur terre autour des musiciens et des chanteurs de rues ; mais là ces derniers étaient montés, eux aussi, en gondole. Ainsi le vaste estuaire du Grand Canal était tout en fête et offrait un spectacle de riche allégresse vraiment unique au monde.

– Comme c'est beau ! avait murmuré Noémie.

– *Panem et circenses,* avait répondu sévèrement M. Modéran.

Il fallait lui pardonner. C'était une expression qui lui était chère et dont il n'hésitait jamais à flageller les joies bruyantes du populaire. Par exemple, à la foire de Neuilly, devant des étudiants qui montaient sur les chevaux de bois après avoir dévalisé une boutique de nougat : « *Panem et circenses !* » disait M. Modéran.

Le lendemain, de grand matin, ils reprirent leurs recherches, mais à pied et en se perdant dans de petites ruelles qui étaient d'anciens canaux comblés que l'on appelle là-bas *rioterra,* et ils frappèrent à la porte des plus humbles hôtelleries. Toujours rien !...

Ils étaient cependant bien sûrs que Lottie était à Venise. Ils en avaient acquis la certitude à Gênes... Enfin, comme ils se trouvaient au coin d'un petit pont : *le ponte del Paradiso,* entre deux maisons faisant l'angle d'une rue large de trois mètres à peine et dont le premier étage surplombait et portait un des « corbeaux » qui rétrécissait assez l'espace pour que, d'une fenêtre à l'autre, on pût se donner la main, leurs regards furent attirés par une humble pancarte : *Osteria del Paradiso.*

– L'hôtellerie du Paradis ! Je parie que Lottie est descendue ici ! s'écria Mme Modéran.

Elle ne se trompait pas.

Mme Modéran reconnut son petit bagage ; ils apprirent en même temps que la jeune femme était installée là depuis cinq jours, mais *qu'elle n'avait pas reparu depuis la veille !...*

Ils ne s'étaient donc point trompés !... C'était bien elle qui avait appelé !... C'était elle qu'ils avaient entendue !... Lottie était prisonnière au palais Stampalia !...

M. Modéran voulait qu'on allât tout de suite à la police.

Mme Modéran décida que l'on consulterait d'abord Zapara qui s'était séparé d'eux depuis le matin.

Ils l'attendirent impatiemment à l'hôtel Danieli. Il n'y passa que vers les onze heures et il avait sa mine des mauvais jours, quand il ressemblait à une bête « cherchant qui dévorer ». Il écouta néanmoins les Modéran avec une grande satisfaction... et ce qu'il lui apprenaient semblait corroborer ce qu'il avait appris de son côté.

Il ne fut point d'avis qu'on allât à la police tout de suite. C'était la dernière chose à faire, car on pouvait bien imaginer que la princesse, si elle tenait réellement Lottie prisonnière, ne se laisserait point facilement prendre en flagrant crime de séquestration... Elle était femme à en faire disparaître, pour toujours, *la preuve* !... et la preuve, c'était Lottie !...

Enfin il leur donna rendez-vous pour déjeuner deux heures plus tard dans une brasserie qui se trouvait sur une petite place derrière les Procuraties.

En attendant, Noémie conduisit M. Modéran visiter le palais des Doges. Devant la frise du « Couronnement », divisée en soixante-seize compartiments où étaient encastrés les portraits des doges depuis le VIIIe siècle jusqu'à la chute de la Répu-

blique, M. Modéran s'arrêta devant la place que devait occuper Marino Faliero et lut cette inscription lugubre :

Là est la place de Marino Faliero, décapité à cause de ses crimes.

M. Modéran laissa tomber cette parole antique :

– Je ne le plains pas, s'il l'a mérité !...

Noémie voulut descendre dans le cachot où le doge avait été enfermé. M. Modéran n'y resta pas une seconde. Le *pinto* lui donnait le frisson.

– Allons-nous-en ! dit-il, fifille ! Je sens que je deviens neurasthénique !...

Quand il se retrouva aux étages supérieurs et qu'on lui eut expliqué le jeu des couloirs et des portes grâce auquel les prisonniers pouvaient être amenés devant leurs juges sans que le peuple en sût jamais rien, puis redescendus dans leur cachot, pour, de là, gagner, par le « pont des Soupirs » (un pont qui n'était qu'un passage dans un bloc de pierre, un pont *plafonné),* pour gagner, disons-nous, le bâtiment d'en face, qui est encore aujourd'hui une prison et où, alors, on exécutait les condamnés, M. Modéran n'eut qu'un mot pour traduire son indignation, et encore remprunta-t-il au répertoire espagnol de son ami Zapara :

– *Es horroroso !* fit-il.

Enfin, devant la boîte historique où les citoyens de Venise glissaient leurs dénonciations anonymes au Conseil des Dix, M. Modéran n'y tint plus ! Il prit une carte dans son portefeuille.

– Qu'est-ce que tu fais, Hippolyte ? s'écria Noémie.

– Ne t'occupe pas de cela, fifille !… Moi aussi, j'ai à dénoncer quelqu'un !…

– Mon Dieu ! je t'en prie, ne fais pas de bêtises !…

Mais M. Modéran, d'un geste nerveux, avait tiré son « porte-plume à réservoir » et écrivait :

> Je dénonce la ville de Venise à tous ceux qui ont au cœur l'amour de la justice, du progrès et de l'humanité !

Et il jeta sa carte dans la boîte avant que Noémie eût pu s'y opposer…

– Tu n'en as pas tant fait en visitant la Conciergerie ! exprima Mme Modéran, et cependant, il s'en est passé là-bas !…

– Laisse dormir en paix les géants de la Révolution ! répliqua vertement M. Modéran.

Et ils ne dirent plus un mot…

Quand ils furent sortis, M. Modéran eut le sentiment qu'il était allé « un peu loin » et comme c'était un brave homme, il fit ses excuses à Noémie.

– Te demande pardon, fifille !… Mais c'est cette épouvantable histoire de notre pauvre Lottie qui me rend nerveux… tu comprends !…

Ils se prirent la main et arrivèrent ainsi à la brasserie où déjà Zapara les attendait.

– *Dios mio !* Je crois que tout va bien ! leur dit tout de suite celui-ci. J'ai fini par entrer en relations avec un bon domestique du palais Stampalia ! Ah ! *fe mia !* je donnerais la moitié dé ma fortune pour sauver la pétite Lottie…

– Elle est donc réellement en danger ? questionna Mme Modéran haletante.

– Eh ! *señora* ! qué volez-vous qué la princesse en fasse *si cé n'é pas pour la mettré à mort* !...

Mme Modéran poussa un petit cri et devint si pâle que l'on eût pu croire que c'était elle qui allait mourir... Quant à M. Modéran, à qui toutes ces émotions avaient donné la fièvre et qui était en train de vider un verre de bière blonde « bien tirée », il laissa tomber son bock...

Le geste malheureux de M. Modéran avait attiré sur lui l'attention des quelques rares clients qui restaient dans la salle. Parmi ceux-ci, à une petite table, dans un retrait du comptoir, il convenait de remarquer deux individus à type dalmate très accentué, qui avaient la mine ordinaire des gondoliers, mais dont les physionomies sournoises contrastaient avec les honnêtes figures que l'on rencontre presque toujours dans la corporation.

D'une façon générale, en effet, le gondolier est un très brave homme, d'une douceur incroyable ; si on lui donne « la bonne main », il la prend avec reconnaissance ; si on lésine avec lui, il ne se plaint pas... Il a grand fonds de bienveillance et nous avons vu qu'il se plaît à faire le cicérone, à nommer chaque palais et à en dire l'histoire. Il réserve sa colère subite, qui est des plus comiques, pour le confrère qui l'a heurté au tournant d'un étroit canal, en ne criant pas assez à temps : *Apremi !* Alors l'insulte va *crescendo* et *rinforzando* pour finir le plus souvent par un éclat de rire... Or, on pouvait être à peu près assuré qu'en ce qui concernait les deux gondoliers en question qui, du coin du comptoir, n'avaient cessé de surveiller les Modéran et Fernando de Zapara, leurs querelles ne se terminaient point en manière de plaisanterie et qu'ils devaient avoir sur la conscience plus d'une de ces *coltellata* qui laissent un homme entre vie et trépas au coin d'une *corte* (impasse), à moins que ces messieurs n'eussent pris la précaution de confier le cadavre à l'eau clapotante d'un *rio* désert, sous le silence ami de la lune...

Ni les Modéran ni Zapara ne leur prêtaient la moindre attention, sans quoi ils eussent peut-être reconnu en eux la double silhouette de ces gondoliers qui avaient fui si vite avec leur embarcation, là veille au soir quand ils étaient revenus dans le *rio* où avait retenti l'appel désespéré de Lottie…

Quand l'émotion de M. et de M^me^ Modérant fut un peu calmée et qu'il les vit à peu près en état de l'entendre, Zapara continua à voix basse ses confidences…

– Il paraît qu'elle est dans un de ces cachots dont nous avons vu les petites fenêtres grillées, bien sûr !… *Misericordia !* Je crois bien que c'est la deuxième à gauche en regardant la porte… Ces petites fenêtres, sont tout en haut du cachot qui est très élevé… ouné *puits*… ouné véritable *puits* !… qui descend à plusieurs mètres au-dessous dé niveau dé la mer !…

– Mon Dieu ! soupira Noémie.

– Les sauvages ! gronda Modéran.

– Vous comprénez bien qu'elle né l'a pas fait amener là dans dé bonnes intentions !… On n'a pas besoin dé touer les gens pour qu'ils meurent là-dedans !… Nous connaissons cela au Mexique !… mais là-bas, cé dé la politique… Il n'y a rien à dire… tandis qu'ouné vengeance dé femme, *es horroroso !*…

– *Es horroroso !* resoupira M. Modéran, qui, nous l'avons dit, s'était mis dans les moments de grande émotion à parler le singulier espagnol de Zapara.

– Il paraît encore que cette femme – jé parle de la princesse Irène – a amené ici ses deux esclaves à tout faire, Marco et Bara.

– De terribles brutes, fit M. Modéran en baissant encore la voue… Je les ai vus à Paris… Ils sont effrayants ! Ils ne parlent jamais !… Je suis sûr qu'elle n'aurait qu'à lever le doigt pour

qu'ils nous exterminent tous !... Moi, je vais vous dire mon avis... j'irais carrément à la police ! et ça ne traînerait pas !...

– C'est peut-être la pauvre Lottie *qui ne traînerait pas* ! émit encore Noémie.

– Sans compter, reprit Zapara, qué l'on n'exterminé pas comme cela don Fernando de Zapara... Il est grand, il est fort, don Fernando dé Zapara... *si, señor !*... et il est ouné pétite malin singe !

Alors il leur apprit que le bon domestique avec qui il était entré en relations n'était ni plus ni moins que celui qui était chargé d'apporter sa nourriture à Lottie dans son cachot.

– Qu'est-ce qu'elle mange ? interrogea Noémie.

– Elle ne mange rien !... Elle a même refusé de boire *l'eau de la cruche*...

– Elle a bien fait ! déclara Hippolyte. On veut peut-être l'empoisonner !...

– *Querido !* taisez-vous ! voilà mon *hombre* !...

Les Modéran levèrent la tête et virent entrer dans la brasserie une espèce de métis aux cheveux crépus, aux lèvres épaisses, aux mauvais yeux fureteurs... Il n'eut point l'air d'avoir aperçu don Fernando et il alla droit aux deux hommes du fond avec qui il échangea des poignées de main. Il s'assit à leur table et tous trois se mirent à boire. Ils se racontaient des histoires d'une façon assez secrète en jetant de temps à autre un regard du côté de Zapara et des Modéran.

– M'est avis, exprima M. Modéran en hochant mélancoliquement la tête, que ce garçon-là a l'air de s'entendre davantage avec ces deux messieurs qui ont si mauvaise tournure qu'avec vous qu'il n'a pas même regardé !... Il faut en revenir à ce que je disais, allez !... courir à la police... et on verra bien après celui qui aura été le plus fort !... et le plus malin !...

Sur ces entrefaites, le métis aux cheveux crépus paya les consommations et se leva. Les deux autres le suivirent.

Mais le métis manœuvra si bien que lorsque tous trois passèrent devant la table de Zapara, il se trouva le dernier… et il put faire un signe à Zapara, signe qui, du reste, fut aperçu de M. Modéran.

– Vous avez vu ? fit Zapara. Eh bien, maintenant laissez-moi… Cet homme va revenir. J'ai besoin d'être seul avec lui…

Les Modéran le quittèrent. Zapara était seul maintenant dans la salle. Le patron, à son comptoir, faisait sa caisse. Un garçon somnolait dans un coin… Zapara, comme il l'avait prévu, ne tarda point à voir réapparaître le mulâtre. Celui-ci avait l'air fort contrarié… Il s'assit à la table à côté de Zapara, sur la banquette, et grogna :

– Si j'avais su que je *les* trouverais là, ce n'est pas dans cette brasserie que je vous aurais donné rendez-vous ! fit-il.

– *Amigos ?* interrogea Zapara.

– *Amigos* de la princesse, oui !… Ils doivent se douter de quelque chose… j'ai eu du mal à m'en débarrasser… Du reste, maintenant, « je ne marche plus ».

– Tou né marché plous ? *Porqué* tou né marché plous ?

Et Zapara le regarda d'une façon si terrible en lui jetant dans la figure un tel chiffre que le mulâtre, soit qu'il eût été épouvanté par l'aspect de Zapara, soit qu'il fût définitivement séduit par la somme qu'on lui offrait, déclara aussitôt qu'il « remarchait ». Zapara lui glissa dans la main, sous la table, une forte liasse de billets, lui conseilla de les compter quand il serait seul, loin de tous regards jaloux, et de ne cesser de penser qu'il aurait à en toucher autant « si l'affaire réussissait ».

L'homme empocha, se leva et dit :

– Je risque ma peau !

– *Ciertamente !* mais il n'y a que Zapara qui consentirait à la payer aussi cher, *Dios mio !*

# IV

# Rêve ou réalité ?…

Il suffit d'un cadre exceptionnel pour que tout événement qui s'y déroule apparaisse exceptionnel. La moindre loque romantique donne au drame qu'elle habille une allure d'un autre âge et fait crier dans le nôtre à l'invraisemblance ! Cependant l'attentat qualifié par les lois modernes de séquestration est, en somme, assez courant, et la preuve en est qu'elles ont éprouvé le besoin de le qualifier et estimé nécessaire de le punir. De telles choses se voient rue de Vaugirard, et l'on ne comprendrait point pourquoi nous arriverions à nous en étonner sous prétexte qu'elles se passent aux environs du « Canale Grande »…

Les poètes et même certains romanciers qui ne peuvent venir à Venise avec leur petite amie sans évoquer l'ombre de Musset, de George Sand et même de Byron, n'ont point contribué pour une petite part à cette idée que se fait le public qu'on lui raconte des histoires impossibles dès qu'on lui narre la moindre aventure vénitienne…

Or il ne s'agit ici ni de faire tout d'abord le sceptique comme M. Modéran, pour ensuite faire le couard dans le cachot de Marino Faliero. Conservons notre équilibre, et, nous rappelant le supplice infligé pendant des années à sa femme par un potard de la rive gauche, suivons la princesse Irène dans le petit réduit où elle a fait enfermer notre pauvre Lottie…

Cette dame a un palais, et, dans ce palais, un cachot historique.

Elle en abuse, c'est entendu ! Mais, « vu le caractère de la dame », tout ceci n'a rien qui doive nous surprendre. La lecture d'Hérodote nous apprend que les mœurs n'ont point changé depuis Psammétikus. Venise date d'hier. Irène date de tous les temps. Tout de même le châtiment qui veille à la porte des méchants nous prouvera bientôt qu'elle n'est pas immortelle !...

Lottie était donc assise dans son cachot, sur un lit de planches, livrée aux réflexions les plus amères, ayant refusé toute nourriture, non point parce qu'elle avait décidé de périr d'inanition, ni même parce qu'elle redoutait d'être empoisonnée, comme l'avait imaginé M. Modéran, mais tout simplement parce qu'elle n'avait pas faim, quand la porte du cachot s'ouvrit. Cette espèce d'esclave mulâtre porteur de clefs qu'elle avait déjà eu l'occasion de voir plusieurs fois montra sa tignasse touffue et sa mine sournoise. Il ordonna à Lottie de se lever, dans un charabia dépourvu d'aménité, et presque aussitôt la princesse Irène parut.

La princesse regarda Lottie avec un air de tranquille férocité qui eût fait trembler les plus braves. La pauvre enfant, qui grelottait de peur quand elle était seule, puisa une force et un courage étonnants dans la vue de sa cruelle ennemie. Elle n'attendit point qu'elle lui parlât. C'est elle qui commença à lui dire l'horreur qu'elle lui inspirait et toute la haine qu'elle nourrissait pour celle qui lui avait volé Claude et qui était en train de perdre le malheureux !

Pas une seconde elle ne se demanda si une telle attitude n'allait pas se retourner contre elle. Elle donna libre cours à sa juste fureur comme si, après un si bel éclat, elle pouvait « prendre la porte » et laisser Irène anéantie. Or, à la porte, il y avait le mulâtre qui veillait.

Irène lui fit un signe et la porte se referma.

Lottie avait terminé la farouche litanie de ses reproches. Cette porte qui se refermait sur Irène et sur elle la raidit, soudain, au sentiment de la réalité. Elle comprit seulement alors le danger terrible qu'elle courait et dans lequel peut-être elle venait de se précipiter elle-même.

Les regards, l'allure de la princesse témoignaient d'une résolution fatale. Jusqu'alors, Irène n'avait rien dit, mais tout son être affreusement silencieux parlait pour elle. Dans cette minute tragique, elle parut à Lottie comme « la personne qui assassine elle-même » et Lottie, éperdue, recula.

Est-ce que Lottie, elle aussi, n'avait pas voulu être, un certain soir, *cette personne-là* ? Maintenant, les rôles étaient renversés et il était peu probable que l'arme dont allait se servir la princesse lui échapperait des mains. Lottie comprit qu'elle allait mourir !

Alors elle redevint la pauvre petite victime qui tremble entre les mains du bourreau et elle lui adressa cette supplique :

– Laissez-moi au moins le voir une dernière fois !...

Or, Irène l'écouta et réfléchit et lui répondit sur un ton glacé :

– Tu le veux !... Eh bien ! tu le verras !...

Et elle se fit ouvrir la porte du cachot et s'en alla...

Claude ne cessait plus de fumer l'opium, cherchant dans son rêve ce que, sans doute, lui refusait la réalité. La princesse qui avait remporté sur Claude, en lui donnant cette nouvelle habitude, sa plus redoutable victoire, ne manquait jamais de venir elle-même lui préparer le poison. C'était surtout dans ces moments-là qu'elle l'avait bien à elle... Il ne la repoussait pas quand elle s'approchait avec la longue épingle où se figeait la perle d'ambre qui contenait *la mort de la volonté*... Elle pouvait caresser ce front qu'avait fui la colère ou simplement l'irritation

qu'inspirait à Claude, à l'état lucide le sentiment insupportable de la servitude.

Regardez-les ce soir… étendus sur les nattes, l'un près de l'autre. La princesse s'est soulevée… La tête de Claude repose maintenant sur le bras d'Irène… Par un singulier effet de lumière qui n'aurait pas mieux été préparé par un peintre et par un metteur en scène dramatique, leurs têtes seules surgissent de l'ombre… *au moment où Irène lui donne un baiser !…*

Alors un sanglot sort de l'ombre et ce sanglot dit : *Claude ! Claude !… Je te pardonne !…*

Et Claude a entendu l'appel de Lottie… Il se soulève. Il repousse la princesse d'un geste égaré. Là-bas ! là-bas ! cette vision !… cette lumière, cette auréole autour de cette tête angélique… « Lottie !… » murmure Claude… et il marche vers la vision, en titubant dans le rêve ou la réalité, il ne sait pas !… Il marche vers ce but adorable qui le fuit, les bras tendus !

Hélas ! tout n'est plus que ténèbres… Il se heurte pourtant au mur flottant de la nuit… Sa main glisse sur une tapisserie qu'il tire à lui avec une violence soudaine…

– Non ! non ! je n'ai pas rêvé !… J'ai entendu sa voix !

Il a soulevé la portière qui sépare le salon oriental du jardin d'hiver… Là encore, il fait quelques pas… mais là encore, plus de Lottie !…

Quelques minutes plus tard, il était étendu à nouveau sur les nattes, et Irène, douce et câline et préparatrice de la drogue, veillait, à côté de la petite flamme bleue, sur les rêves de Claude…

Lottie venait de réintégrer son cachot, où l'avaient ramenée Marco et Bara et où l'enfermait à nouveau le porte-clefs mulâtre quand la princesse survint.

– Eh bien ! jeta-t-elle à Lottie… tu l'as vu ?

– Oui, je l'ai vu !… Et maintenant vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez, *c'est moi qu'il aime* !…

Irène laissa entendre une sorte de rire :

– Tu dis que c'est toi qu'il aime… *mais c'est moi qui l'embrasse !*… et pour quelqu'un qui t'aime, Lottie, il se laisse furieusement bien embrasser.

– Assez !… tuez-moi !… supplia la pauvre enfant.

– Ne t'impatiente pas ! ricana l'autre diaboliquement.

Et elle disparut après avoir donné à voix basse des ordres au mulâtre et avoir crié à Lottie un sinistre adieu !…

Le mulâtre ferma la porte, restant seul avec Lottie dans le cachot… Lottie recula d'horreur… Le mulâtre la regardait tout en écoutant les pas de la princesse qui s'éloignaient dans le corridor. Quand il n'entendit plus rien, il rouvrit doucement la porte et se retourna vers Lottie, un doigt sur la bouche, comme pour lui recommander le silence…

Lottie le regarda sans comprendre… Alors il s'avança sur elle. Elle recula jusqu'au mur ; il lui saisit le poignet et lui fit signe de le suivre. Cet homme, qui lui avait toujours paru si terrible, ne lui semblait plus menaçant…

Elle le suit, toute tremblante, mais d'espoir cette fois… d'un espoir qui est tout au fond d'elle et qu'elle n'ose encore formuler…

Ce soir-là, M. et M^me^ Modéran et Zapara n'avaient pas quitté l'hôtel. Zapara, sans plus s'expliquer, leur avait dit qu'il y avait du nouveau et *qu'il attendait encore* !…

– À quelle heure doit-on venir vous trouver ?… demanda M. Modéran.

– Entre dix heures et dix heures et demie !…

Ils s'en furent tous trois dans l'appartement de M. et Mme Modéran. Noémie fut tout de suite surprise de voir qu'une porte qui faisait communiquer cet appartement avec une autre chambre était entrouverte. Comme cette chambre n'avait pas été louée, ordinairement les verrous en étaient tirés de part et d'autre. Elle pénétra dans la chambre… et tout de suite appela M. Modéran.

– Regarde les jolies fleurs !

Au fait, il y avait des fleurs, partout…

– Y comprends-tu quelque chose, toi, Hippolyte ?…

Hippolyte *n'osait* comprendre. Il regarda Noémie, Noémie regarda Hippolyte et tous deux regardèrent Zapara qui souriait… Alors ils se précipitèrent sur lui et il fallut bien qu'il s'expliquât.

– Eh bien oui ! elle sera là à dix heures et demie au plus tard !…

Les Modéran embrassèrent Zapara qui se laissa faire.

Cependant, à onze heures, il n'y avait encore personne !… Les Modéran n'embrassaient plus Zapara et ils étaient bien près de le mettre en morceaux quand la porte de l'appartement s'ouvrit et Lottie entra, suivie du mulâtre.

De toute évidence, elle ne s'attendait point à trouver les Modéran ni même Zapara, car elle eut un mouvement de surprise en même temps qu'un grand transport de joie… Pendant que les Modéran couvraient Lottie de caresses, Zapara était passé dans la pièce à côté avec le mulâtre, à qui il compta le reste de la somme convenue.

Quand il eut tout empoché, celui-ci dit à Zapara :

– Moi, je quitte l'Italie ce soir… et vous feriez bien d'en faire autant, *car elle est terrible* !…

Zapara revint trouver Lottie, et Noémie dit tout de suite à sa fille adoptive en lui montrant don Fernando :

– Voilà celui qui t'a sauvée, mon enfant !...

Dans un geste de reconnaissance, Lottie lui tendit ses mains qu'il mangea de baisers. Elle les lui laissait dans une grande confiance et elle lui dit :

– Et maintenant, vous allez m'aider à sauver Claude qui m'aime toujours !

À ces mots, Zapara regarda tristement Lottie, puis, sortant de son portefeuille certain fameux papier, le tendit à l'intéressée. En lisant ce document horrible où il était constaté que Claude avait joué sa femme devant témoins contre un million à Zapara et qu'il l'avait perdue, le visage de la pauvre enfant, qui avait d'abord marqué la plus inouïe stupeur, devint soudain de marbre.

Elle rendit son papier à Zapara.

– C'est bien, dit-elle, je tiendrai la parole de Claude ! Je divorcerai et je serai votre femme, monsieur Zapara !...

Aussitôt, elle se retira dans sa chambre, où Noémie et M. Modéran, qui ne comprenaient rien à ce qui se passait, la suivirent. Elle les mit au courant en quelques mots et leur annonça, très calme :

– Le soir du mariage, je me tue !

# Douzième épisode

# LE VAINQUEUR DU SEPT DE TRÈFLE

# I

# Singulière aventure qui arriva à M. Modéran à Venise

Les événements continuaient de se précipiter avec une telle rapidité que M. Modéran ne sortait d'un étonnement que pour entrer dans un autre…

À peine l'avait-on remis en possession de sa fille adoptive qu'il apprenait de la bouche même de Lottie qu'elle était résolue à un prompt trépas ! De telle sorte que cette soirée qui aurait dû, après de si cruelles, transes, se terminer si joliment dans la joie de tous, s'acheva donc de la manière la plus lugubre.

Sitôt qu'ils furent mis au courant de cette nouvelle affaire qui n'était pas la moins extraordinaire de toutes, M. et Mme Modéran quittèrent Lottie dans le dessein de dire « à ce Zapara de Fernando » (ainsi s'exprimait M. Modéran) ce que l'on pensait de sa conduite ; mais ce « Zapara de Fernando », comprenant sans doute qu'il n'avait pas à attendre de compliments de M. et Mme Modéran, avait regagné sa chambre et resta invisible jusqu'au lendemain matin.

Mme Modéran voulut alors lui tenir les propos les plus sévères, mais il déclara n'avoir pas le temps de les écouter et il poussa tout le monde à faire au plus vite les bagages, car « *fe mia !*… plus tôt ils seraient loin de Venise, mieux cela vaudrait pour tout le monde ! » Cette phrase répondait sans doute à de

certaines préoccupations intimes de M. Modéran, car elle lui fit tout de suite dresser l'oreille.

– Est-ce que vous croyez qu'elle oserait tenter quelque chose !...

– Jé pensé, fit Zapara, que la *señora* Irène né doit pas nous porter dans son cœur ! *Dios mio* ! vité ! *les équipages !*

– Des équipages à Venise ?... s'écria M. Modéran.

– *Équipages !...* répéta très énervé don Zapara. *Vos paquetes !* on dit en français... *le saco de noche !*

– Ah ! équipages ! bagages !...

– *Qué contratiempo*. Il n'é pas dé *peor sordo* qué célui qui né veut pas entendre !... Et pendant cé temps, *el tren,* il est parti !...

– *El tren* ne part pas avant deux heures d'ici, répliqua M. Modéran en regardant sa montre ; mais je puis toujours aller retenir les places !...

– Ah ! *ciertamente !...* allez réténir les places, *querido amigo* !...

– Et attends-nous à la gare ! Ce n'est pas la peine de revenir nous encombrer ici, lui cria Noémie. Tiens ! emporte toujours mon nécessaire et ta valise !... Ah ! et puis les parapluies !... Tu peux bien te charger aussi de mon carton à chapeau.

Mais M. Modéran ne voulut jamais se charger du carton à chapeau ! Il ne tenait pas à être ridicule !... Et un homme qui porte un carton à chapeau est toujours ridicule !... Le nécessaire, la valise et les parapluies suffisaient à son bonheur !... Et c'est avec une joie inexprimable qu'il se trouva enfin dans une gondole qui le ramenait à la gare !...

Ah ! il n'était pas près d'y revenir, à Venise !... Sans compter qu'il aurait voulu en être déjà parti !... La parole précipitée et la dernière attitude de Zapara lui donnaient à réfléchir... L'Américain devait avoir appris quelque chose... ou avait peut-être été averti d'un nouveau danger ?...

M. Modéran fit comprendre à ses deux gondoliers, par des signes auxquels il n'y avait pas à se tromper, qu'il était très pressé et qu'ils eussent à accélérer leur allure.

Pendant ce temps, Noémie faisait une jolie scène à Zapara qui avait eu l'imprudence de lui demander des nouvelles de sa fiancée !... Ah ! *Dios mio !* il fut bien reçu par Mme Modéran... Elle lui déclara que ce qu'il avait fait « n'avait de nom dans aucune langue ! »

– *Gracias ! señora !* Cela a ouné nom dans lé langué di moune pays... Cela s'appelle *ouné bonne action*... Et pour qué vous compréniez mieux, je traduis en français : *Si, señora, ouné bonne action !* je rends ouné grand service à cet enfant en l'arrachant à ouné *indigne* !... On dit comme cela dans votre langué, je crois ?... Et Zapara, lui, il est *digne* !... Entièrement digne !... Jé sauverai la pétite Lottie malgré elle, malgré vous ! malgré la princesse !... malgré tout le monde et malgré l'ounivers !...

À ce moment, Lottie fit son entrée. Elle était, dans son malheur, d'une beauté idéale, mais d'une telle fragilité qu'il eût semblé que le moindre souffle allait renverser cette image...

Elle comprit que Mme Modéran venait de gronder sévèrement Zapara et elle dit en tendant la main à celui-ci :

– Ce n'est pas à M. Zapara qu'il faut en vouloir !... Maintenant, maman Noémie, partons, partons le plus tôt possible !... Je voudrais être loin ! loin ! au bout du monde !

Et elle rentra dans sa chambre.

Tout à coup, elle en ressortit ; elle était toute troublée et regardait sa main.

– Mon alliance ! fit-elle. Vous ne l'avez pas vue ?…

Et puis elle retrouva tout son calme pour dire :

– Je l'aurai perdue !… Tant pis !…

– Oh ! fit Zapara, je vous en offrirai une autre !…

Mais il ne put retenir un cri de douleur. M^me^ Modéran venait de lui donner un solide coup de poing dans les reins, à lui couper la respiration… Elle n'avait voulu que lui couper ses effets, ses déplorables effets auprès de Lottie… Lottie le regardait en pleurant maintenant.

– Là, êtes-vous content ? lui dit Noémie.

– *Me declaro indigno de ver el astro del dia !…*

– Eh bien ! si vous êtes indigne de voir l'astre du jour, cessez de *la* regarder ! lui conseilla M^me^ Modéran… *et vous lui ferez plaisir !*

Dans sa gondole, M. Modéran continuait son chemin vers la gare. Depuis quelques minutes, il ne quittait pas des yeux ses gondoliers dont les visages ne lui étaient certainement pas inconnus. Il se demandait où il avait déjà vu ces deux figures-là qui n'avaient rien, du reste, de la souriante bonhomie de leurs collègues.

Ils n'en paraissaient certes pas moins empressés à être agréables à M. Modéran et, à tour de rôle, ils lui donnaient des renseignements historiques qui avaient le don de mettre le voyageur hors de lui.

– Bon ! bon ! c'est entendu ! Le palais du Camerlingue ?… Oui… eh bien quoi ? Je m'en moque, moi, du palais du camerlingue ! et comment !… Ah ! c'était là que l'on mettait le trésor

de la République !… Eh bien ! et après ? Qu'est-ce que ça peut me fiche, à moi ? Ferme ta bouche, bébé !…

Et autres vulgarités destinées à exprimer tout le mépris de M. Modéran pour le « snobisme de l'histoire » !…

Tout à coup, il se souvint de l'endroit où il avait vu ces deux figures-là !…

C'était un après-midi dans cette brasserie, derrière les Procuraties… quand Zapara attendait son mulâtre…

Et le mulâtre avait parlé à ces deux hommes comme à deux vieux camarades !… Tout cela devait appartenir à la même clique ! Au fait, ils avaient des mines à tout risquer, ces gens-là !…

M. Modéran maudit sa mauvaise chance qui lui avait fait choisir cette gondole !…

Choisir ?… L'avait-il bien choisie ?…

N'était-elle point venue s'offrir à lui d'elle-même ?… On eût dit en vérité qu'elle l'attendait !…

À quoi M. Modéran va-t-il penser là… à quoi ?…

Soudain il se soulève. Il fait un geste énergique : « Pas par là !… pas par là ! »

C'est que M. Modéran vient de reconnaître les murs du palais Stampalia… La gondole approche de ce *rio* qui longe les derrières du palais et où M. Modéran a déjà subi tant d'émotions et non sans cause !…

Le *rio* où il y a les petites fenêtres grillées et la petite porte basse au ras de l'eau…

« Pas par là !… pas par là !… »

Ah çà ! mais, est-ce qu'ils l'entendent, oui ou non ?... Ma parole ! Ils ne comprennent pas !... Voilà qu'ils s'engagent dans le *rio* !

M. Modéran est retombé sur son banc, haletant... Il a encore cependant la force de murmurer : « Vite !... vite ! »

Ah ! ce qu'il voudrait être sorti de là !...

Et cette petite porte... cette petite porte de laquelle on se rapproche !...

L'un des gondoliers se penche vers M. Modéran et lui fait entendre mi en français, mi en italien, mi par paroles, mi par gestes (car il a tiré sa montre), que le train ne partant que dans une heure et demie... le signor avait tout le temps de visiter le palazzo Stampalia !...

M. Modéran sursaute. Mais il ne tient pas du tout à visiter quoi que ce soit, lui !... Il tient à arriver à la gare et le plus tôt possible !...

Les deux hommes prennent un air peiné, grandement désolé : *Si ! si ! signor !* très beau palais !... beaux tableaux... Le Tintoret, Palma, Véronèse !...

– Assez ! Assez ! À la gare !...

– *Si ! signor !*... tout à l'heure à la gare... très beau palazzo... c'est nos petits bénéfices !...

Et, horreur ! voilà qu'ils arrêtent leur petite embarcation devant la porte basse... l'épouvantable petite porte basse.

L'un des gondoliers-cicérones, malgré tout ce que put lui dire ou lui faire entendre M. Modéran, avait déjà frappé du poing à la fatale petite porte et, en vérité, celle-ci tourna sur ses gonds si rapidement qu'on eût dit que, de l'intérieur, on n'attendait que ce signal.

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, M. Modéran, son nécessaire de voyage, sa valise et son porte-parapluies étaient, en quelque sorte, avalés par cette bouche noire qui venait de s'ouvrir au ras des eaux.

M. Modéran ne poussa point un cri, non qu'il eût l'intention bien arrêtée de garder un profond silence sur une aventure aussi exceptionnelle, mais « sa puissance de son », si nous pouvons nous exprimer ainsi pour désigner la force dont tout homme dispose, dans les moments critiques, pour faire appel au secours de ses semblables, s'était complètement évanouie. Pour comble de malheur, la protestation par gestes présenta chez lui le même subit phénomène que la protestation verbale, c'est-à-dire qu'elle fut réduite instantanément à zéro.

Ainsi, dans les cauchemars, vous souffrez abominablement de l'enchaînement de votre personnalité dans le moment que vous éprouvez le plus grand besoin d'agir… et tant est qu'en fin de compte M. Modéran étonna par sa docilité ses obstinés cicérones et cet étrange domestique qui leur avait ouvert, lequel assurément ressemblait davantage à un souillon d'office qu'à un majordome de musée.

Cependant, il n'en recueillit pas moins avec une certaine solennité la prière que lui transmettaient ces étranges gondoliers :

– Nous vous amenons un client, signor Paolo, qui a le plus grand désir de visiter les merveilles du palazzo Stampalia…

Extraordinaire !… M. Modéran comprenait parfaitement tout ce que ces gens disaient… M. Modéran en concluait que la langue italienne n'est point difficile à assimiler et que, pour peu qu'il restât quelques semâmes encore en Italie, elle n'aurait plus rien de caché pour lui… Mais M. Modéran ne tenait pas à rester quelques semâmes encore en Italie.

Réflexions, enfantines, non dépourvues de niaiserie, qui se présentent au cerveau de l'homme le plus haut placé dans le domaine de l'intelligence dans les moments les plus graves. À qui n'est-il pas arrivé de se surprendre, aux heures les plus tragiques de la vie, *en train de penser* à la plus étonnante futilité, par exemple à un bouton de votre vêtement qui vous fait défaut ou à votre dernière farce de collégien… La vie n'est décidément qu'une succession de rêves emmêlés de la façon la plus absurde, d'images juxtaposées sans logique, un jeu de puzzle que la main invisible du destin confond et brouille à plaisir.

Mais le hideux domestique s'était incliné avec la grâce des grands *faquins* du XVIII^e^ siècle (et l'on sentait très bien qu'il n'eût fallu que quelques mètres d'étoffe et de galon à ce souillon pour qu'il pût tenir son rang parmi la meilleure livrée de la princesse, celle que l'on apercevait de l'autre côté du palais, quand on passait sur le Canale Grande).

– Nous allons commencer, fit-il, par la visite des cachots !

M. Modéran, cette fois, comprit si bien, si parfaitement bien qu'il découvrit que si, depuis quelques instants, il entendait si parfaitement l'italien, c'est qu'on lui parlait en français.

Et il fut soudain, *par la force des choses,* dans un cachot, un vrai cachot vénitien, un « puits », un vrai puits historique.

MM. les gondoliers avaient disparu.

Le préposé à la visite des cachots donnait tous les détails désirables, non sans une certaine grandiloquence…

Après avoir montré à M. Modéran que rien ne manquait à ce lugubre réduit pour être un vrai cachot historique, *pas même sa chaîne* rivée à un énorme anneau, lui-même rivé dans le mur…, il prononça :

– Ici a été enfermé pendant vingt ans le procurateur Nani, qui avait eu le malheur de déplaire à la comtesse Stampalia, aïeule de la princesse Irène !…

Là-dessus, il fit un pas vers la porte, se retourna, s'excusa auprès de M. Modéran de *l'avoir reçu* dans une tenue aussi négligée, lui expliqua qu'il n'était en fonctions que depuis la veille, *mais que dans huit jours au plus tard* le tailleur du palais lui aurait apporté un costume convenable.

Puis il salua et ferma la porte à clef, naturellement.

Instantanément, comme si ses forces, pour revenir, n'attendaient que la minute où elles deviendraient inutiles, M. Modéran recouvra l'usage de ses membres et de la parole. Il en profita pour crier, gesticuler, faire un tapage d'enfer. Puis, brisé, complètement abruti, il regarda la chaîne à laquelle avait été attaché le procurateur Nani, regarda sa montre et quasi fou laissa tomber ces deux mots « Vingt ans ! »…

Cependant on lui avait laissé son sac de voyage, son nécessaire de toilette et ses parapluies. Il était assurément moins dénué que ne l'avait été l'ex-procurateur Nani… De quoi se plaignait-il ?…

Soudain, il entendit du bruit dans la serrure. On venait ! Pourquoi venait-on ?… Déjà !… Maintenant, il craignait les visites !… Nous sommes dans un siècle où tout va si vite !… On n'attend plus vingt ans pour se défaire d'un homme qui vous gêne ! Et l'exemple de Lottie, qui n'avait pas attendu quarante-huit heures, elle, pour s'enfuir, *ne condamnait-il pas d'avance M. Modéran et le plus tôt possible* ?…

Une sueur froide lui couvrit les tempes pendant que la porte s'ouvrait doucement… si doucement que, certainement, on comptait le surprendre…

Enfin la princesse parut !

La princesse elle-même !… Eh bien, il aimait mieux ça !… Il aimait mieux ça que le souillon, mieux ça que les gondoliers… On allait peut-être pouvoir s'expliquer…

– Vous faites beaucoup de bruit, monsieur Modéran ! dit-elle.

Et elle referma la porte. Mon Dieu, elle ne paraissait pas trop méchante… Ah ! il n'hésita pas… et il ne fit pas le malin… Non ! non !… Dans sa situation, ça ne servait à rien de faire le malin !…

Carrément, il se jeta aux pieds de la dame et demanda « grâce » en joignant les mains. Il n'oublia rien. C'était comme cela que ça se passait « dans l'Antiquité » ! Combien de fois avait-il vu ce geste reproduit dans les vieilles estampes ! Il l'avait alors trouvé emphatique et théâtral. Mais M. Modéran, en le reproduisant avec un grand naturel et sans nul effort de comédie, eut là encore l'occasion de condamner ces jugements tout faits, ces apophtegmes à la Joseph Prudhomme qui ne tiennent compte ni des mœurs d'une époque, ni, plus simplement, du cas particulier dans lequel on se trouve…

La princesse Irène pria M. Modéran de quitter cette posture humiliante et, d'un geste des plus aimables, elle l'y aida même un peu, car M. Modéran n'était pas dénué d'un certain embonpoint qui lui permettait de se jeter à genoux plus facilement que de se relever…

Elle s'assit sur l'escabeau. M. Modéran s'assit sur le lit en planches et la conversation commença…

Elle commença même mal, la conversation, malgré toute la grâce affectée qu'y mettait la princesse.

– Pourrait-on savoir, monsieur, ce que vous avez fait de votre petite protégée ?

Pris de court, le pauvre prisonnier commença à bredouiller. Il se rendait bien compte maintenant – et d'une façon aiguë – que s'il avait agi héroïquement vis-à-vis de Lottie, il s'était mis, au regard de cette femme terrible, dans un cas *pendable* !... Mon Dieu ! elle était femme à le faire pendre !... Il aurait dû réfléchir à cela plus tôt...

Alors, lâchement, oh ! très lâchement ! il finit par déclarer qu'il ne savait pas du tout... mais du tout ce que Lottie était devenue ! Il ajouta même :

– Je ne sais pas pourquoi vous m'en parlez !...

Mais il vit bien tout de suite que ses dénégations, si solennelles fussent-elles, n'impressionnaient point beaucoup la princesse.

Au contraire, son visage qui, jusqu'alors, avait été à peu près souriant, prit une expression des plus dures.

Elle se pencha sur le malheureux et lui jeta :

– C'est vous qui avez amené Lottie à Venise !... Savez-vous bien, monsieur Modéran, que le procurateur Nani, qui passa vingt ans dans ce cachot, n'en avait pas fait autant à mon aïeule !...

Disons tout de suite que M. Modéran, dans cette affreuse minute, se crut perdu. Il se jeta de nouveau aux pieds de la princesse en prononçant à *tout hasard* quelques phrases qui étaient l'expression même de la vérité, mais auxquelles, néanmoins, il n'attachait aucune vertu, car il savait fort bien que les paroles sont impuissantes contre celui ou celle qui a décidé votre perte. Bien souvent, au contraire, un juste raisonnement ne fait qu'aggraver votre cas en excitant contre vous des personnages qui veulent toujours avoir raison.

– Mais je n'ai pas amené Lottie à Venise ! s'écria-t-il. Je suis venu au contraire la chercher avec don Fernando de Zapara qui veut l'épouser !...

Quel retour des choses d'ici-bas ! Instantanément, la princesse cessa de fixer M. Modéran avec cet œil sauvage qui annonçait les pires catastrophes ; bien au contraire, le plus agréable sourire éclaira sa belle et hautaine figure. Une seconde fois, elle l'aida à se relever de sa position humiliante, non plus pour le faire asseoir comme un accusé sur la sellette, mais auprès d'elle, comme un ami.

Elle garda un instant sa main dans la sienne pour bien lui faire comprendre que le fâcheux malentendu qui, un moment, les avait divisés, avait complètement disparu...

Enfin, elle le mit tout à fait à son aise pour qu'il pût lui donner sur cette union projetée de Lottie et de Zapara quelques détails auxquels elle semblait tenir beaucoup.

M. Modéran *riait* !... oui !... maintenant, il riait ! C'était nerveux. Dame ! Il revenait de loin !... du moins se l'imaginait-il.

– Ah ! bien ! dit-il. Vous m'avez fait une peur !

– J'ai plaisanté, monsieur Modéran !... mais vous n'auriez pas dû oublier que nous avons toujours été les meilleurs amis du monde ! N'est-ce pas moi qui, par ma déclaration spontanée au sujet de la fameuse coupe, vous ai tiré de ce fâcheux pas qui vous avait conduit dans un cachot, lequel, pour n'être pas historique, était autrement dangereux pour vous que le mien, mon cher monsieur Modéran !...

– C'est pourtant vrai, belle princesse !... J'aurais dû me rappeler cela, je l'avoue ! Mais ces gondoliers et votre domestique ont une singulière façon de vous faire visiter les palais de Venise !...

– Avouez que sans ces petits incidents, je n'aurais pas eu le plaisir de votre visite ? Et je tenais beaucoup à votre visite, monsieur Modéran !... Vous êtes trop intelligent pour que j'aie beaucoup à insister sur l'intérêt que présente pour moi le prochain mariage de M. Zapara et de Lottie, et vous comprendrez que je brûle d'en avoir des nouvelles... Monsieur Modéran, pour être princesse, je n'en ai pas moins mes petits défauts... Je suis femme ! c'est-à-dire que je suis affreusement curieuse... Racontez-moi donc cette belle histoire !...

– Eh bien, voilà ! commença M. Modéran en toussant un peu pour se dégager la gorge. Voilà !... au fond, c'est bien simple !

– Pardon de vous interrompre... Voulez-vous prendre quelque chose ?

– Non, merci !

– Un verre de vin et un biscuit ?

– Vous êtes trop bonne, princesse !...

– Que préférez-vous ? Le vin de Syracuse ou le falerne ?

– Non ! Non !... c'est encore des vins historiques !... pas de vins historiques !...

– C'est comme vous voudrez, monsieur Modéran !..., je vous écoute !...

– Voilà !... c'est bien simple : figurez-vous que Claude Michel avait joué sa femme à l'écarté !...

– Pas possible !...

– Oui, en cinq secs !...

– Voilà qui est très simple, en effet ! Mais il ne l'a donc jamais aimée, cette Lottie, pour en faire un si bon marché ?

– Oh ! si bon marché ! Il la jouait contre un million !…

– Qu'est-ce qu'un million, monsieur Modéran, à côté de la femme que l'on aime !…

– Évidemment !… Évidemment !… Tout de même un million, c'est un million !…

– On vous proposerait de jouer M^me^ Modéran contre un million, vous n'accepteriez certainement pas ; n'est-ce pas, monsieur Modéran ?…

– Non ! madame !… Euh !… pardon !… Tout cela dépend des moments… car il y a des moments, princesse, où l'on donnerait sa femme pour rien !… Cela arrive dans les meilleurs ménages !…

– Revenons donc à Claude… il a donc joué sa femme contre un million.

– Et il l'a perdue…

– Ah oui ?… Et qui est-ce qui l'a gagnée ?

– Mais Fernando de Zapara… Vous comprenez ?

– Si je comprends !… Je comprends tout maintenant ! et pourquoi il est venu à Venise…

– Où se trouvait déjà Lottie, ne manqua pas de faire remarquer M. Modéran. Sur ces entrefaites, n'est-ce pas, continua-t-il d'une façon assez embarrassée…

– Il a appris qu'elle logeait chez moi ?

– Oui, princesse… j'aime mieux tout vous dire… L'indiscrétion d'un domestique a renseigné Zapara sur l'endroit où…

– Parfaitement !… Ah ! il a bien mené son affaire !… Et vous, monsieur Modéran, vous n'étiez donc au courant de rien ?

– De rien, princesse ! absolument de rien !… je le jure !… Sur quoi voulez-vous que je vous le jure ?

– Votre parole me suffit… Mais dites-moi alors ce qui s'est passé après ?

– Après la délivrance de Lottie ?

– Oh ! *la délivrance !* Que voilà un bien gros mot, monsieur Modéran !… La délivrance ! Avez-vous réfléchi à ce que vous venez de dire là ?…

– Grands dieux ! princesse, excusez-moi… je n'ai pas voulu dire « la délivrance »… C'est idiot, « la délivrance » !… Pourquoi « la délivrance » ?

– Je vous le demande, car il faut que vous sachiez bien que si Lottie est venue chez moi, c'est qu'elle avait le plus grand désir de voir Claude, ce dont je ne pouvais la blâmer… désir, du reste, dont elle m'a fait part et auquel je me suis prêtée sur-le-champ !… Trouvez donc, en vérité, une aussi bonne personne que moi ?…

– Il n'y en a pas, princesse, il n'y en a pas !…

– Alors dites-moi ce qui s'est passé après ?…

– Eh bien, après… Zapara a montré à Lottie un papier sur lequel deux messieurs qui donnaient leurs noms et leurs adresses témoignaient que la fameuse partie avait eu lieu devant eux et que Claude avait perdu sa femme en la jouant à Zapara contre un million !…

– Qu'est-ce qu'a dit Lottie ?…

– Elle a dit : « Je tiendrai la parole de Claude !… » Elle a annoncé qu'elle divorcerait au plus tôt et qu'elle serait la femme de don Fernando !…

– Zapara devait être content ?…

– Enchanté, vous pensez bien !… Il a commandé tout de suite que l'on fasse les bagages et décidé que l'on partirait par le plus prochain train…

Arrivé à cet endroit de son récit, M. Modéran tira sa montre de sa poche et dit :

– Maintenant, ce sera pour demain, car ils m'attendront et ne voudront pas partir sans moi…

– Comment ! pour demain ! Mais vous avez encore vingt minutes ! s'écria la princesse en regardant, elle aussi, à la montre de M. Modéran… Que ne le disiez-vous !… Alors ! vous alliez prendre le train ! Mais on n'a pas une idée de ça !… Vous alliez prendre le train et vous êtes là à me raconter des histoires !…

– Il faut plus d'une demi-heure pour aller en gondole à la gare ! proféra M. Modéran en secouant la tête.

– Après tout, si vous préférez rester coucher ici !

– Non ! ! ! hurla M. Modéran.

– Alors, ramassez vite vos colis !…

Elle était déjà dans le corridor et lançait des ordres pour que son canot automobile vint prendre M. Modéran. Celui-ci ne savait comment la remercier !… Encore un peu plus, il se jetait à ses pieds… Elle l'arrêta à temps, car elle était fatiguée de le relever !…

Enfin, le canot vint se ranger dans le *rio,* M. Modéran se jeta dedans. On lui jeta ses petits bagages… Et après un dernier salut et un dernier hommage rendu par le voyageur à la charmante hospitalité de la princesse, l'embarcation glissa sur les eaux à toute vitesse. Sur les marches de la station, M. Modéran se heurta à qui ? à M. Olivier de Blangy, qui, lui, arrivait ! Il avait toujours Tick dans les bras… Il reconnut M. Modéran et lui demanda :

– Savez-vous si la princesse Irène est toujours à Venise ?…

– *Si je le sais !…* s'écria M. Modéran en levant les bras au ciel… *si je le sais !…*

Et il passa sans donner de plus amples informations… Dans la salle d'attente, il vit venir à lui Noémie, Zapara et Lottie. Noémie avait l'air bien affairé… Elle lui cria :

– Nous venons d'arriver !… Nous avons failli rater le train !

– *Eh bien !… et moi, donc !…* soupira M. Modéran en s'affalant sur une banquette.

# II

# Jeux de princesse

Sur une terrasse du palazzo Stampalia que la princesse avait fait royalement aménager pour la sieste ou pour la douce rêverie des soirs de printemps, Irène était étendue sur un lit de repos recouvert de peaux de bêtes…

Bara et Marco glissaient silencieusement autour d'elle, comme deux esclaves qui sont aux petits soins pour leur maîtresse et se jalousent férocement à propos des moindres services à lui rendre.

Le goûter venait d'être servi sur une petite table près du lit de repos. La princesse dit :

– Allez voir ce que fait Claude !

Elle fumait une cigarette et pensait à l'on ne sait quoi.

À la voir allongée dans sa tunique lamée d'or que retenait une ceinture sertie de pierres précieuses, on eût dit une de ces princesses toutes-puissantes qui, jadis, gouvernaient l'Orient et dont la légende nous a transmis, par l'intermédiaire des peintres et des poètes, les plus somptueuses imagés.

Pour tenir de nos jours un pareil rôle, ou plus justement pour essayer de ressusciter de pareilles silhouettes, il faut être bien belle et surtout ne pas craindre le ridicule, même à Venise.

Mais les modes actuelles nous ont appris que tout est permis à une jolie femme et Irène n'avait pas à craindre le ridicule… En tout cas, elle n'eût pas hésité à le braver si la chose avait été nécessaire pour le contentement de son caprice.

Il y a, comme cela, dans un siècle, trois ou quatre femmes qui continuent, en dépit des changements de décor, les traditions de ces grandes amoureuses, lesquelles ne connurent d'autre loi au monde que leur volonté de plaisir… Comme dans les temps anciens, du reste, leur destinée à toutes est de finir assez tragiquement.

Pour la beauté, Irène pouvait soutenir la comparaison avec n'importe laquelle. Valère Maxime raconte de Sémiramis : « Elle était si belle qu'un jour une sédition ayant éclaté dans sa capitale au moment où elle était à sa toilette elle n'eut qu'à se montrer demi-nue et les cheveux épars pour qu'aussitôt tout rentrât dans l'ordre ! » Irène, elle, était si belle qu'elle n'avait qu'à se montrer pour qu'immédiatement tout entrât dans le désordre…

Ainsi voici Marco et Bara, qui ont reçu la mission d'aller d'enquérir de ce que fait Claude Michel, et ils ont à peine bougé dans le désir réciproque qu'ils ont de ne pas quitter leur maîtresse…

Mais elle s'aperçoit de leur hésitation. Elle en connaît la cause et cela l'amuse. Elle n'en montre pas moins une rapide colère et réitère à Marco qui se trouve le plus près d'elle, l'ordre de courir chercher celui qui maintenant, se fait tant attendre…

Quel regard mauvais de Marco à Bara !… Quelle joie sur le visage de ce dernier !…

Quand Marco revint, il trouva Bara à genoux devant la princesse et lui baisant la main, tel un chien qui lèche la main de sa maîtresse.

Irène, la tête tournée de l'autre côté et suivant des yeux les capricieux méandres de la fumée de sa cigarette, ne semblait même pas s'en apercevoir.

Mais Marco s'est précipité, tel un dogue jaloux, sur Bara. La princesse alors daigne se rendre compte de l'objet de la querelle. Aussitôt, ne dissimulant pas son dégoût, elle retire sa main et l'essuie avec un mouchoir qu'elle jette ensuite loin d'elle.

Comme des bêtes s'arrachent une proie, les deux hommes se jettent sur le mouchoir et commencent une lutte atroce. Ils se déchirent en silence… C'est à peine si on entend leur souffle rauque. Intéressée, très intéressée, Irène regarde ce jeu terrible avec une joie concentrée et farouche. Ils se mordent… ils s'étranglent, ils s'étouffent… *Et Irène les encourage !…*

Mais ils sont à peu près d'égale force tous les deux : haletants, ensanglantés, leur fureur de meurtre n'arrive pas à se satisfaire et elle… elle attend !… Quoi ?… Eh bien, mais… que l'on se tue pour elle !

Mais c'est trop long !… c'est trop long !… Ça n'en finit plus cette lutte autour d'un mouchoir… cela devient fastidieux. Elle s'allonge à nouveau sur son lit… Ah çà ! mais qu'est-ce que fait Claude ?…

Ah ! voici le majordome qui apporte sur un plateau une carte, le journal du soir. Vite ! le journal du soir d'abord ! Elle le déplie fébrilement… Il n'y a plus que cela qui l'intéresse maintenant, ce journal ! Tandis que les deux hommes : là-bas, dans un coin de la terrasse, toujours accrochés l'un à l'autre, commencent à râler…

Ah ! elle a lu… elle a trouvé ce qu'elle cherchait.

Elle a un sourire, un très bon et très doux sourire. Elle regarde le majordome qui n'a pas bougé…

Ah oui ! la carte… Elle lit :

> Olivier de Blangy et Tick sollicitent de la princesse Irène l'honneur de lui présenter leurs respectueux hommages !

Joie !… Qu'ils viennent ici… Tout de suite !…

« Et maintenant, Marco et Bara, assez !… On vous a assez vus ! Allez vous tuer ailleurs ! Débarrassez la terrasse !… »

Ils ne bougent plus… les brutes !… Elle s'est levée ! Elle est furieuse ! Est-ce qu'ils vont l'entendre, oui ou non ! Elle va les réveiller à coups de talon. Alors ils tressaillent encore, tournant vers elle des regards de chiens fidèles dans des faces affreusement mutilées… et puis retombent !

Ils sont peut-être morts !… Elle ne sait pas ! En tout cas, ils sont bien malades ! Et tout cela pour un mouchoir !… Faut-il qu'ils soient bêtes !

– Mais voilà Tick !… voilà Tick !… Bonjour, mon bon Tick !…

Elle a pris le petit chien dans ses bras et le mange de caresses. La bête se pâme et aboie éperdument de joie.

– Eh bien ? et moi ?… fait Olivier si drôlement « en vérité » qu'elle part d'un grand éclat de rire.

Mais elle n'est pas méchante, ce soir… et elle se sent pleine d'une mansuétude infinie… depuis qu'elle a lu ces quelques lignes dans ce journal, elle est toute transformée.

Elle regrette vraiment que ces deux imbéciles, là-bas, se soient si fâcheusement arrangées pour une niaiserie…

Du reste, ils ont eu le bon sens d'aller agoniser ailleurs… Sous les coups de ses sandales ils ont fini de se réveiller, ils ont

tout de même compris, dans une dernière lueur d'intelligence, que le spectacle qu'ils donnaient avait cessé de plaire.

– Qu'est-ce qui leur a pris ? Pour un mouchoir !... Pour un mouchoir ! explique-t-elle à Olivier ahuri... et épouvanté à la fois. Regardez donc ce qu'ils ont fait de mon mouchoir !... Des morceaux !... A-t-on idée de ça !... Et tout ce sang sur la terrasse ! Je ne les aurais jamais crus aussi stupides !...

Volontiers, elle dirait comme cette charmante comédienne, que nous avons tous applaudie et que nous applaudissons encore, en apprenant, de sa femme de chambre affolée, que l'un de ses amis, qui avait cessé de plaire, venait de se faire sauter la cervelle sur le paillasson de son appartement :

– Oh ! le sale !... qu'est-ce que je lui ai fait ?

– Olivier, venez vous asseoir ici ! près de moi !... et ne soyez pas jaloux de Tick ! Savez-vous que c'est très bien ce que vous avez fait là de me ramener le pauvre Tick ! Vous êtes donc vraiment un ami rare !... comme je n'en ai jamais connu à aucune de mes amies... Je suis fière, très fière de vous, Olivier !... Aussi, je ne vous céderai jamais à personne !... Jamais !... Réjouissez-vous !... vous êtes à moi pour toute la vie, Olivier !... Vous pouvez annoncer cette bonne nouvelle à cette chère... très chère Ultrogoth qui vous veut du bien !... Cela lui fera plaisir, n'est-ce pas ?... Allons... Racontez-moi tout le mal que l'on dit de moi là-bas !... Ce doit être affreux ! Vous voulez toujours vous marier avec moi, Olivier ?

– Oh ! princesse ! murmura le pauvre garçon... ne vous moquez pas de moi ; j'ai été si malheureux en apprenant que l'on avait osé... Vous le savez bien !... Ce que je demande, moi, c'est de vous voir... le plus souvent possible... et d'être accueilli de temps en temps par vous... tenez, avec le même plaisir que vous retrouvez le bon Tick !...

– Oh ! oh ! fit la princesse, qui, dans le moment même, embrassait Tick… Voilà bien de l'ambition, mon cher Olivier !

Et elle lui tendit sa main à baiser.

Tout à coup, ils furent debout tous les deux, devant l'apparition d'un spectre…

Claude s'avançait vers elle avec des yeux de fou…

Il ne semblait pas voir Olivier qui, pour lui, n'existait pas…

Il avait les poings fermés. Sa mâchoire était serrée, fortement serrée. Il était méconnaissable… Olivier tout d'abord ne l'avait pas reconnu… Quant à la princesse, elle comprit qu'il s'était passé quelque chose d'effrayant qu'elle ne savait pas… et toute pâle à son tour, elle attendait de savoir…

Claude ouvrit un de ses poings et montra dans le creux de sa main un anneau d'or qui brillait.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il d'une voix qu'elle ne lui avait jamais entendue.

Pour bien comprendre ce que signifiait cette brusque apparition de Claude sur la terrasse, il est peut-être nécessaire de remonter le cours de cette histoire de quelques minutes et de là reprendre au moment où Marco était descendu sur l'ordre de la princesse savoir ce que faisait Claude.

Or, voici ce qu'il faisait, et cela depuis la veille. Il cherchait Lottie ou son image… Il la cherchait là où elle lui était apparue. Il ne quittait plus ces lieux où il l'avait vue lui tendant les bras et lui disant : « Claude ! Claude ! je te pardonne ! » Hallucination ? Rêve d'opium ?… Il ne savait plus !… Il ne savait plus !…

Maintenant qu'il était sorti de ce honteux brouillard, il lui restait une chose qui sonnait étrangement à ses oreilles et qu'il continuait d'entendre… c'était sa voix ! « C'est cependant bien sa voix que j'ai entendue ! » murmurait-il. Dans l'état où le

plongeait l'affreux poison, une image n'est souvent que la projection du cerveau, la vivante pensée échappée un instant du mystère intérieur et venant rôder autour d'un corps impuissant à la saisir… mais cette voix, cette voix, elle ne venait pas de sa propre hantise… Des paroles avaient été prononcées qui étaient venues d'où ?…

De là !… de là !… de ce coin de la salle vers lequel il s'était dirigé tout de suite, secouant l'ivresse des stupéfiants et l'emprise odieuse… odieuse… d'Irène !… (Ah ! il la haïssait bien ! Jamais il n'eût pu croire que l'on pouvait haïr aussi *passionnément une femme* !)… et, depuis cette minute, il revenait toujours vers ce coin-là…

La nuit, il s'était relevé et était descendu furtivement, comme un voleur, pour visiter la pièce tout seul… et essayer de savoir… tout seul !… sans aucun de ces regards autour de lui qui semblaient dire : « Cet homme devient fou ! »

Et puis, le jour aussi, il était revenu là, quand *l'autre* lui laissait quelques secondes de liberté…

En ce moment, elle est là-haut, sur la terrasse, à l'attendre ! Qu'elle l'attende ! qu'elle l'attende !… Lui, il cherche !…

La voix est venue de derrière cette tapisserie… Il soulève cette portière… pour la dixième fois au moins… et il regarde le jardin d'hiver, d'un œil stupide, car dix fois déjà il en a fait le tour…

La vision était là !… la voix était là !… dans la direction de ces hautes plantes grasses.

Ah ! voilà Marco qui le poursuit. Qu'est-ce qu'il veut ? La princesse… Oui ! oui ! Eh bien ! qu'elle attende ! qu'elle attende !

Pourquoi Marco a-t-il souri ?… Pourquoi ?… Car il n'y a pas de doute, Marco a souri en le regardant rôder autour de ce berceau de plantes grasses !…

Du reste, ils sourient tous, depuis la veille, en le regardant… Et la princesse aussi, il l'a surprise à sourire le matin même, comme elle l'avait rencontré dans le jardin d'hiver.

Elle lui avait dit : « Que faites-vous là ? » et comme il répondait n'importe quoi… n'importe quoi… elle s'était détournée pour sourire !…

Marco sait peut-être quelque chose !… Assurément il a une figure à ça !… Une figure à marteler d'un poing solide pour lui faire rentrer son sourire… dans les dents.

– Écoute, Marco, hier… tu entends bien… hier soir !

Ah ! Il ne sourit plus, on ne voit plus ses dents. Il s'est enfermé dans sa figure de brute comme dans une forteresse imprenable. À quoi bon interroger ce bloc ?

– Va-t'en !… Va !… Va-t'en la rejoindre ! Dis-lui que je viens tout de suite, tout de suite, que je vole sur tes pas, que je voudrais déjà être près d'elle… Mais va donc, idiot !

Et Claude quelques instants encore reste seul. Mais voilà que quelque chose de nouveau vient d'entrer dans le jardin d'hiver.

C'est la baguette d'argent d'un rayon glissé entre deux lames mal jointes d'une haute persienne. La baguette est venue s'appuyer tout de suite sur la dalle devant Claude… et doucement elle glisse, s'allongeant, s'allongeant d'une dalle à l'autre… Telle un doigt lumineux qui montrerait le chemin à suivre. Le regard suit le rayon. Il n'a plus autre chose à faire… Depuis que cette baguette est entrée, on ne voit plus qu'elle !

Ah ! la voici qui quitte la dalle et monte sur la plate-bande de verdure entre les plantes grasses et, une seconde, une seule,

le doigt lumineux s'arrête entre deux herbes. Au bout de la baguette d'argent, il y a maintenant un petit cercle d'or…

Claude l'a vu ! Il s'est jeté dessus ! Il le ramasse. Il le reconnaît. Il pousse un sourd rugissement, et tout à coup, après avoir tourné sur lui-même en embrassant éperdument le cercle d'or, il part comme une flèche. Il court vers les cachots !

Les cachots du palais Stampalia !… Qui ne les connaît pas ? Qui n'en a entendu parler ?… Il n'y a pas tant de palais à Venise avec de vrais cachots ! et qui ont servi et *qui servent peut-être encore* !… Cette magnifique et cruelle demeure appartenait jadis au domaine de la République… et la République qui avait installé là une importante administration secrète y avait créé des cachots !… Ce sont des choses qu'on lit dans les guides et que la princesse expliquait, naguère encore, à Claude, lorsqu'elle le ramenait au palais, par le *rio* et la petite porte basse, *laquelle s'ouvrait quelquefois devant Amalia*…

Le *Canale Grande* à Irène, le *rio* à Amalia… et *le cachot à Lottie* !… Ah ! si jamais elle avait fait une chose pareille ! Claude s'est fait ouvrir tous les cachots. Aucune difficulté ! aucune ! Le signor n'a qu'à faire un geste… On est trop heureux d'obéir au maître de l'heure… Le cachot du procurateur Nani l'a à peine retenu davantage que les autres. Cependant il eut là une hésitation, qui l'eût peut-être conduit à une révélation s'il avait été de sang-froid, c'est-à-dire capable d'entendre le quelque chose de mystérieux que chacun a en soi et qui vous dit : « Halte !… c'est là ! »

Il remonta, toujours poussé par ce sentiment terrible que Lottie avait été au pouvoir de la princesse, *chez elle* !… Si on ne l'avait pas enfermée dans un cachot, où l'avait-on mise ? Qu'est-ce qu'on en avait fait ?… Qu'est-ce qu'on avait pu en faire ?…

Ainsi il se présenta sur la terrasse, avec sa figure effrayante et ses poings ouverts, où brillait le petit cercle d'or !

Quand elle eut compris de quelle sorte de chose il s'agissait, Irène redevint tout de suite singulièrement calme et pria Olivier de s'éloigner.

– Prenez garde ! lui souffla celui-ci à l'oreille. Vous ne voyez pas que cet homme est fou !

Et il fit mine de rester… Elle fronça les sourcils et dit :

– Vous ne m'avez pas entendue, Olivier… J'ai besoin de rester seule un instant avec monsieur… Allez donc faire prendre l'air de Venise à Tick ! Ah ! je vous attends pour dîner.

Olivier la fixa encore et partit. Le regard d'Irène le jetait dehors… Il emmena Tick en lui disant :

– Rien n'est changé pour nous, mon pauvre Tick !

Irène était allée s'étendre à nouveau sur son lit de repos. Claude répéta, la voix sifflante :

– Savez-vous ce que c'est que ça ?

– Peut-être, dit-elle.

– Ça… c'est l'alliance de Lottie !

– C'est possible ! répondit Irène sans s'émouvoir.

Mais Claude s'avança. Il tremblait de fureur contenue… Il faisait un effort surhumain pour ne pas se ruer sur cette femme et l'accabler de coups. Mais il voulait savoir.

– Allez-vous me dire ce que signifie cette infernale comédie ?… car enfin vous concevez maintenant que ce n'était pas une hallucination !… Lottie était bien ici !… Elle y est peut-être encore…

– Non ! dit la princesse en arrangeant les plis de sa tunique, elle n'y est plus !

– Où est-elle ?…

– Ah ! ça, mon cher, je n'en sais rien ; tout ce que je puis vous dire, c'est que cette personne est en effet venue ici… Elle désirait vous voir une dernière fois !

– Pourquoi une dernière fois ? râla Claude.

Irène, sans répondre, allongea nonchalamment son bras nu et prit le journal qui était resté sur la table.

– Lisez donc ceci, mon cher !

Claude lut :

ÉCHOS MONDAINS : En même temps que nous apprenons le séjour dans notre ville d'un sculpteur de grand talent dont le nom vient d'être mêlé à une affaire retentissante, on nous annonce à la fois et la demande en divorce de M^me^ C. M. et ses prochaines fiançailles avec don Fernando de Zapara.

Claude laissa tomber le journal. Il ne comprenait pas… mais eût-il compris qu'il n'aurait pas été plus atrocement pâle que lorsqu'il demanda à comprendre :

– Me direz-vous enfin ce que tout cela signifie ?

Irène alluma une cigarette et dit :

– Cela signifie, mon cher, que vous avez joué votre femme à Fernando de Zapara et… mon Dieu ! que vous l'avez perdue !…

Claude passa une main sur son front, d'un geste égaré…

– Ah çà ! fit-il, est-ce que je rêve encore ? Qu'est-ce que cette histoire stupide vient faire ici… et en quoi touche-t-elle Lottie !…

Vous savez bien, Irène, que ce n'est pas Lottie que j'ai jouée !... mais vous !... et encore parce que vous l'avez voulu !...

– Ah ! pardon, mon cher, vous avez joué *votre femme* !... Moi, je ne suis pas *votre femme* !...

Claude bondit et prit les poignets d'Irène. Mais ce geste-là ne l'épouvantait plus. Combien de fois ne l'avait-il pas saisie ainsi comme s'il avait décidé de la briser, et combien de fois, sous un seul de ses regards, un seul !... elle l'avait vu glisser à ses pieds !...

– Irène, je vous jure que cela devient très grave !

– Oui ! vous me faites mal !

Il la lâcha.

– C'est la plaisanterie qui continue ? Mais il faut que vous sachiez qu'elle va me rendre fou !... Irène, vous avez tort de jouer avec moi une pareille comédie !... Qu'est-ce que cette histoire de divorce ?... et ce mariage de Zapara ?... Tout cela est faux, n'est-ce pas ?... Cet écho est abominable !... Dites-moi où est Lottie !... et je vous pardonne tout !...

– Vous me pardonnez quoi, mon cher ? Vous avez quelque chose à me pardonner, à moi !...

– Où est Lottie ?...

– Encore une fois, je n'en sais rien !

– Où est Lottie ?... où est Lottie ?...

– Allez le demander à Zapara...

Tout à coup Claude semble avoir une brusque illumination.

– Oh ! oh ! fit-il, je commence à comprendre ! Zapara, après cette ignoble partie, s'est adressé à vous... et vous... vous l'avez renvoyé à Lottie !...

– Dame ! je ne suis pas votre femme, moi !

Claude se pencha sur elle :

– Tu as fait cela ?

Elle lui prit brusquement la tête entre ses beaux bras si souvent vainqueurs et, ses lèvres près des lèvres frissonnantes de Claude, elle soupira :

– Oui ! j'ai fait cela… pour que tu sois bien à moi, et pour toujours !…

Soudain elle poussa un cri atroce. Claude l'étranglait !

Elle se roula par terre, l'entraînant dans sa chute. Il l'avait lâchée.

Elle se crut sauvée… Elle se releva, courut, appela !…

Mais ni Marco ni Bara n'étaient plus en état de l'entendre ni de venir à son secours !…

Et Claude l'avait déjà rejointe.

– Claude ! Claude ! tu deviens fou !…

Les bras de Claude s'étaient refermés sur elle…

– Sois heureuse ! lui cria-t-il… oui, je serai à toi… *pour toujours ! pour toujours !*

Et il l'étreignait à l'étouffer, il la soulevait, il la conduisait, malgré sa résistance, jusqu'au garde-fou…

Elle avait compris, cette fois !… Elle poussa un cri de bête fauve traquée, qui voit venir la mort !…

Enfin ! on accourt !… Des pas précipités dans l'escalier… on vient !…

Ah ! elle se débat !… elle mord !…

Mais il s'est dressé, debout, tout debout sur le mur avec cette femme qui se débat dans ses bras, qui hurle son épouvante à toute la ville !... qui appelle toute la ville à son secours !... et il se précipite avec elle dans le vide !...

C'était l'heure de la promenade sur le Grand Canal... l'heure douce où glissent les gondoles dans le soir qui commence... On avait entendu les cris d'Irène depuis le pont du Rialto !... Immédiatement toutes les embarcations se dirigèrent vers cet appel insensé.

Elles arrivèrent pour voir se dresser une dernière fois les deux silhouettes !... puis les deux corps se précipiter et disparaître dans les flots !...

À ce cri avait répondu un autre cri... celui d'Olivier qui se trouvait là en gondole avec Tick et qu'un fâcheux pressentiment retenait autour du palais Stampalia.

Olivier assista impuissant et en se tordant les mains à la dernière phase du drame !... Tick aboyait comme s'il comprenait, lui aussi, le danger que courait sa maîtresse...

Ils furent des premiers à se jeter à l'eau, car, chose extraordinaire et dont il fut parlé depuis dans les récits où l'on rapporte les manifestations de l'intelligence des bêtes... il plongea derrière Olivier.

Les recherches durèrent longtemps... Des gondoliers avaient retrouvé le corps de Claude respirant encore et lui donnaient les premiers secours, mais la princesse ne reparaissait plus... ni Olivier !

Elle avait dû s'accrocher à lui, gêner, paralyser ses mouvements.

Ce ne fut que le lendemain que des pêcheurs qui revenaient du Lido découvrirent leurs deux corps qui étaient remontés à la

surface des eaux et si étroitement enlacés qu'on eut toutes les peines du monde à les séparer…

La prédiction d'Ultrogoth s'était réalisée. Olivier l'avait, sa princesse !…

Quant à Tick, il avait été repêché la veille et il est resté depuis à Venise, où il étonne tout le monde par sa mélancolie…

# III

# Le mariage de don Fernando de Zapara

Trop de gens, et des plus puissants, étaient trop intéressés à étouffer ce nouveau scandale pour que la version qui représentait Claude comme ayant voulu sauver la princesse Irène dans le moment qu'elle se jetait à l'eau, en proie à un de ces accès de fièvre chaude dont elle était devenue coutumière depuis les deux derniers malheurs qui l'avaient frappée (l'assassinat du prince Karl et le suicide du comte Sima), pour que cette version, disons-nous, ne fût pas, au plus tôt, adoptée.

Claude n'eut même point à l'imaginer. Quand il fut en état de comprendre ce qu'on disait autour de lui, il la trouva toute faite et laissa faire…

Du reste, il ne tenait plus à rien… ni à la mort ni à la vie…

Avant de se décider à choisir entre l'une et l'autre, il écrivit à Lottie.

Sa lettre lui fut retournée, sans avoir été ouverte… Dès qu'il le put, il prit le train. Il allait essayer de la revoir…

Il acceptait d'avance tout son malheur qu'il avait cent fois mérité, mais il y avait une chose qui lui était tout à fait insupportable, c'était que Lottie continuât de croire qu'il l'avait véritablement jouée… *jouée au jeu*… elle, Lottie !…

Il rentra donc à Paris dans le nouvel atelier qu'il avait loué à son retour de Madère, au moment de son mariage.

Il y retrouva les plus doux et, en conséquence, les plus cruels souvenirs…

Il y revit aussi cette seconde statue de la nymphe, cette seconde image de Lottie qu'il avait faite plus belle encore que la première, parce que la première il ne l'avait faite qu'avec son talent, tandis que la seconde il l'avait créée avec son amour !…

Et il chercha Lottie… Il ne la trouva pas…

Il s'achemina vers la rue Bochart-de-Saron. Là, il apprit que les Modéran avaient déménagé et qu'ils n'avaient point donné leur adresse. À leur campagne de Rochefontaine, ils n'avaient point reparu…

Un matin, il reçut une lettre et tressaillit en reconnaissant l'écriture de Lottie…

Il ouvrit l'enveloppe en tremblant et, à travers la buée de ses larmes, il lut ceci :

> Monsieur, je vais commencer une procédure de divorce qui, je l'espère, ne sera l'objet de votre part d'aucune résistance. Je vous demanderai comme une prière suprême de vous laisser condamner par défaut et de ne point vous présenter aux audiences de conciliation.
>
> Lottie.

M. Modéran, sur le désir exprimé par Lottie, et pour satisfaire également le sien qui était, depuis bien des semaines, de passer désormais aussi inaperçu que possible parmi les hommes, avait cherché une demeure cachée au regard de tous, ignorée même de ses amis les plus intimes (si tant est qu'après toutes ses aventures il eût encore des amis)… enfin la plus propre à lui procurer ce repos qu'il croyait avoir bien gagné et

qui le fuyait avec une obstination si singulière depuis qu'il avait pris sa retraite et une femme…

Mme Modéran, de son côté, contrairement à ce que M. Modéran eût pu craindre et contrairement à ce que nous aurions pu croire, n'avait opposé aucun obstacle à cette réalisation de solitude. Si nous en disions la raison, il ne faudrait point trop s'en étonner. Elle était dans la logique de cette femme d'excellent cœur et de folle imagination. Elle avait découvert qu'elle adorait M. Modéran et qu'elle en était affreusement jalouse !

Nous avons déjà vu poindre cet état d'âme lors de la terrible aventure qui avait conduit M. Modéran dans un cachot de la Santé, d'où il n'avait été tiré que par l'intervention de la princesse Irène ; mais il atteignit un degré aigu après le voyage de Venise.

M. Modéran avait eu le tort de raconter que la princesse l'avait retenu auprès d'elle, enfermé avec elle pendant plus d'une heure dans son palazzo du Canale Grande, d'où il n'avait pu s'échapper qu'à grand-peine.

En vain prétendit-il que ce rendez-vous avait eu lieu dans un cachot et avait commencé de la façon la plus tragique, cette princesse qui apparaissait chaque fois que M. Modéran se trouvait dans un cachot et naturellement, pour le délivrer, avait le don de mettre Mme Modéran dans des transes, exaspérations et fureurs conjugales inexprimables. Est-ce qu'il n'apparaissait point, à vous crever les yeux, que toutes ces funestes histoires avaient été « manigancées » par une maîtresse femme qui en voulait faire accroire à M. Modéran, peser sur son esprit et forcer sa reconnaissance ? La princesse aimait M. Modéran !… Oui, elle aimait Claude en même temps, cela n'était point pour effrayer « ce genre de femmes-là » ! Enfin, ce suicide qui avait suivi le départ de M. Modéran ne venait-il pas corroborer singulièrement tous les soupçons d'une épouse outragée ?…

Oui, mais… quelle auréole pour M. Modéran !…

Maintenant que la princesse était morte, Noémie n'avait plus à la redouter et elle en remerciait les dieux, mais il y avait d'autres femmes sur la terre, d'autres femmes qui seraient trop heureuses d'être distinguées par un homme pour lequel une princesse s'était suicidée !…

Tant est que Mme Modéran fut aussi heureuse que son époux de s'enfermer dans cette petite maison qu'avait découverte son Hippolyte, enfermée dans la verdure à Neuilly… c'est-à-dire au bout du monde… et bien plus isolée que dans la vraie campagne où l'on excite toutes les curiosités et où l'on ne peut faire un mouvement sans être la fable du village. Ils ne recevaient là que don Fernando. Celui-là, il avait été impossible de le mettre à la porte. N'était-il pas le fiancé de Lottie ?

Car le projet tenait toujours en dépit de ce qu'avait pu faire et dire Noémie… En vain avait-elle répété à Zapara les affreuses paroles prononcées à l'hôtel Danieli par Lottie, le soir où il lui avait montré le fameux papier signé de deux témoins, l'Américain ne croyait point que l'on eût à redouter une fin aussi dramatique pour une aussi belle aventure (il parlait de la sienne). Il n'avait voulu voir dans de pareils propos que l'éclat de l'amour-propre froissé et peut-être aussi de l'amour outragé. Mais ce sont là des maladies qui se guérissent !

Il n'y avait, disait-il, qu'à laisser faire au temps qui travaillait pour lui… et pour elle… car il tenait avant tout à prouver aux Modéran qu'il n'était point un monstre d'égoïsme et que, bien au contraire, il n'était guidé dans toute cette affaire que par le bonheur de Lottie… Or, la première condition de ce bonheur-là était de la sauver d'un homme qui avait trop prouvé qu'il était indigne d'elle !…

Que M. et Mme Modéran se rassurassent donc !… Les noces n'auraient lieu que lorsque tout le monde serait sûr qu'elles ne

se termineraient point par une tragédie. En attendant, don Fernando ne manquait point d'apporter chaque jour son bouquet.

Cet événement se passait généralement vers les cinq heures du soir, et un après-midi que Noémie était restée à la maison et dictait ses mémoires à M. Modéran, on sonna à la porte du petit jardin. Il n'était que quatre heures. Mme Modéran dit :

– Tiens ! Zapara est en avance aujourd'hui !

Et elle se levait déjà pour le recevoir quand Lottie apparut dans la salle, plus blanche que la page sur laquelle M. Modéran était en train d'écrire…

– C'est Claude ! fit-elle… je l'ai vu de la fenêtre de ma chambre. Je ne veux pas le recevoir ! Et je vous supplie de lui dire que, s'il se représente ici, je me verrai dans la nécessité de quitter cette maison !…

Noémie se leva et dit :

– C'est bien, mon enfant, je vais faire la commission !…

Et elle descendit.

Claude la vit venir en s'appuyant à la grille. Il avait trouvé cette demeure grâce au timbre de Neuilly qui se trouvait sur la lettre de Lottie et en interrogeant les facteurs…

Noémie lui répéta à travers les barreaux, sans ouvrir la porte, ce que lui avait commandé Lottie.

Il hocha la tête.

– C'est bien ! fit-il. On ne me reverra plus !… Oui ! rassurez-la… Dites-lui qu'elle ne me reverra plus jamais !… Mais dites-lui aussi qu'il n'y a rien de vrai dans cette épouvantable histoire de jeu !…

– Claude ! fit Noémie… croyez-vous que Zapara serait capable ?…

– Je suis un misérable et je mérite tout ce qui m'arrive… Je mérite que l'on croie Zapara !… Adieu !…

Et il s'en alla.

Quand Noémie remonta auprès de Lottie, elle la trouva dans sa chambre, presque pâmée… Quelques secondes plus tard, elle entendait la voix de Zapara, qui venait d'arriver dans la pièce à côté. Elle appela M. Modéran, lui commanda de rester auprès de Lottie, de lui faire respirer des sels, et alla trouver Zapara.

L'Américain avait un énorme bouquet dans les bras. Elle le lui arracha avec violence et le jeta dans un coin, puis elle dit à cet homme profondément ahuri :

– Il faut en finir avec cette cruelle histoire de jeu ! La petite en meurt !…

*Dios mio !* souffla Zapara.

– Elle adore son Claude !… Rien à faire à ça, don Fernando ! Et Claude est venu tout à l'heure…

– *Misericordia !…*

– Elle me l'a fait jeter à la porte… Mais ils en meurent tous les deux… il faut que vous le sachiez !

– *Es horroroso !*

– Oui ! c'est « horroroso » !… En attendant, Claude m'a dit que vous aviez menti !… qu'il n'avait jamais joué Lottie !… Il faut me dire la vérité, à moi, signor Zapara !…

– *La verdad… la verdad !…* mais je vais vous la dire, la *verdad* !… Il faut me pardonner. Moi jé né voulé qué lé bonheur dé la pétite !…

– Et alors ? Vite ! vite !… Elle se meurt, Zapara !… Elle se meurt !…

– *Qué contratiempo !* Ça n'est pas Lottie qué Claude a crou jouer… c'était l'autre…

Mme Modéran sursauta.

– Irène ?

– *Dioblo ! si !…*

– Irène !… Il a joué Irène ! répéta Noémie haletante.

– Si ! Irène ! qui passait à l'hôtel pour sa femme !

– Alors ! qu'est-ce que vous faites ici !

Elle s'était jetée sur lui, et déjà l'entraînait près de Lottie…

Quand il vit sa fiancée si défaite, si apparemment dénuée de vie, Zapara poussa un sourd gémissement et tomba à genoux… et demanda pardon !…

Et dans son charabia… *il remettait les choses au point* avec une angoisse affreuse de n'être pas compris assez à temps ! Mais, heureusement, Noémie traduisait… Noémie expliquait !…

Et Lottie ouvrait les yeux, et Lottie revenait à la vie !

Ah ! ce ne fut pas long !

Elle fut debout, tout de suite !… s'enveloppa d'un manteau, mit sa toque… Elle sanglotait de joie, d'espoir, de bonheur !

Zapara, Noémie, M. Modéran furent bousculés ! Elle se jeta dans l'auto de Zapara… Elle criait des ordres au chauffeur !

Elle repoussa Zapara qui monta auprès du chauffeur.

Et ils furent dans l'atelier de Claude comme celui-ci venait d'y rentrer avec la plus sinistre détermination.

Il n'y eut point d'abord de paroles… Elle se jeta dans ses bras et ils s'étreignirent !

Ah ! le baiser qu'ils se donnèrent. Dans ce baiser-là, tout fut oublié et *tout fut promis* !...

Ils prononcèrent ensuite des mots quelconques qui n'avaient aucun sens, mais qu'ils comprenaient si bien !...

Et soudain ils aperçurent, dans un coin, la mine déconfite de Zapara...

Alors ils allèrent à lui en souriant et ils lui serrèrent la main bien solidement, comme il est d'usage de faire avec ceux à qui l'on veut faire entendre qu'on est des amis pour la vie !...

Zapara avait une larme, lui aussi, au coin de l'œil... et, n'osant la montrer, il tournait un peu la tête... Il semblait ne voir que la statue de Lottie !

– *Querido amigo !* soupira-t-il, donnez au moins cellé-là au pobré Zapara !...

Ils la lui donnèrent de grand cœur et il ne voulut point s'en aller sans l'emporter lui-même dans ses bras puissants.

– *Adios !* Jé mé mariérai avec elle ! annonça-t-il le plus sérieusement du monde !... *Me declaro indigno de ver el astro del dia !* si Zapara a jamais une autre femme qu'elle !

Un an plus tard, à l'occasion du baptême d'une jolie petite fille que ses parents voulaient appeler Noémie, du nom de sa marraine, mais à laquelle cette dernière préféra donner le nom de Christiane parce qu'il était plus « littéraire »... il y avait une bien douce réunion de famille à la maison de campagne des Modéran, à Rochefontaine.

Sans doute, cet événement lui aussi *erat in votis,* était dans les vœux de tous, car il combla de joie deux époux que rien désormais ne devait plus séparer et il fut l'occasion d'un rapprochement définitif entre deux frères qui n'avaient plus aucune raison de se haïr... « Morte la vipère... mort le venin ! »

D'autre part, Claude, guéri de sa funeste passion, ne joua plus jamais. Quand l'envie, sournoisement, lui en reprenait, il regardait la petite Christiane entre les bras de Lottie et tout mauvais désir s'évanouissait. Ce bébé-là fut le véritable vainqueur du *sept de trèfle* !

Nous ne disons point cependant que Claude ne toucha plus à une carte, car, quelquefois, quand il était seul, après un dur labeur, il sortait du fond d'un tiroir un vieux jeu avec lequel il tentait « une réussite ». Depuis qu'il ne s'accordait plus que cette innocente distraction et qu'il ne jouait plus qu'avec lui-même, il gagnait presque toujours…

Enfin Claude s'était remis au travail avec toute l'ardeur d'un homme qui sent renaître son génie et il venait à bout de son célèbre *Amour triomphant des mauvais instincts*.

C'était si beau que Lottie lui disait en l'embrassant :

– Vois-tu, mon chéri, il était peut-être nécessaire, pour que tu fasses une chose pareille, que nous souffrions comme nous avons souffert… S'il en est ainsi, je remercie le ciel et je ne regrette rien !…

# Ce livre numérique :

a été édité par :

***l'Association Les Bourlapapey,***

***bibliothèque numérique romande***

**http://www.ebooks-bnr.com/**

**en octobre 2012**

**– Élaboration** :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

**– Sources** :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Leroux Gaston, *Le sept de trèfle*, Paris, P. Lafitte, 1923 (éd. en deux parties : *L'enfer parisien* et *Toujours plus au fond*). La photo de première page a été prise par Laura Wells en septembre 2012.

**– Dispositions** :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– **Remerciements** :

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (http://www.ebooksgratuits.com/) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendu possible la réalisation de ce livre numérique.